



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



A 3 9015 00368 196 5

University of Michigan - BUHR



1000

1000

1000

JEAN LEMAIRE

DER ERSTE HUMANISTISCHE DICHTER

FRANKREICH

VON

alpb
PH. AUG. BECKER
ut

LAS, QUE PEU DE GENS SONT QU'ON
SACHE AVOIR VESCU.
LEMAIRE.



STRASSBURG
VERLAG VON KARL J. TRÜBNER
1893

Druck. d. „Strassb. Neuesten Nachrichten“, vorm. H. L. Kayser.


HUGO P. THIEMER
ANN ARBOR, MICH.

Meinem verehrten Lehrer,
Herrn Professor Dr. Gustav Gröber,

in Dankbarkeit

zugeeignet.

Library
H. J. Thoma
2-8-41

9-28-48 MFP

*Wer die Geschichte der französischen Kultur-
entwicklung im XVI. Jahrhundert verfolgt hat
oder erforscht, der wird bekennen, dass die
Regierungszeit Karls des VIII. und Ludwigs
des XII. den Anbruch eines neuen Welttages
bedeutet: was in jenen Stunden des Dämmerns
und Tastens begonnen worden ist, das ist das
Tagewerk, an dem die folgenden Geschlechter
unter Jubel oder Seufzen gearbeitet, das ist die
weltgeschichtliche Aufgabe, deren Lösung sie
gefördert, gefunden, erschwert oder aufgegeben
haben. Das Land hat sich erholt von den hundert-
jährigen Kämpfen mit England; die Einheit der
königlichen Selbstherrschaft ist abgeschlossen;
Italien wird der Tummelplatz der europäischen
Waffen und das System der Koalitionen ge-
staltet die internazionalen Beziehungen um;
Burgund verschwindet aus der Geschichte; in
den Vordergrund tritt der weltbewegende Gegen-
satz von Frankreich und dem Hause Oesterreich.
Die Zeit der grossen Kirchenspaltungen ist vor-
über, es erhebt sich aber von anderer Seite ein*

Ansturm gegen das Papsttum, der mit der Reformation eine unerwartete Bedeutung bekommen soll. Das gesellschaftliche Leben gewinnt durch die Zusammensetzung des Hofes und die individuelle Ausbildung andere Formen. Die Kunst zeitigt neue Ideale: in der Baukunst begegnen sich italienische Renaissance mit nordischer Gothik; die Darstellungsmittel der Malerei haben sich mit dem Oelgemälde erweitert; in der Musik haben sich neue Schulen gebildet. Mit Erfindung der Buchdruckerkunst haben sich für die Litteratur unbetretene Bahnen eröffnet, ihr Wirkungskreis erstreckt sich über weitere Gebiete, leichtere und schnellere Verbreitung und gesteigertes Lesebedürfniss erhöhen die Anforderungen und versprechen schönere Erfolge. Der Geschmack gestaltet sich um unter dem Einfluss der allgemeinen geistigen Strömungen, die jedes Individuum mächtig erfassen; denn der Einzelne tritt hervor aus der Enge der Heimat, der Erziehungseinflüsse, der bürgerlichen Schranken; er tritt hinaus in die Welt, lernt fremde Menschen und Zustände kennen; überall findet er eine Heimat: als Weltbürger verkehrt er mit Weltbürgern. Nicht ein Land ist seine Lehrmutter, ein abgeschlossener Anschauungskreis sein Horizont, eine Kunst seine Bethätigung. Alle Errungenschaften der Zeit sind Gemeingut und Jeder will an dem Ganzen Anteil haben. Die alte Welt durchweht

das Bewusstsein, dass die Zeiten der Barbarei vorüber sind, und Wissenschaft und Kunst von den Schlacken befreit in hergestellter Reinheit erstrahlen.

Die Wende des Jahrhunderts ist die Zeit der Vorbereitung und der Aussaat, sie hat auf die gedeihliche Entfaltung der folgenden Jahrzehnte einen bestimmenden Einfluss ausgeübt. Man kann aber nicht sagen, dass ihr von Seiten ernster und gründlicher Forschung in allen Gebieten die Beachtung geschenkt worden ist, die sie bei der Wichtigkeit der Erscheinungen verdiente und bei der Fülle des vorhandenen Materials auch reichlich belohnen würde. Das Folgende möchte in dem Rahmen einer einfachen Lebensbeschreibung ein Beitrag sein zur Erweiterung unserer Erkenntniss jener vielgestaltigen Uebergangsepoche.

Jean Lemaire ist seiner Zeit ein Bahnbrecher und Vorläufer gewesen; er ist das Bindeglied zwischen der untergehenden burgundischen Dichterschule und der neuerstehenden französischen; er ist ein Vermittler der italienischen Litteratur bei den Franzosen; und zu gleicher Zeit tritt er uns als eine eigene, ausgeprägte Dichtererscheinung entgegen: im Leben wie im Schaffen und Streben steht er mitten im Getriebe der Epoche und in seiner beschränkteren Sphäre gibt er uns ein Bild ihres vielseitigen Trachtens und Beginns.

Lemaires Leben ist schon mehrfach zum Gegenstand der Darstellung gemacht worden. Die Artikel von La Croix du Maine und Du Verdier, Bibliothèques françoises. ed. Rigoley de Juvigny I, 522. IV, 455 sind sehr dürftig. Im XVIII. Jahrhundert widmete ihm abbé Sallier einen Aufsatz in den Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres XIII, 593 sqq. (1740). Daraus schöpfte Goujet, Bibliothèque françoise X, 68 sqq. (1745); Paquot, Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas III, 1 (1745), ergänzte die Bibliographie. Wichtige Beiträge zur Lebensbeschreibung Lemaires waren die Briefe, die Leglay in den Analectes und Nouveaux Analectes historiques (1839. 1845) und Charavay in der Revue des documents historiques III (1876) veröffentlichten. Das regere Interesse, das sich allmählig den früheren Jahrhunderten zuwendet, kam auch Lemaire zu Gute. Ch. Fétis, Mémoires couronnés par l'Académie royale de Belgique, Collection in-8°. XXI, 1 sqq. (1870), versuchte ihn als Prosaschriftsteller und Dichter zu würdigen. Fr. Thibaut, Marguerite d'Autriche et Jean Lemaire de Belges, thèse. Paris 1888, entwarf sein Bild im Rahmen der Zeit. J. Stecher, Oeuvres de Jean Lemaire de Belges, 4 vol. Louvain 1882-92, mit ausführlicher Biographie und Bibliographie, hat sich ein wesentliches Verdienst durch diese Ausgabe erworben. Denn die alte Ausgabe von

Jean de Tournes, Lyon 1849, ist fast nicht mehr zugänglich. Im Folgenden führe ich stets die neue Ausgabe an.

Der Versuch einer neuen Lebensbeschreibung möge sich selber rechtfertigen; mein Wunsch wäre, nicht bloß zu beweisen, dass Jean Lemaire ein ehemals klangvoller Name war, dass er ein Dichter ist, aus dem sich eine Blumenlese schöner Stellen ausheben lässt, nicht bloß dass er seiner Zeit vorangegangen ist und den Schriftstellern des XVI. Jahrhunderts die Wege gewiesen, die sie gewandelt sind: ich möchte auch zeigen, dass Lemaire eine Persönlichkeit vorstellt, die trotz der Jahrhunderte, die verfließen, lebendig und anschaulich vor unsere Augen tritt und unsere Zuneigung gewinnen kann. Er soll nicht umsonst gesagt haben:

Fac et spera.

Inhalt.

	Seite
<i>Vorwort</i>	III
I. Lemaire's Kindheit und Jugend. Erste Versuche. Jean Perreal	1
II. Peter der II., Herzog von Bourbon. Le Temple d'Honneur et de Vertu	15
III. Ludwig von Luxemburg, Graf von Ligny. La plainte du Desiré	28
IV. Margareta von Oesterreich und Philibert von Sa- voyen. La Couronne margaritique	43
V. Les epistres de l'Amant vert	64
VI. Lemaire Historiograph des Königs von Kastilien. Erste Romreise. Symphorien Champier	82
VII. Les Regretz de la Dame infortunee. Reise nach den Niederlanden. Chansons de Namur, kleinere Gedichte und historische Arbeiten	95
VIII. Zweite Romreise. La Legende des Venitiens, Les Gestes du Sophy. Cornelius Agrippa	118
IX. Les Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye, erstes Buch.	134
X. Der Klosterbau in Brou. Alabastergruben von Saint- Lothain	149
XI. La Difference des Scismes et des Concilles	161
XII. La Concorde des deux Langaiges	174
XIII. Reise nach Tours. Epistre du Roy a Hector de Troye. Uebertritt in französische Dienste.	194

— XII —

	Seite
XIV. Anna von Bretagne und ihr Hof. La valitude et convalescence de la roine und kleinere Gedichte. Clement Marot	212
XV. Les Illustrations de Gaule, zweites Buch	222
XVI. Les Illustrations de Gaule, drittes Buch	229
XVII. Letzte Nachrichten über Lemaire und letzte Ver- suche. Pierre de Saint-Julien	244
XVIII. Les deux contes de Cupido et d'Atropos. Der ano- nyme Verfasser des dritten Märchens	254
XIX. Lemaire's Wesen und Charakter. Sein Bild	270
XX. Litterargeschichtliche Einflüsse	288
XXI. Lemaire's Verdienste als Schriftsteller	304
XXII. Lemaire's Sprache und Metrik. Schluss	320
Anhang. Belege und Bibliographie	339

I.

Jean Lemaire wurde um 1473 geboren, denn als er im Jahre 1500 die *Illustrations de Gaule* zuschreiben begann, war er nach eigener Angabe etwa 27 Jahre alt¹. Seine Vaterstadt Bavay war ein festes Städtchen der kaiserlichen Pfalzgrafschaft Hennegau zwischen Valenciennes und Maubeuge; sie war zwar nicht, wie Meister Jakob von Guise in seiner Chronik erzählt, von Priams Vetter gegründet und zuerst Belgis genannt worden, wesshalb sich auch unser Dichter den Beinamen *de Belges* beilegte; immerhin war sie eine alte Römerstadt, dereinst Kreuzungspunkt von sieben Strassen, noch ausgezeichnet durch stattliche Ueberreste alter Bauten, eines Circus, eines 25 Kilometer langen Aquädukts, und Fundort zahlreicher Altertümer². Durch den Nimweger Frieden an Frankreich abgetreten, wurde Bavay auf Befehl Ludwigs

¹ *Illustrations de Gaule. Oeuvres I, 4. cf. Oeuvres IV. 440.*

² *Bavals en Haynnau: laquelle a present n'est qu'une petite ville deserte et desemparee: mais les ruines d'icelle monstrent bien que au temps passé elle ha esté de merveilleuse estendue. Illustrations III. Oeuvres II, 290.*

Becker, Jean Lemaire.

des XIV. zerstört und ist heute nur noch ein unbedeutender Marktflecken.

Von Lemaïres Eltern ist uns nichts bekannt; er scheint sich aus guten aber einfachen Verhältnissen emporgearbeitet zu haben¹. Er hatte mehrere Geschwister: ein älterer Bruder fiel (1507 oder 1508?) in Geldern als wackerer Reitersmann im Dienste der Tochter Maximilians, und überliess dem Dichter die Pflege zweier Neffen, deren Eltern noch lebten, aber vermutlich zu unbemittelt waren, um ihnen die erwünschte Erziehung angedeihen zu lassen².

Einen mehr vermögenden Verwandten hatte unser Dichter an Jean Molinet, dem Historiographen des Hauses Burgund³. Ursprünglich

¹ Auf das gehässige Gerede des Hofmalers Jean Perreal, der von Armut und Lausigkeit spricht, gebe ich gar nichts. Brief von 17. Oktober 1512. Oeuvres IV, 390.

² Lemaire an Margareta (1509): « du bien que vous me faictes, Madame, j'en fay participans deux petits nepveux de bon esperit, delaissez comme orphenins de mon frere aîné, leur oncle, lequel est derrenierement mort bon gentdarme en vostre service en la guerre de Gheldres, sous la charge de Monsieur d'Aymeries, lesquelz deux jeunes enfants et leurs povres parentz prieront Dieu toujours pour vostre bonne santé et prosperité. » Oeuvres IV, 394. — Die Gens d'armes waren besoldete Berufssoldaten seit Einführung stehender Truppen unter Karl dem Kühnen, cf. Guillaume, Histoire de l'organisation militaire sous les ducs de Bourgogne (1848). Mém. cour. p. l'Ac. de Bruxelles XXII.

³ « M^e Jehan Molinet, mon precepteur et parent » Oeuvres IV, 522, cf. IV, 190. — In dem Gedichte, das Guillaume Cretin für Lemaïres Temple d'Honneur schrieb (Oeuvres IV, 188), heisst es:

*Dont Molinet qui t'advoue à parent
Acquiert honneur, bruyt et los apparent,
Veu que sous luy tu as si bien appris
Que ton labeur vaut estre mys à pris.*

Musiker, war Molinet zur Rhetorik übergegangen; als Schüler und Nachfolger Chastellains war er das angesehene Haupt des burgundischen Dichterkreises und starb 1507 als Indiziarius und Kanonikus von Valenciennes. Aus der Gleichheit des Namens hat man die Vermutung gezogen, er sei auch Lemaires Pathe gewesen. Jedenfalls blieb er nicht ohne Einfluss auf die Erziehung und den dichterischen Beruf seines jungen Verwanten. Zum Geistlichen bestimmt und vielleicht auch zum dereinstigen Nachfolger ausersehen, wuchs der Knabe vermutlich zu Valenciennes unter der Obhut des gelehrten Historiographen auf. Als er Margareta von Oesterreich 1507 auf ihrer Huldigungsreise begleitete, erinnerte er sich mit Rührung, dass er in früher Jugend in der Liebfrauenkirche zu Valenciennes das *Benedicamus* gesungen hatte, und dass ihm von dem unlängst verstorbenen Bischof von Cambray, Heinrich von Bergen, die geistliche Tonsur erteilt worden war¹.

In den Niederlanden keimten damals die ersten Triebe humanistischer Bildung unter der Anregung des weltberühmten Rudolf Agricola; der Schulunterricht erhielt durch die Bemühungen

¹ Chronique annale: « Et led. jour sa grace et clemence liberale me donna une prebende et chanoinie en l'eglise de nostre Dame de la salle le conte en Valenciennes en laquelle en ma prime jeunesse j'avoie chanté benedicamus. » Oeuvres IV, 489. — « feu mons^r Henry de Berghes, que Dieu absolle, lequel en ma jeunesse m'avoit conferé l'ordre de tonsure clericalle. » Ibid. 512. — Heinrich war Bischof 1480—1502.

der Fraterherrn einen neuen Aufschwung. Freilich wurde Lemaire nicht so direkt von jenen klassischen Einflüssen ergriffen wie der sechs oder sieben Jahre ältere Erasmus von Rotterdam, den sie aus der Enge des Klosterlebens mit dem Triebe der Sehnsucht hinauszogen¹. Seinen ersten Umgang scheinen eher die Künstler seiner Heimat gebildet zu haben, jene Maler, Bildhauer, Musiker, Goldschmiede, die er mit so freudiger Begeisterung preist; zu ihnen zogen ihn verwante Naturanlagen hin.

Jean Lemaire verliess die Heimat, um an der Hochschule zu Paris, wo auch Molinet seine Bildung geholt hatte, seine Studien zu vollenden. Mit Entzücken spricht er in den *Illustrations de Gaule* von der erhabenen Königsstadt am Flusse der Seine, der Kelten und Belger verbindet, dem glücklichen Paris, Hauptstadt der Krone Frankreich, Mutter und unübertreffliche Lehrmeisterin der Wissenschaft für die ganze Welt, mehr als je Athen oder Rom. „Von ihr, ruft er aus, habe ich die ganze Milch der Wissenschaft gesogen (wie wenig es auch sei), die meinen Geist belebt².“ Auch in Paris regte sich der Geist des Humanismus und wurde durch hochverdiente Lehrer verbreitet. Robertus Guagui-

¹ 1591—96 war Erasmus Sekretär des eben genannten Bischofs, Heinrich von Bergen; die beiden jungen Leute scheinen sich aber nicht kennen gelernt zu haben.

² *Illustr.* I, 17. *Oeuvres* I, 106. Wie ganz verschieden spricht Erasmus von Paris!

nus, aus der Diozöse Arras, galt als eine Zierde der Universität: er war ein Schüler von Guillelmus, Fichet, der die erste Buchdruckerei in der Sorbonne errichtete, und sein Nachfolger in dem von ihm begründeten Lehrstuhl der Rhetorik; er zeichnete sich aus als Theologe, Rechtsgelahrter, Redner, Dichter, Diplomat, Geschichtsschreiber, und hatte die grössten Fürsten zu Beschützern, die berühmtesten Männer zu Freunden¹. Neben ihm las der sprachgewante neulateinische Dichter Faustus Andrelinus aus Forlì seit 1489 Poetik und Rhetorik und entzückte seine Zuhörer durch seine Rednergabe. Die Zeit und die Dauer von Lemaïres Aufenthalt in Paris sind uns unbekannt; wir verlieren seine Spur um die Zeit ganz aus den Augen.

Um 1498 taucht er in Villefranche, der Hauptstadt von Beaujolais, auf als geschulter Schatzbeamter (*clerc de finances*) im Dienste des Königs und des Herzogs Peter von Bourbon². Wie war der Hennegauer in französische Dienste getreten? Was hatte ihn an die Ufer der Saone geführt? Wir wissen es nicht. Lemaïres Biographen nehmen allgemein an, er sei nicht lange im Amte verblieben, er habe es dem Studium

¹ Lemaire erwähnt Gaguin häufig als Schriftsteller und Geschichtsschreiber, nie als seinen Lehrer. cf. *Temple d'Honneur*, Oeuvres IV, 231. *Couronne margaritique*, ibid. 62, Gaguin starb 1501.

² Cf. Oeuvres II, 255. IV, 440. Schatzmeister war Jean Robertet und nach ihm sein Sohn François.

zu Liebe aufgegeben und sei Erzieher der Söhne des Herrn von Saint-Julien geworden auf Schloss Balleure im Sprengel von Mâcon. In der That nennt Claude von Saint-Julien, der Herausgeber der *Couronne margaritique*, Lemaire seinen lieben Lehrer: Dank seiner Anregung, sagt er, habe er in jüngeren Jahren die wenigen Bücher gesammelt, die er besitze, und unter denen er später das noch nicht veröffentlichte Werk vorfand. Und sein Sohn Pierre, Dekan von Châlons und Grossarchidiakonus von Mâcon, beruft sich im 2. Buche vom Ursprung der Burgunder auf einen alten Roman, den Lemaire angeblich auf Schloss Balleure zurückgelassen haben soll, als er dort Hauslehrer war¹. Claude war aber 1544 ein alternder Mann, der das Kriegshandwerk

¹ Widmung der *Couronne margaritique* an Eleonore von Oesterreich, datiert vom 23. April 1544: «Venant doncques à ouvrir les enrouillées serrures du lieu auquel estoit confusement ce peu de livres que j'avois assemblés en mes jeunes ans, à la suasion de feu maistre Jean le Maire de Belges mon bon precepteur: entre autres l'œuvre present cheut en mes mains.» Oeuvres IV, 11. — «J'ay trouvé l'opinion portee par le precedent Chapitre en un vieil Roman, que Jean le Maire de Belges (luy estant precepteur de feuz Monsieur de Balleure mon pere, et d'un sien frere mon oncle, lorsque tous deux estoient encore jeunes enfans) avoit laissé en nostre maison: où il seroit encores, n'eust esté que le Rev^{me} et Ill^{me} Charles Cardinal de Lorraine estant en son Abbaye de Cluny, et m'ayant oui parler de cette antiquité des Bourgongnons, me pria de lui communiquer mon Roman: ce que je fis de telle heure que jamais depuis ne l'ay sceu recouvrer.» P. de St-Julien, de l'Origine des Bourgongnons, Paris 1581. p. 566. Es handelt sich darum, dass die Burgunder kein Germanenstamm sein sollen, sondern ihren Namen vom Bourg Ogne haben, der ehemals im Val d'Ogne gestanden hätte. Ich halte P. de St-Julien für den Erfinder dieser schönen Etymologie und glaube nicht an jenen alten Roman.

mit einem litterarischen Stillleben vertauschen musste, nachdem seine geistige Kraft mit der Körperfrische sehr abgenommen hatte. Mithin, scheint mir, könnte Lemaire's Thätigkeit als Erzieher auch vor das Jahr 1498 gefallen sein, zwischen seinen Aufenthalt in Paris und seine Anstellung beim Schatzamte in Villefranche. Denn nichts deutet an, dass sein Verhältniss zum Herzog von Bourbon vor dessen Tod unterbrochen worden wäre¹.

In Villefranche bekam Lemaire für seine dichterische Thätigkeit eine bedeutende Aufmunterung durch den Besuch des Meisters in allen schwierigen Reimkünsten, Guillaume Cretin, dem Molinet gleich nach Octovien de Saint-Gelais den Preis unter den Dichtern Frankreichs zuerkennt. Cretin, Schatzmeister der heiligen Kapelle zu Vincennes und ordentlicher Kaplan des Königs, stand — etwa um jene Zeit — mit Molinet in poetischem Briefverkehr; er besuchte auf einer zufälligen Durchreise dessen jungen Verwandten und redete dem Fünfundzwanzigjährigen zu, die Feder zu ergreifen und sich der schönen Kunst der Rhetorik zu widmen².

¹ Lemaire sagt in der Vorrede des Temple d'Honneur, Oeuvres IV, 191: «desquelles louenges je jadis frequentant sa maison et ses pays ouyz mettre en avant aux pastoureux». Wie der Verfolg des Gedichtes zeigt, meint er damit den Monat Mai des Todesjahres des Herzogs, 1503.

² Widmung des 3. Buches der Illustrations au Cretin: «je te fais present de la lecture de ce troisieme livre . . comme à celuy . . , qui as esté la cause premiere, que je me suis enhardy

Wahrscheinlich hatte Lemaire diese zufällige Anregung nicht erst abgewartet, um sich im Reimen und Abmessen der Verse zu üben; die Versuchung lag für einen gut beanlagten Verwanten und Zögling Molinets zu nah. Eine neuerdings erst an das Licht gezogene Handschrift gewährt uns einen Einblick in Lemaire's geistige Beschäftigung in jener Zeit:

*Ce petit livret sommaire
De la main maistre Regnault,
Appartient a Jehan le maire
Né du païs de Hainault.
De riches motz et grant sens
Chascun voit quil n'est pas vuid:
Escrit l'an mil quatre cens
Quatre vingtz et dix huit.*

So lautet die Aufschrift¹. Darauf folgt ein Gedicht über die Flüchtigkeit des Lebens:

et entremeslé de mettre la main à *escrire en ceste nostre langue Françoise et Gallicane*. Car (si bien il souvient à ta debonnaireté) passant par ville Franche en Beaujolois, tu me donnas encouragement de mettre la main à la plume, et de clerc de finances, que j'estoye pour lors, en l'aage de vingt et cinq ans au service du Roy, et de monseigneur le bon Duc, Pierre de Bourbon, je devins soudain enclin à l'art oratoire, au moyen de la tienne persuasion (ce que je creuz de leger à cause de l'estimation que j'avoye de ta doctrine et vertu . . .). Oeuvres II, 255. — Der Briefwechsel zwischen Molinet und Cretin (Poésies de G. Crétin, Paris 1723, p. 267) ist vor S. Gelais Tod (1502) geschrieben. Cretin war noch jung und hatte noch nicht viel geleistet. Genau betrachtet ist eher Cretin ein Schüler Lemaire's zu nennen als umgekehrt.

¹ Bibliothèque nationale, nouv. acquisit. fr. 4061. — 76 Pergamentblätter kl. 4¹. Die Hs. enthält einige französische Verse von Chastellain, Molinet und Lemaire, lateinische Citate, das

*Notre eaige est brief ainsi comme des fleurs
Dont les couleurs reluisent peu d'espasse,
Le temps est court et tout rempliz de pleurs
Et de douleurs, qui tout voit et compasse.
Joye se passe, on s'esbat, on solasse
Et entrelasse un peu de miel begnin
Avec l'amer du monde et le venin.*

‘Und weil Alles verwelkt, so geben wir die weltlichen Vergnügungen auf und pflanzen in unserem Herzen nur drei Blumen, drei *pensees*, Symbole der Hoffnung, des Glaubens und der Liebe.’ Man sieht am künstlichen Bau der Strophe und der weitausgesponnenen moralischen Deutung, dass der jugendliche Dichter formell unter dem Banne seines Lehrmeisters Molinet und dessen Vorgänger steht; aber diesen poetischen Erstling zeichnet bereits ein eigener lyrischer Schwung aus, in dem wir eine persönliche Anlage unseres Dichters und eine schöne Verheissung für die Zukunft begrüßen¹. Noch deutlicher trägt ein anderes Gedicht das Gepräge der Rhetorikerschulen: es ist ein Mariengebet, durch das sich wie ein roter Faden, senkrecht

Hohelied und eine kurze selbstbiographische Aufzeichnung. Cf. Anhang I. — Maistre Regnault ist wohl der Verfertiger des Pergamentheftes. — Obige Achtzeile, wenn sie von Lemaire ist, enthält die einzigen Siebensilber, die er geschrieben hat, der letzte Vers hat nur sechs Silben. Die Reime sind einfach gekreuzt.

¹ Oeuvres IV, 335. Es sind 10 siebenzeilige Zehnsilberstrophen: a(a)ba(a)b(b)b(b)cc. Der Reim wechselt von Strophe zu Strophe ohne Beachtung des Geschlechts.

herunter, kreuzweise, in symmetrischen Zickzacklinien die Silben des *Salve regina* ziehen¹; der Inhalt des Gedichts hat unter der Schwierigkeit der Form sehr gelitten; es atmet im übrigen zartes Gefühl und kindliche Frömmigkeit. Lemaire bittet die Jungfrau um die Gnade, dass sein bischen Wissen ihr zu Lob und Ruhm gereiche.

*Je ne quiers pas par espesse d'envie
Ou par orgueil qui corrompt nostre vie
Surpasser tous en science abstractive,
Mais seulement comme ysope ou salvie
Vous rendre oudeur en ceste vie active.*

Das ist die Bitte, mit der Lemaire seiner langjährigen Schriftstellerlaufbahn entgegengieht; bescheiden verzichtet er auf den Stolz höheren Wissens und will sich fromm ergeben den Pflichten des thätigen Lebens fügen².

Neben diesen französischen Versen enthält die Handschrift auch lateinische, welche Lemaire

¹ Das *Salve regina* steht in jedem Handbuch der Liturgik; in der dritten Strophe sind die Worte: *ad te clamamus exules filii Eve*, von rechts nach links zu lesen.

² Oeuvres IV, 326. Das Gedicht steht in der Handschrift hinter einem *Serventois* von Jean Molinet, der an den Prince du Puy gerichtet ist. Daraus dürfen wir nicht gleich den Schluss ziehen, dass auch Lemaires *Oraison* in Valenciennes verfasst und den Preisrichtern des Puy vorgelegt worden ist. — Es zählt das Gedicht 10 Strophen und Envoi in zehnsilbigen Versen; die Zahl der Verse ist ungleich: Str. 1—6 sind elfzeilig, 1. 2. 5. 6 = aabaabccdd, 3. 4 = abaabccdd. Str. 7. 8 sind zwölfzeilig: aabaabccdd. Str. 9. 10 vierzehnzeilig: aabaabccddcc; der Schluss ist fünfzeilig: aabab. Der Reim ist vorwiegend weiblich.

aus Ovid, Virgil, Seneca und der Parthenice des Johannes Baptista Mantuanus ausgelesen hat. Fast will es scheinen, als ob die Neigung des Jünglings zuerst zwischen französischer und lateinischer Poesie geschwankt hätte und wir es dem Besuche Cretins verdankten, dass er sich entschlossen der Pflege der französischen Dichtkunst zuwendete¹.

Andauernde Anregung musste der junge Finanzbeamte in seiner neuen Heimat durch die unmittelbare Nähe von Lyon erhalten, das nur fünf Stunden von Villefranche entfernt ist. Um die Wende des 15. Jahrhunderts nahm Lyon einen Anlauf, als wollte es zum geistigen Mittelpunkt Frankreichs werden. Hier machte sich zuerst der Einfluss des humanistischen Italiens geltend: Lyon vermittelte den Verkehr mit den italienischen Städten; eine ansehnliche italienische Colönie, politische Flüchtlinge und Geschäftsleute hatten sich im Verlauf des Jahrhunderts hier angesiedelt und lehrten durch ihr Beispiel, wie sich Handel und Gewerbsthätigkeit mit Adel der Geburt, Feinheit der Sitten, litterarischer und künstlerischer Bildung vereinen lassen². Die Buchdruckerkunst fand frühzeitig eine Pflanz-

¹ Cf. p. 7. Anm. 2. — Von Lemaire selbst sind vielleicht zwei Gebete an die Jungfrau. Das ganze Heft legt Zeugniß ab von seiner Frömmigkeit und seiner Verehrung für die Gnadenmutter, und bekundet zugleich sein dichterisches Trachten und eine gewisse zärtliche Gemütsanlage, die sich in der Auswahl der weichen, einschmeichelnden Dichterstellen offenbart.

² Cf. Christie, Etienne Dolet.

stätte in Lyon und erreichte bald eine bewundernswerte Vollkommenheit. Es blühten Kunst und Wissenschaft. Und vollends seitdem die italienischen Feldzüge den König und den Hof zu wiederholtem und längerem Aufenthalt in der Rhonestadt nötigten und immer wieder Anlass zu feierlichen Einzügen und grossartigen Festlichkeiten gaben, strömte die Blüte des französischen Adels, strömten Fremde, Vertreter auswärtiger Mächte, Gelehrte, Künstler zusammen, und Mancher liess sich durch die Reize der Stadt und die Anmut ihrer Frauen längere Zeit fesseln.

Durch die Einflüsse, welche die Nähe der Grossstadt, das dort herrschende intellektuelle Leben und vor allem der Kulturaustausch mit Italien ausübten, scheint die geistige Entwicklung Lemaïres erst ihre endgültige Bestimmung erhalten zu haben; jetzt erst verspürte er den vollen Hauch der Renaissance, und welche tiefgehende und nachhaltige Eindrücke er davon empfangen hat, das spricht aus allen seinen Werken. Wer weiss, ob er ohne die Verpflanzung in das Flussgebiet der Rhône zum ersten humanistischen Dichter Frankreichs, zum Vorläufer der neuen Dichterschule geworden wäre? Von besonderem Wert für den jungen Hennegauer war es aber, dass er in Lyon Freunde fand, die seinen Bestrebungen teilnehmend entgegenkamen, und ihn durch Anerkennung und Beifall zu

zuversichtlichem Schaffen anfeuerten. *Honos alit artes, omnesque incenduntur ad studia gloria*: dieser Satz Ciceros ist der Lieblingsspruch unseres Dichters geworden.

Zu den ältesten Bekannten Lemaïres gehört der Maler Jean Perreal, dessen Lebensgeschichte eng mit der seinen verflochten ist¹. Perreal oder Jean de Paris, wie er häufig genannt wird, muss mindestens zehn Jahre älter gewesen sein als Lemaïre; seit 1483 leitet er im Auftrage der Stadt Lyon die Anordnung zu den vorkommenden Empfangsfeierlichkeiten. Zur Zeit, wo Lemaïre seine Bekanntschaft gemacht haben kann, war er königlicher Kammerdiener und Hofmaler, und hatte Familie. Rührigkeit, Unternehmungslust, Lebensfreude und Selbstbewusstsein sprechen aus den Briefen, die uns von ihm erhalten sind. Als Maler muss er sich durch Kunstfertigkeit und Erfindungsgabe ausgezeichnet haben; wie es scheint, beschränkte er sich keineswegs auf ein bestimmtes Feld der Thätigkeit; zu allem war er zu brauchen, überall war er mit neuen Einfällen zur Hand; ich glaube, eine gewisse Freude am Kabalieren und ein

¹ Das Leben des Hofmalers Jean Perreal ist Gegenstand wiederholter Darstellung geworden, bedarf aber noch immer der kritischen Sichtung. Ich habe benutzt: Charvet, *Biographie d'architectes, Jean Perreal, etc.* Lyon 1874. Bancel, *J. Perreal, Paris 1885*, stark phantastisch, aber bequemes zugängliches Material bietend. Ausserdem J. Baux, *Histoire de l'église de Brou, Lyon 1854*. Unzugänglich waren mir Dufay, *Essai biographique sur J. Perreal*, 1864. Renouvier, *J. de Paris 1861*.

bestimmter Grad von Rücksichtslosigkeit fehlten ihm auch nicht. Seine Beziehungen bei Hofe machten ihn zu einer angesehenen Persönlichkeit, deren Bekanntschaft gesucht und gepflegt wurde.

Das sind die einzigen einigermaßen sicheren Angaben, die wir über **Lemaires Jugendjahre** machen können. Im übrigen wissen wir nicht, welche Beschäftigungen, welche poetische Versuche, welche ernstere Studien die ersten Jahre seines Aufenthaltes im südlichen Frankreich ausfüllten, bis ihm der Gedanke zu jenem grossen Werke aufging, an das sich sein Schriftsteller-ruhm knüpfen sollte.

Im Jahre 1500, in jener glücklichen, blühenden Zeit der Herrschaft Maximilians, wo die Wissenschaft in höherem Glanze strahlte denn je — es war das 27. Lebensjahr unseres Dichters — forderte Merkur ihn auf, die hohen Thaten der Troer und die Abkunft der Herrscher-geschlechter Europas, die kein französischer Schriftsteller bis dahin ohne Irrtümer erzählt hatte, in ihrer reinen Wahrheit herzustellen. Denn es schien dem Gotte bedauerlich, dass alle modernen Malereien und Stickereien, wie kostbar auch die Stoffe sein mochten, wenn sie nach jenen verfälschten Geschichten angefertigt wurden, in den Augen der Gelehrten und Kenner viel von ihrem Wert und Preis einbüssten¹. Sofort fand sich

¹ Illustrations de Gaule, prologue. Oeuvres I, 4.

Lemaire zu diesem grossen Werke bereit. Es handelte sich um eine recht umfassende Arbeit, und er ging mit dem Ernste eines wirklichen Geschichtsschreibers daran. Bevor er aber seine Quellenwerke alle zusammengetragen und verarbeitet hatte, bevor auch nur der erste Band seiner Herrlichkeiten Galliens und Sonderheiten Trojas in Druck gehen konnte, sollte er im äusseren Leben manchen Wechsel erfahren¹.

II.

Am 10. Oktober 1503 wurde Herzog Peter von Bourbon, der zweite des Namens, im 64. Lebensjahre zu Cluny durch ein schweres Fieber weggerafft. In ihm erlosch der Mannesstamm der ersten Linie des königlichen Hauses Bourbon, der seit dem Tode seines älteren Bruders (1488) auf ihm beruhte. Er war der einzige Prinz von Geblüt gewesen, den der argwöhnische Ludwig der XI. bis zuletzt liebte und um sich behielt, weil er in ihm eine ruhige, gutmütige und willige Natur ohne Trug und Falsch erkannt hatte; darum gab er ihm auch seine ältere Tochter Anna zur Frau und empfahl ihm, als er starb, seinen vierzehnjährigen Sohn Karl den VIII. an. Anna von Frankreich war eine begabte Frau; sie hatte den energischen Sinn ihres Vaters und seine hohe politische Fähigkeit geerbt; durch die Umsicht und Thatkraft, mit der sie während der

¹ Siehe Anhang II.

Jugendjahre ihres Bruders das Reich verwaltete und die Politik Ludwigs des XI. fortführte, hat sie einen ehrenvollen Namen in der Geschichte erworben. Als Lemaire in die Dienste des Herzogs trat, hatte dieser sich bereits vom Staatsleben zurückgezogen. Bei seinem Regierungsantritt hatte Ludwig der XII. das herzogliche Paar mit Hintansetzung aller früheren Zwistigkeiten auf das freundlichste an sich gezogen und ihm die Erblichkeit seiner ausgedehnten Besitzungen, welche die Herzogtümer Bourbonnais und Auvergne, die Grafschaften Clermont-en-Beauvaisis, Forez, Gien, la Marche, die Herrschaften Beaujolais u. s. w. umfassten, auch in weiblicher Linie zugesichert; auf ihre Verwaltung hatte Peter von Bourbon seine letzten Lebensjahre verwendet.

Wenn Jean Lemaire im Jahre 1503 noch im Dienste des Herzogs stand, wie ich glaube, so musste er es als Pflicht empfinden, das Trauerereigniss, das die Familie traf, als Dichter zu beklagen und zu verewigen. So war die Gepflogenheit aller in persönlichem Verhältnisse stehenden Schriftsteller; so hatte Jean Molinet, sein Lehrer und Verwanter, den Tod des Herzogs Philipp des Guten von Burgund (1467) mit dem *Throsne d'honneur*, den seines Sohnes (1477) mit dem *Trespas du Duc Charles, surnommé le Hardi ou le Temeraire*, feierlich begangen, indem er in der Art Alain Chartiers

Verse mit Prosa zu einem allegorischen Gedichte vereinigte.

Lemaire — und auch darin folgt er dem Beispiel Molinets — fügt zu dem allegorischen Element noch ein bukolisches: April entweicht, der liebliche Mai herrscht in den Landen; Tityrus ruft die Schäfer Amyntas, Mopsus, Argus, Meliböus und die Schäfermädchen Aegle und Galathea, welche die Stammlande des Herzogs und der Herzogin von Bourbon vorstellen, zusammen und stimmt mit ihnen abwechselnd einen Gesang an, in dem sie die Reize des Frühlings, die Sicherheit ihres Daseins in Pans Garten, das Wohlwollen und die Mildthätigkeit ihrer Herrschaft preisen; die Götter des Feldes und des Waldes werden zu ihren Spielen herbeigerufen, auch der gelehrten Sänger bei den oberen Göttern wird gedacht. Dazwischen klingt die Klage um den hellen Titan, der einst diesen Weltteil erleuchtete und Auroras Bruder war, und tröstend weisen die Schäfer auf seine himmlische Glückseligkeit hin¹. Wiederum besingt einer das eheliche Glück Pans und Auroras und die liebliche Blume, die verheissungsvoll ihnen spriesst². Und mit Segnungen schliesst der Hirten Gesang.

¹ Karl der VIII. von Frankreich war am 7. April 1497 gestorben.

² Susanna von Bourbon war 1491 geboren; 1505 vermählte sie sich mit Karl von Bourbon-Montpensier, dem bekannten Konnetabel; sie starb 1521.

Becker, Jean Lemaire.

Aber während sie sich in Spiel und Lied ergehen, sinnen Mars und Neptun Unheil und verschwören sich gegen Sol und Jupiter; vierzehn Tage, bevor ihre geplante Vereinigung stattfindet, ist der ganze Himmel trüb und verhängt, die Winde heulen, die ganze Natur ist in Aufruhr. „Gott, seufzt Tityrus, was sollen diese schlimmen Wahrzeichen bedeuten? Wir haben Sterne fallen sehen, Planeten schimmern, Eulen herumfliegen; die ganze Nacht haben die Hunde geheult und die Stiere gebrüllt, die Raben haben Unheil geächzt, die Hähne ausser der Zeit geschrien. Die Wölfe, die unsere Hürden bedrohen, werden so frech, dass wir sie nächstens von uns selbst nicht abwehren können.“ Während die Hirten so jammern und beten und schlimmes befürchten, verlässt die Sonne die Wage und tritt in das Zeichen des Skorpions (Oktober). Aurora erschien ganz blass an jenem Tage, ein schwarzer, verderbenschwangerer Nebel wälzt sich von Norden heran; Meliböus, der scharfe Wacht hält, ruft mit schriller Stimme die übrigen Hirten herbei, sie eilen und beten in ihrem Herzen, Gott möge Pan beschützen: es war zu spät, die Schatten des Todes haben den guten Herzog umfassen, es bleibt Aurora und den Hirten nichts übrig als zu klagen und den Verewigten seiner letzten Ruhestätte anzubefehlen. Gross ist der Jammer und die Klage, die ganze Natur nimmt daran Teil, bis zuletzt

Aurora, vor Leid und Trauer erschöpft, auf ihr Lager sinkt und entschlummert.

Da scheint es ihr, als riefe eine Stimme und fordere sie auf zu kommen und die Verklärung des Gatten zu schauen. Sofort sieht sie sich mit ihrer Tochter und den Hirten auf die Kuppe eines hohen Berges versetzt, der mit blühendem Gesträuch und duftenden Kräutern bewachsen ist. Inmitten der weiten Fläche erhebt sich in reichem Schmucke ein antiker Tempel. In der Vorhalle stehen sechs neuerrichtete Standbilder, welche sich in sechs Sprüchen als Prudence, Justice, Esperance, Raison, Religion, Equité zu erkennen geben, sechs Tugenden, deren Initialen den Namen des Herzogs bilden. Während Aurora sich in Ehrfurcht verbeugt, erscheint ein Jüngling, geflügelt wie Merkur; auf dem Saume seines Kleides steht gestickt: Entendement, Beistand und Wächter der Tugenden: „Weine nicht, spricht er zur Fürstin, über den Hingang deines Gatten; denn die sind nicht zu beweinen, deren edle Thaten im Angedenken der Menschen fortleben. Denke vielmehr daran, ihm ein Denkmal zu setzen, das sein Gedächtniss auf ewig ehrt, und als dessen Muster ich dir diesen Tempel zeigen will. Dieser Tempel hier ist zwei göttlichen Wesenheiten geweiht: der Ehre und der Tugend; er ist unvergänglich. In der Vorhalle siehst du die Bilder der Eigenschaften, die den Verstorbenen hierher geführt haben; nicht die

einzigsten, die ihn zierten, denn die Tugenden sind von einander untrennbar.“ — Und nun beschreibt Entendement, wie der Selige beim Eintritt in den Tempel von seinen nächsten Verwandten empfangen und darin von seinen Ahnen bis zu Ludwig dem Heiligen begrüßt wurde, wie ihn ein reicher Sessel zu den Füßen der Ehre und der Tugend erwartete, wie ein Wettstreit begann zwischen den hervorragendsten Fürsten und den berühmtesten Rednern, Geschichtsschreibern und Dichtern alter und neuer Zeit über die Eigenschaften des neu Angekommenen¹, und wie ihm schliesslich die Beinamen des Guten, Glücklichen und Friedfertigen zuerkannt wurden, glücklich besonders im Hinblick auf seine keusche Gemahlin.

Schliesslich lässt Entendement Aurora und ihre Tochter in das Innere des Tempels ein; die Hirten, die nicht folgen dürfen, ritzen mit ihren Messern einfache Grabsprüche in die Mauern des Tempels. Unterdessen geht Entendement hin zu den königlichen und fürstlichen Verwandten des Herzogs von Bourbon, um auch sie zu trösten, und nachdem er dies vollbracht,

¹ Die Schriftsteller, welche Lemaire im Tempel findet, sind zunächst die Alten: Josephus, Titus Livius, Cicero, Herodot, Homer, Virgil, Seneca, Sueton, Valerius, Plinius, Orosius, Justinus, und dazu Vincentius von Beauvais (l'hystorial); dann die Italiener: Dante, Petrarca, Bocacio, schliesslich die Franzosen: Froissart, Allain Charretier, Symon Greban, George Chastelain, Meschinot, Martin Franc, Jehan Robertet, Gaguin, Messire Octovien de Saint-Gelais, der zuletzt verstorbene.

setzt er sich auf die Ruinen des Augustustempels bei Lyon, wo er von der Höhe die Länder des Verstorbenen überschaut, und fordert in einem Gedichte die jüngeren Männer, Angoulême usw., auf, ihm in seinen Tugenden nachzustreben.

Dies ist der *Temple d'Honneur et de Vertu*¹, ein Werk, das beweist, wie Abbé Sallier sagt, dass Jean Lemaire gar nicht ungeschickt war im Entwurf seiner Pläne und in der Anordnung der einzelnen Teile seines Stoffes.

Im ersten Teil, bei den Gesängen der Hirten, ist es ihm das eine und andere Mal gelungen, einen recht anmutigen Ton anzuschlagen und zu treffen; man darf z. B. das ganze zweite Liedchen anführen, welches er der Schäferin Galathea in den Mund legt:

*Galathee, bergiere belle,
Cy endroit Auvergne s'appelle.*

*Arbres feuillus, revestus de verdure,
Quant l'yver dure, on vous voit desolez
Mais maintenant aucun de vous n'endure
Nulle laidure, ains vous donne nature
Riche paincture et flourens à tous lez,
Ne vous branlez, ne tremblez, ne crousez,
Soyez meslez de joye et flourissance:
Zephyre est sus donnant aux fleurs yssance.*

*Gentes bergerettes
Parlant d'amourettes*

¹ Oeuvres IV, 183—242.

*Dessous les coudrettes
Jeunes et tendrettes
Cueillent fleurs jolies,
Framboises, meurettes,
Pommes et poirettes,
Rondes et durettes,
Flourons et flourettes
Sans melancolies.*

*Sur les preaux de cynople avestuz
Et d'or batuz autour des entelletes,
De sept couleurs selon les sept vertuz
Serons vestuz. Et de joncs non tortuz
Droicts et poinctuz ferons sept corbilletes:
Violettes, ou nombre des planetes,
Fort honnestes mettrons en rondelet
Pour faire à Pan ung joly chappelet.*

*Là viendront driades
Et amadriades,
Faisans sous feullades
Rys et resveillades
Avec autres fees.
Là feront naiades
Et les oreades
Dessus les herbades
Aubades, gambades,
De joye eschauffees.*

*Quant Aurora la princesse des fleurs
Rend les couleurs aux boutonceaux barbus,*

*La nuit s'enfuyt avecques ses douleurs:
Ainsi font pleurs, tristesses et malheurs,
Et sont valeurs en vigueur sans abus.
Les rays Phebus redoublent les tributz
Des pres herbuz et des nobles vergiers
Qui sont à Pan et à ses bons bergiers.*

*Chouettes s'ennuyent,
Couleuvres s'estuyent,
Cruelz loups s'enfuient,
Pastoureaux les huyent
Et Pan les poursuit.
Les oiseletz bruyent,
Les cerfs aux boys ruyent,
Les champs s'enjolyent,
Tous clemens ryent
Quant Aurora luyt.*

Natürlich kommt es bei Liedern dieser Art weniger auf den Inhalt als auf den Schwung und den Klang der Verse an; hier feiert die Reim- und Sprachgewantheit des Dichters ihre Triumphe. Ja, Lemaire freut sich nicht bloss, die Schwierigkeit der gehäutten End- und Binnenreime wie spielend zu überwinden, er verschmäht auch die abgeschmacktesten Spielereien seiner Lehrmeister nicht; wie muss sich Meliböus abgeplagt haben, bis er folgende Strophe herausbrachte?

*Plusieurs bergiers sont en lacx mortelz telz
Heurtez, boutez: que pou leur deduit duy,*

*Et leurs moutons en maux fortunes nez,
Venez, vanez, de fers mal pares rez,
Leurs bledz emblez, ayans sauf conduit vuyd,
La nuit leur nuit, la mort qui destruit ruit,
Leur fruit s'en fuit venant aperte perte:
Mais Pan nous tient en assurance experte.*

Freier bewegt sich Lemaire in dem folgenden Teile, wo er einen mehr erzählenden Ton anschlägt. Mit feinem Gefühl hat er sich eine der gefügigsten metrischen Formen zu eigen gemacht, die sich dem Ausdruck der verschiedensten Stimmungen anpassen lässt. Es ist nemlich das erste Mal, dass ein französischer Dichter den Italienern die Terzinen entlehnt, und gleich in seinem ersten Werke beglückwünschen wir den jungen Hennegauer als geschickten Neuerer. Ich greife, um ein Beispiel anzuführen, die Klagen des Tityrus heraus:

*O Dieu du ciel, qui ce monde regentes,
Que vont ensemble ainsi commurmurant
Les elemens et les planettes gentes?*

*Tout l'univers semble estre conspirant
Mesmes en soy. Le ciel a brun visaige,
Qui or estoit ses beautez coulourant.*

*S'il est bergier qui par champestre usaige,
Ait cognoissance aucune aux faictz celestes
Je tiens cecy pour ung dolent presaigne.*

*Pasteurs auront attaintes et molestes
Par quelque grieve outrageuse influence,
Et si perdront leurs joyes et leurs festes.*

*O Dieu puissant, ta hautaine affluence
Y peut donner obstacle et contredit:
Mais je crains fort la tant triste apparence.*

*Le cueur me bat, et riens bon ne me dit:
J'ay souspeçons d'aucun mauvais portentes
N'onc à mes yeux tant d'eaue ne sourdit.*

*Nous avons veu en l'air flambes patentes,
Estoilles choir, planettes scintiller
En demonstrant les grans ires latentes.*

*Nous avons veu les chatz huants voler
Autour des parcs, les chiens assavagir
Et toute nuit bien fort braire et urler.*

*Aussi avons oui torcaux mugir
Piteusement, les coqs chanter outre heure,
Corbeaux crier et toul mal presagir.*

*Et qui pis vault veu avons la demeure
Du noble Pan en ceste annee acerbe,
Ardoir en feu qui tout riffle et deveure¹.*

*Ha que je crains qu'ung grief serpent soubz
l'herbe*

*Mussé ne soit, pour nous mordre en aguet.
Et nos plaisirs tourner en dur proverbe.*

¹ Im Verlauf des Jahres war das Hostel Bourbon in Paris abgebrannt, wie Lemaire in der Vorrede erzählt. Oeuvres IV, 190.

*Je voy à l'oeil qu'on ne peut faire guet
Si deligent contre les loups mauditz
Que nos moutons n'empoignent au gorguet.*

*Depuis ung peu, ces faux loups que je dis,
Sont si privés que tous nos bons mastins
Ont estranglez en parcs et en tauditz.*

*Et si plus guiere en durent les hutins
A douter fait que nous mesme ils
n'assaillent
Comme rabiz et familleux luitins*

*De tous costez monstres de terre saillent
Si tres hideux que cheveux m'en herissent,
Et à mon cueur frayeur et crainte baillent.*

Der letzte Teil des Werkes ist ein geschickter, aber nicht mehr neuer Kunstgriff, um alle hohen Verwanten, lebende und tote, und die Reihe der Ahnen um den Sarg des Verewigten zu vereinen, und um sein Lob auszusprechen. Dieser Abschnitt mochte für die Zeitgenossen der wichtigste sein, auf ihn spitzt das Ganze sich zu; litterarisch ist er notwendigerweise der unbedeutendste. Der Leser weiss ebensowenig wie die handelnden Personen, ob er vor einer plastischen Erscheinung steht, oder ob er es mit einem Spiele des allegorisierenden Verstandes zu thun hat. Trug der Dichter künstlerische Absichten in sich, so werden sie gelähmt durch die phantasielose, vernunftgemässe Sprache,

welche die pedantisch deduktive Verfahrungs-
weise noch nicht verlernt hat und sich nur
künstlich zu rhetorischem Pathos aufbauscht.
Eines wollen wir aber zum Lobe des Dichters
hervorheben: er hat es verstanden, dem ganzen
Werke einen unpersönlichen Charakter zu ver-
leihen; er als Verfasser tritt in den Hintergrund;
wir wohnen dem Spiele und Gesang der Hirten
bei, wir nehmen Teil an ihren Sorgen und an
ihrer Trauer, wir folgen der Herzogin und der
Schaar ihrer treuen Begleiter zum erhabenen
Tempel; überall ist der Dichter bestrebt, anschau-
lich und objektiv zu sein. Wir dürfen daher
unser Urteil über den Temple d'Honneur et de
Vertu in dem einen Worte zusammenfassen,
das Lemaire zu seiner Devise gewählt hat, und
dem wir hier zum ersten Male begegnen: *De peu
assez*. Der Dichter hat es verstanden, ein abge-
nutztes Thema originell und frisch zu behandeln ¹.

¹ Die 7 *Chansons* der Hirten wiederholen siebenmal die gleiche Form: zwei Achtsilber nennen den betreffenden Hirten und das Land, das er vorstellt. Dann wechseln drei achtzeilige Zehnsilberstrophen: a(a)ba(a)a(a)b(h)b(b)cc mit ebensoviel zehn-zeiligen Fünfsilberstrophen aaaabaaaab. Es folgen *terse rime*, was eigentümlicherweise nicht einmal der Herausgeber gemerkt hat: es sind 247 Zehnsilber in 82 Gesätzen mit einem Schlussvers. Der letzte Teil ist Prosa. Eingestreut sind: Ein Rondeau der Stimme: *Au bruyt* — Zehnsilber: abbaab-abba. — Sechs Spruchstrophen der Tugenden; Zehnsilber mit weiblichem Reim, die ungeraden zwölfzeilig: aabaabccbccb, die geraden achtzeilig: abababab. — Eine Doppelbalade Entendements: sechs durchgereimte Achtsilberstrophen, die geraden: ababccbccb, die ungeraden: bdbddada mit doppeltem Refrain (a, b), ohne Envoi. — Zum Schluss zwei achtzeilige Achtsilberstrophen des Verfassers: ababbcbc.

Wenige Wochen hatten Lemaire genügt, um sein Werk zu vollenden: zur Widmung hatte er sich auf Perreals Rat einen Verwandten des Hauses Bourbon ausersehen, Ludwig von Luxemburg, Grafen von Ligny, der selbst schwer daniederlag. Der neue Beschützer sollte die Klage der verwittweten Herzogin vorlegen und ihr den Dichter empfehlen; Ligny starb aber am 31. Dezember des gleichen Jahres (1503), und Lemaire musste sich entschliessen, das Werk, das er mittlerweile in Druck gegeben hatte, selbst der hohen Frau zuzueignen¹. Um sich in die Gunst des Lesers einzuschmeicheln, hatte er sich von Guillaume Cretin ein empfehlendes Gedicht schreiben lassen. Mit diesen Zuthaten erschien der Temple d'Honneur in den ersten Monaten des Jahres 1504.

III.

Die Widmung des Temple d'Honneur et de Vertu an den Grafen von Ligny war nicht ohne Erfolg gewesen. Als Lemaire ihm das Werkchen nur wenige Tage vor seinem Tode in Lyon über-

¹ Als Probe der Geschmacklosigkeit, zu der sich die Dichter jener Zeit hinreissen liessen, um nicht zu sagen Taktlosigkeit, diene dieser eine Satz der Widmung: «Si sai ge bien qu'il disposoit vous envoyer ce petit traicté consolatoire: Affin que vous veüssiez vos cris dedans escriptz couleur de douleur plains de tous plaintz. Et que voz soulaz qui sont laz et voz ris qui sont peritz prissent quelque source: Affin que l'honneur de Bourbon bon resplendist en triumpfant, triumpfast en florissant et flourist en accroissant par la diuturnité de tous siecles advenir». — Cl. Marot hat sich auch noch dergleichen gestattet.

reichte, nahm er es freundlich an und behielt den Verfasser in seinem persönlichen Dienste unter seinen vertrautesten Hausgenossen; er wies ihm auch aus eigenem Antrieb seinen Wohnort mit dem entsprechenden Gehalt und dem Versprechen der ersten freiwerdenden Pfründe in der Stadt Ligny an, indem er sagte, der Dichter bedürfe der Ruhe, um besser arbeiten zu können, der ewige Lärm bei Hofe sei ihm nur nachteilig¹. Und nun war der Graf gestorben, und Lemaire, der die Feder, mit der er dem Herzog von Bourbon ein Totendenkmal gesetzt hatte, noch in der Hand hielt, musste einen neuen Verlust beklagen².

Ludwig von Luxemburg, Graf von Ligny, war einer der ausgezeichnetsten Männer seiner Zeit durch Geburt, Schönheit, Tapferkeit und Kunstsinn. Die Luxembourg-Ligny bildeten eine jüngere Seitenlinie des Hauses Luxemburg, aus dem mehrere Kaiser hervorgegangen sind, und das eben im Hause Oesterreich aufgegangen

¹ «Lequel (petit edifice) je luy presentay peu de jours avant son trespas à Lyon. Si le receut en gré . . . tellement que a ceste occasion . . . nonobstant que j'en fusse indigne, il me retint entre ses plus privez et secretz domestiques.» Widmung an Anna von Bourbon. Oeuvres IV, 185. — «Feu monseigneur de Ligny, mon maistre que Dieu par sa grace absolle, de son propre mouvement avoit assigné mon lieu avec estat competent et promesse de la premier prebende vacante, en sa ville de Ligny, disant que le repos m'estoit necessaire pour mieulx labourer et le bruit continuel de court contraire.» Bittgesuch an Margareta 1509. Oeuvres IV, 392.

² Oeuvres III, 186. Schluss der Plainte du Desiré.

war. Ludwig war der jüngste Sohn des Konnetabls von Saint-Pol, der lange Jahre ein eigenes politisches Spiel zwischen Frankreich und Burgund zu halten versucht hatte, und den Ludwig der XI. 1475 hinrichten liess. Durch seine Mutter, Maria von Savoyen, war er der Vetter Karls des VIII., der ihm die Hand Eleonorens von Guevara-de-Baux und die Titel eines Prinzen von Altamura und Herzogs von Andria und Venusa verschaffte. Bei den italienischen Feldzügen führte Ligny die kampflustige Schaar der Edelleute, welche die Garde des Königs bildeten, und zu denen auch Bayard gehörte; an ihrer Spitze zeichnete er sich in der Schlacht bei Fornovo (1495) aus, und bei der Einnahme von Navarra (1500) gelang es ihm, Ludovico Moro zum Gefangenen zu machen. Ludwig der XII. ernannte ihn zu seinem Oberst-Kämmerer und zum Gouverneur der Picardie. Einen Augenblick schien sich das gute Verhältniss zum König trüben zu sollen, doch nur vorübergehend¹. Ligny starb in Lyon in seinem sechsunddreissigsten Lebensjahre nach längerem Siechtum.

¹ Lemaire spricht eindringlich von der Entfremdung des Königs durch Lignys Neider; der Vorfall muss in Unteritalien gespielt haben. '(il) fust destourbé par un faux encombrage du haut exploit de Naples se chevir, und doch verfolgte er nie in seinem Leben eine andere Absicht, als dem König zu dienen.' Oeuvres III, 180 sq. Vgl. Maulde de la Clavière zu J. d'Auton, Chroniques de Louis XII. Paris 1889. I, 7. — Thibaut hat auf den gleichen Vorfall bezogen, was Lemaire ibid. 177 von Ludovico Sforza sagt: mis en privée personne et despoille de son pompeux array.

Die Person und das Leben des Herrn von Ligny boten einen ganz geeigneten Stoff zur dichterischen Behandlung, namentlich für einen begeisterten Bewunderer wie Lemaire; die Dichtkunst war aber noch nicht so weit gereift, dass sie ein solches Thema ohne Umschweif in Angriff genommen hätte. Nicht der hochherzige Ritter, der leutselige Fürst, der in seiner vollsten Kraft gebrochene Mann wird uns vor Augen gehalten, sondern die Natur, die an der Leiche trauert und vor Jammer kein Wort finden kann.

Während die Sonne im Sternbilde des Krebses weilte (d. i. im Dezember), wurde der Dichter eines Tages durch die lauten Klagen einer weinenden Schaar geweckt, — es war in Lyon —; da erblickte er Frau Natura naturata sprachlos in unsäglichem Schmerze, neben ihr ihre vertrautesten Dienerinnen, Malerei und Rhetorik, in Tränen zerflossen. Nach einander ergreifen diese das Wort und fordern ihre Pfleglinge auf, dem Schmerze der Natur mit Hülfe ihrer Kunst Ausdruck zu verleihen. Das ist der einfache Rahmen, in den Lemaire seine *Klage um den Vermissten* gefasst hat¹.

„Wer hätte dies traurige Schauspiel voraussagen können, ruft die Malerei aus, oder mit

¹ *La Plainte du Désiré*, Oeuvres III, 157—187. Einleitung Uebergang und Schluss sind kurz in Prosa gefasst. Die Rede der Malerei bildet 31 achteilige Zehnsilberstrophen: abaabbcc die Rede der Rhetorik 34 vierzeilige Zehnsilberstrophen aabaaabγγγγb, mit Wahrung des Reimgeschlechts.

seiner Prophezeiung Glauben gefunden? Trostloses Leid hat uns betroffen und am aller-
schwersten die Mutter Natur. Seht, ihr edlen
weiblichen Herzen, wie sie sich härmt vor
Schmerz und Gram und vor Verdruss, dass sie
dem herben Verlust nicht bei Zeiten gewehrt hat:

*Le laurier verd, le cedre somptueux
Et le cypres souef, odorifere,
Le pin hautain, l'olivier fructueux,
Qui par un vent froid et impetueux
Est rué jus en mort soporifere.
Ha, fiere mort horrible et pestifere.
As-tu osé, sans respit, sans recœuvre,
Faire tarir un si noble chef d'œuvre?*

Wo war Natur beschäftigt, dass sie es übersehen
hat? Ich will ihr aber keine Vorwürfe machen;
Gott hat es gewollt, und ihr Leid ist so gross,
es lässt sich nicht mehr steigern. Helft mir,
Schwester Rhetorik, es gebührend auszudrücken.
Ich habe Pinsel und Farben und reiche Erfindungs-
gabe, Nichts fehlt mir.

*Et si je n'ay Parrhase ou Apelles,
Dont le nom bruit par memoires anciennes,
Jay des espritz recentz et nouveletz,
Plus ennobliz par leurs beaux pincelets
Que Marmion jadis de Valenciennes,
Ou que Fouquet, qui tant eut gloires siennes,
Ne que Poyer, Roger, Hugues de Gand,
Ou Joannes qui tant fut elegant.*

*Besongez donc, mes alumnes modernes,
Mes beaux enfans nourris de ma mamelle,
Toy Leonard, qui as graces supernes,
Gentil Bellin, dont les loz sont eternes,
Et Perusin, qui si bien couleurs mesle:
Et toy, Jean Hay, ta noble main chomme elle?
Vien voir Nature avec Jean de Paris
Pour luy donner ombrage et esperits¹.*

Nehmt aber nicht helle und fröhliche Farben, reibt nur Farben des Leids, schwarze und blasse, an. Seht, wie die Natur dasteht, die Brauen traurig über die Augen gesenkt, regungslos, die rechte Hand auf die Brust gelegt, die Lippen entfärbt, den Blick auf den Toten geheftet: denn ach! ihr Liebling ist ihr genommen in der Blüte der Jahre.

¹ Unter den verstorbenen Meistern nennt Lemaire obenan seinen Landsmann den Miniaturmaler Simon Marmion von Valenciennes († 1489), dem er eine besondere Verehrung gewidmet hat; offenbar kannte er ihn und seine Familie — Marie Marmionne ist wohl seine Schwester? — von seiner Kindheit her. Es folgen Jean Fouquet, Hofmaler Karls des VII. und Ludwigs des XI., und Jean Poyet, der 1479 die Miniaturen des herrlichen Gebetbuches für Anna von Bretagne ausführte. Die nächsten sind die bekannten Häupter der niederländischen Schule: Johannes van Eyck († 1445), Rogier van der Weyden († 1464) und Hugo van der Goes († 1482). Von den lebenden Malern macht Lemaire in erster Linie die Italiener: Leonardo da Vinci († 1519), Gentile Bellini, der schon 1501 gestorben war, aber sein Bruder Giovanni lebte noch, und Pietro Vannucci il Perugino (1524) namhaft — ein neuer Beweis, wie nahe ihm schon damals Italien stand. Jean de Paris ist uns schon hinfänglich bekannt; Jean Hay scheint Jeannet zu sein, d. i. Jean Clouet, der spätere Hofmaler Franz des I. Vgl. Al. Pinchart Annotations zu Crowe et Cavalcaselle, Les peintres flamands trad. p. O. Delepierre, t. II, Bruxelles 1865. p. CCXX—LXVIII.

Becker, Jean Lemaire.

*Fait l'avoit elle en ses dimensions
Grand, corpulent et de belle croisure ;
Taillé, pourtrait sans imperfections,
Fort et puissant en toutes actions,
Benin, affable et hardi par mesure,
Doux et humain, sans faute, et sans brisure :
Large, courtois, eloquent, prompt, et sage,
Ayant le cœur de mesme le corsage.*

*Fait et formé l'avoit Nature, digne
D'estre un grand Prince au mondain territoire :
De cœur hautain, d'accointance benigne,
Bel en habit, en armes fort insigne,
Aimant honneur et vertu meritoire,
Aimé de tous : c'est chose bien notoire,
Bien conseillant et mieux executant,
Gueres de gens n'ont eu de graces tant.*

Geknickt ist nun die schönste Blume im Garten
der Natur, vernichtet die Zierde der Edelleute.

*Peintres prudents, le defunt vous aimoit :
Mettez Nature aupres de luy dolente,
El le tirez ainsi que s'il dormoit,
Ou se les yeux en veillant il fermoit :
Car point n'est mort d'achaison violente,
Ains est seché par langueur longue et lente,
Qui ha matté ses beaux membres massifs.
L'an de son aage environ trentesix.*

*Peignez Nature obscure, obnubilee
Aupres du corps, miserable, esperdue,*

*Comme impossible à estre consolee,
Comme Thamar par force violee:
Comme Venus qui sa joye a perdue,
Quand elle vid la personne estendue
De son mignon Adonis le tres bel,
Ou comme Eva pleurant son filz Abel¹.*

*Pourtrayez la, si vous scavez entendre,
Comme une tourbe ayant adversité:
Comme une gent qui se veut le cœur fendre
Pour quelque grief qui l'est venu offendre,
Ainsi qu'on treuve en maint lieu recité,
Pourtrayez la comme la grand cité
Jherusalem Machabee plaignant,
Ou Romme autour du corps Cesar saignant.*

Doch nein, lasst ab von dem Beginnen, es ist unmöglich, den richtigen Ausdruck zu finden, meine Kunst reicht dazu nicht aus.“

Verstärktes Schluchzen hatte die letzten Worte der Malerei begleitet; die Natur verharrete in ihrer betrübten Haltung, nur warf sie der Rhetorik einen stummen Blick zu, worauf diese ihrer Schwester unter allgemeiner Aufmerksamkeit der Umstehenden folgendermassen antwortete: „Wenn dem so ist, liebe Schwester, dass du das Leid der Natur nicht schildern und darstellen kannst, wie soll ich es thun mit meinen beschei-

¹ Zwei Strophen vorher heisst es noch:

*Et qu'on la fasse ainsi qu'estoit jadis
Andromacha, quand d'un coeur desolé
Son mary veit murtry et affolé.*

denen Mitteln? Was du nicht vollbringen kannst, darf ich nicht wagen; wir gehören so eng zusammen, dass ich immer fröhlich bin, wenn du dich freust; wo man dich hinruft, bittet man auch mich zu Gaste; wenn du aber siechst, ist es mit meinem Leben und Gedeihen aus. Du bist das Abbild der Natur, der wahre Spiegel, der sie uns wiedergibt; deine kunstvolle Hand lehrt uns Gegenstände kennen, die unsern Blicken entrückt sind.

*Tu es des Grecs l'invention produite,
Et des Romains l'amour et la poursuite:
De toutes gens la richesse et l'avoir:
Des Roys l'accueil, des Princesses la suite:
Des moins lettrés la lecture bien duite;
Pour recreer les yeux humains construite,
Et pour aux sens volupté concevoir.*

Wenn nun deine Pinsel und Farben nicht ausreichen, um den Schmerz der Natur darzustellen, wie kann ich es versuchen? Kann überhaupt das Lob den Ruhm hoher Thaten erhöhen? Soll ich die Musen, Nymphen, Winde und verschlossenen Wasser herbeirufen, um unsere Tränen zu mehren? Das wären schwache Erfindungen.

*Que feray donc en ces dures batailles?
Formeray je Lays de diverse tailles?
Chantz d'Elegie, ou queruleux respons?
Tout me diroit, et les grains et les pailles,*

*Pour deplorer ces tristes funerailles,
Et pour blasmer la Mort et ses tenailles,
Qui scait livrer de si terribles bontz.
Mais je n'ay plus un Virgille qui plaigne
Son Mecenas¹, ne Catulle qui daigne
Gemir la mort des petis passerons².
Maistre Alain dort, dont de dueil mon cœur saigne,
Qui pour Millet sa plume en tristeur baigne³,
Grebant, qui pleure un bon Roy, l'accompagne⁴,
Si ne scay plus desormais que ferons.*

*Encore est hors de ce mondain fabrique
Un mien privé, Robertet magnifique.*

¹ Anspielung auf die im 15. Jahrhundert entdeckten Elegia ad Maecenatem.

² Catull, Carm. III.

³ Chartiers angebliches Trauergedicht über Millet († 1466) steht in der Pariser Hs. Bibl. nat. fr. 1716 f^o. 15 v^o. Jaques Millet, der Verfasser des Mystere: Destruction de Troye la grant 1540 (ed. Stempel, Marburg 1883), ist in jener Zeit einer der geschätztesten Schriftsteller. Lemaire erwähnt ihn abermals in der Concorde des deux langages, Oeuvres III, 99. Cretin gedenkt seiner in der Deploration sur le trespas d'Okeram; O. de Saint-Gelays bedauert seinen frühen Tod im Sejour d'Honneur. Cf. La Croix du Maine, Bibliothèque françoise.

⁴ In der Ausg. v. 1549 steht: Grebant qui pleure d'un bon Roy la compaignie. So hat es auch La Croix du Maine aufgefasst; im Artikel von Simon Greban, secretaire de M. le comte du Maine, Charles d'Anjou, und Verfasser des Mystere des Actes des Apotres, sagt er: Il a escrit plusieurs Elegies, complaints et deplorations sur la mort d'une Roine de France, desquelles fait mention Jean le Maire en ses poesies. Epitaphes sur la mort du Roi de France, Charles VII, ecrits en forme d'Eglogue ou Pastouralle, imprimés à Paris. Er kennt also das angebliche Klagelied über den Tod einer Königin von Frankreich nur aus dieser Stelle von Lemaire, während er das Grablied für Karl den VII. im Drucke gesehen hat. Bei der überlieferten Fassung des Verses fehlt das Verbum im Satze und ist die Caesur klingend. Die erste Ausgabe führt übrigens den Vers an, wie er oben steht.

*Qui mon feu George en grand pleur honnora¹;
Et saint Gelais coulourant maint cantique,
Pleurant son Roy, plus cler que nul antique,
Les a suivy²: si croy que Rhetorique
Finablement avec eux se mourra.
Un bien y ha, qu'encor me reste et dure
Mon Molinet moulant fleur et verdure,
Dont le haut bruit jamais ne perira,
Et un Cretin tout plein de flouriture,
Que je conserve en vigueur et nature,
Et toy Danton, car la sienne escriture,
Et ta chronique à tousjours flourira³.*

*Si ay je encor quelque autre amy en regne,
Qui mon beau clos cultive à plaine resne,
Et bien y scait maint plantage renger :*

¹ Jehan Robertet bailli d'Usson, secretaire du roy et de monseigneur de Bourbon, etc. Seine *Complainte de la mort de maistre George Chastellain*, geschrieben am letzten April 1476 in Tours hat Kervyn de Lettenhove abgedruckt in den *Oeuvres de G. Chastellain* t. 8. Bruxelles 1866. p. 347 sqq. In einem Traume sieht der Verfasser *Natur, Kunst und Nachahmung*, die um den Verstorbenen klagen und ihn den berühmtesten Schriftstellern des Altertums an die Seite stellen. Vgl. l. c. t. 7. p. 145—86 und *Rondeaux et autres poésies des XV^e et XVI^e siècles* p. p. G. Raynaud, Paris 1889 (Soc. des Anc. Textes) p. XXXI.

² O. de Saint-Gelais. «Complainte et Epitaphe sur la mort de Charles VIII», ein Dialog zwischen dem Dichter und der Personifikation von Frankreich und eine Lobrede auf den König, gedruckt im *Vergier d'Honneur* von Andry de la Vigne.

³ Guillaume Cretin schrieb eine Chronik Frankreichs in Versen, sie ist noch ungedruckt. Die Prosachronik von Jean d'Anton, Abt von Angle, ist von Buchon 1839 und von Maulde la Clavière, 1889 ff. herausgegeben worden. Immer noch wird er d'Auton statt d'Anton genannt.

*C'est un second Robertet, qui ahénne
Toujours dedens, et jamais ne s'y tenne:
Mais si tres bien y touche et y assenne,
Que c'est l'honneur de mon riche verger¹.
Dont se tous ceux en leur gloire sommaire,
Vivans du lait des Muses et grammaire,
Daignent icy leur chef d'œuvre forger,
Et desployer les biens de leur aumaire,
Pour secourir leur humble Jean le Maire,
En lamentant un si piteux affaire,
Je les supply ne vouloir prolonger.*

Legt alle Hand an das Werk, fährt die Rhetorik fort; und auch ihr, ihr Musiker, helft mit euern Trauerliedern; komme du, Josquin, mit deinen Motetten und Compositionen, und ihr, Agricola und Hilaire, Evrart, Conrad, Pregent erinnert euch des wohlwollenden Gönners².

¹ Dieser zweite Robertet, allem Anscheine nach einer der Söhne von Jean Robertet, wird wohl François Robertet, Schatzmeister des Königs und des Herzogs von Bourbon sein; verschiedene Werkchen von ihm sind gedruckt von A. Joly, la vraie histoire de Triboulet et autres poésies inédites des XV^e et XVI^e siècles, Lyon 1867, p. 45—64, s. daselbst sein Epitaphe. Auch Florimond Robertet, der einflussreiche Ratgeber des Königs, war ein kunstsinniger Beschützer der Litteratur.

² Die Musiker, die Lemaire anruft, sind die Meister, welche aus der Schule Okeghems hervorgegangen sind: der genialste unter ihnen ist Josquin des Prez († 1521), den er obenanstellt, ganz Europa stritt sich um ihn. Fast ebenso berühmt war Alexander Agricola, der mit Philipp dem Schönen nach Spanien ging und im 60. Lebensjahre einem Fieber erlag. Hilaire und Conrad sind mir unbekannt. Pregent war Hofmusiker der Königin Anna. Evrard ist vielleicht der Stellvertreter Okeghems und sein Nachfolger in Tours, als er sich zur Ruhe setzte.

*Quel autre plus en toute art vertueuse
Se delicta, sans forme impetueuse,
Suivant le train des bons nobles anciens?
Qui aima plus peinture sumptueuse,
L'art de bien dire, histoire fructueuse,
Musique aussi douce et voluptueuse,
Ou qui mist plus son estude en tous biens?*

Stimmt alle an und spricht eine Invektive gegen den Tod zuerst, der sich rühmt, einen so jungen, edlen, rüstigen Mann gefällt zu haben, den Sprossen eines so ehrwürdigen Geschlechts, den wackeren Krieger, der Ludovico Sforza gefangen nahm, — und dann gegen den Neid, der am meisten dazu beigetragen hat, sein Leben zu verkürzen. Zu spät und erst durch Schaden belehrt, hat man das Unrecht, das man ihm angethan hat, bereut.

*On cognoit bien à present la droiture,
Mais c'est trop tard de souder la fracture:
Car quant le chat a pris sa fourniture,
Il n'est pas temps de fermer le cabas.*

Er aber vergisst das erlittene Unrecht und führt mit Gottes Erlaubniss himmlische Heerschaaren seinem geliebten Loys d'Ars zu Hülfe¹. Darum

¹ Louis d'Ars war der Lieutenant Lignys gewesen, so lange er die Ordonnanz-Kompagnie führte. In den Jahren 1503–1504, als Neapel für Frankreich wieder verloren ging, war er der letzte, der sich mit einer Schaar französischer und albanesischer Abenteurer gegen Gonsalvo von Cordova hielt; schliesslich bahnte er sich den Rückweg mit bewaffneter Hand.

fasse Mut, du sein Nachfolger, und rette die Ehre der Deinen, oder vielmehr fürchte auch für dich den Unbestand des Glückes. — Doch siehe am Himmel leuchtet sein Banner, erblicke im Tierkreis den Löwen im Silberfeld, das Savoyische Kreuz auf der Schulter, unfern der Jungfrau, die man in allen Nöten anruft. Schreitender Löwe in triumphierender Höhe, du hast uns verlassen, gerufen durch den verewigten Herzog von Bourbon und deinen königlichen Vetter (Karl den VIII.); eingeführt bist du worden durch den Heiligen eures Geschlechts, Peter von Luxemburg, um dessen Kanonisation du so sehr bemüht warst. — Wohlauf ihr Geschichtsschreiber, verkündigt den Ruhm des Verstorbenen, und sagt es allen Damen, Edelfräulein und Rittern, dass er nunmehr in ewiger Glückseligkeit lebt.“

Als die Rhetorik diese Worte gesprochen, verneigte sich die Natur über die Leiche, wendete sich dann um und war mit ihrem Gefolge verschwunden. Die Anwesenden trugen aber dem Dichter auf das, was sie eben gehört hatten, aufzuzeichnen.

Dies ist der Inhalt der *Plainte du Desiré*. Ein neuer Gedanke liegt auch diesem Werkchen nicht zu Grunde; doch muss man die Einheitlichkeit der Durchführung und die plastische Anschaulichkeit, deren sich der Dichter noch consequenter als im ersten Gedichte beflissen hat, loben. Die metrische Form ist ebenso glücklich

gewählt, als meisterhaft gehandhabt; die breite Anlage der Strophen, die Häufung und harmonische Verschlingung des Reimes, der getragene Schluss haben etwas weihevollens und eindringliches, das den lyrischen Schwung kräftig unterstützt. Die Ausführung ist reich an poetischen Gedanken und der Ausdruck häufig gelungen; manche Verse würden auch ein modernes Gedicht zieren. Ganz eigentümlich ist der Eindruck, den der Schluss in fortlaufenden Apostrophen hervorbringt. Ganz rein ist freilich der Geschmack des Dichters noch nicht, obwohl er sich im Vergleich zur Zeit sehr geläutert hat. Im Uebrigen legt das Gedicht ein beredtes Zeugnis ab von Lemaire's Liebe und Begeisterung für die Kunst, die Malerei und Musik ebenso wie die Poesie. Die Anrufung der Zeitgenossen, die in diesen Fächern sich auszeichneten, bildet den Gipfelpunkt der Klage und gibt kunst- und litterarhistorisch manche interessante Winke.

Die Klage um den Grafen von Ligny erschien erst 1509 im Anhang an die Legende des Veniciens und schliesst dort mit einer Peroratio an Margareta von Oesterreich: Lemaire dankt ihr für die Zuflucht, die sie ihm als Ersatz für den Verlust seines Herrn gewährt hat, und widmet ihr das kleine Werk als Erstlingsgabe. Augenscheinlich hatte sich der Dichter zu gleicher Zeit bei der verwittweten Herzogin von Bourbon und der jungen Herzogin von Savoyen durch

seine Schriften zu empfehlen gesucht, die letzteren Schritte wurden mit Erfolg gekrönt¹.

IV.

In kurzer Frist hatte Lemaire zwei Herren verloren und ihnen als Dichter die letzte Ehre zu erweisen gehabt. Der Anfang zu seiner Berühmtheit war gemacht. Nun musste er nach mehr als fünfjährigem Aufenthalt die Ufer der Saone verlassen, die Stätte, wie er sagt, wo er sich zuerst aus seiner Geringfügigkeit erhoben, und freundliche Aufnahme gefunden und Ansehen, Gunst und Freundschaft erworben, wie schwerlich ein anderer junger Ausländer; darum blieb ihm auch das Andenken an jene Grenzmarken von Burgund, Lyonnais und Bourbonnais immer teuer, und auch die Freunde, die er dort zurückliess, vergassen ihn nicht, sondern begrüßten jedes neue Erzeugniss seiner Feder mit Freude und wünschten Exemplare seiner Werke zu besitzen, sei es in Abschrift oder in Drucken².

Die vierundzwanzigjährige Herrin, in deren Dienst Lemaire überging, war Margareta von

¹ In einer Pariser Handschrift ist das Werk der spätern Beschützerin, Königin Anna von Frankreich, mit den gleichen Worten zugeweiht. Es folgen in derselben Hs. Grabinschriften für Ligny, in denen man den Verstorbenen zu Gott, dem König, den Edelleuten und den Damen reden lässt. Es sind eine Zehnzeile: ababbccded, eine Zwölfeile: aaba.abbc.cdcd, eine Siebenzeile: ababbcc. und wieder eine Zehnzeile, alle in Zehnsilbern. Cf. Oeuvres IV, 331. Ich weiss nicht, ob man diese Verse Lemaire zuschreiben soll.

² Bittgesuch an Margareta 1509. Oeuvres IV, 393.

Oesterreich, die Tochter Kaiser Maximilians und Marias, der Erbin von Burgund. Sie war am 10. Januar 1480 geboren und trotz ihrer Jugend hatte sie viel Wechsel und Prüfung erfahren. Als zweijähriges Kind verlor sie ihre Mutter und wurde dem Dauphin Karl angetraut; sie erhielt in Frankreich, unter der Aufsicht der Regentin Anna, eine gründliche Erziehung, die ihre vorzüglichen Anlagen und den vom Vater und den burgundischen Vorfahren ererbten Sinn für Kunst und Bildung reich entwickelte; sie sprach und schrieb gewant, sie zeichnete und malte vorzüglich und war in Gesang und Instrumentalmusik geübt. Als sich aber für Karl den VIII. die Aussicht eröffnete, die Bretagne mit der Krone zu verbinden, ward Margareta ein Opfer der politischen Berechnung: verstossen kehrte sie 1493 zu ihrem Vater zurück. Vier Jahre später vermählte sie sich mit Johann von Kastilien, dessen Schwester seit einem Jahre mit ihrem Bruder Philipp verheiratet war. Nach den Gefahren einer stürmischen Ueberfahrt landete sie in Spanien; aber das Jahr war noch nicht verflossen, da hatte ein Fieber sie zur Wittwe gemacht, und eine Frühgeburt beraubte sie der Hoffnung, dem Hause Kastilien einen Erben zu geben. Zwei Jahre trauerte sie in Spanien und kam dann durch das Unglück gereift und eingeweiht in die Kenntniss der Menschen und die Schleichgänge der Politik in die Heimat

zurück. Unter den vielen Bewerbern, die sich um ihre Hand bemühten, wählte sie den gleichaltrigen Herzog von Savoyen, Philibert den Schönen. Die Vermählung fand im Jahre 1501 statt, und nun verlebte die junge Frau einige glückliche Jahre auf dem Schlosse der Herzöge von Savoyen zu Pont-d'Ain, auf der Grenze von Bresse und Bugey. Philibert war kein besonders begabter Fürst, aber ein stattlicher, kräftig gebauter Mann von sehr gefälligem Aeussern, dazu ein leidenschaftlicher Reiter und Jäger, der seine Zeit mit Vorliebe anstrengenden Uebungen widmete¹.

Lemaires erste Bitte an Margareta, als er in ihren Dienst trat, war, dass ihm zum Aufenthalt ein stiller, einsamer Ort angewiesen würde, wo er ungestört an seinem grossen Werke arbeiten könnte; Margareta bestimmte Annecy². Der Dichter scheint aber die Ruhe, die er wünschte, nicht gefunden zu haben; er blieb wahrscheinlich am herzoglichen Hof und folgte ihm im Frühjahr nach Piemont; seine Gegenwart ist bezeugt durch eine Quittung über zehn goldene Kronenthaler, ein Geschenk Marga-

¹ F. Thibaut, *Marguerite d'Autriche et Jean Lemaire de Belges*, thèse, Paris 1888. Quinsonas, *Matériaux pour servir à l'histoire de Marguerite d'Autriche*, I—III. Paris 1860. Samuel Guichenon, *Histoire genealogique de la royale maison de Savoye*, nouv. éd. Turin 1778. Leglay, *Correspondance de l'empereur Maximilien et de Marguerite d'Autriche*, 2 vol. Paris 1839.

² Bittgesuch an Margareta 1509. *Oeuvres* IV, 393.

retas, die er am 12. Juni 1504 in Turin ausstellte¹. Die Anwesenheit des herzoglichen Paares auf dem Schlosse zu Carignano und in Turin wurde durch grosse Turniere gefeiert, an denen Philibert sich mit Eifer beteiligte; am 12. Mai unter andern verrichtete Simon von Blonnay, Herr von Saint-Pol Wunder der Tapferkeit im Anschluss an ein Gespräch, in dem er in Gegenwart der jungen Fürstin sich anheischig gemacht hatte zu erweisen, dass die Verheirateten ebenso rüstig als die Ledigen und die Frauen ebenso tugendsam und achtbar seien als die Mädchen². Solche Unterhaltungen werden Margareta den Gedanken des allegorischen Werkes: *le Palais d'Honneur feminin*, eingegeben haben, mit dessen Ausführung sie Lemaire in Turin betraute; den Vorwurf hatte sie selbst ersonnen und den Plan besprach sie ausführlich mit dem Dichter. Noch sechs Jahre später arbeitete er an dem Bau³.

Ein eigentümliches Verhängniss scheint Lemaire zu verfolgen: kaum war er einige Monate in Margaretas Dienst, als der junge Herzog, ihr

¹ «Je Jehan Lemaire confesse avoir reçu de Loys Vionnet, tresorier ma dame, la somme de dix escus d'or à la coronne, chascun escu de quarante deux sols monaye de Piemont, pour ung don que ma dicte dame ma faict, de quoy je la quite. — Faict à Thurins, le XII^e de juing l'an mil cinq cent et quatre: *Lemaire.*» Im Archiv von Turin. Mitgeteilt von Thibaut l.c. 139. — Da wir nicht wissen, wann Lemaire in Margaretas Dienst getreten ist, bleibt immerhin die Möglichkeit offen, dass er das herzogliche Paar aus eigener Initiative in Italien aufgesucht hat.

² Guichenon l. c. III, 468 sqq.

³ Oeuvres IV, 395. 397.

Gemahl, sich auf der Jagd an einer Quelle erkältete und bald darauf, am 9. September, auf dem Schlosse zu Pont d'Ain in dem Zimmer, in dem er geboren war, verschied. Tief war der Schmerz der vielgeprüften Wittwe, sie ertrug ihn aber mit männlicher Seelenstärke und widmete sich zunächst der einen Pflicht, ihrem verstorbenen Gatten ein würdiges Denkmal zu errichten. Um ein Gelübde des letzten Herzogspaares zu erfüllen, wollte sie ihn neben seiner Mutter Margareta von Bourbon in Brou bei Bourg-en-Bresse beisetzen und an der Stelle eine neue Kirche errichten. Die Architektur und die bildenden Künste genügten aber ihrem frommen Wunsche nicht; auch die Dichtkunst musste sich zur Verherrlichung des Hingegangenen aufmachen.

Die Aufforderung, den Tod Herzog Philiberts und die Trauer seiner Wittwe in einem neuen Klagelied zu verewigen, kam Lemaire sehr unerwünscht: Ziemlich unzufrieden spricht er sich im Prolog aus:

*Plume infelice, oustil calamiteux,
Matiere obscure, object pobre et piteux,
Dites pourquoi mon engin peu fertile
Vous retirez de son emprise utile
Pour le tourner en ce present travail?
Comment peut tant vostre soudain resveil
Que ma main rude, outre gré rappelez
A vostre obseques, et tant la compellez,*

*Que force m'est briser mon doux estude,
Laisser escrits de noble clartude,
Pour la plonger es profondes tenebres
De cas divers, violents et funebres
Pleins d'infortune, accumulez de deuil,
Lardez de pleurs, farcis de larmes d'œil?
O grief eschange! o nuance odieuse!
Labeur ingrat, et œuvre tedieuse,
Quand laisser faut fructueuse esriture,
Pour expliquer triste mesaventure.
O dur employ, peu remply d'amytié!
Si ce n'estoit que devoir et pitié
Chassent de moy tout present subterfuge,
Voulentiers quisse à refus mon refuge:
Mais je ne puis, et si ne doy nier,
Qu'il ne me faille en tristeur manier
Mon papier noir, et derechef le teindre
De grands regrets, malaisez à esteindre,
Va donc, ma plume à douleur consacree,
Va si tu peux, et point ne te recree,
Jusques avoir fourny ton dur office.
Or vouldist Dieu, qu'ainsi point ne se fisse¹.*

Es half aber nichts; Lemaire musste sich wohl oder übel noch einmal in die Geheimnisse der Allegorie und Symbolik versenken. Die *Couronne Margaritique*, die Perlenkrone, die er Philibert von Savoyen und seiner Wittve zu Ehren verfertigte, ist die umfangreichste von

¹ Couronne Margaritique, prologue. Oeuvres IV, 15. Dieses Stück findet sich vereinzelt in zwei Pariser Handschriften wieder.

seinen Gelegenheitsschriften und die selbständigste in Bezug auf Erfindung, wenn auch nicht die anziehendste. Sie beginnt mit der Erzählung vom Tode und der Bestattung des Herzogs in poetischer Ausschmückung; bei weitem der grösste Teil ist aber der Verherrlichung Margaretas gewidmet.

Nach der üblichen astrologischen Zeitbestimmung schildert der Dichter den jungen Fürsten in seiner Jugendfülle, seinem Eheglück und vor allem in seiner Leidenschaft für die Jagd, in der er mit Herkules, Meleager und Kephalos wetteiferte. Eines Tages hatte er sich diesem Vergnügen wieder mit solchem Eifer hingegeben, dass seine Leute ihm nicht mehr folgen konnten und seine Pferde verendet oder abgearbeitet waren; eben schritt er zu Fuss in der Mittagshitze ein langgestrecktes Thal herunter, auf zwei seiner Edelleute gestützt und ganz erschöpft; da begegnete er dem Unglücksgreis Infortune und seiner Frau Atropos. Wie der Alte ihn erschaut, redet er seine Gefährtin an: „Hier bietet sich eine schöne Gelegenheit, unsere Macht zu zeigen und allen Menschen Schrecken und Furcht einzujagen. In Jahresfrist hast du Bourbon und Ligny weggerafft; beide waren aber durch Alter oder Krankheit geschwächt: triffst du diesen, so gibt es einen jähen Fall wie unlängst der Tod Karls des VIII. In den letzten fünfzig Jahren hast du sieben Herzöge des Hauses

Sav'gen bezwungen. werfe nun auch den achten nieder. Seine Gemahlin habe ich in Flandern, Frankreich, bis nach Spanien verfolgt, ohne ihre Standhaftigkeit brechen zu können; lass sehen, wie sie diesen neuen Streich erträgt. Achte auf das was ich thue, und halte deinen Pfeil bereit.“ Sprachs und nahm die Gestalt eines schlichten alten Bauernweibes an, das in einem irdenen Krug Wasser am Quell geholt hat, und stellt sich dem Herzog auf den Weg; dieser freut sich über die glückliche Begegnung und glaubt, die Götter selbst hätten ihm von ihrem Nektar geschickt. Kaum hat er aber den eiskalten Trunk niedrig heruntergeschlurft, so fühlt er dessen schlimme Wirkung. Er will einen Augenblick in einer Bauernhütte ausruhen; die Gelegenheit ergreift er, um ihren giftigen Pfeil abzuschleusen und bis zum Gefieder in seine Eingeweide zu stecken. Heil lachte Infortune über den gelungenen Streich und schlug in die Hände. Der Herrg. erbehte, mit Mühe bestieg er ein Pferd, und wie der Hirsch, der hitziger Verfolgung entkommen ist und sich unter schattigem Laub in das Gras gelegt hat, wenn zufällig ein fremder Jäger heranschleicht und ihn heimtückisch mit scharfem Geschosse trifft, aufspringt und in seiner Angst nicht an den Diptamodosten denkt, der ihn heilen könnte, sondern klagend seine Lagerstätte aufsucht, um hier in grosser Drangsal zu verenden: so kehrte der edle Fürst lang-

sam auf sein Geburtsschloss zurück und warf sich dumpf auf sein Feldbett¹. Von banger Ahnung gequält, eilt die junge Herzogin herbei, sie lässt Aeskulaps Diener rufen und sieht selbst zu, wie ihre kostbaren Perlen zu Arzneimitteln zerrieben werden. Einige Tage hielt sich der Zustand des Fürsten ohne merkliche Verschlimmerung; unglücklicherweise hatte sich aber der Mond eben erneut. Da der Herzog sein Ende herannahen fühlte, erhob er sich noch einmal, um von seiner Gemahlin Abschied zu nehmen. In ihrem Schmerze hätte sich diese zum Fenster hinabgestürzt, wenn die Umstehenden sie nicht gehalten und vom Sterbelager fortgeführt hätten. So verschied Philibert von Savoyen, nachdem er die Pflichten der Religion erfüllt, im 24. Jahre seines Lebens.

¹ «Alors de noble Duc, fremissant du coup dont il ne voyait pas l'acteur, jetta un grand soupir, remonta à peine sur un cheval qui luy fut amené: mit la main à la poitrine, puis commença à baisser le chef, et à se doulir grandement. Et tout ainsi qu'un grand Cerf ramé, après longues courses et grans perilz eschappez, estant à la grosse haleine. pource qu'il n'oyoit plus nulz chiens glattir, ne nulz cors bondir parmy la forest retentissant, se couche sur l'herbe verde en l'ombre d'un boschage feuillu pour respirer à loisir sans souspeçon quelconque de peril eminent. Et neantmoins par quelque veneur estranger, errant tout coyement parmy le bois, ce gentil Cerf reposant à son grand malheur est entreveu, et tantost atteint insidieusement, d'un raillon bien trenchant: Adonques la noble beste navree à mort se leve toute effrayee, à tout le vireton mortel qui luy ha percé nerfz et veines. Et ne luy souvient d'aller chercher la bonne herbe appellee Dictamus, appropriée à sa gueron. Mais en gémillant bien piteusement, se prend à repaier en son giste pour illec mourir en grand detresse.

Ainsi feit ce tresillustre Prince.» etc. Oeuvres IV, 28 sq.

Während seine Diener und sein Hausgesinde ihn beweinten, wie einst die Kinder Israel Jonathan oder die Römer Titus beweint hatten, erschien Hebe, die Göttin der Jugend, am Paradebette, auf dem die Leiche ausgestellt war, und liess eine Klage hören, in der sie alle Damen, ihre Schwestern, aufforderte, an ihrem Leid und dem der verwittweten Fürstin Theil zu nehmen. Als sie verschwand, kamen etliche von der Familie Apollos, um den Leichnam einzubalsamieren, worauf ihn der neue Herzog Karl, der Bruder des verstorbenen, in aller Stille, um den Schmerz der Wittve nicht zu erneuern, neben seiner Mutter, Margareta von Bourbon, beisetzen liess. Unterdessen hatte Vertu vom Tempel ihres Bruders Honneur das Leid der Herzogin von Savoyen gesehen und schickte ihre beiden älteren Töchter Prudence und Fortitude, um ihr Trost zuzusprechen; was ihnen gelang, so dass Infortune, in der Hoffnung, die edle Fürstin zu beugen, getäuscht, sich in den nächsten Fluss stürzte und von da in die Hölle fuhr.

Um die Standhaftigkeit ihres Lieblings zu belohnen, beschliesst Vertu ein kostbares Geschenk zu bereiten. Sie lässt durch Noblepenser ihren Goldschmied Merite rufen. Merite war eben in seiner Werkstätte beschäftigt: er schmiedete zwei wunderkräftige Rüstungen, mit haute emprise, puissance, foy pure, bonne querelle und justice ausstaffiert, für den Kaiser und seinen

Sohn, wenn sie gegen die Türken zu Felde ziehen würden. Auch Kronen und Ringe mit ähnlichen Eigenschaften liess Vertu anfertigen, um die Tugenden ihrer Freunde zu belohnen; soeben vollendete man ein Diadem für den Herzog von Savoyen, den seine hohen Anverwanten empfangen hatten, und zwei andere für Johann von Kastilien, der seine beiden Eltern, die ruhmgekrönten Herrscher Spaniens, erwartete. So herrschte ein emsiges Treiben in der Werkstätte, als Noblepenser seine Bestellung überbrachte.

*Si oyait on bruire et fremir
Ouvriers leans, comme mouchettes,
Lingots d'or et d'argent gemir
Dedens l'eau, entre les pincettes.
L'un les essayoit aux touchettes,
Un autre les applatissoit:
L'un les pesoit aux balancettes,
Et l'autre les arrondissoit.*

*Fournaise, enclume, crosets, mosles,
Limes, burins et martelets,
N'ont nul sejour es mains peu molles
De ces ouvriers, qui ne sont lets:
Car tous sont maistres, non varlets,
Bien appris d'eslever feuillure,
Et faire maints traits nouvelets
D'images en bosse et neslure.*

*Et certes bon voir faisoit il
Comment par magistrale adresse*

*Chascun manie son oustil,
Soude sa piece, ou tourne, ou dresse.
Et par une industrie expresse,
Aux gemmes scait lustre bailler
Polir l'or, pour oster l'aspresse,
Friser, graver ou esmailler.*

Mittlerweile hatte Vertu durch einen anderen Boten, Savoirhumain, zehn der hervorragendsten Philosophen und Redner, die sie einzeln bestimmte, rufen lassen; sie selbst wählte unter den Nymphen ihres Gefolges zehn der schönsten Tugenden besonders aus, bekleidete sie mit kostbaren Gewändern, nahm aus ihrer Truhe zehn meisterhaft gearbeitete Edelsteine und heftete mit schwarzseidener Schnur einer Jeden einen Stein auf die Stirn nach italienischer Mode, was ihnen sehr wohl stand; sie liess sie dann Arm in Arm verschlungen einen Kreis bilden, das Antlitz dem Zuschauer zugewendet, und hiess sie so abmalen als Vorbild für den gewünschten Schmuck, die Couronne Margaritique¹. Während das geschah, sollten die Redner, die auf ihr Geheiss erschienen waren, sehen, ob die Initialen der zehn Tugenden, wie sie dastanden, und der Edelsteine, die sie trugen, nicht den Namen der tugendhaftesten und unglücklichsten Fürstin, die auf Erden lebte, ergäben, und ob

¹ Beauftragt wird mit dieser Arbeit Martia, die Tochter des Römers Varro, zu ihren Lebzeiten vor allen Malern ausgezeichnet, jetzt der Liebling von Science, der Vertu Schwester.

nicht Edelsteine und Tugenden eine gewisse Beziehung unter sich und zur Fürstin hätten; sie selbst gab ferner das Beispiel und erzählte zum ersten Buchstaben die Erlebnisse einer anderen Frau, deren Namen identisch anlautete, und deren Schicksale mit denen Margaretas zu vergleichen waren¹.

¹ Die zehn Tugenden, welche die Krone Margaretas bilden sollten, sind: Moderation die Mässigung, Animosité die Beherztheit, Rectitude de conseil die umsichtige Ueberlegung, Grace die Anmut und Gnade, Urbanité die Artigkeit, Erudition die Gelehrsamkeit, Regnative prudence die Herrscherklugheit, Innocence die Unschuld, Tolerance der Duldermut, Experience die Erfahrung. — Die Edelsteine, die sie schmückten, sind: Margarite, Adamas oder Diamant, Rubis, Gorgonie oder corail, Veneris gemma oder amethyste, Esmeraude, Radiane der im Kamme des Hahnes gefundene Stein, Jaspe, Topace und Escarboucle. — Die Frauen, deren Lebensschicksale erzählt werden, sind: Margareta von Dänemark, die Stifterin der Calmarer Union; Artemisia, die treue Wittwe des Königs Mausolus; Radegunde von Thüringen, die keusche und fromme Gattin Chlothars des I.; Gisela von Sachsen, Gemahlin des heiligen Stephan von Ungarn; Vesta, die ewige Jungfrau und Verwandte der höheren Götter; Eriphyla, die Sibylle, welche von Christus prophezeit hat; Rachel, um die Jakob so lange warb, die trostlose Mutter Josephs und Benjamins; Ingeborg von Dänemark, die verstossene Gemahlin Philipps des II. von Frankreich; Theodolinde von Bayern, welche ihren zweiten Gemahl, den Longobardenkönig Agilulf, zum Katholizismus bekehrte; Elissa oder Dido, die unter grossen Gefahren vor ihrem Bruder fliehen musste.

Die Schriftsteller, welche den Auftrag bekommen, die Zusammenstellung der genannten Tugenden, Frauen und Edelsteine zu rechtfertigen, sind: Robert Gaguin, Albertus Magnus, Jean Robertet, Isidorus von Sevilla, George Chastellain, Boccaccio, Arnaldus Villanovanus, Marsilius Ficinus, Martin Franc, Vincent de Beauvais, also neben den Vertretern der französischen Dichtkunst und Beredsamkeit die grossen Encyklopädisten des Mittelalters und die Förderer des Humanismus und Erneuerer der Philosophie. Die Werke des Einen oder Andern können Lemaire als Fundgrube des vorgetragenen Wissens gedient haben. Besondere Anlässe, diesen oder jenen zu nennen, mögen z.B. gewesen

Was uns in den zehn Prunkreden, dem Hauptteile der Couronne Margaritique, fesseln kann, das ist weder die Unterhaltung über die Zehnzahl, noch die Auseinandersetzung über den Ursprung der Sitte, Kränze zu tragen, auch nicht die trockene Beschreibung der Edelsteine, oder die scholastisch spitzfindige Begriffsbestimmung der Tugenden und ihre genealogische Gliederung, oder die Geschichtchen, die so fehlerhaft erzählt werden, dass man an eine Wiedergabe aus dem Gedächtniss glauben möchte¹: nein, was diese schwulstige Rhetorik lesenswert machen kann, das sind die Vorfälle aus Margaretas Leben, die der Dichter hineingewoben hat, wenn sie auch leider nicht in ihrem natürlichen Zusammenhang erzählt werden. Da schildert der Eine ihre Bildung, oder er ergötzt uns mit ihren sinnigen Einfällen in schwierigen

sein, dass Boccaccio ein Buch *de claris mulieribus* geschrieben hat, ein gern nachgeahmtes Werk, z. B. *Temple de Boccace* von G. Chastellain; Arnaldus' gesammelte alchimistische Schriften wurden soeben in Lyon gedruckt usw. — Die Reden sind verschieden disponiert und verschieden lang, sie umfassen von 4 bis 14 Seiten.

¹ Die Quellen Lemaïres zu entdecken, ist nicht leicht, denn wahrscheinlich fliessen sie nicht allein aus bekannten Werken, sondern aus eigenen Aufzeichnungen, vielleicht aus den in Paris gehörten Vorlesungen. Es lässt sich daher vorläufig nicht sagen, wie viel eigenes er in den Prunkreden geboten hat. Deutlich ist die Spur des älteren Plinius zu verfolgen, aus dem die Beschreibungen der Edelsteine wörtlich ergänzt sind, oft mit Verschmelzung verschiedener Stellen. Auf dem Schlosse zu Pont d'Ain befand sich das Steinbuch des Johannes de Mandavilla scriptum manu in papiro (Quinsonas III, 396). Lemaïre scheint es aber nicht benutzt zu haben.

Lebenslagen; Andere beschreiben eingehend ihre gefahrvolle Reise nach Spanien, den begeisterten Empfang, den sie in Burgos fand, ihre traurige Lage als Wittwe; Andere wiederum bringen Anekdoten von ihrem Aufenthalt in Savoyen; am häufigsten bedauern sie ihren Abschied aus Frankreich und geisseln dabei den Wortbruch Karls des VIII. mit so scharfen Worten, dass die ersten Herausgeber den Text an mehreren Stellen milderten und in Vorwort und Anmerkungen zur Entschuldigung des Verfassers bemerkten, die Anhänglichkeit an seine Herrin mache ihn ungerecht, oder er spreche eben in höherem Auftrage. Viel erfahren wir gerade nicht aus Margaretas Leben; aber die Angabe der Einzelheiten ist so ausführlich und eingehend, dass sie auf dem Berichte eines Augenzeugen beruhen müssen, etwa der Erzählung der Fürstin selbst oder ihres Hofgesindes; oder durfte Lemaire jene Aufzeichnungen benutzen, in denen Margareta, wie er sagt, in zierlicher französischer Prosa und in Reimen den ganzen Verlauf ihrer Missgeschicke und ihres bewunderungswürdigen Lebens erzählt hat¹?

Mittlerweile war die Zeichnung vollendet worden. Vertu fügte zur Ergänzung noch einige

¹ Couronne Margaritique, Oeuvres IV, 111. Die königliche Bibliothek zu Brüssel besitzt eine handschriftliche Autobiographie Margaretas mit der Bezeichnung: Discours sur sa vie et ses infortunes (Ms. 10, 926); sie ist mit Lemaires Nachrichten meines Wissens noch nicht verglichen worden.

Anweisungen hinzu, die Lemaire bis ins Einzelne mit kunstgerechter Genauigkeit ausführt; nach diesen Angaben vervollständigte die Malerin ihre Skizze und schaltete aus eigener Initiative zwischen je zwei Tugenden ein Rundbild ein, das eine der vergleichsweise angeführten Frauen darstellte. Den fertigen Entwurf überreichte Vertu ihrem Goldschmied mit den nötigen Edelsteinen und sonstigen Zuthaten. Auf dem Wege zur Werkstatt begegnete Merite einigen von seinen Freunden, die sehen wollten, was er mitbrachte; er konnte es ihnen nicht abschlagen:

*Car l'un d'iceux estoit maistre Roger
L'autre Fouquet, en qui tout loz s'employe.
Hugues de Gand qui tant eut les trets nets
Y fut aussi, et Dieric de Louvain,
Avec le roy des peintres Johannes,
Duquel les faits parfaits et mignonnets
Ne tomberont jamais en oubli vain:
Ne, se je fusse un peu bon escrivain,
De Marmion, prince d'enluminure,
Dont le nom croist, comme paste en levain,
Par les effects de sa noble tournure.
Il y survint de Bruges maistre Hans,
Et de Francfort maistre Hugues Martin,
Tous deux ouvriers tres clers et triomphans.
Puis de Peinture autres nobles enfans,
D'Amyens Nicole, ayant bruit argenté,
Et de Tournay, plein d'engin celestin,*

*Maistre Loys, dont tant discret fut l'œil:
Et cil qu'on prise au soir et au matin,
Faisant patrons, Baudouyn de Bailleul.*

*Encore y fut Jaques Lombard de Mons
Accompagné du bon Lievin d'Anvers.
Trestous lesquelz autant nous estimons
Que les anciens jadis par longs sermons
Firent Parrhase, et maints autres divers¹.*

Nachdem alle der Zeichnung reiches Lob
gespendet, empfiehlt sich Merite und tritt in
seine Werkstatt. Auf seine Frage, wer das
schöne Werk unternehmen solle, melden sich
Gilles Steclin von Valenciennes und sein Vater
Hans Steclin von Köln, und nun breitet der
Meister die mitgebrachten Schätze auf dem

¹ Die Schaar der Maler hat sich vermehrt im Vergleich zu der *Plainte du Desiré*; Merite trifft im Jenseits natürlich nur die Hingegangenen. Von den Franzosen ist hier nur Fouquet genannt. Zu den Niederländern, Johann van Eyck, Rogier van der Weyden und Hugo van der Goes, sind Dierick Bouts oder Stuerbout († 1475) und Hans Memling von Brügge hinzugekommen; ihnen schliesst sich Martin Schöngauer von Colmar († 1488) an, denn Hugues Martin ist soviel als Hübsch Martin. Nicolaus von Amiens entwarf 1482 das Bild Ludwigs des XI. für sein Grabmal; weniger bekannt ist Maistre Loys, wohl Loys Leduc, seit 1453 Meister in Tournai. Balduin von Bailleul zeichnete Entwürfe für Wandteppiche, 1449 entwarf er die Geschichte Gideons für Philipp den Guten: Martin Franc hat ihn seiner Zeit im *Champion des Dames* verherrlicht. Jacques Lombart liess sich 1471 in Tournay nieder und arbeitete für Karl den Kühnen. Der Miniaturmaler Lievin van Lathem lebte unter demselben Fürsten in Antwerpen. Vgl. Al. Pinchart l. c. — Diese begeisterten Aufzählungen beweisen, wie vertraut Lemaire mit der Kunst seiner Zeit war, und wie er sich bei seinem Wanderleben immer eingehender mit derselben bekannt machte.

Tische aus: „Was meint Ihr dazu, Kinder?“ ruft er aus, „ist das nicht eine herrliche Augenweide; was sagst du, Andrieu Mangot von Tours, und du Christofle Hieremie aus Rom, Donatello von Florenz, petit Antoine von Bordeaux, Johann von Nymwegen, Robert le noble aus Burgund, Corneille von Gent, Johann von Rouen, was sagt ihr alle dazu?“

*Vous donques tous les recents et modernes,
Lesquelz Honneur equipare aux antiques,
Et vous fait luire aussi cler que lanternes
En gloire ardue et louenges eternes,
Tant que Science en chante maints cantiques.
Employez cy voz hauts esprits celiques
Tant bien meslez, et jugez, je vous prie,
S'en nulz tresors, couronnes ou reliques
Vous vistes onc plus riche pierrerie¹.*

Mit diesen Worten bricht die Schilderung ab.

¹ Zu den Malern fügt Lemaire die Goldschmiede, d. h. die Bildhauer, Erzgiesser, Kunststecher usw. Den Reigen eröffnen wieder seine Landsleute, Egidius Steclin von Valenciennes und sein Vater Hans Steclin von Köln. Andrieu Mangot wurde um 1475 in Tours von Ludwig dem XI. beschäftigt. Christoforo Hieremia, den Lemaire einen Römer nennt, arbeitete um 1470 als Stecher in Neapel. Donatello († 1480) ist der Erneuerer der italienischen Bildhauerkunst. Antoine de Bordeaux ist nicht bekannt. Die Folgenden sind Zeitgenossen Lemaire's, an die er sich am Schlusse des Werkes richtet, wie wenn er sie um ihr Urtheil über seine eigene Arbeit, die Couronne Margarithique, bitten wollte: Jan van Vlierden von Nymwegen stach die Prägstempel für die Münzen von Antwerpen und Mecheln, Corneille de Bont von Gent hatte für Karl den Kühnen gearbeitet. Robert Le Noble ist unbekannt, vielleicht war er ein Verwandter von Blanchart Le Noble aus Châlons sur Saone,

Die Couronne Margaritique wurde jedenfalls sofort nach dem Tode des Herzogs in Angriff genommen und wahrscheinlich noch im Jahre 1504 zur Ausführung gebracht¹. Es ist, wie gesagt, das umfangreichste der kleineren Werke Lemaire's, wenn auch nicht das anziehendste. Er hat sich geschickt aus der schwierigen Aufgabe gezogen, man muss es gestehen; dem Lobe des Verstorbenen hat er eine glückliche Wendung gegeben, indem er ein lebendiges Gemälde seiner Leidenschaft für die Jagd entwarf, ähnlich wie Ronsard in einer schwungvollen Hymne auf Heinrich den II., den gewanten Reiter, Ballspieler und Turner preist und mit einer gewissen Geringschätzung über die sonstigen Regenteneigenschaften weggeht; die Missbilligung des jugendlichen Eigensinnes des Herzogs hat Lemaire unter dem Lobe der Umsicht Margaretas verborgen. Durch die Verwebung

der beim Sultan und den Venezianern Geschützgiesser gewesen war, und den Lemaire als Goldschmied der Prinzessin Klaudia kennen gelernt hat, cf. Illustr. II. 81. Margeric d'Avignon und Jean de Rouen sind auch unbekannt. Vgl. Al. Pinchart l. c.

¹ Cf. Oeuvres IV, 149. «en son jeune aage moderne, qui aujourd'hui n'excede point vingt cinq ans.» Margareta vollendete ihr 25. Lebensjahr am 10. Januar 1505. Als ihr Wittum werden ibid. 118 die Grafschaften Villars und Sommerive und die Herrschaften Bresse, Wadtland und Faucigny genannt; nach dem Verträge von Strassburg, 5. Mai 1505, waren es nur noch Villars, Bresse, Wadtland, Gourdans und Faucigny. Von Margaretas Nichten wird Maria, geb. 15. Sept. 1505, nicht angeführt; Philipp ihr Bruder wird nur Prinz von Kastilien und Arragon genannt, während er im Dezember 1504 den Königstitel von Kastilien annahm (ibid. 101).

der allegorischen Figuren in die Handlung hat er der Erzählung eine poetische Färbung gegeben, und ihr durch den Schmuck der Bilder Glanz und Weihe verliehen. Die eingeschalteten Gedichte sind geschickt gereimt, aber etwas lang und ärmlich¹.

Die Verherrlichung Margaretas in einem Redeturnier, das Lemaire in seinen früheren Schriften nur flüchtig angedeutet aber nicht in Szene gesetzt hatte, ist von ermüdender Breite; die Rhetorik, die seine Kämpen entfalten, ist recht schwerfällig. Die Duftelei über die zehn Buchstaben des Namens der Fürstin gemahnt uns wieder des guten Lehrmeisters Molinet, der im Chapelet des Dames einen ähnlichen durch Vertu gefertigten Kranz beschreibt; der Kranz ist aus fünf Blumen zusammengesetzt, deren Namen mit einem der Buchstaben des Namens

¹ Die Couronne Margaritique besteht aus Prosa und Versen: ausser dem Prolog, 30 paarweise gereimte Zehnsilber, sind in Versen geschrieben: die Rede Infortunes, 15 achtzeilige Achtsilberstrophen: abaabbcc; Hebes Klage, 28 sechszeilige Strophen, deren drei erste und letzter Vers Zehnsilber, der vierte und fünfte Sechssilber sind; die Reimstellung ist aabba, der mittlere Reim jeder Strophe wird als umschlingender in der nächsten verwendet, so dass sich eine Reimkette durch das ganze Gedicht zieht, mit Ausnahme von Str. 11—13 und 27 wechseln männliche und weibliche Reime unter sich ab. Die Sendung Noblepensers ist in 31 achtzeiligen Achtsilberstrophen mit der beliebten Reimfolge ababbcbc, erzählt. Jeder der zehn Reden ist eine Vierzeile, die Redner und Gegenstand namhaft macht, vorgesetzt, Zehnsilber mit umschlungenen Reimen: abba. Der letzte Teil ist in 38 neunzeiligen Zehnsilberstrophen: abaabbcbc geschrieben. Der Herausgeber Claude von Saint-Julien hat als Abschluss noch zwei Strophen gleichen Baus hinzugefügt.

Marias, Margaretas Mutter, anlautet; auch Molinet sucht nach Prinzen und Prinzessinnen, deren Namen mit einem dieser fünf Buchstaben beginnt¹. Wir werden durch diese Spielereien, die Personifizierung der Tugenden, die moralische Deutung der Edelsteine in die schwüle Luft des ausgehenden Mittelalters versetzt. Im Rosenroman hat Lemaire den Goldschmied Merite kennen gelernt, aus ihm entnahm er in einem späteren Werk den Erzpriester Genius; es war die geistige Atmosphäre, in der er aufgewachsen war, und in der er sich noch gern bewegte. Freilich richtet sich auch in diesem Werk sein Bestreben auf möglichst sinnfällige Anschaulichkeit. Ein Künstler könnte nach seiner Beschreibung die Krone zeichnen, wie er sich dieselbe sichtbar vorgestellt hat. Wo seine Einbildungskraft nicht durch das selbstauferlegte Schema gehemmt wird, z. B. wo er uns in die Goldschmiedswerkstätte einführt, da bricht seine lebensfrische Auffassung des menschlichen Treibens wieder durch, da sucht er ganz im Geiste seiner Zeit durch die Bestimmtheit des handwerksmässigen Details den realistischen Eindruck zu verstärken.

Die Couronne Margaritique wurde nicht von Lemaire selbst herausgegeben; offenbar betrachtete er sie als unvollendet, im Jahre 1509 spricht er von einem zweiten Teil, der schon fertig

¹ Dictz et faictz de J. Molinet, Paris 1530.

entworfen sei und nur in das Reine geschrieben werden müsse¹. Nun trat er bald darauf in französische Dienste, und da gestattete der oft feindselige Ton die Veröffentlichung nicht mehr. Im Jahre 1544 fand Claude de Saint-Julien ein handschriftliches Exemplar auf seinem Schlosse Balleure, wahrscheinlich eine jener Abschriften, die Lemaire's Freunde so eifrig von ihm verlangten, selbst wenn das betreffende Werk zum Lob seiner Herrin und zu Ungunsten der Franzosen geschrieben war². Saint-Julien bedachte die Couronne Margaritique mit einer Widmung an Eleonore von Oesterreich, Königin von Frankreich, und Jean de Tournes nahm sie in die Lyoner Gesamtausgabe vom Jahre 1549 auf.

V.

Nach dem Tode Philiberts von Savoyen scheint Lemaire zunächst ohne besondere Eigenschaft im Dienste Margaretas geblieben zu sein. Sein Wunsch wäre gewesen, Besançon zum Aufenthalte zu wählen; er konnte ihm aber aus unbekannten Gründen nicht gewährt werden³. Die verwittwete Herzogin beanspruchte als Leibgedinge die Grafschaften Villars und Sommerive und die Herrschaften Bresse, Wadtland und Faucigny; es erwuchsen ihr aber Schwierigkeiten von Seiten ihres Schwagers, des Herzogs Karl,

¹ Bittgesuch an Margareta (1509), Oeuvres IV, 395.

² ibid. 394.

³ ibid. 393.

dessen beste Einkünfte durch Wittwengehälter verschlungen wurden. Margareta sah sich veranlasst, zu ihrem Vater nach Deutschland zu reisen und seine Vermittlung für die Regelung ihres Wittums in Anspruch zu nehmen; ein Abkommen wurde zwischen Maximilian und den Boten Karls am 5. Mai 1505 zu Strassburg getroffen; im Monat August war die Herzoginwittwe wieder in Pont d'Ain¹.

Während der Abwesenheit Margaretas starb auf dem Schlosse Pont d'Ain ihr Lieblingstier, ein schöner grüner äthiopischer Sittich mit rotem Ring; ich glaube, er wurde von einem Windhunde zerrissen². Dieser Vorfall gab Lemaire Anlass zu einem anmutigen poetischen Scherze, der Epistel des grünen Liebhabers: *epistre de l'Amant verd à Madame Marguerite Auguste*. Es ist ein Abschiedsschreiben des untröstlichen Tieres an seine abwesende Herrin, deren Entfernung seinen Tod verursacht.

„Wenn es wahr ist, Tochter des mächtigen Kaisers, dass du mich ehemals scheinbar geliebt hast, so schenke einen Blick deiner hellen Augen diesem meinem letzten Schreiben; dem letzten, denn ich bin entschlossen, meinem kurzen Leben

¹ Guichenon II, 188. Quinsonas III, 161 sqq.

² Nach meiner Ansicht ist der Tod des Sittichs (perruche a collier rouge, palaeornis torquata) nicht blos eine poetische Fiktion, sondern ein wirklicher Vorfall, den Lemaire in eigener Weise benutzt hat. In der ersten Epistel heisst es nur: un mastin, in der zweiten steht bestimmter: un levrier (v. 382).

Becker, Jean Lemaire.

ein Ende zu bereiten; wie könnte ein so grosses Herz in einem so schwachen Körper den Tag deiner Abreise erleben, ohne zu brechen! O ihr Halbgötter, ländliche Satyrn, Nymphen des Waldes und der Quellen, hört mich, und du Echo, wiederhole meine Klage. Ihr wisst es, dass die Götter mir das denkbar grösste irdische Glück beschieden hatten, die Blume der Blumen, die auserlesenste der Perlen. Warum muss ich sie verlieren? Sie geht fort und lässt mich hier allein, sie will Deutschland, ihren Vater und ihren Bruder besuchen — ohne mich. Was habe ich verbrochen? habe ich dir missfallen, deine Geheimnisse ausgeplaudert? Nein, mein Missgeschick ist es, das mich verfolgt und um die Hoffnung täuscht, mein Leben bei dir zu verbringen. Ich bin dir durch so viele Länder und Meere gefolgt, in so manchen Gefahren und Stürmen war ich dein einziger Trost, und nun verlässt du deinen Liebhaber. Grausam bist du (ich kann das harte Wort nicht unterdrücken), dass du nur an schwarzer Farbe Freude findest. Ach, wäre ich schwarz wie ein Rabe und mein Purpurring braun wie ein Mohr, dann würde ich dir gefallen. Wenn nur Jemand käme und mich mit schwarzer Tinte färbte, oder dir wenigstens weiss machte, dass Grün eine Trauerfarbe ist. So werde ich wie Narciss oder Hippolyt durch meine eigene Schönheit zu Grunde gehen. Wenn ich schwatzte, piff und plauderte, geschahs, um dich zu ergötzen: ich will mir

lieber Schweigen auferlegen, als allein an diesem traurigen Orte zurückbleiben; ich werde sein wie der Pelikan, der sich selbst zerfleischt. Beinahe möchte ich den verwünschen, von dem ich Sprechen und Singen erlernt, habe: ehemdem liebtest du meine süßen Töne, küsstest mich, nanntest mich: mein Freund! da fühlte ich mich beinahe wie ein Gott; wie oft habe ich dir die Bissen vom Munde genommen, zu geschweigen von anderen Vertraulichkeiten; wenn ich dich beim Ankleiden sah, wenn du dein goldenes Haupthaar flochtest, war je ein Liebhaber glücklicher, geehrter denn ich. Hätte auch je einer mehr Grund zur Eifersucht gehabt, als wenn ich dich deine beiden Gatten herzen sah? und doch liess ich keine Silbe verlauten, sondern plapperte und schwatzte fort, um deine Freude nicht zu trüben. Gern sah ich dich von zwei so hohen Herrn geliebt, von Spanien der eine, der andere von Savoyen, keinen schönern gab es auf Erden. Gern sah ich dich singen, lachen, tanzen, spielen, und so schön lesen und schreiben, malen, zeichnen, Instrumente stimmen, deren Saiten unter deinen Fingern so herrlich rauschten. Das alles verschmähst du jetzt, deine Augen zerfliessen in Thränen, und mich hast du ganz vergessen. Kann mein Herz den Verlust ertragen und in diesem öden Turme leben bis zu deiner Rückkehr? Mit mir trauern hier dein Affe, dein Murmeltier, und Broutique, die Tochter des

(Windhundes) Brutus, von dem Spanien noch spricht, und ihre Jungen werden mit ihr zu Grunde gehen. O wir Armen! Eine Menge Raubvögel und bissige Hunde führt unsere Fürstin mit sich, und uns, die sich menschlicher Natur nähern, die aus ihrer zarten Hand assen, uns lässt sie in der Fremde zurück; zum Lohn für meine langjährige Treue muss ich auf diesem verpesteten Schlosse verenden, wo ich meinen Herrn und meine Herrin verloren habe. Verwünscht sei der traurige Ort. — Als letzte Gabe bitte ich um eines: lass meinen Leib nicht hier begraben, sondern an einer anmutigen Stätte, mit bunten Blumen besät, wo Hirten Liebesgespräche führen, Vögel plaudern und flöten, farbige Schmetterlinge sich wiegen, an einem Bache mit silberner Flut, den Bäume mit grünem Laub, wilde Rosenstöcke und duftender Weissdorn umrahmen. Wenn dann vortüberwallende Pilger hier Schatten und Ruhe suchen und auf den Stein zu treten sich scheuen, weil er der Venus geheiligt ist, so wird eine liebliche Maid, die auf grasiger Trift die Schaaf weidet, zufällig zum Quell kommen, und wird ihnen dann mein Leben und meinen Tod erzählen: „Unter diesem Steine, wird sie sagen, ruht der grüne Liebhaber, der seine Heimat Aethiopien aus jugendlicher Liebe zu seiner Dame verliess, für sie kam er in die kalte Gegend, wo der Nordwind weht, für sie lernte er französisch, vlämisch,

spanisch, latein, es fehlte nur noch das Deutsche und dazu hatte er die beste Hoffnung; aber ach, es wurde ihm verweigert, da starb er vor Gram und wurde hier begraben.“ So wird die Schäferin sagen, und die Pilger werden grüne Zweige und Blumen auf mein Grab streuen und meinen Ruhm in alle Weltgegenden tragen. Und des Nachts beim Mondschein werden Silvanus, Pan und die Halbgötter der nahen Wälder mit den Feen und Nymphen kommen und auf meinem Grabe tanzen und singen. Hast du nicht bemerkt, o meine schöne Frau, als du mir Lebewohl sagtest, wie ich nur stumm, in der Vorahnung meines Endes, dir die Hand zum letzten Abschied geküsst habe? Nun naht die letzte Stunde: ich habe weder Gift noch Stahl; allein — Portia half sich in ähnlicher Lage mit glühenden Kohlen; ich habe schon gefunden, ich sehe da einen alten Hund, der seit gestern früh fastet, ihm gebe ich mich preis als freiwilliger Aktäon. Warte nur, wüstes Geschöpf, du sollst eine edle Speise kriegen, warte nur, bis ich die Epistel fertig habe, fürchte aber die Rache, die dich ereilen wird. Dich aber bitte ich, Prinzessin, wenn man dir die blutige Hülle deines Freundes zeigen wird, so härme dich nicht, du trägst ja grössere Leiden; verwünsche nur das Tier, das mich zerrissen hat, obwohl ich gern den Tod als Ende meines Unsterns suche. Mein Geist aber wird dir öfters im Traume erscheinen und dich

durch Hecken und Büsche begleiten, die Vögel auffordernd, dir mit fröhlichem Gesang ihr Geleite zu geben, den Zephyr ersuchend, dich mit süßem Hauche zu umwehen, und Flora bittend, Feld, Wiesen, Berg und Thal mit Blumen zu schmücken, wohin du gehst. Und nun lebe wohl, und lasse auf meinen Marmorstein diese Worte graben: Hier ruht in hartem Gemach der grüne Liebhaber, dessen hohes Herz, mit wahrer, reiner Liebe erfüllt, den Verlust seiner Dame nicht zu überleben vermochte.“

Ich müßte mich in meinem Urtheile sehr irren, oder hier ist wirklich in Gedanken und in Ausdruck — abgesehen von gewissen Längen und einzelnen Flickworten — Poesie in jenem anmutig tändelnden Scherztone, in dem Marot der Meister ist. Wie wahr empfunden spricht sich die Liebe zur Herrin und der Schmerz um ihren Verlust aus, wie einheitlich hält sich der Ton zwischen gelinder Rührung und leichtem Scherze, wie lieblich spielt die Freude an der Natur in die Todessehnsucht hinein:

*Aumoins, Princesse, en extreme guerdon
Je te requiers et te supplie un don:
C'est que mon corps n'y soit ensevely¹.
Ains le me mets en quelque lieu joly,
Bien tapissé de diverses flourettes,
Ou pastoureaux devisent d'amourettes,*

¹ Au pont d'Ains.

*Ou les oiseaux jargonnent et flajolent.
Et papillons bien coulourez y volent.
Pres d'un ruisseau, ayant l'onde argentine,
Autour duquel les arbres font courtine
De feuille verd, de jolis englentiers,
Et d'aubespins flairans par les sentiers.*

— — — — —

*S'il advient lors que pelerins passans,
Cherchans umbrage, et les lieux verdissans,
Pres de ma tumbé, en esté se reposent,
Et que dessus la pierre marcher n'osent,
(Veu que sacree à Venus sera elle)
Vers eux viendra quelque gente pucelle,
Gardant brebis par les preaux herbus,
Qui pour fuyr l'ardeur du cler Phebus,
Paraventure aupres de la fontaine
Se voudra seoir: Et pour chose certaine,
Après avoir estanché sa soif seiche,
En devisant dessus l'herbette fresche,
Leur contera tout le cours de ma vie,
Et de ma mort (dont je prens or envie)
Et leur dira:*

La pucelle dit aux passans:

*Seigneurs, se Dieu vous gard
Sur(?) ce noir marbre, ou vous jettez regard,
Git l'Amant Verd, de pensée loyalle.
Lequel servit une dame Royale,
Sans que jamais il luy feist quelque faute.
Natif estoit d'Ethiope la haute*

*Passa la mer tant fiere et tant diverse,
Ou il souffrit mainte grant controverse:
Abandonnant son pays et ses gens,
Pour venir cy par exploits diligens.
Laissa Egypte et le fleuve du Nil,
Espris d'amours en un cœur juvenil,
Quant le renom de sa tresclere dame,
Luy eut esmu tout le courage et l'ame,
Si vint chercher ceste region froide,
Ou court la Bise impetueuse et roide,
Pour veoir la face illustre, clere et belle,
Qu'il perdit, puis, par Fortune rebelle.
Et pour avoir l'accointance amoureuse
De son desir, sa langue malheureuse
Laboura tant à son futur dommage
Qu'elle oubliâ son langage ramage,
Pour savoir faire ou sermon ou harengue
Tant en François, comme en langue Flamengue,
En Castillan, et en Latin aussi,
Dont à l'aprendre, il souffrit maint soucy.
Or estoit il un parfait Truchemant,
Et ne restoit fors savoir l'Allemant,
En quoy gisoit son esperance seure,
Si grief rebout ne luy eust couru seure.
Mais laissé fut en un trop dur sejour:
Dont il mourut de dueil ce propre jour.
Et luy fut fait ce monument et tumbé,
Dessus lequel pluye et rousée tombe.
Si aura il (par faveur supernelle)
Louenge et bruit en memoire eternelle.*

L'amant verd :

*Ainsi dira la bergere au corps gent,
Aux pelerins, et a maint autre gent
Qui voulentiers la mienne histoire orront,
Et de pitié, peut estre, ploureront,
Et semeront des branches verdelettes
Sur mon tumbel, et fleurs et violettes :
Puis s'en iront contans par mainte terre,
Comment Amours m'ont fait cruelle guerre :
Parquoy sera mon bruit tant plus ouvert,
Que du Verd Conte, ou du Chevalier Verd¹.
Et sera dit l'Amant Verd noble et preux,
Quant il mourut vray martyr amoureux.
Et oultreplus, à ma tumbe, de nuit,
Quant tout repose, et que la lune luit,
Viendront Silvan, Pan et les Demydieux
Des bois prochains, et circonvoisins lieux,
Et avec eux, les Fees et Nymphettes
Tout alentour faisans joyeuses festes :
Menans deduit, en danses et caroles,
Et en chansons d'amoureuses paroles.
Ce seul soulas auray je apres ma mort.*

— — — — —
*Quant à l'esprit, saches que sans mensonge,
Il t'apperra assez de fois en songe.
Et te suivra par hayes et buissons,
Sollicitant que les tant joyeux sons*

¹ Ist der Comte verd Amadeus der VI.. Herzog von Savoyen
(1353—88)? Paradin, Chronique de Savoye, p. 221 sqq.

*Des oiselets, en tous lieux te convoyent,
Et par les bois doucement te resjoyent,
Ainsi que celle, à qui doivent hommage
Tous beaux oyseaux de quelconque plumage.
Aussi diray je au gracieux Zephyre
Que désormais luy seul vente et souspire
Bien souefment, à tout sa douce haleine:
Et que Flora qui de tous biens est pleine,
Voist tapissant de flourettes meslees,
Les champs, les prez, les monts et les valees,
Tant que sembler il puisse que tout rie
Par ou ira ta noble Seigneurie.*

Begreiflicher Weise fehlte dem Dichter der Dank seiner Herrin nicht; ähnlich wie Margareta von Valois Marots Genius in einem Epigramme feierte, antwortete unsere Margareta, welche die Reihe der feinsinnigen Frauen dieses Namens, die Kunst und Litteratur des 16. Jahrhunderts als ihre Gönnerinnen verehren, eröffnet, mit folgenden vier Versen:

*Ton escritoire ha si bonne pratique.
Que si m'en crois sera bien estimee.
Parquoy concluds: Ensuis ta Rhetorique:
Car tu scais bien que par moy est aymee.*

Und später, als Lemaire sich dem französischen Hofe näherte, fand auch Königin Anna Gefallen an seinem Briefe und liebte es, Verse daraus anzuführen.

Der erste Brief des grünen Liebhabers ist während der Reise Margaretas nach Deutschland nicht lange nach dem Tode ihres Gemahls geschrieben, wie der ganze Ton des Briefes zeigt. Das Jahr 1505 ist durch den Umstand, dass sie ihren Bruder, den *König*, zu sehen hofft, unzweideutig bestimmt.

*Elle va veoir la noble Germanie,
Elle va veoir le Roy Romain son pere,
Et l'autre Roy son seul frere prospere.*

Erst im Dezember 1504 nahm Philipp den Königstitel von Kastilien an, und im Januar 1506 trat er die Reise nach Spanien an, von der er nicht wieder zurückkehren sollte¹.

Der zweite Brief ist vier oder fünf Jahre später entstanden, zur Zeit als Lemaire im Begriffe stand, den Druck des ersten Buches seiner Illustrations fertig zu legen. Jedenfalls ist er nach dem Frieden von Cambray geschrieben. Er ist wie der erste an Margareta gerichtet, eigentlich ist er aber für die Königin Anna von Frankreich bestimmt².

¹ Die erste Epistel zählt 380 paarweise gereimte Zehnsilber ohne Wechsel männlicher und weiblicher Reime.

² „Par les tiennes dernieres lettres ... j'ay veu et entendu, comment nostre premiere epistre de l'Amant verd, ha despieça trouvé grace devant les yeux de la Royne, voire tant qu'elle la ramentoit encores quelque fois ... Dont comme je fusse prochain de mettre fin à l'impression du premier livre des Illustrations et Singularitez, je me suis avisé, que ce ne seroit

Der grüne Liebhaber schreibt aus dem Jenseits an Margareta, nachdem sie von ihrer Reise an den Rhein, die Maas und die Seine zurückgekehrt ist, in welcher Glückseligkeit er lebt, wenn er nur recht oft den Namen seiner Herrin hört, bei dessen süßem Klang er ganz vor Liebesverlangen erbebt; er dankt ihr für die ihm gesetzte Grabschrift, die seinen Ruhm durch ganz Europa verbreitet hat: alle Frauen läsen sein Abschiedsschreiben und suchten unter sich die rührendsten Stellen heraus, um sich zu Mitleid bewegen zu lassen. Um der Fürstin seine Erkenntlichkeit zu beweisen, erzählt er ihr, wie es ihm seit seinem Tode gegangen war, wie Merkur seine Seele abgeholt, am Tenarusfelsen in den Tartarusschlund geführt, wie Cerberus ihnen das eiserne Höllenthor geöffnet, Charon sie über den Styx gesetzt. Hier zeigte ihm Merkur die beiden Flüsse der Unterwelt; im flammenden Schwefelstrome erblickte er in Marterqualen die Hydra des Herkules, die Stiere des Jason, den Stier der Pasiphae, den Drachen, den Sankt Georg überwand, denjenigen, der die heilige Margareta verschlingen wollte, den Raben aus der Arche Noah, den Minotaurus, die Schlange, die Eurydice biss, die Rosse, die den heiligen

point chose malseant, ne desagreceable au lecteur, d'aussi faire imprimer ladite epistre, Et encores y adjouster la seconde, pour estre cnsemble publiees, souz la tresheureuse guide, et decoration du nom de sa hauteesse et majesté tres clere". Widmung an Jean Perreal. 1. März 1510.

Hippolytus vierteilten, die, welche Theseus' Sohn zu Tode schleiften, das Pferd, das den Tod des Prinzen von Portugal (Alfons, Sohn Johannis des II., † 1491) verursachte, die bekannten Pferde, welche mit Menschenfleisch genährt wurden, den Passgänger, von dem Maria von Burgund stürzte, das Maultier, in dessen Huf das Gift für Alexander aufbewahrt wurde, den Eber, der Adonis verwundete, die Hunde, die Aktäon zerfleischten, seinen eigenen Mörder, und im tiefsten Grunde das Seeungetüm, das Andromeda verschlingen wollte, und Schlangen, Skorpionen, Basilisken und aller Art giftiges Gewürm; im Acheron daneben zitterten vor Frost und klapperten mit den Zähnen Löwen, Bären, Tiger, Wölfe, wüthende Hunde, Bücke, Ziegen, Wachteln, Rebhühner, Mücken, Bremsen, Wespen, Ratten und Mäuse, Schnecken und Spinnen, Flöhe, Läuse und Wanzen (*puces et poux et punaises puantes*), Füchse, Eulen, Schweine, Drosseln, Geier, Nachtkäuze, Raubvögel, Affen, Kobolde, Krokodile, Harpyen, Greife, Werwölfe usw.; und das gesammte Getier heulte und biss und stiess und schlug gegeneinander.

Nachdem Minos auf Merkurs Fürsprache dem treuen Liebhaber den Eintritt in die Elysäischen Felder gestattet, und dieser sich am Lethe beinahe einen Rausch angetrunken (*Si en bus tant que presque je fus yvre*) stiegen sie durch eine enge, steile Schlucht an das Tages-

licht empor und gelangten zu den Inseln der Glückseligen. Hier verabschiedete sich Merkur und der Neuangekommene beschaute von einem Orangenbaum die herrliche Insel; da gesellte sich Esprit vermeil zu ihm, der Geist des karmesinroten Papageis, den einst Erzherzog Sigismund, Maximilian's Ohm, Maria von Burgund geschenkt, und den eine Genette tötete; es kamen auch die übrigen Gäste des weiten Reiches: der Phönix, Fasane, Pellikane, Tauben, Schwalben, Nachtigallen, Buchfinken, Hähne, Grünfinken, Zeisige, Amseln, Haselhühner, Schwäne, Lerchen, Kraniche, Königsadler, Störche und hundert andere liebliche Vögel¹, und stimmten alle auf die Bitte des grünen Liebhabers einen vielstimmigen Preisgesang auf die Prinzessin Margareta an; darauf führte der rote Papagei seinen grünen Freund herum und wies ihm die berühmten Tiere, die dort weilten: Lesbias Sperling, die Gans des Capitols, den beredten Raben, den Plinius rühmt, den weisen Gerfalken Maximilians, die Tauben, die mit dem Jesuskinde im Tempel vorgestellt wurden, den Hahn, der Petrus warnte, die Taube, die den Oelzweig zur Arche zurückbrachte, den Adler Karls des Grossen, den Schwan von Kleve, das Stachelschwein von Orleans (Ludwigs des XII.), das englische Hermelin, die Bienen, die Platon Honig auf die Lippen legten, die Fliege, die Virgil beweint,

¹ Cf. Ovid, Am. II, 6.

die Heuschrecken, von denen Johannes der Täufer sich nährte, das Kameel, mit dessen Fell er sich bekleidete, den Esel, der Maria trug, den Ochsen, der das Christuskind in der Krippe erwärmte, das Osterlamm, das Schaaf, dessen Vliess Jason eroberte, den Bären des heiligen Vedastus, das Schwein des heiligen Antonius, den Hund des heiligen Rochus, die Bärin, die Ourson nährte, die Wölfin des Romulus, den Löwen des heiligen Hieronymus, das Pferd Sankt Georgs, Montaigne (?), Bucephalus, Savoie, das Pferd Karls des VIII., Bayart, der nicht mehr in den Ardennen weilt, die Lämmer der heiligen Margareta, die Hirsche des heiligen Eustachius und Hubertus, die Hindin des Sertorius, und Brutus den Windhund, die Schlange der Lusignan; alle Tiere lebten unter sich im schönsten Frieden.

Ziemlich lange schon weilte der grüne Liebhaber in diesem Paradiese, ohne dass Merkur neue Geister hingebracht hätte. Eines Tages schaute er vom Ufer dem Spiele des Delphins, der Arion gerettet hatte, zu: da kamen ein Hirsch und eine Hindin mit dem Wappen Margaretas an ihren Halsbändern, sofort grüsste er ihren Führer und hörte nun, wie seine Herrin Frieden gestiftet unter allen Fürsten Europas, und wie sie allgemein geliebt werde; der Schreiber des Briefes beruft sich auf die Königin Anna von Frankreich und schliesst mit Segnungen auf beide Fürstinnen.

*Icy prend fin le mien joyeux escrire
Dont on verra plusieurs gens assez rire.*

Dieser zweite Brief, in dem Lemaire seinen Scherz fortsetzte, ist mit gleicher Frische und vielleicht mit noch mehr Humor geschrieben als der erste, er legt Zeugniß ab von dem Reichtum und der Fruchtbarkeit der Einbildungskraft ihres Verfassers. Die Erzählung verläuft auf das anmutigste in Gesprächen zwischen dem grünen Liebhaber und Merkur oder Esprit vermeil. In der Schilderung der Unterwelt wetteifert Lemaire mit Virgil und Dante:

*Quant on est outre¹, alors la clarté faut
Et ne voit on goutte ne bas ne haut:
Mais bien ot on des cris espouventables,
Fiers urlemens de bestes redoutables.
Lors j'euz frayeur de telz mugissemens,
Bruit de marteaux, chaines et ferremens,
Grans tombemens de montaigne en ruyne,
Et grand soufflis de ventz avec bruyne.
J'avoye aussi bien pres de mes oreilles
Oiseaux bruyans de strideurs nonpareilles
Batans de l'esle, et faisans grans murmures,
Claquans du bec, comme un droit son d'armures.
Si me tapis au plus pres de ma guide:
Car de chaleur ma poitrine estoit vuide,
Tant peur avoie.*

¹ le Styx.

Als Gegenstück empfiehlt sich die Schilderung der glückseligen Inseln:

*Le tems estoit tout cler et saphirin,
Le soleil haut; et le vent Zephyrin
Oriental, doucement soupiroit,
Voire si doux, que plus il ne pourroit.
Alors, content de ma riche Fortune,
Je vois choisir une place opportune
Pour speculer tout le noble pourpris,
Ou vont volant tant de joyeux esprits.
Si me branchay sur un Oranger verd,
De fleurs, de fruits, de feuilles bien couvert:
Et regarday la grand mer spacieuse,
Qui circuit l'isle delicieuse.
Tranquille estoit et calme la marine,
Clere et luisant comme belle verrine.
L'isle esleevee, ou mylieu grande et lee:
Ayant maint tertre et ombreuse valee.
Mais le Soleil combien qu'il y fut haut,
N'y estoit point excessif ne trop chant;
Ains y fut tout riant en flouriture,
Souef flairant, de diverse peinture.
Et comme ainsi je contemplasse tout,
Asseoir se vint pres de moy à un bout
Un cler esprit, portant plume naïve
De cramoisi, tres vermeille et tres vive¹.*

¹ Die zweite Epistel zählt 576 paarweise gereimte Zehnsilber ohne Wechsel des Reimgeschlechts.

Becker, Jean Lemaire.

Die beiden Briefe erschienen zusammen im Jahre 1510 mit einer Widmung an Jean Perreal im Anhang an das erste Buch der Illustrations. Der erste Brief bildet das erste rein künstlerische Werk Lemaire's: er hat seinen Ruhm als Dichter begründet und wird ihm noch heute als ein Hauptverdienst angerechnet. Durch die Leichtfertigkeit seiner ersten Biographen hatten diese Episteln eine unverdiente Bedeutung für seine Lebensgeschichte erhalten. Sallier nahm an, Lemaire bezeichne sich selbst als grünen Liebhaber, und Goujet machte darüber allerlei hübsche Hypothesen.

Um beide Briefe zusammenhängend zu besprechen, haben wir einen Sprung gemacht: wir müssen nun wieder zurückgreifen.

VI.

Margareta begnügte sich nicht damit, dem Dichter ihren Dank für seine Widmung in Versen auszudrücken, sie sorgte auch für sein weiteres Fortkommen. Auf ihre ausdrückliche Bitte sicherte ihr Bruder, König Philipp, Jean Lemaire die Anwartschaft auf das Amt eines Historiographen und Indiciarius des Hauses Oesterreich, Kastilien und Burgund zu, wenn es durch das Hinscheiden des bereits siebzighährigen Molinet erledigt werden würde: das geschah auf dem Schlosse zu Kleve in Gegenwart und mit Genehmigung des Kaisers, also wohl im

Juni 1505¹. Eigentlich war Molinet Historiograph des Hauses Burgund wie sein Vorgänger Chastellain; ich weiss nicht, ob er auch den Titel Indiciarius des Königs von Kastilien annahm: jedenfalls wird dieser von Margaretas Leibarzt Pierre Picot am 10. Mai 1506 Lemaire gegeben, *Petrus Picotus physicus Johanni Mario archiducis Philippi et regis Castelle hystoriographo et suo confamiliari S. P. D.*, während Lemaire sich in der Antwort *indiciaire et hystoriographe de ma dame la duchesse de Savoye fille à l'empereur Maximilian* nennt².

Ueber den Verbleib Lemaire's im Jahre 1505 sind wir nicht unterrichtet; wir können nur aus der ersten Epistel des grünen Liebhabers schliessen, dass er das Frühjahr in Savoyen, wahrscheinlich in Pont-d'Ain verbrachte. Im folgenden Jahre führten ihn die Geschäfte seiner Herrin nach Italien.

Philibert der Schöne war in der Kirche von Brou beigesetzt worden; die ehemalige Stifts-

¹ Chronique annale: „Et pource qu'il sembla à l'excellence de ma tres redoubtee dame que ma petitesse avoit quelque industrie en faits d'histoires et que le feu Roy à la requeste expresse d'elle, ou chasteau de Cleves et en la presence et par l'adveu et consentement du Roy son pere, m'avoit reservé led. Office de indiciaire et hystoriographe de la maison d'Autriche, Castille et Bourgogne, quand il echerroit à vacquer par le trespas dud. M^e Molinet, mon precepteur et parent . . .“ Oeuvres IV, 522. — Ueber die Reise des Kaisers cf. Collection des voyages des souverains des Pays-Bas ed. Gachard I, 394.

² Beide Briefe, auf die wir gleich zurückkommen, sind zu finden im Sammelbande von S. Champier, de medicine claris scriptoribus etc., dessen Druck im Sommer 1506 im Gange war.

kirche, welche beim ersten Meilenstein ausserhalb der Mauern von Bourg-en-Bresse lag, war säkularisiert und wurde von Geistlichen aus der Stadt versehen. Margareta wollte an dieser Stätte eine neue Kirche unter der Anrufung des heiligen Nikolaus de Tolentino nebst einem Kloster für zwölf Augustinermönche der lombardischen Kongregation erbauen, während die Priorei und alle Rechte der bisherigen Sankt-Peterskirche an die Liebfrauenkirche von Bourg übergehen sollten. Auf ihr Ansuchen ernannten die inkorporirten Priester der betreffenden Kirchen am 27. April 1506 ihre Prokuratoren bei der römischen Kurie, nemlich den apostolischen Protonotar Philibert Naturel, Domprobst von Utrecht, und die Magister Benediktus Bordin, Berardus de Molario, Reginaldus Decorne und Johannes Lemayre. Philibert Naturel weilte in Rom als Gesanter Philipps von Kastilien. Lemaire's Reise ging über Lyon und Venedig. Im Mai war er in der Rhonestadt, in Venedig verbrachte er das Pfingstfest und im Juli war er in Rom, wie er selbst gelegentlich in der Legende des Veniciens mittheilt. Am 17. Juli stellte der Papst die Bulle aus und am 27. August nahmen die Augustinermönche die Kirche in Besitz¹.

¹ Vgl. J. Baux, *Histoire de l'église de Brou*, Lyon 1851. Documents II, p. 321 und die folgenden.— *Legende des Veniciens*: „je scay bien, que l'an mille cinq cens et six, es festes de Pentecouste moy estant à Venise, on me dit que l'abbé Joachim

Ueber Lemaïres vorübergehenden Aufenthalt in Lyon erfahren wir interessante Einzelheiten aus dem Briefwechsel des Arztes Symphorien Champier und seiner Freunde.

Symphorien Champier ist einer der vielseitigsten und unruhigsten Köpfe jener gährenden Zeit der Frührenaissance. Er war 1472 in Saint-Symphorien an der Coise im Lyonnais von einer namhaften Familie geboren; er studierte um 1490 in Paris, die Humanität unter Guido Juvenalis, Johannes Ferdinandus, Faustus Andrelinus und Hieronymus Balbus, die Künste und Philosophie unter Cornelius Oudendyk und Johannes Colet; hierauf widmete er sich dem Studium der Medicin zu Montpellier unter Nicolaus de Pulchrobosco und Honoratus Piquetus und liess sich dann als Arzt in Lyon nieder. Hier begann er 1498 seine litterarische Thätigkeit, die sich gleich mit den ersten Schriften über allerlei philosophische, geheimwissenschaftliche und medicinische Fragen erstreckte; bald wendete er sich auch der französischen Schriftstellerei zu und gab 1502 das Fürstenschiff, ein Sammelband prosaischer und metrischer Schriften über Erziehung und dergleichen, und im folgenden Jahre

Calabrois leur avoit prefiguré leur decadence . . . Oeuvres III, 362. «moy estant à Romme en Juillet MDVI. un chevalier de Rhodes — me conta —» ibid 397. — In Lyon wurde am 1. Mai die Zustimmung zweier dort weilender inkorporierter Priester der beiden Kirchen zu der in Bourg aufgesetzten Urkunde notariell aufgenommen. Vgl. J. Baux l. c. p. 325.

das Schiff der tugendhaften Frauen, ebenfalls mehrere Schriftchen moralisierender Tendenz über Frauen, Liebe und Ehe, heraus. Durch letzteres Buch, das er Anna von Bourbon und ihrer Tochter widmete, gewann Champier vollends die Gunst der Frauen, die ihm nie abhold gewesen waren; ihm verdankte er die Hand der schönen Margareta von Terrail, der Cousine des tadellosen Ritters Bayard. Nach einander liess er nun seine Bücher *de medicine claris scriptoribus* (1506), *de quadruplici vita* (1507), *de triplici disciplina* (1509), erscheinen, neue Sammelbände des allerverschiedensten philosophischen, medizinischen, historischen Inhalts. Um diese Zeit trat er in den Dienst des Herzogs Anton von Lothringen, und begleitete ihn auf dem Feldzuge nach Italien (1509). Im Jahre 1515 nahm er in seinem Gefolge an der Schlacht bei Marignano Teil und gewann dabei die Rittersporen. Champier hatte sich in Nancy niedergelassen, er kehrte aber wieder nach Lyon zurück und bekleidete zweimal das Amt eines Konsuls und Stadtraths 1520 und 1534, nachdem er in der Zwischenzeit die Stadt eine Weile gemieden, weil ihm 1529 sein Haus bei einem Volksauflauf geplündert worden war. Unterdessen hörte er nicht auf zu schreiben und zu drucken; bekannt sind seine Geschichte Lothringens, *le Recueil ou croniques des hystoires des royaumes d'Austrasie, ou France orientale, dite à present Lorraine etc.*

1510, und das Leben seines Veters: *les Gestes, ensemble la vie du preux chevalier Bayard* 1525. Er überschritt das 65. Lebensjahr¹.

Champier verband mit seinem vielseitigen Wissen ein unerschütterliches Selbstbewusstsein, das stark an Eitelkeit streifte; die Kunst, sich von Freunden und Bekannten loben zu lassen, trieb er bis zur Meisterschaft. Im Jahre 1506 musste auch Lemaire sein Scherflein beitragen; Pierre Picot, Margaretas Leibarzt, trieb ihn dazu an: in einem Brief, den Champier abgedruckt hat, dankt Picot Lemaire für ein uns nicht erhaltenes Schreiben, dessen geistreichen Ton und gediegenen Inhalt er rühmt, und fordert ihn auf, in Champiers Lob unermüdet fortzufahren, zum Schlusse bittet er ihn, den Lyoner Arzt und dessen Freund Gondisalus Toledo in seinem Auftrage zu grüssen; offenbar war Lemaire in Lyon, wenn er diese Grüsse bestellen sollte². Kurz nachdem er Lyon verlassen hat, schreibt er seinerseits an Picot:

A Monseigneur, M. Pierre Picot docteur
es ars et en medecine, Physicien, sti-

¹ P. Allut, *Etude biographique et bibliographique sur Symphorien Champier*, Lyon 1859, hat das biographische Material unvollständig ausgenützt; obige kurze Angaben sind nach den Quellen richtig gestellt und ergänzt, als solche sind vor allem Champiers Schriften zu betrachten.

² Picots Brief (s. Anh. III, 1) ist vom 10. Mai 1506. Da Lemaire schon am 1. Mai in Lyon war (s. p. 84, Anm. 1), so wird er wahrscheinlich den verloren gegangenen Brief von Lyon an Picot gerichtet haben.

pendiaire de ma tres redoubtee dame, ma dame la duchesse de Savoye fille à l'empereur Maximilian, Jehan Lemaire indiciaire et hystoriographe de ladicte princesse. Salut.

Nuperrime cum Lugduni essem, vir ornatissime, ainsi que par curiosité naturelle, je m'emploie volentiers à investiguer choses nouvelles, perscrutans diligenter officinas calceographorum nostrorum, je trouvay preste à mettre sur leurs formes impressoires une euvre nouvelle de ce treslegant philosophe orateur hystorien et physicien messire Symphorien Champier lyonnais, tractans des hommes illustres antiques et recentz, lesquels de doctrina vestra apollinea benemeriti sunt, ensemble ung aultre recueil de ceulx qui ont redigé par escript les loix divines, et oultre ce une impugnation tresvehemente contre la secte mahumeticque. Quae quidem omnia, et si doctrinam ingentem hominis pre se ferant, venamque divitem eloquentie ostendent, magis tamen demiratus sum laborem illum, et quidem laboriosissimum, obstupuique cum ex tam inextricabili laberintho in lucem limpidissimam eum facile conspexi prodiisse, presertim virum alijs negocijs preperditum, persuasique mihi illum non nisi ad instructionem publicam se natum putare. Car desja j'avoye autrefois veu assez de ses louables labeurs imprimez: tant en

latin comme en nostre langue gallicame. Ratus igitur sententiam hanc esse verissimam, quod honos alit artes, omnesque accenduntur ad studia gloria, neque ab officio meo abhorrere laudationem eius qui a cunctis extolli meretur, j'ay escript à sa louenge hoc epigrammaticulum vernaculum, qualecunque est ruditer fabrefactum, lequel j'envoye à ton humanité, ut scias me eum, qui familiam tuam tam multimodis scriptionibus honorat, etiam honore non vulgari prosequi. Vale.

Chant nouvel.

*Champier gentil, riche champ, pur, entier,
Ton nom, ton los jamais ne sont terniz.
Ta gloire croist en sublime sentier,
En bruit haultain et en biens infinitz;
Tu floriras en tous lieux par droicture
Et seras dict territoire fertile,
Champ plain d'honneur et plain de flouriture,
Bien cultivé, noble Champier gentil.*

*Ne crains envie et sa rude poincture,
Car leurs meffaictz en fin seront pugniz;
Mais suy tousjours ta bienfaisant nature,
Dont les exploitz sont louez et beniz.*

*Gentil Champier, honnorable et util,
Qui nous produiz doctrinale pasture,
Tant sont souefz les biens de ton courtil,
Qu'à l'exprimer faible est mon escripture.*

*Tant sont tes faitz bien faitz et bienournitz
Que ne souffit mon encre et mon papier,
Ains servent peu mes vers trop mal uniz
Pour extoller ung si gentil Champier.*

Fac et spera¹.

Der hyperbolische Ton dieser Lobpreisung entspricht ganz dem Geiste und der Weise des 16. Jahrhunderts und bedeutet an und für sich kein innigeres Freundschaftsverhältniss zwischen Champier und Lemaire. Hätte ein solches bestanden, oder hätte der Lyoner Arzt dem Hennegauer Dichter die Bedeutung seiner lateinisch schreibenden Bekannten beigemessen, so hätte er ihn wohl in den Katalog seiner Freunde aufgenommen, den er 1508 in sein Buch *de triplici disciplina* einschaltete. Lemaire's Name steht nicht darin, wir werden mithin auch auf seine Beziehungen zu Champier kein besonderes Gewicht legen. Diese Briefe lehren uns nur, dass Lemaire mit seiner zuthunlichen Natur auch mit den Lyoner Aerzten auf freundschaftlichem Fusse stand.

Gleichfalls nur vorübergehender Art und weit entfernt auch nur im geringsten den Cha-

¹ Dieser Brief, ebenso wie die darin erwähnten Schriften befinden sich im Sammelbande vom Jahre 1506, de *medicine claris scriptoribus*. Champier hat ihn abermals mit den nötigen Aenderungen für seine austrasische Chronik benutzt, daraus hat ihn de Colonia fehlerhaft abgedruckt, von diesem hat ihn Stecher, *Oeuvres* IV, 428, übernommen. — Der angehängte *Chant nouvel* ist ein zwanzigzeiliges Refraingedicht in Zehnsilbern: abab, edcd. caca. dcde, baba. Der Form nach ist es eigentlich ein Double Virelai de nouvelle taille.

rakter einer regelrecht eingerichteten Akademie zu tragen, wie de Colonia gemeint hat¹, sind die Beziehungen, die Lemaire während seines Aufenthaltes in Lyon mit einem anderen Korrespondenten Champiers anknüpfte. Humbertus Fournierius schildert in einem Brief an den Lyoner Arzt die Reize seines Musselebens auf dem ehemals der Venus, jetzt der heiligen Jungfrau geweihten Berge in der Nähe von Lyon; dieser Berg ist ohne Zweifel der die ganze Stadt überschauende Hügel von Fourvière am rechten Ufer der Saone; auf dessen Rücken erhebt sich die Liebfrauenkirche, ein berühmter Wallfahrtsort, die nach dem Glauben der dortigen Gelehrten auf der Stätte eines alten Venus-tempels aufgebaut wäre. Notre-Dame de Fourvière hatte ein Kapitel von zehn Chorherren, die meist in der Stadt unten wohnten, aber auf der Höhe ihr Haus mit umliegenden Gärten und einem sehr tiefen Brunnen hatten². Humbert Fournier, der mir übrigens nur aus diesen Briefen bekannt ist, lebt also hier mit Andreas Victonius, seinem Sokrates, dessen seltene Begabung, Sittenreinheit und makellostes geistliches Leben er in überschwenglichen Worten rühmt; möglicherweise war Victonius Kanonikus der Liebfrauen-

¹ De Colonia S. J., *Histoire littéraire de Lyon* II, 466.

² Jodoci Sinceri *Itinerarium Galliae* 1627. p. 237. Ich weiss nicht, ob ich diese Einzelheiten mit Fug auf den Beginn des 16. Jahrhunderts übertrage. — Fourvière ist eher Forum vetus als Veneris.

kirche¹. Als Gäste sind dabei der Leibarzt der Königin von Frankreich und königliche Electus von Lyon Gondisalvus Toledo, 'das zweite Auge der Akademie', ein Verwanter Champiers, den Fournier Musäus nennt, und ein anderer Unbekannter, dem er den Beinamen Orpheus gibt. Die Mussestunden werden, wie es sich für Männer der Frührenaissance geziemt, dazu benutzt, das ganze humanistische Wissen in umfassender Weise durchzuackern, um die leider vergeudeten Jugendjahre wieder einzuholen. Mit Victonius ergeht sich das Gespräch über die Religion, den Tod, die Besserung der Sitten, die Zucht der Seele. Wenn sich die Gesellschaft nach den ernsten Arbeitsstunden zu heiterem und scherzhaftem Geplauder vereinigt, da entfaltet Gondisalvus, Gelehrter und Künstler in einer Person, seine mannigfaltigen Gaben; hier erzählt einer eine witzige Geschichte, dort spricht ein anderer von den Uebergriffen der Türken, Fournier tragierte den etruskischen Sänger, ein anderer gibt dramatische Schaustellungen zum besten und macht allerlei Zauberkunststücke vor, bis Victonius die Gedanken der fröhlich Erregten wieder auf die ernsten Fragen des ewigen Seelenheils zurücklenkt; dann ergreift Orpheus seine Leyer, und Musäus entlockt der

¹ Im Abdruck des anderen Briefes von Fournier im Anhang des 1. Buches der Illustrations fügt Lemaire ein: *domini Andree Vitonis philosophi, theologi ac jureconsulti celeberrimi. cf. Oeuvres IV, 429.*

Flöte süsse Töne. Ein ander Mal stärken sich die Männer Leib und Seele mit unschuldigen Turnübungen. Oder sie betrachten, von einem sanften Windhauch gefächelt, die vorübergleitende Saone und die Häuser der Stadt; der Lärm der Maschinen steigt bis zu ihnen hinauf, Funken durchsprühen die Luft; dann ruhen ihre Augen auf dem grasbewachsenen Umkreis der Gegend, den knospenden und sauber umgegrabenen Reben im Vorhofe, den blumigen Rasenplätzen, den grauen Weiden, den lachenden Wiesen, den fröhlichen Saaten, dem üppigen Getreide, dem grasigen Gefilde, den waldigen Bergen, die weithin im Umkreise grünen. Dabei fehlen freilich die ernstesten Sorgen nicht, welche ein Prozess oder eine ähnliche unangenehme Geschichte verursacht.

So schreibt Fournier von der Höhe von Fourvière 1506 im Mai, dem Monat, in dem Alles grün ist und die Reben zu knospen beginnen und umgegraben werden. Aus einem späteren Briefe erfahren wir, dass auch Lemaire damals in den Freundeskreis eingeführt wurde. Wie Fournier nemlich seiner Gewohnheit gemäss die Buchdruckerwerkstätte nach besseren Büchern durchsuchte fiel ihm Champiers Schrift über die Krankheiten der Seele und des Leibes — der vierte Traktat des Sammelbandes von 1506 —, dessen Druck eben begonnen war, in die Hände, und er fand den anmutigen Brief Lemaïres

am Ende der zum Druck gegebenen Handschrift angeheftet. Durch diesen Fund wurde seine Freude und seine Ueberraschung verdoppelt; denn im vergangenen Sommer, als er noch bei seinem Sokrates im Heiligtume der Jungfrau wohnte, da hatte er den geistvollen Hennegauer, seine stets schlagfertige Beredsamkeit, seine Kunstgriffe, seine abgerundeten Rythmen, seine vielseitige Kenntniss der Geschichte und Heroen kennen gelernt, und war durch eine Rede, die Lemaire aus dem Stegreif in französischer und ausonischer Sprache hielt¹, so entzückt, dass er, der schon längst durch seinen Ruf eingenommen war, sich sofort mit jugendlicher Liebe zu ihm hingerrissen fühlte. Ja, er wählte sich auf den Inseln der Glückseligen durch den Besitz des Mannes, der ohne eigentlich einen Lehrer gehabt zu haben und trotz seiner vielen Nebengeschäfte im königlichen Dienste, doch so schmuckvoll und klangreich vom Reichtum der Worte und den hellsten Gedankenbächen überströmte, dank der freundlichen Unterstützung der Natur.

Trotz des Schwulstes lernen wir aus diesem Briefe Lemaire kennen, wie er im Freundesverkehr erschien: eine offene gewinnende Natur, frisch, unmittelbar, beredt, seines Wertes bewusst, gern erzählend, dass er alles nur sich selbst ver-

¹ Ausonius soll wohl lateinisch bedeuten, oder hat Lemaire sich soviel italienisch angeeignet gehabt, dass er es vor der Romreise zur Schau tragen konnte?

danke und wie er leider durch die vielen anderweitigen Aufträge vom ruhigen litterarischen Studium abgezogen werde; kurz eine spontane, impulsive Künstlernatur¹.

VII.

Nach seiner italienischen Reise hielt sich Lemaire wahrscheinlich in der Nähe Margaretas; die Bauangelegenheiten von Brou werden die Herzogin-Wittwe häufiger nach Bourg geführt haben, wenn sie nicht überhaupt sich dort niederliess. Hier wurde Lemaire durch die unerwartete Nachricht vom Tode Philipps des Schönen überrascht; der junge König war endlich am 10. Januar von Flessingen aufgebrochen und nach einer bedrohten Ueberfahrt am 26. April in Coruña gelandet; am 25. September starb er zu Burgos, als Opfer seiner Unvorsichtigkeit oder des Giftes, wie Einige behaupteten.

Lemaire hatte auf die Gunst Philipps grosse Hoffnungen gesetzt; recht niedergeschlagen schreibt er am 11. Oktober aus Bourg an Champier, indem er ihm einen jungen Mediziner, der in Montpellier studieren wollte, empfiehlt: „Eigentlich sollte ich an nichts denken als an das Leid, das mich betroffen hat, da ich meinen Fürsten

¹ Die Briefe Fourniers gebe ich im Anhang III wieder, damit sich Jedermann an den authentischen Texten überzeugen kann, was an der berufenen Akademie von Fourvière ist, dessen Gespenst in allen Litteraturgeschichten spukt, obwohl Allut, Etude sur S. Champier, und Christie, Etienne Dolet, es längst in seiner Truggestalt enthüllt haben.

und Herrn verloren habe, durch dessen Gunst ich nicht nur die Armut zu verjagen hoffte, sondern Reichtümer und ewigen Namen zu erwerben gedachte, indem ich seine zukünftigen hohen Thaten besungen hätte¹.“

Es war der vierte Herr, den Lemaire durch den Tod verlor. Das Trauerlied über sein Hinscheiden: *les Regretz de la Dame infortunee sur le trespas de son tres cher frere unique*, ist seiner Schwester Margareta in den Mund gelegt und mit ihrer Devise: *Fortune infortune fortune* gezeichnet. Da Margareta es liebte, ihr Leid in Versen zu klagen, so hat man die Frage aufgeworfen, ob diese Trauerklage nicht etwa von ihr gedichtet wäre. Indessen trägt das Gedicht zu sehr das Gepräge von Lemaire's Manier und metrischer Fertigkeit, als dass wir es ihm absprechen möchten².

Die 'Trauerklage der unglücklichen Frau' ist ein unmittelbarer lyrischer Erguss, verhältnissmässig kurz und von einheitlicher Stimmung. Zwar kann Lemaire von seinen Spitzfindeleien nicht lassen:

¹ Vgl. Anh. III, 3.

² Man kann vielleicht eine Anspielung auf dieses Klagegedicht in dem Virelay double auf den Tod der Königin Anna von Frankreich sehen:

*Du bon Bourbon le trespas survenant
Me fit plourer, et puis tout d'un tenant,
J'ay deploré la perte de Ligny,
Savoye aussi et Castille plaigny,
Vcy la suite et le pis advenant.*

*Me soit la langue en lieu de cinq cens mille,
J'aye la voix de toute la famille
D'Adam yssue, et l'alaine de mesme:
Encor sera mon bruit sobre et humile,
Non comparable au dueil, mais dissimile,
Tant sui le chef des peu heureuses femmes,
Sombre et piteuse en douloureux achesmes:
Sans or, sans pourpre et precieuses gemmes,
A par moy pleure ayant cause fertile,
Voyant tous noms qui commencent par M, M,
Ja soient ils ornez de diademes,
Designer mort et malheur inutile.*

*M, eut ou nom de madame de mere,
Dont le trespas est de memoire amere,
Causant regret qui point ne me respite.
M, est aussi mille fois peu prospere,
Ou chef du nom de monseigneur et pere:
Lequel fortune assez trouble et despite.
Puis on void M, ou nom de Marguerite,
Qui signifie, et sans mon demerite,
Meschef malin, martyre, et mal austere.
Si croy de vray que sous ceste M, habite
Misere et mort ou malheurté maudite,
Marrisson morne et tout mauvais mystere.*

Daneben erzielt der Dichter mit einfachen, natürlichen Mitteln viel ergreifendere Wirkungen. Es will Margareta scheinen, als müsste die ganze Natur an ihrer Trauer Teil nehmen.

Becker, Jean Lemaire.

*Or m'appert il que tout le monde tremble,
Tout arbre fend, pin, pouplier, chesne et tremble,
Chascun d'eux verse esrachant sa racine,
Roch contre roch hideusement s'assemble,
Un grief orage effondre tout ensemble.
La terre crosle et donne horrible signe.*

— — — — —

*N'est riens vivant qui de pleur ne se mesle,
L'enfant au bers refuse la mamelle,
La mere aussi se dit lasse et chetive:*

— — — — —

*Le pasteur mort, tous les troupeaux mugissent:
Les moutons d'or qui leur maux presagissent
Laissent le paistre, et jettent voiz piteuse.
Lyons rampans horriblement mugissent,
Fiers Leopars dolens a terre gisent.
Brief toute chose en est matte et honteuse.*

Denn der Tod, nicht zufrieden mit der früheren Beute, hat ihr den Bruder genommen, dessen wachsender Ruhm sie über die erlebten Verluste tröstete:

*Helas mon frere estant jadis ma joye,
Ta mort nous fait de ces maux tel montjoye,
Et ton amour m'est bien chere or à prime.
Jeune, beau, riche, autant que nul que j'oye,
Comme plus grand tous les jours te sonjoye:
Tu m'es failly par mort et par son crime¹.*

¹ Die Regretz, Oeuvres III, 187 ff., wurden 1509 mit der *Plainte du Desiré* im Anhang an die *Legende des Veniciens*

Während Johanna von Kastilien von den Schatten des Trübsinns befangen die Leiche ihres Gatten langsam durch Spanien führte, um sie in Granada beizulegen: übernahm Margareta im Auftrage ihres Vaters die Vormundschaft ihrer Neffen und die Regentschaft in den Niederlanden. Sie nahm Abschied von ihrem Wittwensitz und in Winterszeit überschritt sie den Rhein, um dem Kaiser entgegen zu gehen. In Donaueschingen zeigte ihr Ulrich von Fürstenberg, der sie geleitete, die Quelle der Donau und liess ihr von ihrem Wasser in einer goldenen Schale reichen, sie kostete es und sagte dann in dieser sanften und menschenfreundlichen Weise, wie es Fürstinnen thun, lächelnd: Gott und dem Schicksale zu Danke, habe sie in ihrem Leben gethan. was seit langer Zeit keine andere Frau aus vornehmem Hause gethan, denn sie habe die grössten Flüsse der Christenheit in Frankreich, Spanien, Savoyen, Italien und nun auch in Deutschland gesehen, was seit lange keiner Prinzessin geschehen war. Dieses Wort, welches den Umstehenden alle ihre Unglücksfälle in das Gedächtniss zurückrief, rührte die meisten bis zu Tränen, um sie aber zu trösten, wendeten sie es zum Scherz und zogen weiter. Lemaire, der sich in dem Gefolge von dreihundert Reitern oder mehr befand, liess sich

gedruckt. Das Gedicht zählt 14 zwölfzeilige Zehnsilberstrophen:
aabaabbbcbbc, weiblichen Reims.

bei der Gelegenheit erzählen, dass von demselben Gebirge drei der grössten und vornehmsten Flüsse Europas entsprängen, um nach entgegengesetzten Himmelsrichtungen zu fliessen: Donau, Rhône und Rhein. Der Schwarzwald aber war rings mit Schnee bedeckt, und darunter grünte er von hohen, mit schweren Aesten behangenen Tannen¹.

In Strassburg trat Margareta mit ihrem Vater zusammen. Auch diesen Aufenthalt benutzte Lemaire, um Nachrichten und Inschriften in der Stadt und der Umgegend zu sammeln. Durch Urkunde vom 18. März 1507 erteilte Maximilian seiner Tochter Vollmacht als unwiderriefliche Statthalterin der Niederlande und betraute sie mit der Vormundschaft seiner Enkel. Margareta feierte das Osterfest in Mecheln und hielt dann mit zahlreichem Gefolge Umzug, um die Huldigung der Stände und Städte entgegenzunehmen. Ihr Weg ging über Löwen, Brüssel, Soignies, Mons, Valenciennes, Douai, Arras, Lille, Gent, Brügge, von da zur See nach Holland und Seeland, und über Antwerpen zurück nach Mecheln. Lemaire begleitete sie auf dieser Reise, welche von Ende April bis Anfang Juli dauerte. Mit innigem Behagen sah Lemaire die jubelnden Freudebezeugungen der Hennegauer,

¹ Illustrations III, Oeuvres II, 309. — la Noire montaigne, laquelle pour lors blanchissoit toute de neige et verdoyoit de hauts sapins bien revestuz et bien branchuz.

die alle Strassen von Mons bis Valenciennes belagerten; es wollte ihm dünken als wären seine Landsleute nicht bloss freier und offener in ihrer Liebe, sondern hätten auch eine lebhaftere und beredtere Weise, ihr Wohlwollen und ihre Ergebenheit in Worten, Zurufen, Geberden und Gesichtsausdruck zu bekunden. Es waren ungewisse Zeiten, einerseits musste man die Grenzbezirke, die von Frankreich beunruhigt wurden, in ihrer Treue bestärken, andererseits durfte man sich von Flandern, wo Leidenschaft und Meuterei gährten, nicht zu weit entfernen. In Arras wurde ein Anschlag, die Stadt den Franzosen auszuliefern, von einem der Mitwisenden, der durch den Anblick der Fürstin so mächtig ergriffen war, zur Anzeige gebracht und der Rädelsführer auf dem Marktplatze enthauptet, ein brauner, breitschultriger Mensch mittleren Alters, neben dem der alte Scharfrichter, blass und vertattert, eher dem Verurteilten gleichsah als Jener. Ueber den Einzug in Gent musste zuerst mit der Bürgerschaft, welche ihre Privilegien durch weitgehende Forderungen erweitern wollte, verhandelt werden. Es war eines der häufigen Schauspiele städtischen Trotzes und Unabhängigkeitssinnes, die Lemaire bei seiner Darstellung der trojanischen Begebenheiten und des Verhältnisses der Prinzen von Priamus' Geblüt zu der Einwohnerschaft vor dem Geiste schwebten. Vor dem energischen Auftreten der Statthalterin

gab die Bürgerschaft nach und bereitete ihr einen glänzenden Empfang bei Fackelschein in der festlich beleuchteten Stadt. Solche Vorfälle und die Nachrichten, welche von auswärts eintrafen, zeichnete Lemaire genau auf; denn nunmehr galt es Ernst zu machen mit seinem Amt als Hofgeschichtsschreiber ¹.

In diesen Tagen erhielt Lemaire auch mehrere Beweise des besonderen Wohlwollens der Fürstin. Am 20. Mai verlieh sie ihm in Lille eine Pfründe und Domherrnstelle an der Liebfrauenkirche zu Valenciennes; und als Molinet am 23. August verschied, vollzog sie das von Philipp gegebene Versprechen und stellte Lemaire das Patent als Historiograph des Hauses Oesterreich, Kastilien, Burgund usw. aus und nahm seinen Eid entgegen, was bald darauf vom Kaiser gutgeheissen und bestätigt wurde ².

Nachdem Margareta die Huldigungen des Landes entgegengenommen hatte, versammelte sie die Stände in Mecheln und bereitete die Totenfeier für ihren Bruder vor. Vigilie und Totenmesse wurden am 18. und 19. Juli in der festlich geschmückten Rumolduskirche gesungen, und Erzherzog Karl feierlich als Prinz von Kastilien, Herzog von Burgund, Lothringen und

¹ Chronique annale, Oeuvres IV, 474 sqq. besonders 480 f. 484 ff. — 492 ff. — Vielleicht nahm Lemaire an der Reise nach Holland und Seeland nicht teil, jedenfalls ist hier eine Lücke in seinen Aufzeichnungen. I. c. 513.

² Chronique annale, Oeuvres IV, 489. 521 sq.

Brabant, Limburg, Luxemburg und Geldern, Graf von Flandern, Artois und Bourgogne, Pfalzgraf von Hennegau, Holland, Seeland, Namur und Zutphen, Markgraf des römischen Reiches, Herr von Friesland, Salins und Mecheln ausgerufen. Margareta wohnte der Feier in ihrer Betkapelle in stiller Trauer bei. In ihrem Auftrage und an sie gerichtet schilderte Lemaire den pomphaften Trauerzug und die übrigen Zeremonien und eröffnete damit seine Thätigkeit als Historiograph. Die Bedeutung der zur Wappenklärung nötigen Ausdrücke hatte er sich von den Wappenkönigen Toison d'or und Luxembourg erklären lassen. Die Beschreibung der Bestattungsfeierlichkeit für Philipp den Schönen erschien zu Anfang des folgenden Jahres in französischer Sprache und vlämischer Uebersetzung; denn solche Schaustellungen und ihre Schilderung war für alle Stände eine sehr gesuchte Unterhaltung¹.

Kurz vorher hatte Lemaire für Margareta eine kleine Abhandlung über die Totenfeier bei den Alten und Neueren verfasst, in der er zeigen wollte, wie von jeher die Menschen dazu neigten, ihre verstorbenen Fürsten, Verwandten und Freunde mit feierlichen Leichenbegängnissen und mit Grabdenkmälern zu ehren, und wie auch die christliche Religion dieser menschlichen Neigung

¹ La pompe funérale des obsecques de feu tres catholique prince le roy don Phelippes de Castille, de Leon et Grenade etc. Antwerpen 1508. Oeuvres IV, 243—66.

durch löbliche und heilsame Zeremonien Rechnung trägt¹. Mit seiner durchaus unhistorischen Auffassung wirft Lemaire poetische und geschichtliche Ueberlieferung durcheinander und stellt die Griechen der epischen Zeit mit den Römern der Kaiserzeit auf eine Linie: Als Beispiele der Gebräuche der klassischen Völker dienen ihm die Bestattung des Patroklos bei Homer, des Pallas bei Virgil, des Archemorus bei Statius, des Julius Caesar bei Plutarch, des Augustus bei Sueton; zum Schlusse erzählt er von den Gebräuchen, welche die Aegypter beim Begräbnisse ihrer Könige beobachteten, nach Diodorus Siculus und bespricht die Beisetzung der Erzväter Abraham, Isaak und Jakob nach dem Berichte der Genesis². Hier bricht die Handschrift ab und eigentlich ist es zu bedauern, denn es wäre lehrreich gewesen zu sehen, wie Lemaire über christliche Gebräuche im Gegensatz zu heidnischen denkt und spricht³.

Die politische Lage war im Jahre 1507 sehr drohend. Ludwig der XII. hatte das aufständische Genua niedergeworfen und sich mit Venedig

¹ Oeuvres IV, 243.

² Homer, Odyssee XXIII übersetzt von Laurentius Valla Virgil, Aeneis XI; Statius, Thebais VI. Von Plutarch gab es auch lateinische Uebersetzungen, beiläufig führt Lemaire auch das Leben von Pelopidas und Philopoemen an. Diodorus Siculus a Poggio Florentino in lat. trad. l. II. fo. XXVI.

³ Traité des pompes funebres antiques et modernes, Oeuvres IV, 269—92. Die Handschrift war für Klaudia von Frankreich bestimmt, also eine Abschrift von 1514. La Croix du Maine art. Lemaire kannte dieselbe Abhandlung aus der Bibliothek des Herrn von Mont-Justin in Lyon.

verbündet: man erwartete jeden Augenblick das Eingreifen Maximilians in Italien. Der Geldernsche Krieg, der einige Monate geruht hatte, war auch wieder aufgeflammt. Im September fielen die Franzosen im Verein mit Robert von der Mark in die Niederlande ein, überschritten die Maas oberhalb Lüttich und zogen plündernd bis vor Löwen und Diest. Die Uneinigkeit der Führer; die Unzufriedenheit der Landsknechte und die energischen Massregeln zur Gegenwehr, die freilich spät getroffen wurden, zwangen sie zur Rückkehr. Robert kam glücklich durch; aber die beutebeladenen Franzosen und die von Geldern wurden in der Nacht des 18. Oktober in Saint-Hubert in den Ardennen von einer Schaar Handwerker, Arbeiter, Köhler, Jäger und Bauern von Namur und der Umgegend unter Führung einiger Ritter umringt, niedergemacht oder gefangen genommen und ihres Raubes entledigt. Diese wackere That, welche die Ruhe für dies Jahr sicherte, erregte den freudigsten Jubel im ganzen Land. Lemaire besang sie in einem Triumphliede, *les Chansons de Namur*, das er Margareta zueignete, und mit Fug; denn sie hatte die patriotische Begeisterung im Lande zu wecken gewusst:

„Schweigt Trompeten und Zinken, Pfeifen und Trommeln, bis euch die Barone und Ritter ertönen lassen, ruft der begeisterte Dichter aus; es erschalle die Hirtenflöte, die Sackpfeife und

die Schalmey; denn Mars hat die Schaaf und Hürden erschreckt, aber Gott Pan hat seine Wölfe zerstreut. Freut euch, ihr lieblichen Hirtenmädchen, flechtet Kränze und schwingt euch im Reigen, denn Jedermann preist euch ob der Tapferkeit eurer Freunde. Singet alle, dass Frankreich sich wundere, singt, welche empfindliche Schlappe eure Hirtenknaben, ihr Leben für das Vaterland opfernd, diesen stolzen Prahlern zugefügt haben.

*Aucuns bergiers, à pié et sans holette,
A Saint-Hubert vouerent ung voyaige.
Là furent ceux que nourrit et alette
France au pillage, ayans mainte malette
Plaine d'argent et plantureux bagaige.
Nos pelerins sans guieres de langaige
Ont faict au saint prieres tres devotes
Et dechargé leurs bourdons sur leurs hostes.*

*De ce corps saint jadis noble veneur
Le cor sembla bondir comme à la chasse.
N'y fut claron ne trompette en honneur,
Peu chailloit lors de leur contre ou teneur.
L'un se deffent, l'autre assaillir pourchasse,
De ce deduit fut ouy longue espace
Le bruit perchant mur, trenchiz et dodenne,
Retombissant par la forest d'Ardenne.*

*Là nos limiers, levriers et bons brachetz,
Encontre loups et senglers estriverent,
Nos braconniers vestuz de blancs rochetz
De leurs fors dars sans autres trebuchetz*

*Les porcæ epicæ horriblement greverent;
Les cerfz volans au courre se saulverent.
Mais là pourtant n'attaindront les rivaiges,
Ains seront pris par les hommes sauvaiges.*

Und nun nennt Lemaire einige von denen, die sich bei diesem Jagen besonders auszeichneten, bei Namen, Ritter und einfache Leute¹, und schildert die reiche Beute, die sie heimbrachten. Dann bricht er in Vorwürfe gegen Frankreich aus:

*Que t'a meffait, o nation françoise,
Ce noble enfant, le jeune archiduc Charles,
Quand ta croix droicte encontre lui se croise,
Pour soubstenir desleauté gheldroise?
Point n'ensuyz tu ces preux gisans en Arles,
Car les Rolans dont encoires tu parles
Ne firent oncq guerre à un orphenin
Et encor mains au sexe feminin.*

So geht das Gedicht in gehobener Stimmung fort, zwischen Triumphgesang und bitterem Sarkasmus abwechselnd. Der Preis wird Gott gegeben und der heiligen Jungfrau und in zweiter Linie der edlen Margareta, die die Vaterlandsliebe im Lande zu entfachen verstand. Zum

¹ Alle konnte er nicht erwähnen, er war ja selbst vom Schauplatz entfernt. Philippe Haneton, Sekretär des Kaisers, der das Gedicht von Jan von Marnix, Sekretär Margaretas, zugeschickt bekommen hatte, sendet es zurück mit den Worten: *«Le poete y a grandement et elegamment besogné, mais il a oublié le berger . . . ainsi que le paysan . . . etc.»* Oeuvres IV, 308. Leglay, *Negociations diplomatiques entre la France et l'Autriche durant les 30 premières années du XVI. s. I, LXXXVI.* (Collection de documents inédits pour servir à l'histoire de France.)

Schlusse wird der Kaiser aufgefördert, in Bälde seinen unteren Landen zu Hülfe zu kommen.

*Et cependant prends en gré ces doux chants
De tes bergiers en triomphe exaltez:
Bien fut noblesse alors armée aux champs
Cherchant aussi de s'abattre aux trenchants
Ceux qui nous font guerre et hostilités,
Mais fortune a les bas nobilités;
Les haults n'ont en leur emprise opportune:
Tousjours vertu ne rencontre fortune¹.*

Lemaire hat dies Gedicht gleich in der ersten Siegesfreude geschrieben. Am Montag dem 25. Oktober trafen die genaueren Nachrichten über das fröhliche Ereigniss ein, vor Ende der Woche war das Lied in Antwerpen, wo der Hof eben weilte, gedruckt². Am Sonntage, dem Tage vor Allerheiligen, schickt Lemaire sein Werkchen von Mecheln an den Herold Luxembourg mit der Bitte es zu verbreiten, im beigegebenen Brief gesteht er die gereizte Stimmung des Adels über seine Verherrlichung des Bauernsieges.

Monsieur de Luxembourg, je me recom-
mande a vostre bonne grace.

Je vous envoie ceste mienne petite euvre,
affin que vous la publiez et que par vostre bon

¹ Les Chansons de Namur. Oeuvres IV, 293. Es sind 39 achteilige Zehnsilberstrophen: abaabbcc.

² Chronique annale, Oeuvres IV, 454 sq. Die Unterschrift der Chansons de Namur lautet: En Octobre mil cinq cens et sept. Imprimé à Anvers par Henri Heckert.

*Non nimis hic labor est. Quae . . . singula multi
Fortiter egerunt, ego prosequar omnia solus.*

moyen, je puisse estre en la cognoissance de la seigneurie de par delà. Priant Nostre Seigneur qu'il vous doint faire vos besoignes ainsi que je le desire et brief retourner. A Malines la veille de Toussains.

Quia praeclara nobilissimorum rusticorum facinora carminibus nostris celebravimus, infensa est nobis quam tu nosti nobilitas; sed parum curamus, cum veritatem sequimur.

Vostre serviteur et ami de cuer

*Lemaire*¹.

Das Lied von Namur ist von erhöhter Vaterlandsliebe eingegeben: ein gewisser demokratischer Zug ist freilich nicht zu verkennen, es freut den Dichter innerlich, dass die Leute aus dem Volke das vollbracht haben, was von den hohen Herrn versäumt worden war. Das französische Nationalgefühl ist dabei so wenig geschont, dass begreiflicherweise dies Gedicht später nicht wieder abgedruckt worden ist.

In den ersten Novembertagen ging Lemaire nach Valenciennes, wohin ihn persönliche Angelegenheiten, vielleicht Schwierigkeiten betreffs seiner Domherrnpfründe, riefen². Auf der Rückreise, in Brüssel, beauftragte ihn Aegidius von Busleiden, erster Rat und Rentmeister der Rech-

¹ Oeuvres IV, 373, nach einem unterzeichneten Konzept.

² Redieram incolumis a Vallencenis . . . — Litteras quas pro me impetrasti ab Illustrissima Principe adeo valuerunt, ut receptor ille, lentus atque recalcitrans more asinino, nunc sponte sua, ad instar equi generosi, crinem gestiat. Hoc effecit stimulus ille tuus litterarius. Brief an Jan von Marnix.

nungskammer von Brabant, seinem Bruder Hieronymus, Domprobst von Aire und Mitglied des hohen Rates in Mecheln, dem bekannten Freunde des Erasmus und Thomas Morus, Abbildungen gewisser Altertümer, die jüngst in Brüssel gefunden worden waren, zu überbringen; wahrscheinlich jener Denkmünzen von Nero, Antonius, Augustus und Faustina, die der dortige Rentmeister Regnier Cleraaig an das Licht gezogen hatte¹. Da Lemaire aber noch einmal umkehren wollte, um einen Bekannten bis nach Soignies zu begleiten², so schickte er das Exemplar der Abbildungen nach Mecheln an den Sekretär Jan von Marnix, seinen 'hochzuverehrenden Herrn und vertrauten Freund', mit der Bitte, sie Margareta vorzuzeigen, wenn sie zufällig etwas Musse hätte, nicht ohne wohlwollende Erwähnung des Senders, *non sine quadam benivola mentione mei (ut soles amice et humaniter facere)*; Marnix möge aber darauf achten, sie wiederzubekommen, damit Lemaire seinen Auftrag ausführen könne. Leben Sie wohl, verehrtester Freund, so schliesst der Brief, und grüssen Sie in meinem Namen Ihre und meine gemeinsamen Freunde und liebens-

¹ Cf. Oeuvres IV, 458.

² . . . et sue nune retrocedo Sonégias usque, est domino Petro obsequar. Brief an Marnix. Dieser Bekannte ist vielleicht der sire Pierre Le Fevre, dessen Pfründe Margareta nach seinem Tode (1510) an Marnix verlieh, (cf. Leglay, Correspondance I, 397); Pierre Le Fevre war vermutlich ein Verwandter des kaiserlichen Rats und Generalschatzmeisters Roland Le Fevre, seigneur de Thamise.

würdigen Tischgenossen. Brüssel, den 17. November, vor Tagesanbruch. Ihr Diener Eriamel von Belges, durch Ihre Empfehlung und Ihre Bemühung königlicher Indiciarius und Kanonikus von Valenciennes¹.

Man sieht, welch bewegtes Leben Lemaire in diesem Jahre führte, und wie erfolglos sein Wunsch blieb, sich in Löwen niederlassen zu dürfen wegen der Universität².

Abgesehen von zufälligen Reisen, scheint er sich zur Zeit im Gefolge Margaretas aufgehalten zu haben. Ende Dezember war er wahrscheinlich wieder in Mecheln, als die Eheverabredung des österreichischen Erbprinzen mit Maria von England getroffen wurde. Der Kaiser bewarb sich um dies neue Bündniss, seit das Heiratsversprechen zwischen Karl und Klaudia von Frankreich gebrochen worden war. Am 1. Januar 1508 wurde der vorläufige Abschluss des Vertrages in Mecheln öffentlich gefeiert und bei diesem Anlass ein neues Lied — wahrscheinlich von Lemaire — aufgesetzt:

Chant nouvel.

*Plus nulz regretz, grandz, moyens ne menuz,
De joye nudz. ne soient dictz n'escriptz.*

¹ Vale valentissime et lepidos illos tuos et meos consodales atque convivas verbis meis salvere iube. Bruxellae, hac die mercurii, XVII. novembris, nondum lucis orto sidere. Tuus servus Eriamel belga, tua ope et tua opera indiciarius regius et canonicus Vallencenensis. — Oeuvres IV, 371.

² Bittgesuch an Margareta. 1509. Oeuvres IV, 393.

*Ores revient le bon temps Saturnus
Ou peu cogneuz furent plainctifz et cris.*

— — — — —
*Se mars nous tolt la blanche fleur de lis
Sans nulz delictz, si nous donne Venus
Rose merveille amoureuse de pris
Dont nos espritz n'auront regretz plus nulz¹.*

In Notre-Dame de la Salle-le-Conte in Valenciennes schlief Jean Molinet des ewigen Schlafes zur Seite seines Lehrmeisters und Vorgängers George Chastellain. Da Lemaire nicht reich genug war, um ihnen ein würdiges Denkmal errichten zu können, that er wenigstens, was an ihm war, und dichtete ihnen zu Ehren eine Grabchrift in Alexandrinern, die Vers um Vers zwischen Frage und Antwort abwechselnd, die Verdienste der Verstorbenen priesen.

*Dy-moy qui gist icy sans que point tu m'abuses?
— Cy gist l'amy privé d'Apollo et des muses; etc.*

Ein Vergleich mit Virgil und Ovid ist für Lemaire verehrungsvolle Bewunderung nicht zu viel:

¹ Oeuvres IV, 267. sq. — Es ist wie der Chant nouvel für Champier eigentlich ein Double Virelay de nouvelle Taille, d. h. ein zwanzigzeiliges Refraingedicht in drei resp. fünf Absätzen in Zehnsilbern, diesmal mit Binnenreim: a(a)ba(a)b. b(b)cb(b)c.a(a)ba(a)b.c(c)bc(c)b.b(b)ab(b)a. — Van Hasselt, Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique (Mem. cour. p. l'Acad. de Bruxelles. XIII. 1888) p. 277 druckt das Gedicht aus den «Albums de Marguerite d'Autriche», indem er die Langzeilen mit Binnenreim in Kurzzeilen zerlegt.

*Mais à qui comparer les peut on sans mespris?
— L'un pour Virgille, et l'autre est pour Ovide pris.
L'un doncques fut plus grave, et l'autre plus
facille?
— Plus humain fut Ovide et plus divin Virgille¹.*

Aus eigenem Antrieb erbot sich der Kriegsschatzmeister Charles Le Clerc, diese Inschrift auf Kupfer oder Marmor eingraben zu lassen, um sie an der Begräbnisstätte aufzustellen. In der That befand sich lange die Gedenktafel mit den Versen Lemaire in goldenen Buchstaben den beiden Gräbern gegenüber in der Marienkirche zu Valenciennes.

In dem Briefe, mit dem Lemaire dem freigebigen Gönner seine Verse zueignet, weist er die Missgunst derjenigen, die ihn um sein Amt als Indiciarius beneiden, angelegentlich ab: „Wenn Jemand sich ärgert, schreibt er, oder sich verletzt fühlt, dass er zu diesem Amte nicht befördert und vorgezogen worden ist, sintemal er sich dazu geeigneter wusste, so meine ich, er müsste, um von seiner Befähigung und Tauglichkeit (die noch nicht hinlänglich bekannt sind) besser zu überzeugen, eines thun: nemlich sofort ebensoviel Arbeit und Studium aufwenden, wie ich zu Ehr und Dienst dieses erlauchten Hauses aufgewendet

¹ Epitaphe en maniere de dialogue de feus . . Messire Georges Chastellain . . et de Maistre Jean Molinet, en vers alexandrins interrogatifs et responsifs. Oeuvres IV, 318. Es sind 36 paarweise gereimte Zwölfsilber.

Becker, Jean Lemaire.

habe. Nicht ebenso viel; denn das wäre mehr als er leisten könnte. Sondern einfach nur so viel, als man erkennen kann am ersten Buche der Couronne Margaritique, das bereits veröffentlicht ist, und von dem du eine Abschrift besitzt, und weiter an den beiden ersten der Singularitez de Troye et de Turquie, die noch nicht bekannt gegeben sind, es sei denn mit Wissen meiner Herrin, welche mir befohlen hat, dieselben recht sorgfältig zu überarbeiten und zu erweitern, bevor ich sie zu Tage fördere. Also, wenn dieser unbekannte Bewerber seine Werke dementsprechend vorlegt, wenn ich nicht darüber hinaus noch etwas grösseres vorzeige, so soll er den Vorrang vor mir haben¹.“

An Selbstvertrauen fehlt es unserem Dichter nicht. Er durfte aber auch mit einem gewissen stolzen Bewusstsein von seinen Arbeiten sprechen; denn gerade dieser Anfang der dreissiger Jahre war die ergiebigste und fruchtbarste Zeit seines Lebens: er stand in der Fülle seiner Schaffenskraft, und alle Lebensbedingungen und die gesellschaftlichen Beziehungen fingen an sich für ihn möglichst günstig und anregend zu gestalten.

In der zweiten Februarwoche hatte sich Margareta nach Antwerpen begeben; hier schrieb Lemaire den Brief an Le Clerc, den 15. Februar

¹ Oeuvres IV. 321. Charles Le Clerc wurde vom Kaiser sehr geschätzt; 1509 wurde er dem Generalschatzmeister als Ersetzender beigegeben.

1508, und besorgte den Druck der noch nicht veröffentlichten Erzeugnisse des verflossenen Jahres¹. Von dem Zeitpunkt an bis Anfang 1509 hören wir nichts mehr von ihm, seine annalistischen Aufzeichnungen hören auf; wir erfahren bloß beiläufig aus der Legende der Venezianer, dass er sich im Jahre 1508 in Rom befand. Bevor wir ihn aber weiter begleiten, müssen wir ein Wort von seinen zeitgeschichtlichen Arbeiten sagen.

Lemaire trug sich mit den Plänen zu zwei grossen Geschichtswerken: das eine sollte ein Abriss der Zeitgeschichte Margaretas werden sammt deren Fortsetzung, so weit es sich fügen würde, das andere eine Genealogie ihres Hauses von der Sündflut bis zu den lebenden Fürsten. Zur letzteren, sagt Lemaire, hatte er das Material in den besten Büchereien der Christenheit gesammelt². Die Vorarbeiten zur ersteren sind noch erhalten, zum Teil von seiner Hand geschrieben³: sie bestehen in einem ausführlichen Auszug von Antoine de Lalaings Beschreibung der Reise Philipps im Jahre 1501, einer Abschrift des anonymen Berichts über seine zweite Reise, einige Bemerkungen zum Jahre 1505, und schliess-

¹ Pompe funérale, Epitaphe en maniere de dialogue, Alliance d'Angleterre und Brief an Le Clerc.

² Oeuvres IV, 395. In dem Bittgesuch an Margareta, 1509.

³ Bibl. nat. Dupuy 503 cf. Gachard, la Bibliothèque nationale, notices et extraits, Bruxelles 1875 I, 95 (Collection de chroniques belges inédites).

lich seine eigenen Aufzeichnungen und ausgearbeiteten Entwürfe. Seine Aufzeichnungen, die *memorialia indiciaratus*, erstrecken sich vom 25. August 1507 bis zum 9. Februar 1508 mit einem Anhang vom 16. Januar bis 13. Februar 1509; sie zeigen Lücken, so oft Lemaire vom Hofe abwesend war. Ausgearbeitet, aber auch lückenhaft, ist der Bericht von Margaretas Reise durch die Niederlande, April bis Juli 1507; er schliesst mit der Erwähnung von Molinets Tod. Da die Erzählung das erste volle Jahr seiner Amtsthätigkeit umfassen sollte, bezeichnet sie Lemaire als *Chronique annale*. Die nicht vorhandene *Chronique semiannale* vom Tode Philipps bis Ostern 1507, die in der ersteren mehrfach erwähnt wird, war möglicherweise nur projektiert. Entworfen ist der Anfang der *Chronique abregee*, nemlich die einleitenden Worte, Margaretas Geburt und Horoskop; für die Folgezeit hat Lemaire nur kurze Notizen und Jahreszahlen aufgezeichnet¹.

Da der Bericht über die zweite Reise Philipps ohne Namen des Verfassers überliefert ist, und nicht von Antoine de Lalaing sein kann, so hat man an Lemaire gedacht, da er uns nur durch seine Aufzeichnung erhalten ist². Es ist aber nicht denkbar, dass er Philipp den Schönen nach

¹ Oeuvres IV, 441 sqq.

² Vgl. Gachard, les voyages des Souverains des Pays-Bas I. der ganz richtig Lemaires Verfasserschaft ausschliesst.

Kastilien begleitet hätte ; denn der Berichterstatter spricht als Augenzeuge der Ereignisse von Dezember 1504 bis September 1507. Ueberhaupt stimmt der Ton des Berichtes, der ausgesprochene Dialekt, der politische Sinn, den er bekundet, die Freiheit der Aeusserungen und die Furcht, der König möchte von seiner Schriftstellerei etwas erfahren, das Grausen bei dem blossen Gedanken, sich in Frankreich niederlassen zu müssen, nicht im Geringsten zu Lemaires Wesen und zu seiner Eigenschaft als offizieller Historiograph.

Lemaire war kein geborener Geschichtsschreiber; er war ein loyaler Verehrer seiner Fürstin: alles, was ihre Person betrifft, vor allem das Gepränge des öffentlichen Auftretens, fand an ihm einen bewundernden Zuschauer und getreuen Erzähler. Von den politischen Begebenheiten kennt er meistens nur das auffällige, weltkundige; es fehlt ihm ein gewisser feinerer Sinn, der ihn die verborgenen Fäden der Politik und die Hintergedanken der handelnden Personen errathen liesse; er ist zu sehr ein stiller, das lärmende Getriebe scheuender Gemütsmensch. Indessen gewinnen seine Aufzeichnungen dadurch an Bedeutung, dass sie von einem Augenzeugen gleichzeitig gemacht worden sind und einige Lücken in den sonstigen Denkmälern der Zeit, namentlich im Briefwechsel Maximilians und Margaretas, in gewisser Hinsicht ergänzen. Vor allem aber verdanken wir ihm — das dürfen

wir nicht unterschätzen — den sonst dem Untergang preisgegebenen Bericht über die zweite Reise; dass er denselben ebenso wie die Beschreibung von Antoine de Lalaing ausfindig machte und seiner Sammlung einverleibte, bekundet doch eine Rührigkeit und einen Spürsinn, die für den Geschichtsschreiber von unschätzbarem Werte sind. Wir dürfen auch nicht vergessen, dass wir kein vollständig ausgearbeitetes Geschichtswerk von ihm besitzen, um uns ein Urteil zu bilden.

VIII.

Im Jahre 1508 war Lemaire zum zweiten Male in Rom¹. Was ihn dahinzog lässt sich denken: Italien mit seinen Altertümern und Bücherschätzen war mehr als je das gelobte Land der Lernbegierigen und Gelehrten. Schwerer lässt sich erraten, welcher besondere Anlass seine Reise verursachte, und was ihm die Möglichkeit zu einem kürzeren oder längeren Aufenthalt auf der Apeninnenhalbinsel gewährte². Man möchte annehmen, dass er diesmal nicht bloß vorübergehend jenseits der Alpen weilte; denn er brachte von seiner Reise eine reiche Ernte neuer Bücher mit, vor allem einige

¹ «Bien est il vray, que ainsi que par curiosité je cherche plusieurs livres, j'ay trouvé un passage en l'epistre de Sibylle Erythree, laquelle je recouvray à Romme l'annee passee, mil cinq cens et huit.» *Legende des Veniciens. Oeuvres* III, 363.

² Vielleicht steht die Reise Lemaires mit der Errichtung eines Bistums in Bourg im Zusammenhang.

italienische Werke, die er später in französischer Sprache zu bearbeiten gedachte¹.

Wenn Lemaire den Abschluss der Feindseligkeiten zwischen Kaiser und Venezianern, die im Frühjahr 1508 Italien unzugänglich machten, abgewartet hat, so wird er nicht vor Juni über die Alpen gegangen sein; er kann aber bis zum Ende des Jahres in Rom geblieben sein. Es hat den Anschein, als wäre er noch dort gewesen, als Philipp Bastard von Burgund mit Johann von Chastillon, Archidiakonus von Campigne in der Lütticher Kirche, als Oratoren des Erzherzogs Karl dahin kamen, um den Papst des Gehorsams des Fürsten und des Landes zu versichern; jedenfalls ist er über die Rede, welche Chastillon in der feierlichen Audienz vom 14. Januar 1509 vor dem Papst und dem Kollegium der Kardinäle hielt, genauer unterrichtet². Andererseits scheint

¹ Les Gestes du Sophy et la prinse d'Orant en Barbarie cf. Oeuvres III, 200. IV. 377. Le navigaige des Indes recueilly par plusieurs pieces en Ytalie. ibid. IV. 395. und wohl auch Materialien zur Geschichte des Hauses Burgund. cf. l. c. Damals wird er wohl auch den Annus von Viterbo entdeckt haben. Margareta hatte Lemaire befohlen, seine Singularitez noch zu erweitern, Brief an Le Clerc, Oeuvres IV, 321. Die Reise dürfte zum Zweck gehabt haben, Material dafür zu sammeln.

² «Et cette histoire (wie der fabelhafte Austrasius Chlodowech bewegte, das Christentum zu bekennen) fut recitee devant le Pape Jules à present seant et tout le consistoire des Cardinaux, par messire Jean de Chastillon, archidiacre de Campigne en l'eglise du Liege, en faisant son oraison de l'obedience filiale des païs de pardeça, comme Orateur à ce envoyé de par l'Empereur et l'Archiduc, avec monsieur l'Amiral, messire

er sich während des Aufenthaltes Maximilians in den Niederlanden wieder in Margaretas Umgebung befunden zu haben¹.

Grosse Aenderungen waren inzwischen vor sich gegangen. Am 10. Dezember 1508 war der Friede von Cambrai geschlossen worden, welcher die entzweite Christenheit in Eintracht zu einen verhies; Margaretas politisches Geschick hatte die Aussöhnung der Gegensätze ermöglicht und den Abschluss herbeigeführt. Für Lemaïres stilles Hoffen bedeutete dieser Frieden nichts weniger als der Beginn einer neuen Aera: nunmehr würden die Fürsten Europas in gemeinsamem Bunde aufbrechen und den Türken Griechenland und Kleinasien wieder entreissen und ein christliches Reich an der Stätte ihres trojanischen Erbteils errichten. Desshalb wob

Phelippes de Bourgogne, l'an mille cinq cens et huit. Illustrations III, Oeuvres II, 365. — Nach den Diarii des Venezianers Marino Sanuto (t. VII. ed R. Fulin, Venezia 1882) reisten die beiden Oratoren im Dezember durch Italien (am 13. waren sie in Verona), kamen Anfang Januar in Rom an, wurden am 14. zur Oboedienz vorgelassen. Vom 4.—18. Februar hielten sie sich in der Nähe des Papstes in Ostia auf. Cf. l. c. 684. 689. 692. 694. 716. 719. 746. 748. 756. Lemaïre sagt nicht, dass er bei der Audienz anwesend war; es liesse sich denken, dass er eine Abschrift der offiziellen Rede in den Niederlanden zu lesen bekam, wenn er sich gerade bei Hofe befand.

¹ Cf. Oeuvres IV, 459. Die zeitgeschichtlichen Aufzeichnungen Lemaïres beginnen wieder am 16. Januar (nicht XVI^e de febvrier) und gehen bis zum 23. Februar. — Dass wir über Lemaïres Thun und Treiben im Jahre 1508 so schlecht unterrichtet sind, darf uns nicht wundern, es fehlen infolge der Kriegzeiten auch für Maximilian, Margareta, Ludwig den XII. usw. sichere Nachrichten. Geschichtlich existiert das Jahr 1508 eigentlich gar nicht bis zum Frieden von Cambrai.

sich vor seinen Augen um Margaretas Haupt der Glorienschein der Friedensstifterin. Es wäre nicht undenkbar, dass er aus Anlass dieser Weltereignisse schon im Januar eine Flugschrift fertig gehabt und sie im Fluge stolzer Hoffnungen *die Eintracht des Menschengeschlechtes* betitelt hätte; mit Sicherheit können wir ihm aber diese verloren gegangene Schrift nicht zuschreiben¹.

Während der Anwesenheit Maximilians in Brüssel machte Margareta Ansprüche auf die Grafschaften Burgund und Charolais nebst den Herrschaften Salins, Noyers, Chastelchinson, Chaulcin und La Perrière geltend, sei es als versprochene Mitgift, sei es als mütterliches Erbteil; und der Kaiser vollzog die Schenkung in Anerkennung der vorgebrachten Gründe und ihrer Verdienste als Statthalterin am 17. Februar².

¹ La Concorde du gendre humain. Imprimé dedens Bruxelles le moys que le prince volt premier entrer en icelle, qui fust en janvier mil cinq cens et wyt et madame nasquit en ladite bonne ville le semblable moys mil cccc quatre vingtz etc. — Der Einzug Maximilians und seines Enkels fand am 16. Januar 1509 statt. — Um diese Schrift Lemaire zuzuschreiben, haben wir lediglich nur die Autorität Brunets, Manuel III, 960. Es dürfte die Attribution auf einer Verwechslung beruhen, cf. Concorde des deux langages. Stecher, Art. Lemaire in der Biographie nationale p. p. l'Académie de Belgique, denkt an Nicaise Ladan als Verfasser. Die ganze Abfassung des Titels und die übrigen Bemerkungen auf dem Titelblatt machen es mir persönlich unglaublich, dass die Schrift von Lemaire ist. Sie enthielt übrigens Verse und Prosa.

² Quinsonas, Matériaux pour servir à l'histoire de Marguerite d'Autriche, III, 199. Die Schenkungsurkunde ist vom Jahre 1509 römischen Stils, d. i. 1508 alten Stils.

Lemaire erfasste diesen Umstand als geeignete Gelegenheit, um der Fürstin durch ihren Geheimschreiber Barangier die Bitte vorlegen zu lassen, sie möchte ihm hinfort seinen ständigen Aufenthalt mit Versorgung und Wohnsitz in der Grafschaft Burgund anweisen, und zwar in Dôle wegen der dortigen Hochschule. Der Verbleib in der Heimat war ihm verleidet: denn das Hofleben zog ihn zu sehr von seinen Studien ab und war zu kostspielig für seine Verhältnisse, und dann hatte er erfahren müssen, dass kein Prophet daheim etwas gilt. Allerlei Neid und Verunglimpfung hatten ihn gezwungen, gerichtlich gegen seine Verleumder einzuschreiten, und hatten ihm gezeigt, wie leicht anhaltende Anschwärmungen das Wohlwollen entfremden können. Im Süden hingegen hatte er stets nur freundliche Aufnahme gefunden und hatte ja dort seinen Ruf als Schriftsteller begründet. Damit seine Herrin aber nicht glaube, es sei blos Unbeständigkeit seinerseits, erinnert er sie daran, dass ein stiller Aufenthalt stets sein innigster Wunsch gewesen, dass es ihm aber weder unter seinem früheren Herrn vergönnt gewesen, sich in Ligny festzusetzen, noch, seit er in Margaretas Dienst war, in Annecy, Besançon oder Löwen zur Ruhe zu kommen; nun wäre seine letzte Bitte, eine Wohnstätte in Burgund zu finden. Das Gute, das Margareta ihm erweisen würde, werde er übrigens mit seinen beiden

Neffen, deren Pflege ihm anheimgefallen, teilen. Schliesslich zählt er alle Werke auf, die er im Auftrage oder zu Ehren der Fürstin in Arbeit hatte, und die der Vollendung harreten, und erinnert sie an die vier Verse, die sie dereinst eigenhändig an ihn gerichtet hatte, eine Anerkennung seiner Bemühungen, die ihm Zeit seines Lebens teuer bleiben würde.

Dieses Bittgesuch legte Lemaire der Fürstin vor, um sie zu bewegen, die Zusage, die sie bereits mündlich ihrem Geheimschreiber gegeben hatte, durch eine ausdrückliche Verordnung zu bestätigen; und er that es schriftlich, weil er sich beim Schreiben sicherer fühlte als beim mündlichen Vortrag¹.

Von den Werken, die Lemaire bei dieser Gelegenheit erwähnt, beschäftigten ihn einige schon lange: das zweite Buch der *Couronne*

¹ Cf. Oeuvres IV. 392 sqq. Das Bittgesuch trägt kein Datum; die Sachlage verweist es in das Frühjahr 1509. Im Sommer ist Lemaire bereits im Süden und schickt die Illustrations zum Drucke, während er hier nur die Hoffnung ausspricht, er würde das von allen Seiten verlangte Buch mit Margaretas Einwilligung bald in Lyon drucken lassen können. Vgl. den Brief an Le Clerc 15. Februar 1508, Oeuvres IV. 321. und den an Barangier 15. Juli 1509, ibid. 374. Aus den Worten: plaise vous les entente par ceste escripture qui m'est plus ydoine que le parler, geht hervor, dass Lemaire noch die Wahl zwischen mündlichem und schriftlichem Vortrag offen stand, dass er mithin noch in den Niederlanden war. Das Schreiben ist also kein durch Kurrier abgesandter Brief, sondern eine persönlich oder durch Vermittlung eines Freundes, etwa Barangier, eingereichte Bittschrift; so erklärt sich das Fehlen von Ort, Datum und Unterschrift.

margaritique ist vollständig entworfen und harret der Reinschrift. Die *Singularitez de Troye* sind auf drei Bücher angewachsen, welche noch zu verbessern und zu vollenden stehen, aber in Kürze druckfertig sein können. Nächst dem kommt *la forte haye du vergier*, das so Gott will, zuerst abgefertigt werden soll, und der *Auszug aus Margaretas Zeitgeschichte nebst deren Fortsetzung*, die nur im Laufe der Zeit gefördert werden kann. Das sind die Hauptwerke, dazu kommen: der Anfang des *Palais d'Honneur*, eine Erfindung Margaretas, deren Ausführung sie dem Dichter in Turin anvertraut hatte; er sollte bald im Anschluss an die *Couronne margaritique* folgen. Ferner *l'abc mondain*; der Seeweg nach Indien, *le navigaige des Indes nouvellement trouvé*, worüber Lemaire kürzlich verschiedene Schriften in Italien gesammelt; und endlich die *Genealogie des Hauses Burgund*, für die er die besten Büchereien des Christenheit zu Rate gezogen hatte.

Von allen diesen Werken sind nur die drei Bücher der Illustrations fertig geworden; die historischen Schriften sind Bruchstücke geblieben; von den andern: dem zweiten Buche der *Couronne margaritique*, *la forte haye du vergier*, *l'abc mondain*, *le navigaige des Indes*, hören wir überhaupt nicht mehr reden; an dem von Margareta bestellten *Palais d'honneur feminin*, wie der volle Titel heisst, arbeitete Lemaire noch im November

des folgenden Jahres, doch ist auch diese begonnene Arbeit spurlos verschwunden¹.

Margareta scheint in der That auf die Bitte ihres Indiziarius eingegangen zu sein und ihm gegen Tausch seiner Domherrnpründe in Valen-ciennes irgend eine Versorgung in ihren süd-burgundischen Besitzungen angewiesen zu haben². Vom Sommer 1509 an treffen wir ihn bald in Bourg, bald in Lyon, bald in Dôle mit seinen litterarischen Arbeiten und auch ander-zeitigen Nebengeschäften befasst.

Im Juli ist ihm die ehrenvolle Aufgabe zuge-fallen, die Vorbereitung zum feierlichen Empfang Ludwigs des XII., den man in Lyon auf der Rückreise aus Italien erwartete, zu treffen; die Stadt hatte ihn gebeten, die Anordnung der Fest-lichkeit zu übernehmen, Lemaire hatte die Ge-nehmigung des Statthalters von Bresse eingeholt und hegte die Zuversicht, für seine Herrin Ehre einzulegen³.

¹ Cf. Oeuvres IV, 397.

² Stecher, Oeuvres de J. Lemaire I. XIII. Anm. 1. «Al. Pinchart a trouvé aux Archives du Royaume la trace de cette permutation au profit de Nicolas Perly (Comptes des Droits du grand Sceau, n° 20402, fol. 4 recto).»

³ Oeuvres IV, 374. Brief an Louis Barangier. Der Brief beginnt: j'ai reçu vos lettres escriptes à la Haye le premier jour de *juillet*, und schliesst: Escrip à la haste à Bourg, ce *XV de juing*. Der Widerspruch ist zu Gunsten des ersteren Datums zu entscheiden, und *ce XV de juing* in *ce XV de juillet* zu verbessern: denn erst nach dem Falle von Padua am 17. Juli entschloss sich Ludwig über die Alpen zu gehen. Am 15. Juni wüsste ich nicht, welche günstige Nachrichten aus Italien Lemaire über den Haag erhalten konnte. Hätte er seine

Ausserdem hatte Lemaire Abschriften seiner Singularitez und einer eben verfassten Gelegenheitsschrift nach Lyon geschickt, in der Hoffnung, vom Grosskanzler auf Empfehlung des Stadthauptmanns und Conservators der Messe, Claude Thomassin, das Privileg zum Drucke zu erhalten; in der That wurde es ihm am 30. Juli erteilt und am 20. August eingetragen. So konnte denn der Satz des ersten Buches der Illustrations in Angriff genommen werden, neun Jahre waren es her, dass das grosse Werk unternommen war; seit sechs Jahren arbeitete Lemaire unter Margaretas Auspizien daran¹. Die andere Schrift war in den letzten Monaten entstanden und gegen die Venezianer gerichtet.

Die Liga von Cambrai war im Grunde genommen eine Verschwörung der Mächte gegen Venedig, welches durch seine unzuverlässige Haltung die eine nach der andern gegen sich aufgebracht hatte. Ludwig der XII. war zuerst zum verabredeten Einfall bereit gewesen und hatte mit dem Siege von Agnadello den Zweck seines Feldzugs erreicht, bevor Maximilian seinerseits Vorbereitungen zum Angriff getroffen hatte. Ludwig hielt eben die Mittel in der Hand und verfügte auch über Schriftsteller, die seine

Schriften schon Anfang Juni eingereicht, so wäre das Privileg wahrscheinlich schon vor dem 30. Juli erteilt worden.

¹ Vgl. den Brief vom 15. Juli, Oeuvres IV, 374, und den um diese Zeit entstandenen Prolog und das I. Kapitel der Illustrations ibid. I, 1 sqq.

Politik mit Ueberzeugung und Geschick vor der Oeffentlichkeit vertraten. Einen ähnlichen Dienst unternahm Lemaire, aus patriotischer Begeisterung, dem Kaiser zu leisten, indem er in der *Legende des Venitiens* die ganze Scheusslichkeit dieser Aristokratenrepublik enthüllte¹.

Ueberall wurden Prophezeihungen vom bevorstehenden Untergang Venedigs herumgetragen, Lemaire selbst hatte auf seiner italienischen Reise einige aufgelesen; damit aber Niemand glaube, dass die Venezianer bloß durch die blinde Bestimmung des Schicksals, und nicht durch die gerechte Fügung Gottes zu Grunde gehen, gibt er unter drei Hauptpunkte gruppiert einen kurzen Abriss ihrer Geschichte: im ersten Kapitel hält er den Venezianern die Grausamkeit, mit der sie ihre Herzöge behandelten, und die Willkürherrschaft, mit der sie ihre Unterthanen unterdrückten, vor; im zweiten schildert er ihre Treulosigkeit gegen die Kaiser von Karl dem Grossen bis Maximilian; im dritten legt er ihr Benehmen Papst und Kirche gegenüber bloß und macht sie für die Fortschritte der Türken verantwortlich. Darum hat auch Gott beinahe am Tage ihrer Niederlage bei Agnadello den Christen in Algerien den Sieg bei Oran gewährt. In einer Doppelballade feiert Lemaire den Triumph Ludwigs mit dem zweifachen Refrain: *Or est*

¹ La *Legende des Venitiens* ou leur *Chronique* abrégée, Oeuvres III, 361—407.

*Priam bien vengé d'Antenor und Cent ans accreu, tout se paye en une heure*¹.

Die Legende der Venezianer ist absichtlich in schlichter Sprache geschrieben, aber der Verfasser kann nicht umhin, sie mitunter in 'exclamatorischer Invective' *anzuschreien*, was er mit leidenschaftlichem Pathos thut². Der Grundton der Schrift ist der einer zurückgehaltenen moralischen Empörung und eines vernichtenden Unwillens. Lemaire entwickelt bedeutende Geschichtskenntnisse und ein unverkennbares Geschick als politischer Pamphletschreiber.

Seine Streitschrift vollendete Lemaire in Bourg³; von hier zeigt er in dem vorhin angeführten Brief Barangier den Empfang einer Sendung vom 1. Juli an; dieser Sendung aus dem Haag lagen Briefe des Kaisers bei, die Lemaire sofort vervielfältigen liess und nach Genf, Savoyen, Piemont und Lyon schickte; durch die Frau des Hofmalers Perreal liess er sie auch der Königin in die Hände spielen. Zu seiner grossen Unlust wurden nemlich von französischer

¹ Die Ballade double besteht aus 6 abwechselnd elf- und zehnzeiligen Zehnsilberstrophen mit neunzeiligem Envoi; sie ist auf die gleichen Reime durchgeführt: *ababccddede, effeffggaga*. Envoi: *ddeegaga*. Inhaltlich ist das Gedicht nicht bedeutend; einige kräftige, sprichwörtliche Redensarten und die Durchführung der Reime z. B. der auf *cus* sind das Bemerkenswerteste.

² Lemaire hat vielleicht aus Sabellicus' Enneaden, die er kennt, cf. Illustr. III, geschöpft.

³ Die erste Ausgabe ist Ludwig von Gorrevod, Bischof von Maurienne, gewidmet unter dem Datum: Bourg en Bresse, Juni 1509. Siehe Anhang IV.

Seite die allerschlimmsten Nachrichten ausgesprengt; nun freute er sich, dieselben siegreich widerlegt zu sehen¹. Diese frohe Botschaft des Kaisers kann nur seine Erfolge in Italien in den ersten Juniwochen betroffen haben. In der That haben wir den Beweis, dass Lemaire Maximilians Brief vom 8. Juni kannte. Das Schlusswort der Legende ist nemlich an Claude Thomassin in Form eines Sendschreibens gerichtet; es schliesst in der deutschen Uebersetzung mit einer Aufzählung der Eroberungen der Verbündeten, davon ist das, was den Kaiser betrifft, fast wörtlich jenem Briefe entnommen. Der ganze Passus fehlt in der französischen Ausgabe aus dem einfachen Grunde, weil sich inzwischen die Sachlage durch die Ueberrumpelung von Padua am 17. Juli sehr ungünstig verändert hatte. Indessen liess Lemaire die fragliche Stelle nicht verloren gehen, sondern verwendete sie als Nachwort zu den *Regretz de la Dame infortunee*². Wahrscheinlich lag demnach dem deutschen Uebersetzer, dem Sekretär Nicolaus Mengin von Nanzei, eine Fassung der Legende vor, die kurz nach dem 15. Juli aus Lemaire's Feder geflossen war³.

¹ Oeuvres IV, 374.

² Oeuvres III, 194, sq. Vgl. Leglay, *Corresp.* I, 152.

³ Die Königl. Bibliothek in Berlin besitzt drei Drucke derselben Verdeutschung durch Nicolaum Mengin von Nanzei, *Secretarien etc.* 1. *Venedische Chronica. Zu Franckfurth, truckts Cyriacus | Jacob zum Bart.* 2. *Venedische Chronica. Mit angezögten ursachen des schädlichen Kryegs etc.* Ein *Becker*, Jean Lemaire.

Die veränderte Widmung der französischen Ausgabe trägt das Datum: Lyon, den 12. August 1509. An Stelle des gestrichenen Schlusses sind Nachrichten persönlicher Art getreten. Lemaire erwartet mit gespannter Neugier die Rückkehr des Hofmalers Jean Perreal, der in Italien Studien als Schlachtenmaler gemacht hatte und seinen Freunden die mitgebrachten Entwürfe begleitet von erläuternden Erzählungen vorzeigen würde. Mit ihm sollte auch Symphorien Champier der Arzt zurückkommen; in Italien hatte er dem infolge allzugrosser Anstrengungen und Entbehrungen erkrankten Maler das Leben gerettet. In Lyon, wo er die Anordnungen zum Festempfang Ludwigs leitete, hatte Lemaire den Prior frere Pierre d'Anton, *illustrateur des chroniques de France*, gesprochen und dem Einzuge des gefangenen venezianischen Feldherrn Bartolomeo Alviano als Zuschauer beigewohnt¹.

Lemaire hatte einen Auftrag von seiner Herrin an Perreal, wie wir aus einem Briefe des Hofmalers erfahren. In Brou sollten nemlich drei Grabmäler errichtet werden; mehrere Ent-

Buchdruckerzeichen. 3. Venedische Chronica. Ein Holzschnitt (Basel 1509?). Mengin scheint im Dienste Margaretas gestanden zu haben. Durch Lemaire's Brief vom 8. September 1511 ersehen wir, dass er Briefe von ihr überbracht hatte und Bücher und Briefe hätte mitnehmen sollen, wenn er sich nur einen Tag länger hätte aufhalten lassen wollen. Oeuvres IV, 383. -- Stecher LXIII. erwähnt auch eine vlämische Uebersetzung ohne nähere Angabe.

¹ Oeuvres III, 405 sqq. Der Vorname Pierre für Jean d'Anton ist wohl ein Irrtum oder Schreibfehler.

würfe waren schon gemacht worden, sie hatten aber die Fürstin nicht befriedigt; darum liess sie dem Maler sagen, dass, wenn er etwas recht denkwürdiges entwerfen könnte, es ihr genehm sein sollte; ausserdem möchte er sich nach einem geeigneten Alabaster umsehen. Sofort durchsuchte Perreal seine Zeichnungen, namentlich was er von Antiken in Italien abgebildet hatte, und machte eine Skizze, die er Lemaire zeigte. Am 15. November arbeitete er den ganzen Entwurf aus und hatte auch einen schönen Alabaster gefunden. Lemaire aber war, wie Perreal schreibt, schon geraume Zeit von Lyon weg und nach Dôle gegangen¹.

In Dôle war Lemaire's neuer Wohnsitz, auch hier ruhte seine Feder nicht. Am 18. Dezember kündigt er Margareta den baldigen Abschluss einer aus dem Italienischen übersetzten Geschichtserzählung: *les Gestes du Sophy et la prinse d'Oran en Barbarie*, an. Gleichzeitig dankt er für die Erhöhung seines Gehaltes um vier Sous täglich und für die feste Zusicherung weiterer Wohlthaten².

¹ Perreal an Margareta, den 15. Nov. 1509. Cf. Charvet, Jehan Perreal p. 44. 51. — Seit 1504 erhielt Perreal eine Pension von Margareta; sie war ihm in den drei letzten Jahren nicht bezahlt worden, offenbar weil in der Zwischenzeit keine Dienste von ihm verlangt worden waren.

² Oeuvres IV, 376. Lemaire an Margareta. Dole, le 18 decembre 1509. Die Gehaltserhöhung kann eine Belohnung für die Widmung der Illustrations, oder eine Folge der Anstellung Lemaire's beim Bau der Kirche von Brou, wovon später, gewesen sein.

Seit einigen Jahren machte Scháh Isma'il, der Begründer des neupersischen Reiches, viel von seiner wilden Eroberungslust und seinem fanatischen Hass gegen die sunnitischen Türken reden; wiederholt hatte er die Fürsten der Christenheit aufgefordert, sich am Kampfe gegen den gemeinsamen Feind zu beteiligen. Nach Berichten, die er in Venedig und Rom gesammelt hatte, mit Ergänzungen aus brieflichen Mitteilungen an den Kaiser und Margareta, entwarf Lemaire eine kurze Lebensskizze des persischen Eroberers, den er als willkommenen Bundesgenossen der Christen beim inbrünstig ersehnten Kreuzzug gegen die Türken betrachtete; die scharfe Zuspitzung gegen den Papst erhielt das Schriftchen erst später¹.

Im Sommer des Jahres, in dem Lemaire seinen Wohnsitz in Dôle erwählte, tauchte daselbst ein junger Mann von dreiundzwanzig Jahren auf, dem sein Ruf als Eingeweihter der geheimen Wissenschaften vorausgegangen war, und fing an ohne Lehrauftrag öffentliche Vorlesungen zu halten, zu denen er bald die ganze Stadt, Senatoren, Professoren, Doktoren, zog. Der Gegenstand der Vorträge war Reuchlins Buch *de Verbo mirifico*; der Alle bezaubernde

¹ Oeuvres III, 199—219. Herausgegeben wurden die Gestes im Anhang an den *Traité de la difference des Schismes et des Conciles* 1510. — Ueber Isma'il s. Müller, der Islam II, 347. (Oncken, Allg. Gesch. II, IV). Den versprochenen Bericht über die Einnahme von Oran hat Lemaire nicht gegeben.

Lehrer Henricus Cornelius Agrippa, ein offener, feuriger Geist, aber ein bis zur Haltlosigkeit unruhiger Kopf. In Köln geboren und bis zum Magisterium vorgebildet, hatte er sich in Paris mit den verschiedensten Studien befasst, war dann einige Zeit auf Abenteuerreisen gewesen, bevor er sein Glück in Dôle versuchte. Aller Wahrscheinlichkeit nach hat Lemaire nicht versäumt, den glänzenden Redner zu hören, ja man könnte vermuten, dass er derjenige war, der ihm das Anerbieten machte, eine von ihm gehaltene Lobrede auf Margareta in das Französische zu übersetzen, derselbe, dem Agrippa die Gunst des königlichen Hofmalers Perreal verdankt¹. Agrippa selbst erinnerte sich seiner noch zwanzig Jahre später, als er in das früher von ihm bekleidete Amt eintrat. „Durfte nicht mein ehemaliger Vorgänger, Johannes Lemaire aus Bavay, als er das Amt eines Indiciarius bekleidete, bald in Italien, bald in Gallien und Frankreich weilen, und bezog trotzdem stets und überall seinen Gehalt?“ so fragt er in einem Gesuch an Maria von Ungarn, und das sind sicherlich Erinnerungen aus dem Jahre 1509, wo Lemaire eben in Südfrankreich ansässig ge-

¹ H. Cornelius Agrippa, *Epistolae* I, 15. cf. I. 16 und I. 17. Möglicherweise wäre er auch der, welcher ihn dem Erzbischof von Besançon empfohlen hat. Ep. I, 13. 14. Vgl. Anhang V.

² «Nonne olim praecessor meus Johannes Marius Belga indiciarii munere functus, nunc in Italiam, nunc in Galliam et Franciam immorabatur, semper ubique suo fretus stipendio?» Epist. VII. 21.

worden und kurz vorher von seiner italienischen Reise zurückgekehrt war. Im Frühjahr musste der jugendliche Hitzkopf Dôle wieder verlassen, er ging nach London und von dort über Köln nach der Lombardei, wo er bis 1518 blieb, bis 1520 war er dann in Metz, bis Januar 1524 in der Schweiz; erst dann kommt er nach Lyon als Leibarzt der Königin-Mutter, Luise von Savoyen, und bleibt daselbst nach Aufgabe seiner Stellung bis Ende 1527; nach einem mehrmonatlichen Aufenthalt in Paris siedelte er nach den Niederlanden über¹. Er kann also nur in Dôle im Jahre 1509 mit Lemaire zusammengetroffen sein. Später hat sich ihre Lebensfärte nicht mehr gekreuzt, und das war wichtig festzustellen, weil es bei einem polemischen Ausfall Pierre de Saint-Julien eingefallen ist, Lemaire und Agrippa trotz des Altersunterschiedes von vierzehn Jahren zu einem Freundespaare zu vereinen, und diese unbelegbare Behauptung Lemaires Biographen trotz ihrer inneren Unwahrscheinlichkeit bestochen hat².

IX.

Endlich trat der längst angekündigte erste Band der *Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye* vor die Oeffentlichkeit. Im Jahre 1500

¹ Cf. Aug. Prost, Corneille Agrippa, sa vie et ses oeuvres, 2 vol. Paris 1881—82.

² P. de S.-Julien, de l'origine des Bourguignons, Paris 1681. p. 389. Wir kommen später noch einmal auf die Stelle zurück.

in Angriff genommen, unter wechselvollen Lebensverhältnissen gefördert, war das umfassende Werk allmählig auf zwei und drei Bücher angewachsen; das letzte freilich bedurfte noch einer gründlichen Uebersetzung. Einstweilen ging das erste unter den Auspizien Margaretas von Oesterreich und den Frauen französischer Zunge zugeordnet versuchsweise von Stappel.

Der Verfasser hatte sich vorgenommen, den ehrwürdigen Ursprung der Herrscherhäuser sowohl des keltischen als des belgischen Galliens darzuthun; zu dem Behufe wollte er zunächst die minder bekannten Einzelheiten der trojanischen Geschichte, die noch Niemand ausführlich und zusammenhängend behandelt hatte, nach den besten Quellen erzählen, alsdann die Besiedelung Europas durch die Prinzen trojanischer Abkunft schildern, und zum Schluss die trojanische Abstammung der Türken sowie alle Unternehmungen und Kreuzfahrten der europäischen Fürsten zur Wiedereroberung ihrer kleinasiatischen Erblande besprechen. Neuheit des Stoffes und Würde und Zuverlässigkeit der Gewährsmänner sollten seine Erzählung empfehlen; nebenbei freute er sich, der französischen Sprache ein Denkmal zu setzen, der Sprache, die die Italiener mit Unrecht barbarisch nannten, während sie im Gegenteil zu einer der elegantesten geworden war und sich der grössten Beliebtheit an allen Fürstenhöfen erfreute.

Die beiden ersten Bücher, welche zuerst vollendet waren, sind der Geschichte Trojas gewidmet; der Krieg, den Helenas Entführung heraufbeschwor, und der Untergang der Stadt wird im zweiten erzählt; den Inhalt des ersten bildet die Vorgeschichte. Dieses erste Buch zerfällt in zwei Teile, welche nicht bloß dem Gegenstande nach, sondern auch nach Quelle, Auffassung, Erzählungsweise und Wert grundverschieden sind: der erste bringt die Geschlechtsreihe der Vorahnen Trojas von Noah bis auf Priamus, der andere das Leben des jungen Paris bis zu seiner Wiederaufnahme ins elterliche Haus.

Die Kenntniss der nachsintfluthlichen Weltgeschichte verdankte Lemaire den Altertümern des Dominikaners Johannes Annius von Viterbo. Da war ihm Merkur in einer eigentümlichen Verkleidung erschienen. Im Jahre 1498 waren die *Antiquitatum variarum volumina XVII* veröffentlicht worden: ein abgeschmacktes Machwerk, das an einem Gerippe trockener Annalen, mit Hülfe eines weitschichtigen Kommentars ein neues Bild der Weltgeschichte aufzubauen vermeinte; die mythischen Heroen der Griechen sind darin mit den legendarischen Stammvätern der Genesis durch razionalistisch-phantastische Auslegungen auf das abenteuerlichste verquickt, in der Absicht, die in Nacht getauchten Jahrhunderte der Urgeschichte mit bestimmten Namen und Jahreszahlen auszufüllen. Als Vorbild diente

Fulgentius Plauciades, als Hauptquelle Diodorus Siculus nebst einigen Stellen aus Virgil, Propertius u. A.

Es war ein bedauerliches Missgeschick für Lemaire, dass er auf diese traurige Fälschung verfiel und ihr Glauben beimass; er liess sich aber durch die vorgeschützten Namen des Chaldäers Berosus und des Aegypters Manethon blenden. Immerhin hat er alles Mögliche aus seiner Vorlage gemacht: die annalistischen Berichte hat er in sachlichen Zusammenhang gebracht und gelegentlich die Früchte seiner umfassenden Belesenheit verwertet.

Die Erzählung beginnt mit der Sintflut, welche das lasterhafte Geschlecht der Riesen vernichtete. Allein aus der Flut gerettet, sinnt Noah-Janus mit den Seinen zunächst auf Neubevölkerung der Erde; der rasch entstehenden Menschheit gibt er nach Vermögen tugendhafte Fürsten und macht zu dem Zwecke mehrere Reisen um die Welt. Die Schlechtigkeit ist nicht ganz von der Erde geschwunden, alle Laster leben wieder auf in Cham-Zoroaster, dem ersten Zauberer. Osiris, dessen Sohn und einziges gute Werk, macht sich verdient durch die Erfindung des Ackerbaus und die Bekämpfung der Titanen, die allenthalben die Menschen bedrücken; nachdem er von seinem Bruder Typhon ermordet worden ist, setzt sein ältester Sohn Herkules Libyus dieses Werk fort. Herkules ist der Stamm-

vater aller Fürstengeschlechter: nachdem er in Asien einen Sohn Tuscus gezeugt, wirbt er auf seinen Farten um die riesenschöne Königstochter Galatea von Gallien, deren Ahnenreihe in gerader Linie bis Japhet aufstieg. Von seinen vielen Reichen weist Herkules Italien seinem Sohne Tuscus, Gallien Galateus zu. In der fünften Generation vereinigt Jasius beide Länder wieder in einer Hand, er fällt aber dem Neide seines Bruders Dardanus zum Opfer. Dardanus wird flüchtig und gründet ein neues Reich auf kleinasiatischem Boden: hier herrschen seine Nachkommen, während in Gallien eine andere Linie aus Herkules Geschlecht auf den Thron steigt. Zur Zeit der ersten Zerstörung Trojas unter Laomedon ist die Zahl der gallischen Könige in fortlaufender Reihe zum dreiundzwanzigsten gelangt.

Soweit folgt Lemaire Berosus und Manethon und ihrem Commentator. Dieses traurige Durcheinander von abgerissenen Erzählungen und dünnen Stammbäumen füllt die Kapitel II—XVIII aus. Mit besonderer Liebe hat der Verfasser die Geschichte Noahs behandelt; er versäumt nicht, die Entdeckung der Weinrebe, ihr Begiessen mit dem Blute des Löwen, Schweines, Lammes und Affen zu erzählen¹, und Noahs Betäubung, in der er von Cham behext wird (p. 22 f.); unbe-

¹ Nach Jacobus Bergomensis, supplementum chroniconum, 1482.

denklich würde Lemaire den Erzvater (mit Verlaub der Kirche) als Heiligen verehren (p. 39): für den Stammvater des dritten Erdteils hingegen verspürt er nur Abscheu; nach ihm scheinen sich die Tartarenhäuptlinge Grosskan zu nennen, während bei frohen Festen die freudige Kinderschaar *Noë Noë Noë* jubelt (p. 42). Auch Osiris und seine Gattin Isis haben seine Phantasie angeregt: auf Grund eines drolligen Irrtums beschreibt er die Wappen, welche Osiris und seine Söhne tragen¹ (p. 48); er weiss auch zu berichten, wie Osiris die Deutschen Korn säen, Bäume pfpflanzen, Reben pflanzen lehrte, *et là ou le terroir n'estoit point ydoine à porter vin, il leur aprint à faire un bruvage d'orge d'assez bon goust lequel il nomma cervoise, du nom de sa sœur, surnommée Ceres* (p. 50); das geschah zur Zeit des Königs Gambrivius. Und weil immer von Riesen die Rede ist, beruft sich Lemaire auf einen von Boccaccio berichteten Fund auf Sicilien; von Geschlecht zu Geschlecht nehmen eben die Menschen ab und werden wohl am Ende der Welt Zwerge sein (p. 56). Herkules Liebschaft mit Galatea fängt wie eine Riesenidylle an, zerläuft aber bald in Nichts. — Ausser diesen ein-

¹ Eigentlich sind es die Thierköpfe der Aegyptischen Götter, welche die Verwechslung verursacht haben. Lemaire hat die Dissertation des Anniius, Antiq. f. XXVII, missverstanden, oder falsch ausgelegt, um zu zeigen: que l'usage des blasons est de merveilleuse antiquité. Vgl. cap. XVI. den Adler des Jupiter als Flaggenschmuck gedeutet.

zelen Einfällen oder freien Ausschmückungen fügt Lemaire den Angaben des Annius eigentlich nur Geographisches bei, wofür er ein besonderes Interesse hatte. Im übrigen hat er sich durch die razionalistische Verzerrung der alten Sagen und Legenden, auf die die Fälschungen seines Gewährsmanns hinausliefen, durchaus bestricken lassen, wurde er doch auch durch Boccaccios Genealogie der Götter in dieser Auffassung bestärkt¹.

Diese unpoetische Anschauungsweise war ursprünglich Lemaire fremd gewesen; beim ersten Entwurfe der *Singularitez de Troye* konnte von jener apokryphen Geschichtserweiterung noch nicht die Rede sein; denn erst bei einer seiner Romreisen, womöglich erst bei der letzten, 1508, fielen ihm die *Antiquitates variae* in die Hände². Auf diese Weise konnte er zwar an die Spitze des Werkes diese Kapitel setzen, die wir nur mit Verdruss und Bedauern lesen; die bereits ausgearbeiteten Abschnitte im Sinne seiner neuen Gewährsmänner umzuschreiben oder sie überhaupt fallen zu lassen, dazu fehlte ihm die Zeit oder die Lust; sein kritischer Sinn nahm überdies am inneren Widerspruch, der dadurch

¹ Vgl. z. B. p. 107 sq. die Auslegung der Sage von Ganymedes.

² *Illustrations III. Oeuvres II*, 268. «de laquelle communication . . . je m'ose bien vanter sans arrogance avoir esté le premier inventeur, quand j'euz recouvré les oeuvres dudit commentateur à Rome.»

entstand, keinen Anstoss, mit einigen moralischen Deutungen half er sich darüber weg. Dank diesem Mangel an Folgerichtigkeit hat der zweite Teil des ersten Buches sein naives Gepräge und seine poetische Frische behalten.

Den Uebergang zum zweiten Teil bildet Kap. XIX; es macht uns bekannt mit Bavo, dem späteren Gründer von Bavay, und seinem Vetter Priamus, der Troja wieder aufbaute. Die übrigen 25 Kapitel des Buches sind der Kindheit des Paris gewidmet.

Paris' Erziehung unter den Hirten und seine Jugendliebe zur Nymphe Oenone bilden eine anmutige Idylle und sind von Lemaire mit plastischer Anschaulichkeit und dem ihm eigenen Schwung der Rede erzählt worden. Die dichterische Leistung ist dabei um so bedeutender, als die eingehende Ausschmückung der Einzelheiten in ihrer gefälligen Darstellung und Lebenswahrheit eigene Erfindung ist. Drei Heroiden Ovids und die Skizze einer dramatischen Auf- führung bei Apuleius haben die Umrisse abgegeben, nach denen Lemaire sein Hirtengemälde ausgeführt hat¹.

Hekuba hat im Traume eine lodernde Fackel gesehen, die einheimischen Seher und der del-

¹ Ovidii Heroides, Ep. V. Oenone Paridi, XVI. Paris Helenae, XVII. Helena Paridi. — Apuleius, Metamorphoseon l. X, c. XXX—XXXIV. der Urteilsspruch des Paris als Pantomime dargestellt. An letztere Quelle würde man kaum denken, wenn Lemaire sie nicht selbst angäbe. cf. Oeuvres I, 272.

phische Gott haben prophezeit, dass das Kind, dessen Geburt erwartet wurde, den Untergang der Stadt verursachen würde. Es ist beschlossen, den Knaben auszusetzen; er ist aber so schön, wie er zur Welt kommt, dass die Mutter sich nur zu leicht durch das Zureden ihrer Hofdame bestimmen lässt, sein Leben zu schonen. Das Kind wird einem Hirten am Berge Ida anvertraut und wächst, ohne seine Eltern zu kennen, unter den Hirtenkindern auf. In jenen behaglichen Aufzählungen, die Rabelais in seinem Gargantua parodiert hat, doch nicht in ermüdender Breite oder mit pedantischer Trockenheit, sondern in gemüthlichem Eingehen auf die Poesie des Kleinlebens, beschreibt Lemaire seine Kinderspiele: hier sehen wir ihn sich tummeln, laufen, springen, schwimmen, Steine schleudern, Hirtenflöte blasen, Bogen schießen; bald ist er der Führer seiner Gespielen beim Erhaschen der Vögel und des kleineren Getiers des Waldes; dann folgen ungestümere Uebungen, unter denen seine Gliedmassen zu schlanker Fülle auswachsen, so dass nicht nur die Mädchen des Dorfes ihn gern zu Tanz und Gesang auffordern, sondern auch die Nymphen und Feen ihn aus ihren Verstecken mit Wohlbehagen und bald mit stillem Verlangen bewundern. Unterdessen wird er von seinem Pflegevater in der Schäferei unterrichtet; der ehrwürdige Greis kann das Lob des Hirtenstandes nicht warm genug erheben: der Schäfer scheint

ihm einem Feldherrn gleich zu sein, seine Heerde einer Armee, wie er in humorvollem Vergleiche ausführt. Zum Jüngling herangewachsen wagt sich Paris auch an das grössere Wild, und bald gibt es kein Tier mehr im Gebirge, das er nicht siegreich bestünde. Auch in der Männerschlacht seine Kraft und Unerschrockenheit zu bewähren, findet er Gelegenheit bei einem Raubanfall benachbarter Hirten; mit der ihm folgenden Jugend eilt er den beutebeladenen Plünderern nach und rächt die erlittene Unbill glänzend an ihnen.

Kurz nach dieser Heldenthat, für die er den Namen Alexander erhielt, war Paris eines Tages an einer Quelle eingeschlummert. Beim Erwachen sieht er sich von lauschenden Nymphen umringt, er springt auf, holt eine der Fliehenden ein, nötigt sie durch Bitten zu einem längeren Gespräch, in dem sie ihm seine königliche Abkunft entdeckt. Schon längst hatte die Nymphe Pegasis Oenone den schönen Paris Alexander zu ihrem Geliebten ausersehen; wie nun auch in des Jünglings Brust ungewohnte Gefühle wach werden, kann sie seinem Liebesdrängen nicht länger widerstehen; als die Sonne sank, führte sie Paris als seine Frau in seine einfache Hütte ein. Mit besonderem Wohlgefallen hat Lemaire diesen bukolischen Liebesroman ausgemalt; es lässt sich schwer in kurzen Worten ein Begriff geben von der Anmut der Schilderungen, von der Naivität, mit der sich in den Reden der Ton

gewählter Höflichkeit und ländlicher Einfachheit paaren, von der Lebensfülle, mit der Lemaire die alte Halbgötter- und Menschenwelt hervorzaubert, von der Meisterschaft, mit der er die Prachtentfaltung der Natur mit dem Weben menschlicher Gefühle sich verschlingen und zusammenwirken lässt, von der jugendlichen Glut, mit der er die natürliche Zuneigung zweier einfacher Gemüter geschildert hat. Losgelöst von den späteren Zuthaten und den moralisierenden Einschiebseln, vertrüge Lemaire's Idylle wohl den bescheidenen Vergleich mit dem Hirtenroman von Longus; Paris und Oenone würden unzweifelhaft neben Daphnis und Chloe noch heute ihre Liebhaber und Verehrer finden, und die bedeutend gekürzten *Singularitez de Troye* allgemein als ein Meisterwerk der naiv-gelehrten Erzählungskunst des XVI. Jahrhunderts bewundert werden.

Jetzt wechselt die Szenerie; aus der ländlichen Stille sehen wir uns mitten unter die höheren Götter versetzt, welche auf dem Berge Pelion die Hochzeit des Peleus mit Thetis feiern: eine schöne Gelegenheit für Lemaire, seine Gelehrsamkeit leuchten zu lassen, und zugleich ein vortrefflicher Anlass, die volle Farbenpracht seiner Beschreibungskunst zu entfalten. Mit der höheren Aufgabe hebt sich auch sein Stil; der Dichter vergisst nicht, dass er neue Vorwürfe für den Maler schafft: seine Schilderungen sind Entwürfe zu grossartigen Wandgemälden. For-

dert nicht jenes Festmahl der Götter auf dem breiten Bergesrücken, wo Flora ihren duftenden Blument Teppich ausgebreitet hat, wo die Hymniden ihre natürliche Lauben schlingen, wo die Naiden ihre Quellen springen lassen, Pinsel und Farben heraus? Soll der Maler nicht begeistert werden durch jenen Jupiter auf dem Herrscherthron, der die Wolken mit dem Glanze seines Antlitzes erleuchtet; jenen Mars, der kaum vom blutbespritzten, erzbeschlagenen Wagen gestiegen, von den Damen empfangen, seiner Waffenrüstung entledigt, mit Rosenwasser begossen und in eine angenehme Unterhaltung hineingezogen wird; jenen Bacchus, der seinen schweren Humpen ein Mal um das andere füllen lässt, um den Göttern vor- und nachzutrinken, dem aber keiner ohne Schaden Bescheid thun kann? Das Göttermahl ist ein grosses Hoffest; alle Hofchargen sind zur Stelle: Priapus versieht die Küche mit Grünem und bereitet die Saucen; Vulkan hat die Aufsicht über das Tafelgerät; Vorschneider sind die jüngst unter die Gestirne verrückten Perseus und Jason, letzterer mit dem göttlichen Orden des goldenen Vliessens geschmückt; Schenken sind Hebe und Ganymed. Zum Schlusse des Essens singen die Sirenen so süß, dass mancher beim ungewohnten Klang sich vergisst und bei Tische einschläft, und Jupiter selbst, um nicht zu schlummern, die Tafel aufhebt und den Tänzern Pans und den Vorträgen der Musen Raum macht.

Jedermann weiss, wie das Fest verlief, wie der Apfel der Zwietracht der Freude ein Ende machte. Ein neues Bild entwickelt sich vor unsern Augen. Im friedlichen Thale Mesaulon weidete Paris seine Heerde; eben hatte er sein einfaches Mahl, Brod und Datteln, zu sich genommen und ergötzte sich im Schatten am Harfenspiel, als die drei Göttinnen, von Merkur geführt wie ein Kranichzug erschienen und sich vor dem erstaunten Hirten niederliessen. Es beginnt ein Wettkampf der Reden und Versprechungen, der nicht blos eine oratorische Musterleistung darstellen soll, sondern einen tieferen moralischen Hintergedanken birgt: Paris steht vor der Wahl zwischen irdischer Macht, Weisheit und sinnlicher Lust; alle Verlockungen der Güter, die sie ihm gewähren können, breiten die Göttinnen mit den leuchtendsten Farben der Rhetorik vor ihm aus. Zu gleicher Zeit schürzt sich der Knoten, der im zweiten Buche seine tragische Lösung finden soll: Paris wird Oenone vergessen, sein eigenes Leben wird verkürzt werden, und mit ihm und durch seine Schuld wird Troja fallen. Es ist um den Hirten geschehen, sobald er die nackte Schönheit der drei Göttinnen zu sehen verlangt, seine Sinne sind bethört, sein Schicksal ist besiegelt und wird in der gestörten Versammlung der Götter von Apollo verkündet. In der Wahl, die Paris trifft, und in dem Verhängniss, das sich daran knüpft,

liegt rein menschlich und dramatisch eine tiefe Lehre, ohne dass Lemaire in einem besonderen Kapitel alle möglichen allegorischen, moralischen, astrologischen Deutungen beizugeben brauchte; freilich hat er diesmal einen nicht zu verachtenden Gewährsmann am Apostel Petrus selbst, nach dem Romane der *Wiedererkennungen*.

Unverzüglich naht die Erfüllung der göttlichen Verheissung. Zur Vermählung des Thrakerkönigs Polymnestor mit Priams Tochter Ilione wird ein grosses Spiel und Turnier vorbereitet. Oenone, welche ihren Gatten seit jener Erscheinung, deren Geheimniss ihr nur halb offenbart ist, in seinem Wesen verändert sieht, Hekuba, die auf eine Gelegenheit lauert, ihren Sohn wieder ins Vaterhaus einzuführen, alles treibt ihn, am Spiele teilzunehmen; nur seine Pflegemutter lässt sich schwer für den Plan gewinnen. In der turnierfrohen Zeit Kaiser Maximilians war Lemaire schon oft Zuschauer grosser Hoffeste gewesen; nach ihrem Muster schildert er die Wettkämpfe in der Skamanderebene mit der umständlichen Genauigkeit, auf die er sich so meisterhaft versteht. Die Fussreise der Hirtenfamilie, ihr Lagern unter dem Feigenbaum, die Musterung der Zuschauer und wie Oenone ihrem Gatten seine hohen Verwandten einzeln bezeichnet, das ist frisch aus dem Leben gegriffen. Dramatisch beflügelt sich die Schlusszene. Paris besteht seinen Bruder Hektor, dieser gerät ausser sich und will

den Hirten töten, Paris rettet sich, indem er sich nennt, der alte Hirte kommt mit den Erkennungszeichen; unter Freudenthränen wird Paris von seinen Eltern anerkannt und Oenone, wie ihre Schönheit es verdient, als Schwiegertochter Priams aufgenommen. Paris stolzes Sehnen ist damit erfüllt und mit dem Auseinandergehen der Gäste schliesst das erste Buch der *Illustrations*.

Lemaire überlässt es seinen Lesern, sich vorzustellen, welche Mühe und Sorgfalt es dem Verfasser gekostet haben mag, seinen umfangreichen Stoff aus so vielen alten Schriftstellern zusammenzutragen, zu sichten und zu einem einheitlichen Ganzen zu verarbeiten, und empfiehlt sich ihrem Wohlwollen mit den beiden Versen aus Lukrez:

*Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem decerpimus aurea dicta*¹.

¹ Nach der Gewohnheit der damaligen Zeit hing Lemaire dem ersten Buche auch einige Briefe an; zuerst einen teilweisen Abdruck des zweiten Schreibens von Fournier an Champier, die Lobrede auf ihn; dann eine Epistola Johannis Regis Parrhisiensis (philosophi atque poetae insignis) an ihn selbst, ein Dankschreiben für einen Auszug über die Germanen aus Jacob von Guise mit einer langen Abschweifung über die Neuerstehung der schönen Wissenschaft, die auch die Nationalsprachen betrifft; der Schreiber hegt grosse Hoffnungen von Lemaire: Novatorem terminorum Apuleium imitaberis, sincerum et brevitatem gaudentem in historia Sallustium, copiosum et fertilem Ciceronem, florentem Plinium; et tu quoque, cum operae precium erit, siccum et jejenum sterilemque Frontonem referes et instaurabis. Haec paucis dixerim, non assentator, sed tua humanitate fretus. Solent enim libera ingenia esse magnifica et quodammodo gaudere benefactorum gloria. — Das Schreiben ist aus Valenciennes datiert. Bene valere te exopto ex insigni Valencenarum urbe. Bene habet nepos tuus qui tuam indolem

X.

Als Lemaire im Begriff stand, den Druck des ersten Buches der *Illustrations de Gaule* abzuschliessen, bedachte er, dass es nicht unschicklich wäre und von den Lesern freundlich aufgenommen werden würde, wenn er den ersten Brief des Grünen Liebhabers, der seit 1505 ungedruckt dalag, dem Bande beifügte. Wohl befand sich die Epistel handschriftlich im Umlauf, und der Dichter hatte jedenfalls selbst dafür gesorgt, dass der Königin von Frankreich — vielleicht während ihres langen Aufenthaltes in Lyon — eine Abschrift vorgelegt wurde. Nun hatte er eben durch einen Brief seines Freundes Perreal an Claude Thomassin, Stadthauptmann von Lyon, erfahren, dass Anna soviel Gefallen an dem Gedichte gefunden hatte, dass sie es noch jetzt gelegentlich anführte. Dieser hohe Beifall war es, der ihn bewog, den ersten Brief in Druck zu geben, und ihn anfeuerte, den zweiten zu dichten, jenen Bericht des gestorbenen Sittichs über seine Ankunft im Paradies der seligen Tiere; wir haben gesehen, welch frischen Humor und welche Ueberfülle von Gelehrsamkeit er dabei entwickelte.

videtur redolere. Es folgt dann ein Brief des Predigermönches Petrus Lavinius von Langres an Franz von Rohan, Erzbischof von Lyon, nebst einigen empfehlenden Gedichten desselben, alles in lateinischer Sprache. Man sieht aus dem Briefe und den Versen, dass die Annius entlehnten Stammbäume den grössten Eindruck auf die ersten Leser gemacht haben. Dieser Petrus Lavinius stand später auch mit Cornelius Agrippa in brieflichem Verkehr. — Cf. *Oeuvres* IV, 431 sqq.

Die beiden Episteln widmete Lemaire seinem Gönner dem Hofmaler, damit er sie der Königin als eine bescheidene Gabe und einen Beweis seiner Ergebenheit zu lesen geben könne¹. Perreal hatte viele Verbindungen am französischen Hofe, vielleicht war er selbst in Blois anwesend und hörte dort die freundliche Aeusserung der Königin, die er eiligst seinen Bekannten in Lyon mitteilte.

Wie wir sahen, hatte Lemaire im Vorjahre den Lyoner Künstler im Auftrage Margaretas aufgefordert, Entwürfe für die Grabdenkmäler in Brou zu zeichnen; als dieselben fertig waren, übermittelte er sie auch der Fürstin, und diesmal wahrscheinlich persönlich; denn er war im Verlauf des Sommers 1510 in den Niederlanden. Perreal schreibt am 4. Januar 1511, er habe Lemaire, als er nach Flandern ging, auf seine Frage mitgeteilt; dass die drei Grabstätten zusammen wohl zweitausend fünfhundert Thaler kosten würden, er dürfe aber die hohe Frau nicht damit erschrecken, um keine Verzögerung zu verursachen; und Lemaire klagt am 20. November 1510, der Obereinnehmer von Hennegau habe den geschlossenen Brief Margaretas, in dem ihm ausdrücklich befohlen war, dem Indiziarius mit

¹ Oeuvres III, 1. Jean Lemaire de Belges tres humble disciple et loingtain imitateur des meilleurs indiciaires et historiographes au sien tres singulier patron et protecteur maistre Jean Perreal de Paris, peintre et varlet de chambre ordinaire du roy tres chrestien. A Lyon, le premier de mars 1510.

Rücksicht auf seine Reise und seinen Auftrag den vollen Gehalt für das am letzten September ablaufende Jahr auszubezahlen, nicht beachtet, sondern hochmütig geantwortet, er gebe auf den Inhalt des Briefes nichts; Marnix, der denselben ausgefertigt hatte, habe den Ueberbringer zum Besten gehalten¹.

Es ist begreiflich, dass nach solchen Erfahrungen Lemaire kein besonders festes Zutrauen in die Versprechungen setzte, die man ihm machte, ihn beim Bau von Brou ständig anzustellen und entsprechend zu belohnen². Nichts-

¹ In einer Zahlungsanweisung an Perreal, die am 27. Juli 1510 verifiziert wurde, heisst es à cause des pourtraictz par luy faiz, et qu'il nous a derrenierement envoyez par Jean Le Maire, nostre indiciaire. Charvet, Jean Perreal p. 45. — Perreal schreibt an Louis Barangier, am 4. Januar 1511. «Premierement je vous di que je dis à Maistre Jean Lemaire, quand il ala en Flandres, pour ce qu'il me demandoit que le tout pourroit bien couster deux mille cinq cens escus, c'est à dire les trois sepultures, maiz qu'il ne falloit pas estonner Madame, afin de ne reculer l'oeuvre.» — Lemaire's Brief vom 20. November 1510 bei Stecher, Oeuvres IV, 408. «à cause de mon voyage et commission.» — Lemaire war am 1. März noch in Lyon gewesen, im September ist die Arbeit in den Steinbrüchen von S. Lothain schon im Gange, da Margarethe Anfangs Oktober Muster erhält. Lemaire wird also wohl schon im Juli zurückgekehrt sein.

² Auf diese Reise scheint sich ein Brief Lemaire's zu beziehen, von dem Stecher Oeuvres IV, 402 Anm. 2 nur einen Auszug nach einer Mitteilung von Al. Pinchart giebt: Lemaire schreibt, er habe die patrons et pourtraictz et plattes formes en parchemin in den Händen des Wappenkönigs Toison d'or gelassen. Weiter sagt er: «Madame pourra deliberer cependant s'elle se veut servir de moy en cest affaire et que je soie chief quant à la sollicitation d'icelle avecques recompense et estat condigne et comme on me l'a promis. Mais j'ay grand peine que je ne soie celui qui bat les buissons et ung autre prend les oisillons. S'il est ainsy, il faudra que j'aie patience.»

destoweniger entwickelte er eine grossartige Rührigkeit, der der Erfolg auch nicht fehlte. Durch eifriges Nachforschen entdeckte er den Wert der infolge der Kriege verlassenen Alabasterbrüche von Saint-Lothain bei Poligny, vierzig Kilometer südlich von Dôle in der Herrschaft Salins, die zu Margaretas Leibgedinge gehörte; in alten Urkunden des Klosters Baumeles-Messieurs hatte er gefunden, dass die Brüche seit mehr als zweihundert Jahren in Rufe standen; er wusste, dass Meister Anthoinet von Paris, der doch eigens nach England gereist war, für das Grabmal Philipps des Guten in Dijon weder dem englischen Alabaster noch dem von Grenoble, sondern einzig dem von Saint-Lothain den Vorzug gegeben hatte; ferner hatten ihm die alten Leute der Umgegend, wie er sie ausfragte, bezeugt, dass Ludwig der XI. durch denselben Anthoinet bedeutende Ankäufe hatte machen lassen. Sofort nahm Lemaire die Brüche in Margaretas Namen in Besitz und liess trotz des Murrens der Mönche von Baume ihr Wappen aufpflanzen, indem er sich auf den Rechtssatz gründete, dass alle unter der Erde verborgenen Schätze und Gänge dem Landesherrn gehören. Allein er war noch nicht über die ersten Abraumarbeiten hinaus, als Margareta eine vorgebliche Musterprobe erhielt, woraufhin sie sofort (am 10. Oktober 1510) schrieb, der Stein scheine ihr zur Verwendung bei ihren Arbeiten nicht tauglich, es sollten daher keine

weiteren Ausgaben gemacht, sondern andere Bezugsquellen gesucht werden. Lemaire, der nichts von den zugeschickten Proben wusste, geriet über den Brief in grosse Bestürzung; er berichtete sogleich in einem ausführlichen Schreiben, wie er auf die Alabasterbrüche aufmerksam geworden war und was für Ergebnisse er erzielt hatte; es wurden bereits Blöcke gefördert, die nicht an einem Stücke herauszuziehen waren, und die zerlegt immer noch zwölf Pferde oder vierundzwanzig Ochsen anstrebten. Freilich musste man bis zu den Knien im Wasser arbeiten, trotzdem dass Tag und Nacht gepumpt wurde, und schwebte dabei in steter Lebensgefahr wegen der nachrutschenden Erde. Hätte Lemaire Margaretas Brief an Ort und Stelle erhalten, so hätte er Alles liegen lassen und wäre anderswohin gegangen, um sein Unglück zu beweinen. Denn aus keinem andern Grunde, sagte er sich, wurden jetzt die Steinbrüche herabgewürdigt, als weil er es sei, der sie wieder aufgefunden habe. So war es ihm schon wiederholt gegangen, immer klopfte er die Büsche aus, andere fingen die Vögel¹. So habe man der Fürstin nur berichtet,

¹ Lemaire erwähnt zwei Fälle: erstens sagt er, „quand j'euz mis en avant la prevalue des deniers d'Espagne et que j'avertiz Madame qu'elle perdoit de son douaire mil ou XII^c ducatz par an au moyen des charges du temps du collateral Pyosachz et que le maniemment des dictz deniers fut baillé à ceux qui le faisoient mieulx valoir d'autant en baillant bons pleiges, dont en parfin ne fut riens tenu". Soll es nicht heissen au moyen des changes? Jean Loys de Pyoczasc(o) war colla-

er habe Alabaster in den Salzwerken von Tourmond gefunden, weil man hoffte, er würde sich dabei lächerlich machen. Spuren von Gips habe er entdeckt; um auf Alabaster zu kommen, müsste man zu tief graben, darum habe er sich an das sicherste gehalten und Saint-Lothain erworben. Wenn er nicht wüsste, dass alles, was er sagt, doch missachtet wird, würde er sich anheischig machen, seiner Herrin einen ganz hervorragenden Dienst zu leisten. Zu einer Arbeit, wie die bei den Salzquellen, brauchte man einen Mann, dem es nicht um eigenen Gewinn zu thun sei, sondern um die Ehre und um das Ansehen des Fürsten, einen, der Mathematik und Geometrie theoretisch wie praktisch beherrschte, um die Höhe des Bodens und das Gefäll des Wassers zu messen und Maschinen anzufertigen, mit denen man ohne viel Leute und Ausgaben beträchtliches leisten könnte. In den Salzwerken habe er Keinen gefunden, der dies sonderlich verstünde; Margareta besitze aber an Perreal einen Mann, der reich sei an Wissen, Freunden.

teral du magnifique conseil, resident avec le duc de Savoye, et administrateur des finances de Madame Marguerite duchesse de Savoye, wenigstens bis 1504,5 cf. Quinsonas l. c. III. n^o XVI. — 'Et de reschief quand madame commença son bastiment de Brouje y feiz prouffit de plus de IIII^m livres au pris fait par l'advertissement d'envoyer querir des maistres massons partout.'. Das würde zu dem doppelten Kontrakt stimmen, einer vom 23. April 1505 mit fünf Accordarbeitern von Bourg, der andere vom 7. April 1506 mit zwei andern Maurermeistern. Cf. Charvet l. c. p. 48.

Erfindungsgabe, Unternehmungslust, Ehre, Vermögen und Ansehen, und ihr zu Liebe gern zu diesem Geschäfte erbötig wäre. Und wenn man sie über die Betriebsamkeit, mit der Lemaire die Arbeiten in den Brüchen geleitet hatte, wahrheitsgetreu unterrichtet hätte, so könnte sie sich denken, dass auch er es wohl wagen würde, Grösseres zu unternehmen, wenn man ihn nur verwenden wollte. An einem Festtage sei er einmal mit fünfzehn oder sechzehn seiner Gesellen zu dem Salzwerke hinübergangen und habe in einer Viertelstunde mehr Wasser ausgepumpt, als die dortigen Arbeiter sonst an einem Tage; es herrsche dort eine grosse Lässigkeit. Da Lemaire nun einmal im Zuge ist, bringt er noch drei weitere Beschwerden vor: zuerst war er bei der Verwesung einer Pfründe in Dôle trotz der mündlichen Zusage Einem, der nie etwas geleistet hatte, zu Liebe übergangen worden; ferner war der Befehl, dass die Klosterbrüder von Brou ihm und den Bildhauermeistern das alte Gebäude einräumen sollten, wieder zurückgenommen worden, so dass er noch immer im Gasthofe wohnen musste; endlich hatte der Obereinnehmer von Hennegau, wie wir sahen, sich geweigert, ihm seinen Gehalt zu bezahlen¹.

Lemaires Schreiben ist ein leidenschaftlicher Herzenserguss, aber mit dem Geschicke eines

¹ Lemaire an Margareta, Bourg en Bresse, den 20. November 1510. Oeuvres IV, 396—409.

gewiegten Schriftstellers eingeleitet. Keine andere Urkunde gibt uns ein so lebhaftes und bewegtes Bild von seiner praktischen Thätigkeit; keine lehrt uns seine Betriebsamkeit und seinen Eifer für den Dienst seiner Herrin mehr schätzen. Sein rücksichtsloses Vorgehen bei Anlässen, wie denen, die er anführt, mag ihm die Feindschaft derjenigen, deren rechtliche oder unrechtliche Interessen dabei verletzt wurden, leicht zugezogen haben; er selbst scheint die Zurücksetzung, die er empfindet, auf tiefere Gegensätze in Margaretas engerer Umgebung und in ihren eigenen Neigungen zurückzuführen; je suis certain, Madame, sagt er mit etwas dunkeln Ausdrücken, que si quelque autre qui eust eu *port de sa nation* envers votre excellence, eust esté inventeur et executeur d'un tel service, il en eust fait un grand cas. Mais le proverbe commun dit que toujours a povres gens menue monnoye.' Es spricht sich in diesen Worten das bittere Gefühl des Mannes aus, der weiss, was er leisten könnte, und dabei sieht, dass er den hochadligen Vertrauten der Fürstin gegenüber doch nur ein untergeordnetes Werkzeug bleiben wird; des ergebenen Dieners, der empfindet, dass der Widerstreit der politischen Strömungen eine allmälige Entfremdung zwischen dem Lande und der Statthalterin herbeiführt; vielleicht will Lemaire eine bestimmte Person andeuten, durch

deren Missgunst und Einfluss er sich bedroht glaubt¹.

Am 10. Oktober waren auch die Verträge über die Bildhauerarbeiten für die Grabmäler von Brou abgeschlossen worden und Lemaire hatte seinen Neffen nach den Niederlanden geschickt, um Margareta mündlich Bericht zu erstatten. Die getroffene Uebereinkunft fand aber keine Billigung und der Brief, den Margareta darüber an Lemaire und ihren in Burgund anwesenden Geheimschreiber Barangier schrieb, liess beide befürchten, dass sie ernstlich erzürnt sei. Wir haben einen langen Brief, den Perreal am 4. Januar 1511 an Barangier schrieb, um seinen Standpunkt zu verteidigen: die zwei Hauptpunkte sind der Wert des Alabasters, dessen geringer Härtegrad, wenn er frisch gebrochen ist, eine natürliche Eigenschaft und kein Fehler ist, und die Redlichkeit der abgeschlossenen Verträge. Der Alabaster findet bereits Absatz, der Geifenwirt in Lyon hat zwei oder

¹ I^o Die Oberaufsicht über die Salzwerte von Salins (ich weiss nicht, ob die von Tourmond mit eingeschlossen waren), das Amt, das Lemaire's Ehrgeiz gereizt hätte, wurde im April 1512 dem Präsidenten von Bresse, Laurent de Gorrevod, verliehen. Le Glay, Corresp. II, 1. II^o Margareta wurde bedrängt durch den Gegensatz der niederländischen einheimischen Politik, welche den Anschluss an Frankreich festhalten wollte, und derjenigen, die das Interesse ihres Vaters des Kaisers und ihres Neffen des Thronerben von Spanien vertraten. III^o Lemaire bezeichnet später selbst Diego Flores, den Schatzmeister Margaretas, als denjenigen, dem er seine Entsetzung verdankt.

drei grosse Blöcke nach Tours verkauft, wo Michel Coulombe das Grabmal eines Bischofs daraus hauen will¹. Da Barangier im Begriff ist, nach Dijon zu gehen, wird er in der Rechnungskammer finden, woher der Alabaster für die Gräber der Herzöge von Burgund bezogen worden ist, und was er gekostet hat. Bei den Verträgen mit dem Bildhauer Thibault von Salins hat Perreal allerdings seine Nebengedanken; er glaubt nicht, dass Thibault im Stande sein wird, das zu leisten, wozu er sich verpflichtete; von vornherein ging seine Absicht dahin, den berühmten Michel Coulombe, der das Grabmal des Herzogs Franz des II. von Bretagne, des Vaters der Königin, gemeisselt hatte, für die Denkmäler von Brou zu gewinnen. Da Margareta betreffs des Stoffes, der verwendet werden sollte, noch unentschieden war, empfiehlt ihr Perreal den weissen Marmor von Genua und den schwarzen von Lüttich, welche beide in Nantes Verwendung gefunden hatten; denn Alabaster sei nicht so dauerhaft wie Marmor, und gegossenes Metall zu roh in der Ausführung. Dieser Rat des Künstlers scheint für die Denkmäler von Brou befolgt worden zu sein².

Den Gedanken, Thibault durch einen besseren Künstler zu ersetzen, liess Perreal nicht fallen.

¹ Nach B. Fillon ist es offenbar das Grabmal des Bischofs Guillaume Gueguen von Nantes.

² Perreal an Barangier, Lyon, den 4. Januar 1511. Charvet 1. c. p. 57—67. Derselbe an Margareta, ibid. 68—71.

Am 30. März schreibt er von Blois an Barangier, der wieder nach den Niederlanden zurückgekehrt war, Coulombe habe sich ihm zu Liebe bereit erklärt, die Arbeiten mit seinem Neffen zu übernehmen, und er verlange keine anderen Bedingungen als die, welche mit Thibault verabredet worden waren. In der Zwischenzeit hatte er auf Margaretas Ansuchen einen Plan für die neben das Kloster zu bauende Kirche entworfen, mit grossem Kopfzerbrechen von wegen der Erfindungen und Verzierungen, wie er wiederholt betont. Für die Steinbrüche, fügte Perreal hinzu, müsste Jemand gefunden werden, um Lemaire zu ersetzen, der jetzt gerade, wo man Alabaster in Menge brauchte, sehr vermisst werde¹.

Lemaire hatte das Unglück gehabt, den rechten Arm zu brechen, und infolge der Unzulänglichkeit der wundärztlichen Behandlung war die Hand erkrankt, so dass er sich in Lyon mit schweren Kosten pflegen lassen musste. Am 2. Mai musste er seine Briefe noch schreiben lassen und konnte nur den Namen unterzeichnen. Seine Krankheit hatte ihn gehindert, das Buch des Papstes Pius, *de miseria curialium*, wie er versprochen hatte, zu übersetzen²; als Ersatz schickte er dem Geheimschreiber Marnix Alain

¹ Perreal an Barangier, den 30. März 1511. Stecher *Oeuvres de J. Lemaire*, IV, 377. Die Adresse fehlt; es ist aber kein Zweifel möglich, dass Barangier der Adressat ist.

² Ein Gegenstand, der ganz seiner Stimmung entsprach!

Chartiers Curial, den er ebensohoch, wenn nicht höher schätzte, als das Buch des Papstes. Während er sich pflegen liess und nicht schreiben konnte, hatte er aber, um keine Zeit zu verlieren, zwei eigene Bücher drucken lassen, die Margareta zu Ehren ihr Wappen tragen sollten; er hoffte sie bis Ende der Ostermesse fertig zu sehen. Was Lemaire längst befürchtet hatte, war auch eingetreten; durch den Einfluss des Schatzmeisters Diego Flores oder eines Andern war ihm sein Amt als Geschäftsführer beim Errichten der Grabmäler in Brou entzogen worden unter dem Vorgeben, der Alabaster sei nicht gut und die eingegangenen Verträge zu kostspielig. Auf beide Punkte mochte Barangier auf Grund dessen, was er in der Rechnungskammer zu Dijon gefunden hatte, bereits geantwortet haben, seinerseits beabsichtigte Lemaire ausführlich darüber zu schreiben, wenn er die Bücher schicken würde¹.

So war also Lemaire unterlegen, bei der Fürstin stand er in Ungunst und seine ehrgeizigen Hoffnungen und seine Aussichten auf eine feste Lebensstellung hatten sich noch einmal zerschlagen.

XI.

Die Bücher, welche Lemaire im Frühjahr 1511 während seiner Krankheit drucken liess, sind unzweifelhaft die verloren gegangene kurz-

¹ Lemaire an Jan von Marnix, Lyon, den 2. Mai 1511. *Oeuvres* IV, 381.

gefasste Geschichte der Kreuzfahrten und die berühmte Streitschrift vom Unterschied der Kirchenspaltungen und Kirchenversammlungen.

Den *kurzen Abriss der Geschichte der Kreuzfahrten* erwähnt er in der ebengenannten Streitschrift als ein von ihm zusammengetragenes Werk¹; er ist spurlos verloren gegangen; denn er hat nichts zu thun mit der Schrift, welche Jean le Feron in seinem Buch von den Wappenkönigen und Herolden als Abhandlung von der Eröffnung des heiligen Grabes erwähnt, und die nichts anderes ist als der Geleitsbrief des Sultans, von dem gleich die Rede sein wird². Auch sind die von Lemaire wiederholt versprochene Genealogie und Thaten der Türken und die Beschreibung ihres Landes keine Fortsetzung des besagten Abrisses oder des Geleitsbriefes, sondern sie waren dazu bestimmt, den Abschluss der Illustrations de Gaule zu bilden. Ursprünglich sollte das dritte Buch ausser den Stammtafeln der europäischen Fürsten trojanischer Abkunft noch die Geschichte der Nachkommenschaft des Turcus und sämtlicher von den Herrschern Europas gegen sie gerichteter Meerfahrten und Unter-

¹ Cf. Oeuvres III. 288. 'un recueil sommaire de tous les passages, en une autre oeuvre par moy compilee'.

² Jean le Feron, Traité de la primitive institution des rois, heraults et poursuyvans d'armes, Paris 1555. f^o 39. Vgl. Oeuvres III, 224. J. le Feron hat auf eigene Faust einen empereur de Constantinople geschaffen. Dass Montjoye eine Nachricht in drei Tagen von Mailand nach Blois gebracht, ist nicht aus Lemaire entnommen.

Becker, Jean Lemaire.

nehmungen enthalten; später zeigte es sich, dass der Stoff für ein Buch zu umfangreich war und der letzte Teil blieb für ein viertes vorbehalten, das aus anderen Gründen nie erschien. Als nach der Veröffentlichung des ersten Buches der Druck der Illustrations in ein gewisses Stocken kam, scheint Lemaire die Materialien, die er zu jenem letzten Teil gesammelt hatte, vorläufig für ein Kompendium verwertet zu haben. Gerade damals sammelte und arbeitete er eben an jenem Abschnitte seines grossen Werkes. In den zuletzt entstandenen Stücken des ersten Buches kündigte er bereits das Werk über Griechenland und die Türkei an, welches nichts anderes ist als das beabsichtigte letzte Buch der Illustrations; es sollte unter anderem von Samos, Armenien, dem Tartarenkhan reden¹. Im zweiten Buche, das Mai 1512 erschien, verweist er auf dasselbe als ein vollendetes Werk, in dem der Leser ausführlichere Auskunft finden kann z. B. über Penthesilea und das Reich der Amazonen, oder über die Insel Cytherea, wo Philipp von Ravenstein nach seinem Schiffbruch so schlecht ankam².

Die zweite Schrift, *vom Unterschiede der Kirchenspaltungen und Kirchenversammlungen und vom Vorzuge der Versammlungen der gallikanischen Kirche*, verdankt ihre Entstehung der

¹ Illustrations I. Oeuvres I, 21. 42. 95.

² Illustrations II. Oeuvres II, 45. 183. Cf. *ibid.* 103. Vgl. den Schluss des 1. und des 3. Buches und im dritten Buche Oeuvres II, 315.

Schwenkung der päpstlichen Politik, welche im Jahre 1510 einen neuen europäischen Krieg entflammte. Nachdem Julius der II. alle Anstrengungen gemacht hatte, um Venedig zu demüthigen, richtete er nun seine ganze Kraft gegen das drohend gewordene Uebergewicht Frankreichs. Seine Verbündeten waren Venedig, das er kürzlich vom Banne losgesprochen, die Schweizer, denen Ludwig der XII. die gestellten Forderungen nicht bewilligt hatte, und Ferdinand der Katholische, der durch die Belehnung mit Neapel gewonnen wurde. Maximilian hatte geschwankt, bis er merkte, dass er doch nur hingehalten wurde, und er sich schliesslich zum engsten Bündniss mit Frankreich gedrängt sah. Ludwig, der vor kurzem seinen Ratgeber Georg von Amboise verloren hatte, ging nicht mit der Entschlossenheit und dem Nachdruck vor, mit denen er früher seine Gegner überraschte. Statt der energischen Mittel, die nach Macchiavelli allein zum Ziele führen konnten, versicherte er sich zuerst der Zustimmung des französischen Klerus und begann den Krieg mit den geistlichen Waffen, bevor er zu den weltlichen griff. Im September vereinigte er die Prälaten und Doktoren seines Reiches zum Konzil in Tours und legte ihnen die Frage vor, ob ein Fürst, der vom Papste unrechtmässigerweise mit Krieg überzogen werde, berechtigt sei, gegen denselben angriffsweise vorzugehen und sich in weltlichen

Dingen seinem Gehorsam zu entziehen. Die Versammlung bejahte die Fragen einhellig und beschloss, eine Gesantschaft der gallikanischen Kirche an den Papst zu schicken, um ihn zu Frieden und Eintracht zu ermahnen, und vertagte sich dann auf den 1. März nach Lyon. Julius liess sich durch solche Vorstellungen in seinem kühnen und rücksichtslosen Vorgehen nicht aufhalten. Ohne sich um das Aergerniss, das er gab, zu kümmern, leitete er persönlich im Harnisch die militärischen Operationen, pflanzte selbst die Batterien auf und ritt durch die Bresche in das eroberte Mirandola ein.

Bei der allgemeinen Aufregung der Geister, welche diese ungewohnten Ereignisse hervorriefen, hielt es Lemaire für seine Pflicht als Indiziarius, das Volk über die Gerechtigkeit der Händel seines Fürsten zu belehren, besonders in einem Falle, wo leicht Jemand an dem Befremdlichen der Sachlage Anstoss nehmen und minder bereit sein konnte, dem Herrscher nach Kräften in seiner guten Sache beizustehen. Zu dem Zwecke wollte er zeigen, dass solcher Zank nichts neues sei, und dass er nur durch Konzilien beigelegt werden könne; dass die Kirchenspaltungen aber meistens von dem geistlichen Oberhaupte ausgingen, die heilenden Kirchenversammlungen hingegen von den weltlichen Fürsten¹. Uebrigens

¹ Prologue de toute l'oeuvre d. h. der vereinigten Schriften: Difference des Schismes et des Conciles, Gestes du Sophy und

hatten ja die in Basel versammelten Väter die Vorteile einer häufigen Wiederholung der Konzilien und den Schaden ihrer Unterlassung ausdrücklich in ihren Beschlüssen ausgesprochen.

Lemaires Schrift zerfällt regelrecht in drei Teile: im ersten soll gezeigt werden, wie die Schenkungen, welche Konstantin, Pipin, Karl der Grosse, Ludwig der Fromme und andere Fürsten der Kirche gemacht, alle verderblichen Laster in derselben erzeugt haben, so dass zur Behebung ihrer schlimmen Folgen die ersten Konzilien berufen werden mussten; der zweite ist den Versammlungen der gallikanischen Kirche gewidmet und soll ihren Nutzen für den katholischen Glauben erhärten; der dritte soll die übrigen Spaltungen von der achten bis dreiundzwanzigsten enthalten und des zukünftigen 24. Schismas Erwähnung thun, das nach den Prophezeiungen das grösste sein wird. Drei Dinge haben vor allem der allgemeinen Kirche geschadet: Herrschsucht, die Mutter der Habgier, die Vernachlässigung der allgemeinen Konzilien und das Eheverbot für die Priester der lateinischen Kirche. Für diese Behauptungen ruft Lemaire drei entscheidende Autoritäten an: Pius den II., Robertus Guaguinus und Platina.

Sauf-conduit du Soudan. In diese Vorrede hat Lemaire die Standrede des Kaisers an den Venezianischen Gesanten Giustignano aufgenommen, als Beleg der Loyalität, mit der Maximilian am Vertrag von Cambrai festhält.

Gleich das erste Schisma ist nach Lemaire durch die Bereicherung der Päpste hervorgerufen worden; die Spaltung, die der Häretiker Novatus betrieb, war blos die Folge davon, dass die 'ersten christlichen Kaiser' Philippus und sein gleichnamiger Sohn dem Papste Fabianus ihre Schätze vermachten, als sie durch Decius in Bedrängniss gerieten. Die folgenden aber sind die Frucht, welche die Konstantinische Schenkung der Kirche einbrachte. Zwar scheint Laurentius Valla die Schenkung 'mit fast unwiderleglichen Gründen' als unächt nachgewiesen zu haben; indessen der gemeine Glauben und der tatsächliche Besitzstand scheinen sie doch zu bestätigen; wie dem auch sei, angesichts der Gefahr, in ketzerischen Irrtum zu verfallen, hält sich Lemaire an die gesündere Ansicht, was ihn nicht hindert, aus der problematischen Schenkung vorläufig die nötigen Schlussfolgerungen für seine These zu ziehen. Mit der unerwarteten Machterweiterung der Kirche hören die Päpste auf, Heilige und Märtyrer zu sein, eine Häresie nach der andern erhebt das Haupt, und während die Kirche durch innere Spaltungen zerrissen wird, dringen die Feinde der Christenheit allenthalben vor. So entstanden bis zu Pipins Zeit sieben Schismen, welche ebensoviel ökumenische Konzilien nötig machten, um die Einheit der Kirche zu retten.

Die Reihe der Kirchenspaltungen unterbrechend, wendet sich Lemaire den in Frankreich

abgehaltenen Versammlungen sowohl der allgemeinen als der gallikanischen Kirche zu; es ist die Lichtseite des von ihm entrollten Gemäldes. Den Glanzpunkt bildet darin das Konzil zu Clermont, wo das Kreuz zum ersten Male genommen wurde; mit Begeisterung übersetzt er die 'elegante' Rede Urbans des II., die wie Donnerschall der Ruf 'Gott will es' begrüßte. Besonders eingehend beleuchtet er dann den Streit Philipps des Schönen mit Bonifazius dem VIII.; denn die damaligen Ereignisse sind ein treues Gegenbild der Vorfälle, um derentwillen er die Feder zur Hand genommen hat. Ueber die Veranlassung und Beschlüsse der letzten Konzilien zu Tours und Lyon schweigt er aber, weil er nicht genau unterrichtet ist und auch keinen Auftrag hat, darüber zu reden; sonst gäben sie Stoff zu einem neuen Traktat, ja zu einem ganzen Buche; für diesmal genügt es ihm zu zeigen, wie die Vergangenheit auf Gegenwart und Zukunft einiges Licht werfen kann.

Der letzte Abschnitt setzt die Skandalgeschichte der Päpste weiter fort, wofür die Zeit der Kämpfe zwischen Kaiser und Kurie und neuerdings die der grossen Konzilien reichen Stoff bieten. Das Thema ist immer das gleiche: die Bosheit, Herrschsucht und Geldgier der schlechten Päpste verursachen alles Unheil auf der Welt. Lemaire selbst wird es bei der Schilderung dieser traurigen Wirrsale unbehaglich, nur der gute Zweck seines Vorhabens

ermutigt ihn fortzufahren; aber um in einen schönen Garten zu kommen, muss man oft durch enge, schmutzige Gassen gehen; man muss die Rosen unter Dornen pflücken und findet das Korn unter der Spreu. Dreiundzwanzig Schismen zählt Lemaire bis zum Basler Konzil; das vierundzwanzigste, das ärgste von allen, der Vorbote des Antichrists, steht noch bevor; mehrere Propheten, Sibyllen, heilige Leute, Astrologen und Mathematiker habe dasselbe prophezeit; an ihre Wahrsagungen will aber Lemaire nur glauben, soweit sie durch die Ereignisse bestätigt werden und die Kirche es erlaubt.

Mit den schwungvollen Schlussworten Alain Chartiers in seinem Buche *l'Exil* fasst Lemaire noch einmal die Substanz seiner Auseinandersetzungen zusammen, und beinahe möchte ich sagen, dass die bittere Klage des alten Meisters das Kraftvollste und Beste an der ganzen Schrift ist; denn abgesehen von der scharfen Polemik gegen die Päpste, zeichnet sie sich weder durch die Kühnheit der Gedanken, noch durch die Feinheit der Form aus. Der Ausfall gegen das weltliche Papsttum ist freilich rücksichtslos und direkt herausfordernd; mit beissender Ironie spricht Lemaire vom 'modernen Pontifex, der ganz marzialisch und widerborstig in seinem Harnisch vom Kriege nicht lassen will, obwohl er ihm ansteht wie einem gestiefelten Mönche das Tanzen. Und doch wird er die Missgeburt

einer neuen Welt nicht erzeugen, wie er glaubt: denn immer werden die Schweine Eicheln fressen, die Eiche wird ihr Laub zur rechten Zeit fallen lassen, und das Holz wird den Gebrauch finden, zu dem es sich eignet. Aber die schöne gestirnte Krone und Jupiters Adler, welches strahlende Himmelskörper sind, werden fest und unbeweglich bleiben am Firmamente, so lange die Welt besteht'. Mit hämischer Schadenfreude vergleicht er Diocletian, der den Fusskuss einführte, 'mit den jetzigen Päpsten, die die barbarische Anmassung der Perserkönige nachmachen'. Oder er übertrumpft den Spott Platinas über 'die Tiara, welche hoch und spitz ist wie eine Kapuze und reich wie eine orientalische Edelsteintruhe'. Im Allgemeinen, zumal in den letzten Teilen, begnügt sich Lemaire mit dem Aufzählen der nackten Begebenheiten. Aber gerade der dogmatische Ton, die Bestimmtheit seiner Argumentierung, die Zuversicht, mit der er die Thatsachen vorbringt und seine Gewährsmänner anführt, die Klarheit der aufgestellten Sätze und die Verständlichkeit der Rede, die volkstümliche oft sprichwörtliche Sprache, unbeschadet des oratorischen Pathos, diese Eigenschaften gerade mögen auf seine wenig verwöhnten Zeitgenossen gewirkt haben: sein Buch, wie es ist, stellt eine Rüstkammer dar, aus der eine kritisch dürftige Zeit Waffen in Fülle zu dem immer drohender werdenden Kampfe ent-

nehmen konnte; und dabei war die Erörterung dieser kirchlichen Angelegenheiten in der Volkssprache doch etwas Neues.

Lemaires hervorragendster Gewährsmann, neben Guaguinus, Volaterranus, den kanonischen Dekreten und andern guten Geschichtsschreibern, ist der Biograph der Päpste, Bartolomäus Platina; ihm folgt er zumeist. Ganz harmlos schenkt er seinen Erzählungen Glauben, ob er von der Päpstin Johanna, oder von den Teufelskünsten Gerberts, oder von der Erscheinung Benedikts auf einem Rappen spricht, gleichviel. Wenn man von Platinas Freimütigkeit gesprochen hat, so ist doch kein Vergleich mit dem feindseligen Tone Lemaires: die herausfordernd aggressive Wendung ist durchaus Eigentum des Pamphletschreibers, der deshalb auch mit Recht auf dem Index erster Klasse steht. Dass Lemaire dabei aus redlicher Ueberzeugung handelte, und sich nur durch seine angeborene Loyalität leiten liess, das unterliegt keinem Zweifel; persönliche Motive mögen bei seinem Einspruch gegen das Cölibat mitgespielt haben, doch überlässt er das Wort in dieser Nebenfrage dem von der Schädlichkeit der neuen Satzung tiefdurchdrungenen Alain Chartier. Von einem anderen Vorwurfe kann man ihn nicht freisprechen: das ist die Leichtgläubigkeit und Flüchtigkeit der Arbeit. Die Zeit scheint ihn gedrängt zu haben;

der Umfang des Stoffes, das Gebot der Aktualität, der Wunsch, das Buch möglichst rasch auf den Markt zu bringen, persönliche Verhältnisse endlich mögen den Mangel an Gründlichkeit entschuldigen¹.

Die Streitschrift Lemaires erhielt mehrere Beigaben, alle mit der gleichen feindlichen Zuspitzung gegen Julius den II. Die vor einigen Jahren verfassten *Thaten des Sophi Schah Isma'il* sollten den Gegensatz zwischen dem Todfeinde der sunnitischen Muhamedaner und dem Oberhaupt der Christenheit, das den feierlich beschworenen Kreuzzug gegen die Türken durch seine Aergerniss erregende Streitsucht unmöglich macht, hervorheben. Das letzte Stück, *die Veranlassung und der Gegenstand des jüngst vom Sultan erteilten Geleitsbriefes für die Wallfahrer zum heiligen Grab*, soll dem Hasse des Papstes das Wohlwollen des Sultans gegen den König von Frankreich entgegenhalten; der Geleitsbrief, eine Folge des letzten Sieges der Rhodiserritter, war in Lyon während der Ostermesse 1511 veröffentlicht worden; er bot Lemaire die Gelegenheit, auf sein Lieblingsthema, den

¹ Le traité de la difference des schismes et des conciles de l'Eglise et de la preeminence et utilité des conciles de la sainte Eglise Gallicane. Oeuvres III, 231—359. — Als Beweise der Flüchtigkeit, vgl. z. B. das 7. Schisma, p. 269 oder p. 273, wo er aus dem Primicerius Paschalis zwei Personen macht. Den Schein der Gründlichkeit hat seine Dissertation über Constantins Mutter, p. 254.

allgemeinen Kreuzzug gegen die Türken zurückzukommen.¹

Endlich gab Lemaire noch *die Legende der Venezianer* seinem Pamphlete bei, und fügte ihr poetisches Wappenschild hinzu:

Le Blason des armes des Venitiens.

*Lyon najant, Lyon trotant,
Lyon yssant, Lyon passant,
Lyon mordant et ravissant,
Tu te disois Lyon volant,
Lyont courant, Lyon saillant,
usw.²*

Wem hätte Lemaire seine Streitschrift widmen sollen, wenn nicht dem, dessen Fehde er so unbedingt verfocht, dem Könige von Frankreich. Im April war der König in Lyon gewesen, in den folgenden Monaten hielt er sich dann in Grenoble oder Valence auf³. Wenn Lemaire ihm sein Buch auch nicht persönlich überreichte, so hatte er doch einen Freund, der ihn empfehlen

¹ L'occasion et la matiere du recent et nouveau Sauf-conduit donné de plein vouloir par le Souldan, aux subjets du Roy treschrestien, tant pour aller en pelerinage au saint Sepulcre, comme trafiquer marchandemens en ses terres et seigneuries d'Oultremer. Oeuvres III, 221—229.

² Le Blason des armes des Venitiens. Oeuvres III, 407. Es sind 28 einreimige Achtsilber.

³ Lemaire war Mitte August noch oder wieder in Lyon (cf. Oeuvres IV, 383), Ende des Monats kam der König auf der Rückreise nach Blois durch die Stadt; damals waren die Bücher fertig gedruckt. Lemaire muss auch wohl in Valence gewesen sein. Illustr. III, Oeuvres II, 299.

konnte, Jean Perreal, den königlichen Hofmaler und Kammerdiener; er versäumt es auch nicht, sich auf ihn zu berufen, um seine Kühnheit zu entschuldigen, mit der gleichen Bescheidenheit, mit der er sich auf den Lyoner Künstler bezog, als er 1503 den Tempel der Ehre und Tugend dem Herrn von Ligny widmen wollte.

Die Schrift vom Unterschiede der Kirchenspaltungen und Kirchenversammlungen ist für Lemaïres weiteres Leben von grosser Bedeutung geworden. Mit ihr ist er in das Fahrwasser der französischen Politik eingelaufen. Während er bisher im Dienste Margaretas schrieb, wendet er sich jetzt fremden Interessenkreisen zu, und diese Schwenkung trifft gerade mit der im letzten Abschnitt berichteten Entfremdung seiner früheren Herrin zusammen.

Schliesslich hatten diese politischen Pamphlete für den belgischen Historiographen noch eine andere, pekuniäre Bedeutung. Sie fanden riesigen Absatz; kaum ein Jahr nach ihrem Erscheinen waren bereits an sechs tausend Exemplare in der ganzen Welt verbreitet¹. Lange blieb das Buch von den Schismen als bequemes Nachschlagebuch (promptuarium, heissen spätere Auflagen) populär, die Protestanten griffen es als Kampfschrift wieder auf und im Verlauf des

¹ Brief Lemaïres an Margareta vom 28. März 1512. Oeuvres IV, 421. — Von jeder Schrift etwa 3000 Exemplare, wäre ein riesiger Erfolg!

Jahrhunderts wurde es zweimal in lateinische und einmal in englische Sprache übersetzt¹. Wohl aber dürfte Mancher, der Lemaire als Dichter lieb gewonnen und schätzen gelernt hat, ihn mit Bedauern vom Strudel der Gelegenheitsschriftstellerei und Tagespublizistik ergriffen und fortgerissen sehen, während seine eigentliche Naturanlage brach liegen bleibt.

XII.

Lemaires dichterische Ader war nicht versiegt; mitten unter den Baugeschäften und Streitschriften besuchte ihn die Muse und gab ihm eines seiner besten poetischen Werke, *die Eintracht der beiden Sprachen*, ein. Die prachtvoll illuminierte Handschrift von Carpeutras trägt die Jahreszahl 1511, damit steht es in Einklang, wenn von Venezianern mit Bundesgenossen als Feinden Frankreichs die Rede ist². Diese Bestimmung betrifft aber blos den Rahmen mit Sicherheit; die eingefassten Gedichte könnten immerhin früher entstanden sein; für die eine Einlage wenigstens, die Beschreibung des Tempels der Venus, drängt sich die Frage auf, ob das jugendliche Verlangen nach Lebensgenuss und Liebesglück, das aus jeder Zeile spricht, nicht auf ein Jugendwerk schliessen lässt.

¹ Von Simon Schardius 1566 und Ludovicus Camerarius 1572. Englisch 1539. cf. Stecher CIV.

² Oeuvres III, 100. Im Jahre 1509 waren die Venezianer isoliert, 1512 fand die Versöhnung mit Frankreich statt.

Allein weder die Lebensgeschichte des Dichters, noch allgemeine psychologische Erwägungen bieten einen festen Anhaltspunkt; im Gegenteil lassen sich alle Voraussetzungen des Gedichts sehr wohl dem Jahre 1510 oder 11 zuweisen. Erst im Sommer 1509 kam Lemaire für längere Zeit nach Lyon, wo die Schrift wohl entstanden sein muss, und blieb von da an in der Nähe der Stadt und in steter Verbindung mit seinen dortigen Freunden; die Veröffentlichung seines historischen Romans und seiner Streitschriften machten ihn bald zu einem der berühmtesten Dichter Frankreichs, ein gewisses Hochgefühl erfüllte ihn. Und dann wird auch diese Schrift wie seine übrigen poetischen Erzeugnisse aus einem Guss entstanden sein.

Der Rahmen, der die Benennung 'Eintracht der beiden Sprachen' rechtfertigt, ist eine rein äusserliche Umfassung für das Dichterwerk, ohne innere Beziehung zu dessen Inhalt. Der Dichter ist angeblich Zeuge eines Privatgesprächs gewesen, bei dem zwei von Jugend an befreundete Personen über die Vorzüge der französischen und italienischen Sprache stritten; die eine behauptete, die französische Sprache besitze alle erforderliche Lieblichkeit, Ausdruckskraft und ästhetische Durchbildung, um das, was die italienische über Liebesthemata oder sonst dichten oder aussinnen könne, getreulich und sachgemäss wiederzugeben, und führte zum

Beweis ältere und neuere Dichter an, wie Jean de Mehun, Froissart, Alain Chartier, Meschinot, beide Greban, Millet, Molinet, George Chastellain und andere, deren Angedenken lange im Munde der Menschen fortleben wird; ganz abgesehen von den lebenden, als deren Meister und Fürst Guillaume Cretin genannt wird. Die andere gab der italienischen Sprache den Vorzug, weil sie ihre Gedanken, sei es über die Liebe, sei es über andere Gegenstände bündiger und eindringlicher zum Ausdruck bringen könne, und berief sich auf Dante, Petrarca, Boccaccio, die drei grossen Florentiner, auf Filelfo, Serafino und viele andere berühmte Dichter. Wer diese beiden Personen waren, lässt sich nicht erraten; die eine scheint eine Frau gewesen zu sein, man hat an Margareta und an Anna gedacht, wohl beides mit Unrecht; denn Lemaire hätte sich dann schwerlich mit der unbestimmten Widmung an Minerva begnügt. Als Zeuge des Gespräches wurde Lemaire gebeten, die Diskussion und die mögliche friedliche Lösung der Streitfrage schriftlich niederzusetzen. Diesem Wunsche willfahrte er um so lieber, als zur Zeit viele Edelleute beim häufigen Aufenthalt in Italien die toskanische Sprache wegen ihres Glanzes, ihrer Eleganz und ihres Wohlklangs liebgewannen und sich anzueignen suchten, während umgekehrt Italiens hervorragende Geister die französische Sprache schätzten und

ehrten und mehr Gefallen an ihr fanden, als an der eigenen, wegen ihres vollen Klangs, ihrer Lieblichkeit und ihres leutselig höflichen Tones. Gern hätte er auch den beiden Sprachen, die ja aus gleichem Stamm und Wurzel entsprungen sind, nemlich aus der lateinischen Sprache, der Mutter aller Beredsamkeit, zugeredet, dass sie wie zwei Bäche, die aus gleicher Quelle fließen, in friedlicher Eintracht neben einander einerschreiten sollten. Leider ist Lemaire auf die angekündigte Diskussion nicht weiter eingegangen; seine Auseinandersetzungen über die Vorzüge der beiden Sprachen hätten einen interessanten Beitrag geliefert zur Geschichte der litterarischen Anschauungen des 16. Jahrhunderts und der Bemühungen der Franzosen, ihre Sprache in der Wertschätzung der Nationen auf die Stufe der anderen Kultursprachen zu heben. Die Lösung der Frage wird durch eine poetische Fiktion umgangen: Lemaire erzählt, wie es ihn als Jüngling zum Tempel der Venus hinzog, und nach welchen Erfahrungen er nunmehr den Weg zum Heiligtume Minervas sucht.

Der erste Teil, *die Beschreibung des Tempels der Venus*, beginnt mit der Klage über eine unerhört gebliebene Jugendliebe:

*En la verdeur du mien flourissant aage,
D'amours servir me voulus entremettre:
Mais je n'y eus ne proufit n'avantage.*

Becker, Jean Lemaire.

*Je feis maint vers, maint couplet et maint metre,
Cuydant suivre, par noble Poësie,
Le bon Petrarque, en amours le vray maistre.*

*Tant me fourray dedens tel fantaisie,
Que bien pensoye en avoir apparence,
Comme celui qui à gré l'euz choisie.*

*De luy à moy se trouvoit conference:
Veu qu'il esleut sa dame Avignonnoise,
Ja nonobstant qu'il fust né de Florence.*

*Et je qui fus, en temps de guerre et noise,
Né de Hainaut, païs enclin aux armes,
Vins de bien loing querre amour Lyonnoise.*

*Or quittay je tumultes et alarmes:
Si changeay Mars au noble Dieu d'amours,
Et chant bellique aux amoureuses larmes.*

*Bien me sembloit que plus loing qu'à Nemours
On m'eust ouy plourer, gemir et plaindre:
Tant furent grans mes cris, et mes clamours.*

Um seinen Schmerz zu beschwichtigen, gelobte der Dichter eine Wallfahrt nach dem Tempel der Venus, und brach mit vielen Seufzern auf. Unterwegs legte er sich der Klage müde zum Schlaf, seine Sorgen aber verfolgten ihn bis in den Traum. Da erscheint ihm in seiner Betrübniß Venus selbst, die stolze, mächtige Gottheit, in ihrem herrlichsten Aufzuge. Bei ihrem Anblick verstummten Boreas und Auster, die Sonne

trat in das Sternbild des Widders, die Erde
lachte und rief den Frühling herbei.

*Printemps joyeux fait venir cent charrees
De fueille verde et d'herbette jolie,
Dont Zephyrus ha les landes parees.*

*Puis vint Flora qui son tresor deslie,
Parestendant ses beaux tapis semez
De mainte rose, et de mainte ancolie.*

*Mars, Avril, May, de flourettes armez,
Tindrent leur rengs, par champs et par prairies,
Souz pavillons de beaux arbres ramez.*

*Les pastoureaux, des valles flouries,
Font resonner les hauts monts verdoyans
De leurs flageolz et musettes series.*

*Pan et Eglé, à chanter s'employans,
Tous d'un accord fournissent douce noise,
Resjouissans les esprits des oyans.*

*Mais plus que nulz, s'esjouit et degoise
Le franc Tityre, en doux et joyeux sons.
Parquoy le prix luy demeure, où qu'il voise.*

Die Götter des Feldes bewillkommen die Göttin,
die Nymphen der Quellen und des Waldes stehen
zu ihrem Dienste bereit.

*Quand Venus vid les regions imbues
De flair plus doux qu'odeur ambrosiane,
Partant du clos des flourettes barbues:*

*Elle appela la fille de Diane,
Rosee douce, et de refreschir plantes
Luy enchargea cure cotidiane.*

*Et celle à qui telz œuvres sont plaisantes,
Feit un milier de perles rondelettes,
Plus que crystal cleres, resplendissantes.*

*Puis les pendit autour des entelettes,
Sur les rainceaux des espineux rosiers,
Et au sommet des flairans violettes.*

*Ce temps pendant, les fins joyeux gosiers
Des oiselets Aurora saluerent,
Qui coulouroit desja fleurs et frasiers.*

*Tous elemens de joye transmuerent,
En admirant sa blancheur rubiconde:
Et les clers cieux leurs beautez desmuerent.*

Hier, o Clio, spende mir der Rede Gabe, die hohen Thaten der Göttin zu preisen. Es steht ein Tempel — einen schönern sah kein menschliches Auge — auf einem alten Felsen am Zusammenfluss von Arar und Rhodanus. Dort ist das Haupt des keltischen Galliens, ein zweites Ilion: dort wohnt ein königliches Volk, Löwenherzen in der Brust; eine Million Nymphen sieht man dort:

*Nymphes d'honneur, de beauté naturee,
Beaux esperits, visages angeliques.*

Halb architektonisch, halb allegorisch ist der Tempel gedacht:

*Les piliers sont de dyamans polis,
Le fondement est d'argent bien duisant,
L'avantportal tout de saphirs jolis.*

*L'ordre du comble, ordonnee en croissant,
Fait enlacer les beaux piliers ensemble,
Qui sont d'ivoire et de fin or luisant.*

— — — — —
*De ce haut temple et merveilleux oracle,
Les autelz sont de lits tres bien parez,
Encourtinez, pour eviter spectacle.*

— — — — —
*Les cloches sont de metal argentin,
Et qui ne tire, ainsi qu'à l'abandon,
Il aura beau cliqueter le patin¹.*

Der Erzbischof dieses Ortes, der körperliches Paradies heisst, ist eine bekannte Figur des Rosenromans, die Lemaire mit besonderer Vorliebe hervorgezogen hat, der Erzpriester Genius, oberster Primas von ganz Gallien.

Wie der Morgen anbricht, lässt Venus das Hauptthor öffnen. Die Vöglein allzumal erheben einen vielstimmigen Gesang, und wie sie schweigen, treten die neuen Sänger vor, welche die Alten sämmtlich verdunkelt haben.

¹ Le poète a su être piquant, en restant dans les limites d'une parfaite convenance d'images et d'expression. Ch. Fétis l. c. 16. Etwas bedenklich wird die Anspielung doch mitunter.

*Au nouveau chant, à la nouvelle gorre,
Venus s'endort mieux qu'au chant des Seraines,
Ou qu'a menger pavots et mandragore.*

*Tous vieux flageots, guisternes primeraines,
Psalterions, et anciens de cacades,
Sont assourdis par harpes souveraines.*

*Par le doux son des nouveaux monocordes,
Ont mis sous banc les gens du Roy Clovis
Leurs vièles, leurs vieux plectres et cordes.*

*Au fin milieu du cœur, ouyr pourrez
Entrebriser musique Alexandrine,
Et de Josquin les verbes coulourez.*

*Puis d'Ockeghem l'harmonie tresfine,
Les termes doux de Loïset Compere
Font melodie aux cieus mesme confine.*

*Les neuf beaux cieus que Dieu tourne et tempere,
Rendent tel bruit en leurs spheres diffuses,
Que le son vient jusqu'en nostre hemisphere¹.*

Zum Tempel drängen sich auch die Dichter,
welche ihre Gedanken in hohem, pindarischem

¹ Der Erneuerung, welcher die Poesie entgegenstrebte, war eine Umwälzung im Gebiete der Musik vorausgegangen, die Lemaire mit den Farben der glühendsten Begeisterung ausmalt: Instrumental- und Chormusik hatten sich vollständig umgestaltet. Die Träger der neuen Kunst waren Ockeghem und seine Schüler, Alexander Agricola und Josquin des Prez. Loiset Compere, der mit ihnen wetteiferte, übte die Kunst in Saint-Quentin bis zu seinem Tode (1518) aus.

Schwunge ausdrücken (leurs concevoirs hautement pindarisent).

*Facteurs, Rimeurs maint beau dictier recordent,
A la louenge et bruit de la Deesse,
Et de beaux mots leurs dits orment et bordent.*

— — — — —
*Là ne voit on que gloire qui foisonne,
Là se produit lascivité Comique,
Lyriques vers dont amours on blasonne.*

*Là recite on d'invention sapphique
Maint noble dit, cantilenes et odes,
Dont le style est subtil et mirifique.*

*Tout ce qui est en livres ou en codes,
Se met avant, hymnes et elegies,
Chansons, motets, de cent tailles et modes.*

— — — — —
*Là maint gosier barytonnant bondit,
Qui Lay prononce, ou Balade accentue,
Virelay vire, ou Rondel arondit.*

*Maint Serventois là endroit se punctue,
Chant Royal maint s'y chante et psalmodie.
Brief, un chacun s'y peine et esvertue.*

Während all diese Prosen gesungen wurden, hatte Genius Weihrauch und Rosen dargebracht. Nunmehr setzte er sich auf seinen Thronsessel, liess zwei grosse Becken bringen und bestellte seinen Diakonus Danger und seinen Subdiakonus Belaccueil zu Wächtern, während Venus die

Grazien beauftragte, die Spender mit ihren Reizen herbeizulocken. Als Genius sah, dass sein Werk nach Wunsche ging, schickte er sich an zu einer kleinen Predigt; alles schwieg und bereitete sich zu horchen. Der Prediger wählte seinen Text und begann:

„Aetatis breve ver. Diese Worte haben eine tiefe Bedeutung. Das Alter ist für uns der Winter, die Jugend ist der Frühling des Lebens. Die Jugend verirauscht, ein Thor wer sie nicht genießt. Seht Ihr nicht, wie alle Lebewesen in der Jugend und zu dieser schönen Frühlingszeit der Natur gehorchen?

*Les cerfs au bois tiltre d'amours observent:
Les oiselets maintenant s'apparient,
Et par grand sens leurs especes conservent.*

*Les elements les uns aux autres rient,
Celestes corps l'un à l'autre se jouent,
Toutes choses d'amours ore se prient.*

*Tous sexes or en concorde se vouent.
Masle, femelle ont accord reciproque:
Jusqu'aux poissons qui sous les ondes nouent.*

*Mutuel meuf, union univoque,
Font connexer la machine du monde
Souz un Moteur, qui à paix les provoque.*

*Et de là vient, que le ciel noble et monde
Aspire en terre une amour affective
De procreer tout ce qui y abonde.*

Allüberall schafft und malt und webt die Natur zum Schmucke des Weltalls, und allem Erschaffenen haucht Venus den glühenden Drang und das süsse Verlangen der Liebe ein. Und wenn jedes Thier, ob nützlich, ob überflüssig, dem Gebote der Liebe folgt, wollt Ihr, die erhabensten unter den Geschöpfen und die Lieblinge der Natur, Euch allein diesem Gesetze entziehen?

*N'attendez point le froid temps hyvernal,
Auquel serez destituez de forces,
Et de vigueur perdrez le gouvernal.*

*En ce temps là, vos ridees escorces
De grand vicillesse aspres seront et dures:
Et vos branches inclinees et torses.*

*Lors Vulturius et ses noires froidures,
Cifflans, bruyans, vous feront escrolier,
Flastir, fener vos fleurs et vos verdure.*

*Lors verrez vous vos feuilletes voler,
Vos bruns cheveux semez de neige
 blanche,*

Et voz hauts troncs desnuer et peler

*Si vous faudra appuyer tige et branche
De bastonneaux et autres sustentacles,
Que vent aucun ne vous tombe et desbranche*

*Pour vous guinder il faudra bien cent cables,
Plus ne voudrez sinon au feu croupir
Tant serez vous morfondus, misérables.*

*On vous verra tous froidureux tapir
Sous pellissons, souz chaudes vieilles nattes,
Toussans, crachans et jettans maint souspir.*

— — — — —

*Chacun de vous alors s'accusera
De ses beaux jours perdus et oubliez,
Et ses genoux de pleur arrosera.*

— — — — —

*Mais tard sera: Car jamais en vieillesse
Venus n'ottroye à personne pardon,
Qui n'aura fait son devoir en jeunesse.*

Und ich Euer Oberhaupt, ich Genius, der oberste Primas von ganz Gallien und mehreren anderen Völkern, werde Euch vom ersten bis zum letzten prüfen; und wenn sich Einer findet, der in der Jugend versäumt haben sollte, Venus seiner Herrin zu dienen, der wird unbegnadigt sterben, der sei verflucht und ewig ausgeschlossen von den schönen elysäischen Feldern, dem Wohnsitze der Glückseligen. Aber ich glaube nicht, dass Ihr so verblendet seid, gegen den Stachel zu löcken; die Wunde des Liebespfeiles ist Euch Ehre und Ruhm. Darum, so sollt Ihr Venus und ihren Sohn Cupido verehren und ihnen folgen. Verlasst Euch auf meine Worte; denn Gott hat mich bestellt, um Euch zu führen und zu leiten. Mein Wesen ist geistig, Merkur ist mein Vater und Laris meine Mutter; ich bin Euer Hüter und Beistand.

*Vostre penser, vostre imaginative
Sont souz ma loy: car j'en scay les secrets.
Et aussi est la force genitive.*

*A Genius voz fronts sont consacrez,
Voz beaux semblans, toutes voz bonnes cheres,
Voz dits plaisans, voz mots doux et sucrez.
Voz yeux gentilz, et voz plaisants manieres,
Voz ris, voz chants, voz faits ingenieux,
Souz Genius observent leurs banieres.*

Mein gehören Alle, die liebenswürdig, freisinnig
lebensfroh, gut beanlagt und ohne Falsch sind;
sie sind ja unter dem Sterne der Venus geboren.

*Leur oraison est pure rhetorique,
Leur liesse est propice et geniale,
Leur attrait est amoureux et lubrique.*

*Leur façon est humaine et sociale,
Savant sa court, tresbien mondanisant,
Et leurs habits de gorre speciale.*

*Telz estes vous, o peuple reluisant,
Peuple de Gaule, aussi blanc comme lait,
Gent tant courtoise, et tant propre et duisant.*

*François faitiz, francz, forts, fermes, au fait,
Fins, frais, de fer, feroces, sans frayeur,
Telz sont voz noms concordans à l'effect.*

*Peuple hardi, de perilz essayeur,
Illustre sang, Troyenne nation,
Non espargnant son sang ne sa sueur.*

*Neveux d'Hector, enfans de Francion,
Qui sur les bords du grand fleuve Dunoe
Fonda Sicambre, et y feit mansion.*

*Vostre haut los en parfond honneur noue,
Vostre nom cler vole jusques aux cieux,
Mydi vous craint, Septentrion vous loue.*

*Tout Occident, tous Orientaux lieux,
Indes, Persans, Scythes et Parthes scaivent
Que vous estes les biens vouluz des Dieux.*

*Vos clers penons en Asie se lievent:
Les Turqz ont peur de vostre bruit et fame,
Et voz fiertez redoutent et eschievent.*

*Grece a fiance en l'ardant Auriflamme,
Qui d'iceux Turqz les yeux esblouira,
C'est tout l'espoir qu'elle attend et reclame.*

*Vostre hauteur de ce l'esjouira
Dedens brief temps: car j'en voy les apprestz.
Dont unchacun vostre nom benira¹.*

Um aber frischer an das Werk gehen zu können,
ruht einstweilen ein bischen aus, atmet auf und
lasst die Arbeit ruhen; ein Bogen kann ja nicht
immer gespannt bleiben.

¹ Dieses Lob der Franzosen, das so grell absticht gegen die Verstimmung der Chansons de Namur (1507), ist im Munde Lemaïres in den Jahren 1510/11 wohl begreiflich; ebenso diese trojanischen Anspielungen. Der Kreuzzug gegen die Türken schwebte in der Luft seit dem Frieden von Cambrai.

*Entre deux faut à volupté entendre,
Et y vaquer à l'exemple de Mars,
Qui s'accointoit de Venus blanche et tendre,
Et mettoit jus escuz et braquemars¹.»*

Ohne das Ende der Predigt abzuwarten, — so erzählt Lemaire in Prosa weiter, — drängten sich die jungen Franzosen mit wildem Ungestüm zur Opferspende. Wer konnte, warf Gold, Silber, Wohlgerüche, Geschmeide und allerlei Kostbarkeiten in ein Becken oder heftete Kerzen an das Gitter des Hochaltars, so dass Belaccueils Diener vollauf zu thun hatten, die Becken zu leeren und die Lichter einzusammeln. Wer aber mit leeren Händen kam, den wies Danger mit harten Drohungen zurück. Seines Gelübdes eingedenk trat der Dichter vor und bot als Gabe ein kleines Gemälde seiner Erfindung, das ihm ein Meisterwerk dünkte, dar, hübsch geschrieben und mit Vignetten und Blumen verziert, damit es vor dem Bilde seiner Halbgöttin aufgestellt würde. In der That gestattete ihm Belaccueil, die Korallenlippen des Bildes zu küssen. Als aber Danger in seinem priesterlichen Geize sah, dass der Dichter nur etwas in Holz gefasstes Pergament darbrachte, züchtigte er ihn unmanierlich mit seinem Stocke, und schleuderte das Buch hinter den Hochaltar, ohne zu bedenken, dass doch Alles der Göttin zur Ehre gereichte.

¹ Die Beschreibung des Tempels der Venus besteht aus 610 Zehnsilbern in 205 Terzinen nebst Schlussvers.

Trostlos über seine Zurtückweisung und schamerfüllt eilte der Dichter durch die Menge, jede Begegnung mit Bekannten, die sich zum Opfer drängten, scheu meidend. Lange irrte er über Land und See, bis ihn der Zufall in eine grosse, steinigte Wüste führte, die ganz unbewohnt schien; vereinzelte Fussstapfen im dünnen Sand regten seine Neugier an, und nach neuem Forschen und neuem Irren kam er endlich an einen Felsen, dessen Haupt sich in den Wolken verlor. Zwischen dem spärlichen Buschwerk kauerten kleine Eidechsen, Grillen zirpten laut, einige unreife Beeren erquickten seinen Gaumen. Er war von der Mittagsseite gekommen; wie er nun um den Felsen herumzugehen suchte, kam er an eine Höhle, aus der eine silberhelle Quelle floss, von Bäumen und dürftigem Grün umgeben. In der kühlen Flut löschte er seinen Durst und wusch sich den Schweiss von der Stirne, alsdann blickte er nach allen Seiten und richtig, auf der Felswand stand in alter Schrift folgendes eingegraben:

„Das ist der berühmte Fels, der die Wolken überragt und bis zum Himmel aufsteigt. Glatt ist der Stein, hart und zackig; dorniges Gebüsch wächst ringsum; die wenigen, selten betretenen Pfade sind von scheusslichen Untieren umlagert. Wer aber durch Mut und Ausdauer zum Gipfel gelangt, der findet dort ewige Ruhe und Glück-

seligkeit; denn oben auf der breiten Kuppe ist
Honneurs Palast und Lustgarten¹.

*Là est à tousjours mais l'air tranquile et serain,
Comme en un Paradis terrestre, primerain.
Tout y flaire et flouronne et rend souefve odeur,
Tout y est plein de joye et de riche verdeur.
L'air illec retentist de tres douce harmonie,
Et paix est là endroit richement espanie.
Amour y regne, et Grace et Concorde y flourit,
Plaisant Plaisir y dure, et Joye s'y nourrit.
Là verrez vous souvent chevaliers tournoyer,
Et parmi les verds prez dames esbanoyer,
Qui les fleurs vont cueillant pour beaux chappe-
lets tistre,
Et d'icelles on sent un flair merveilleux ystre.
Là les void on dansans, par bendes et caroles,
Chantans Lays pleins d'amour et de douces
paroles.
Et lors les oiselets respondent à leurs chants,
Qui tous doux et privez se laissent prendre aux
champs,
Et vont partout semant leurs plumettes dorees,
D'azur, de verd, de jaune et pourpre coulourees.
Entour des arbrisseaux et des rives herbues,
Et dessus l'ouverture aux flourettes barbues,*

¹ Die folgende Stelle zeigt wieder Lemaires Farbenreich-
tum in der Schilderung der Natur. Sie diene als Beispiel für
die Art und Weise, wie er den Alexandriner zu handhaben ver-
steht. Die Inschrift besteht aus 108 paarweise gereimten Zwölf-
silbern ohne Wechsel des Geschlechts, die weiblichen Reime
herrschen vor.

*Les mouschettes ot on par douce noise bruire,
Qui cueillent la saveur pour cire et miel con-
struire.*

Dort herrscht ewiger Frühling, murmelnde Bäche
wiegen in Schlaf. Mitten im Lustgarten steht
der Palast von Marmor, Jaspis, Kristall und
Porphyr.

*Dedens ce palais est de Minerve le temple,
Auquel maint haut esprit en haut savoir con-
temple*

*Les beaux faits vertueux en chronique et histoire,
En science morale et en art oratoire.*

*Là se trouvent conjoints, vivans en paix sans
noise,*

Le langage Toscan et la langue Française.

Dort unterhält Honneur seinen Hofstaat; zu mehr
als tausend Millionen wohnt um den Palast seine
himmlische Familie und Ingesinde. Ewiger
Tag herrscht dort und ewige Jugend. Wer
also zum Tempel der Minerva kommen will, er-
warte hier das freie Geleit Honneurs. Dieser
Ort heisst Arbeit, Studium und Fleiss; wer
nicht irre gehen will, harre hier aus, bis ihm
Honneur zu guter Letzt seinen sichern Führer
sendet.“

Nachdem der Dichter diese Inschrift gelesen
hatte, versank er in tiefes Nachsinnen, bis er
entschlief. Da erschien ihm ein Schutzgeist, der
ihn mitunter aufsuchte, Labeur historien, der

sich nie heraufbeschwören lässt, als wenn Natur es ihm gebietet, und dann immer in Gestalt eines ernstesten, ehrwürdigen Greises mit weissem Barte sich zeigt. Bei seinem Anblick sprang der Dichter ehrerbietig auf, und erfuhr auf seine Frage, dass jene Inschrift von Jean de Mehun aufgesetzt worden sei, vom ersten, der die französische Sprache in Ruf gebracht, ebenso wie Dante, sein Zeitgenosse, die toskanische. Wie beide in Freundschaft um den gleichen Ruhm gewetteifert haben, meinte der Greis, so sollten auch Frankreich und Florenz, die mit dem gleichen Buchstaben anfangen und dieselben Lilien im Schilde führen, vereinigt sein und bleiben, wie sie es seit Beginn der italienischen Züge waren. — Hoherfreut über diese Worte bat der Dichter den Alten, er möge ihn bei sich behalten und sein Famulus sein lassen. Labeur historien gewährte ihm die Bitte und führte ihn in seine anmutige Klausur, reich ausgestattet mit alter und neuer Bücherei, indem er ihm versprach, dass er ihm dereinst, nach Ablauf seines Lebens, wenn er ihn für würdig befände in den Tempel Minervas einzugehen, zwei himmlische Beistehende geben würde, Ruhe und Belohnung, die ihm die erfolgte Eintracht der beiden Sprachen im Tempel der Göttin zeigen sollten; einstweilen liess er ihn in einem Zauberspiegel die Bilder derselben sehen, wie sie sich vor dem Antlitze der Göttin umarmten.

Mit diesem Theile, den Lemaire *den Weg zum Tempel der Minerva* genannt hat, schliesst die Allegorie der Eintracht der italienischen und französischen Sprache¹. In dieser Allegorie erblicken wir einen Ausdruck seines eigenen schriftstellerischen Schaffens und Strebens: er, der erste, welcher der starren Poesie der bürgerlichem Meistersänger durch die freie Nachahmung der Italiener frisches Leben eingehaucht hat, erwartet als Lohn seines Verzichtes auf irdischen Lebensgenuss und seiner stillen Versenkung in die geschichtliche Forschung den ewigen Nachruhm seiner Werke und das Bewusstsein, die Annäherung beider Völker und Kulturen nach bestem Können gefördert zu haben.

XIII.

Lemaire hatte sich nicht getäuscht: wie er erwartete, wurde Margareta durch den Bericht, den Barangier bei seiner Rückkehr aus Burgund erstattete, umgestimmt; am 8. Juli 1511 schrieb sie ihrem Indiziarius, sie habe ihre Ansicht über den Alabaster und die Verträge mit Thibault geändert. Man kann sich denken, mit welcher Freude Lemaire seiner Erkenntlichkeit Ausdruck gab. Zugleich mit einem ausführlichen Briefe schickte er der Fürstin die beiden unlängst angekündigten Bücher. Seine Thätigkeit in Brou hatte

¹ Le traité intitulé la Concorde des deux langages. Oeuvres III, 98—131.

er nunmehr wieder aufgenommen; wie er schreibt, erwartete er Perreal mit den Lyoner Maurermeistern Henriet und Jean de Lorraine in Bourg, um an den Rissen für die Kirche zu arbeiten¹.

Diese Arbeit wurde rasch betrieben; kaum war sie beendet, so unternahm Lemaire in Margaretas Geschäften die Reise nach Frankreich, von der er nicht wiederkehren sollte. Er hatte, wie wir aus seinen Briefen erfahren, Perreals Sohn zum Rechtsstudium an die Universität in Dôle geführt, in der Hoffnung, den Vater durch diese neue Verpflichtung enger an Margaretas Dienst zu fesseln. Von Dôle beabsichtigte er nach Tours zu reisen, um sich mit Coulombe ins Einvernehmen zu setzen. Es hatte sich gezeigt, dass Thibaut thatsächlich nicht zu brauchen war; kein namhafter Bildhauer wollte mit ihm arbeiten, weil er als schlechter Zahler galt, und seine eigenen Leistungen waren höchst mittelmässig; schliesslich hatte er sich trotz des Drängens der Ratsherrn von Bourg geweigert, Lemaire nach Tours zu begleiten. Darum bittet dieser in seinem Briefe, man möchte ihm einen Beamten als Begleiter mitgeben, um ihm beim Abschluss der Verträge beizustehen².

¹ Lemaire an Barangier, Bourg, den 8. September 1511. Oeuvres IV, 382. Margaretas Brief und Lemaire's Antwort sind nicht erhalten. Die fraglichen Risse nahm Lemaire mit nach Tours, um sie Coulombe einzuhändigen, cf. Oeuvres IV, 416.

² Lemaire an Margareta, Dôle, den 9. October 1511. Oeuvres IV, 385.

Die Reise ging von Dôle über Blois, wo der französische Hof weilte¹. Hier hatte Lemaire mehr als einen Bekannten, unter Andern den gelehrten Abt von Angle, Jean d'Anton, den er 1509 in Lyon kennen gelernt hatte. Damals hatte der Chronist des Königs von Frankreich eine Epistel Hektors an Ludwig den XII. verfasst, in der er den trojanischen Helden sich nach seinem Enkel erkundigen und sein Bedauern aussprechen liess, an der Schlacht bei Agnadello und dem Kampf gegen Antenors Nachkommen nicht teilgenommen zu haben. Lemaire machte eine kurze Rast in Blois und am Tage vor Martini dichtete er eine Gegenepistel im Namen des Königs.

Frage um Frage beantwortet der König Hektors Brief: er dankt ihm für das gespendete Lob, bewundert die geschickte Handhabung der französischen Sprache, bedauert, dass Hektor Heide war, hofft aber, dass er im Jenseits der Segnungen des Glaubens teilhaftig geworden ist, wie einst Trajan durch das Gebet eines heiligen Papstes der Hölle entrissen wurde. Ja, wenn man jetzt einen solchen Papst hätte, der

¹ Wenn Lemaire die Reise über Orleans Loire abwärts machte, so konnte er den Hof in der dritten oder vierten Oktoberwoche in Clery und Beaugency getroffen haben. War er direkt nach Tours gegangen — was ja möglich ist, da er vor Mitte Oktober von Dôle abgereist sein kann, — so verlockte ihn die Nähe des Hofes zu einem Abstecher nach Blois, und da war der Sonntag, Montag und Dienstag, der Martinitag, sehr geeignet.

sich mit Chorrock und Mitra begnügen wollte, ohne sich zu verkleiden, dass man ihn gar nicht mehr erkennt: dann könnte der König auch seiner grossen Lebensaufgabe, der Befreiung des von den Türken usurpierten Reichs des Priamos, nahe treten. Bevor er dies unternehmen durfte, musste er aber die mit Griechen und Türken verbündeten Venezianer niederwerfen. Der Dichter erfasst die Gelegenheit, um die Schlacht bei Agnadello zu beschreiben, das Gewitter, dessen Tosen sich mit dem Kanonendonner paarte, das Gebet des Königs und dessen wunderbare Erhörung, indem Gott den Regen den Feinden in das Gesicht wehte, die weisse Taube, die sich auf den Helmbusch des Königs niederliess. Und für wen hatte Ludwig diese Mühen übernommen und sein eigenes Leben auf das Spiel gesetzt? hauptsächlich um dem heiligen Stuhl seine entrissenen Besitzungen zurückzugeben: und welchen Lohn erntete er nun dafür! Als Gott auf Erden wallte, liess er, der Allmächtige, den Fürsten den Besitz der Reiche und nahm blos den Zehnten für sich; der Stellvertreter, den er hinterliess, um denselben zu erheben, soll Allen in Demut vorangehen; aber weit entfernt das gute Beispiel zu geben, sinnt der lebende Papst nur darauf, Andere um ihr Eigentum zu betrügen, Aufruhr zu stiften, Verschwörungen anzuzetteln. Einen Armeebefehl will der König erlassen, dass jeder Soldat das Leben des Papstes

schone, gegen seine Hülfsstruppen aber sich unbarmherzig zeige. Zum Schluss erzählt er seinem Ahnherrn die ganze trojanisch-fränkische Stammsage im Abriss, ohne einige Erscheinungen und Beschwörungen des Geistes Hektors zu übergehen, und endet, indem er noch einmal den Kreuzzug recht bald heranzwünscht.

Lemaires Epistel zählt 574 Verse, sie ist etwas lang und poetisch nicht besonders hervorragend. Interessant ist es, den Dichter über die neuen Schiesswaffen reden zu hören:

*Si dois savoir, pour un cas anormal,
Que nous avons autre tonnoire et foudre
Fait par art, de merveilleuse poudre,
Qui fait partir un si soudain boulet,
Qu'autant resiste homme armé qu'un poulet.
Ha Prince Hector, penses y bien et juge,
Tu ne vis onc si estrange deluge:
Car de ton temps les guerres et victoires
On les faisait en bras fulminatoires
Tant seulement: Mais nostre artillerie,
Sans point de faute, est une diablerie.*

Die Figur des kriegerischen Papstes ist wieder mit bitterer Ironie gezeichnet:

*Il fait beau voir un ancien prestre en armes,
Crier l'assault, enhorter aux alarmes,
Souillé de sang en lieu de sacrifice,
Contre l'estat de son tresdigne office:*

*Fermer son camps en temps rude et divers,
Illec souffrir le plus dur des hyvers,
Pour à chacun grands merveilles donner.
Puis, en la fin ses gens abandonner,
Laisser là tout, bombardes et canons,
Meubles de guerre, enseignes, confanons;
Sans que mes gens le daignassant poursuivre:
Car de le vaincre il ne s'en peut ensuivre
Los ne proufit, trop moins que d'une femme¹.*

Der Grundgedanke der Epistel ist der Kreuzzug gegen die Türken als Endziel aller Politik; sie atmet heftigen Unwillen gegen den Papst, der durch seine Intrigen die Verwirklichung dieses Ideals verhindert. Der Kampf zwischen Ludwig dem XII. und Julius dem II. war noch lange nicht beigelegt: eben tagte in Pisa das gegen den Papst zusammenberufene Konzil².

Lemaire hielt sich nicht lange in Blois auf; in den nächsten vierzehn Tagen nach Martini hatte er die Unterhandlungen mit Michel Colombe und seinen Neffen in Tours in vollen Gang gebracht. Margareta hatte davon Abstand genommen, ihm einen Kollegen beizugeben, so dass die Geschäfte und das Geld ohne weitere

¹ Anspielung auf die Niederlage der päpstlichen Truppen bei Bologna unter dem Herzog von Urbino, der sein ganzes Gepäck und Geschütz und die päpstliche Standarte verlor. (Ende Mai 1511.)

² Epistre du roy à Hector, Oeuvres III, 68–86. Es sind 574 paarweise gereimte Zehnsilber. Geschrieben am 10. November 1511, Tag vor Martini.

Kontrolle durch seine Hände gingen. Den Bildhauer hatte Lemaire ziemlich alt und schwerfällig gefunden, er ging auf die Achtziger, war gichtbrüchig und kränklich infolge seiner früheren Arbeiten, man musste ihn daher mit Freundlichkeit und Geduld gewinnen; aber die Freude an der schönen Arbeit schien ihn ganz zu verjüngen. Die nächste Aufgabe war die Anfertigung eines Modells in verkleinertem Massstabe; Coulombe verlangte Frist bis Ostern, Lemaire hoffte die Zeit auf drei Monate zu beschränken. Inzwischen, sobald das Werk im Gange sein würde, versprach er sich, Margareta seine Aufwartung machen zu gehen und sie mit einigen hübschen Geschenken zu überraschen; unter anderem liess er von Coulombe einen Kopf der heiligen Margareta aus einem Stück von seinem Alabaster meisseln. Dieser Alabaster lag ihm immer noch am Herzen; auf der ganzen Welt, sagt er, giebt es keinen schöneren und besseren, keinen, der sich feiner glätten liesse. Uebrigens bewunderte und lobte man allgemein das schöne Werk, das Margareta unternommen hatte. Die Entwürfe hatte Lemaire dem kaiserlichen Gesanten gezeigt, und der Ruf war bis zu den Ohren des Königs und der Königin gedrungen. — So schreibt Lemaire in voller Freude am 22. November¹.

¹ Lemaire an Margareta, Tours, den 22. November 1511. Oeuvres IV, 410. Der Kaiserliche Gesante, Andrea da Burgo,

Am 3. Dezember stellte Michel Coulombe in seinem und seiner drei Neffen Namen den Vertrag über die Bildhauer- und Maurerarbeiten für die Grabdenkmäler von Brou aus. Gegen die vierundneunzig deutsche Goldgulden, die ihm Lemaire einhändigte, machte er sich verbindlich, bis Ostern die Modelle der Gräber Philiberts, seiner Mutter und seiner Wittwe sowie des Portals anzufertigen. Da er selbst zum Reisen zu alt war, versprach er, seine Neffen Guillaume Regnault und Bastien François nach Brou zu schicken. Dieselben sollten auch, gegen Vergütung der Reisekosten, die Modelle nach den Niederlanden bringen, und Lemaire verpflichtete sich, seinen Neffen Jean de Maroilles oder seinen Diener Jean Poupart als Führer mitzugeben. Ausserdem versprach Coulombe die obenerwähnte Büste der Schutzheiligen Margaretas als Geschenk für die Fürstin zu hauen. Ueber den Alabaster von Saint-Lothain stellt der greise Künstler, der die Meister der Grabdenkmäler von Dijon, Klaus Sluter und Anthoinet von Paris, in seiner Jugend gekannt hatte, ein glänzendes Zeugniß aus.

Den Vertrag unterzeichneten M. Coulombe, Macé Formon, königlicher Notar in Tours, und Lemaire, dem bei dieser Gelegenheit, und sonst nie wieder, der Titel kaiserlicher Notar und

reiste am 25. November von Blois ab, vom Kaiser zurückgerufen.

Geschäftsführer der Erzherzogin Margareta von Oesterreich beigelegt wird. Augenscheinlich hatte die Fürstin ihm diese Eigenschaft zur Vollziehung der kontraktlichen Abmachungen verliehen¹.

Nun hat es doch den Anschein, als hätte unseres Dichters Dasein seine feste Bahn gefunden: seine gegenwärtige Stellung hat sich nach Wunsch gebessert, die Zukunft scheint gesichert; er hat ja das Vertrauen seiner Herrin wiedergefunden, der Abschluss wichtiger Geschäfte ruht in seiner Hand, durch urkundlichen Erlass ist ihm die Oberaufsicht der Alabasterbrüche verliehen worden: seinem Unternehmen ist nicht bloss eine glänzende Rechtfertigung zu Teil geworden, im Betriebe der Brüche eröffnet sich ihm eine Quelle einträglicher Nebeneinnahmen². Warum lässt er sich gerade jetzt durch solche Bande an Frankreich knüpfen, dass bei der schwebenden politischen Lage seine bisherigen Beziehungen zu Margareta grosse Gefahr laufen jählings zerrissen zu werden? Ueberschauen wir Lemaires Lebensstellung, wie sie sich in den letzten Jahren gestaltet hat. Als die Gunst und das Wohlwollen seiner Herrin den Höhepunkt erreicht zu haben schienen, machten sich bereits die Unzuträglichkeiten des Verhältnisses bemerkbar. Der Aufenthalt in der Heimat war

¹ Kontrakt vom 3. Dezember 1511. Oeuvres IV, 413.

² Vgl. den Brief vom 14. Mai 1512. Oeuvres IV, 425.

dem Indiziarius durch allerlei Händel und Missgunst verleidet, wenn nicht unmöglich gemacht worden. Südburgund, seine zweite Heimat, schien ihm eine Zuflucht und die ersehnte Ruhe zu bieten: in dem eben verflossenen Jahre hatte er erfahren müssen, wie wenig Bestand der Grund hatte, auf dem er bauen wollte. Mittlerweile hatten ihn neue Interessensphären an sich gezogen, deren Schwerpunkt nach Frankreich neigte. In den letzten Streitschriften hatte er beim Kampfe zwischen König und Papst die gallikanische Sache mit aller Entschiedenheit verfochten; dabei hatte er nicht versäumt sich durch Widmung der Schrift zu empfehlen, und kürzlich hatte er die Aufmerksamkeit Ludwigs durch die Epistel an Hektor neuerdings auf sich gelenkt. In Frankreich fand Lemaire vorwiegend seine Leser; die Pariser Buchhändler bemühten sich, seine Werke in ihren Verlag zu bekommen, die Königin selbst gehörte zu seinen Bewunderern. Und nun kam der Umschwung der Politik; der Augenblick stand bevor, wo der Friede von Cambrai durch die Aussöhnung des Kaisers mit Papst und Venedig und bald darauf durch seinen Beitritt zur Liga gebrochen werden sollte. Margareta, die sich persönlich nie sonderlich mit der französischen Politik befreundet hatte, trieb ihren Vater in dieser Richtung vorwärts. Wie sollte sich Lemaire verhalten, wenn die bereits fühlbare Spannung zwischen Ludwig und Max

den Riss erzeugte? Sollte er seiner immer wieder bedrohten Stellung in Margaretas Dienst zu Liebe neue Aussichten, die sich etwa mit schöneren Versprechungen eröffneten, von sich weisen? Unsicher und vom Zufall abhängig war in beiden Fällen die Zukunft; aber er war ja sein ganzes Leben hindurch auf den Zufall angewiesen gewesen.

Angesichts der Sachlage wäre es kaum zu verwundern, wenn Lemaire schon geheime Absichten gehegt hätte, als er die Reise nach Frankreich unternahm. Er scheint dergleichen selbst anzudeuten, indem er an Barangier schreibt: „Wenn ich Ihnen *diesseits* einen Dienst erweisen kann, so geben Sie mir Ihre Aufträge, und ich werde sie herzlich gern erfüllen, so wahr mir Gott helfe, lieber als irgend einem Menschen auf der Welt; *denn Sie haben mir den Weg hieher gewiesen*“¹. Demnach hätte Barangier, der Augenzeuge der Vorfälle des verflossenen Jahres war und als Geheimschreiber Margaretas die Wendung der Dinge voraussah, seinem Freunde geraten, anderswo eine gesichertere Stellung zu suchen. Man hat wohl gemeint, Perreal der Hofmaler habe Lemaire der Königin empfohlen, er habe ihn veranlasst, in den Dienst des französischen Hofes überzugehen. Gegen diese Bezichtigung verwahrt sich Perreal in seinem letzten Brief an Margareta ausdrücklich:

¹ Lemaire an Barangier, den 28. März 1512, Oeuvres IV, 423.

seit Ostern etwa sei er mit dem früheren Indiziarus ernstlich überworfen, gerade weil er ihm seine Undankbarkeit gegen die Fürstin, der er doch alles verdanke, vorgeworfen habe; über diese Vorwürfe sei jener so aufgebracht worden, dass er sich zu den schlimmsten Drohungen verstieg¹.

Vielleicht hatte Lemaire die Folgen seines Schrittes nicht voll bedacht; als er die Anerbietungen des französischen Hofes annahm, glaubte er vielleicht nicht, dass es ihn zum Zerwürfniß und zum Bruch mit Margareta führen würde. Jedenfalls scheint zu den berührten Beweggründen das Spiel des Zufalls, die entscheidende Wirkung der günstigen Gelegenheit gekommen zu sein. Clement Marot, der Lemaire gekannt hat, schreibt der Frau von Soubise, einer hochherzigen Beschützerin der schönen Wissenschaften, das Verdienst zu, Lemaire aus Flandern nach Frankreich gezogen zu haben. Bei ihrem Abschied aus Ferrara (1536), ruft er ihr zu:

*Adieu la main qui de Flandre en la France
Tira jadis Jean Lemaire Belgeois
Qui l'ame avoit d'Homere le Gregeois*².

Mit Flandern hat es freilich sein Bedenken; unwahrscheinlich ist es aber nicht, dass die

¹ Perreal an Margareta, den 17. Oktober 1512, Oeuvres IV., 389.

² Cl. Marot ed. Jannet, Epistre LV.

Frau, welche Jean Marot bei seiner Ankunft in Paris in ihren Schutz nahm und ihr Wohlwollen später dem Sohne zuwendete, den berühmten Verfasser des Briefes des grünen Liebhabers und der Liebesidylle von Paris und Oenone an sich gezogen und der Königin empfohlen hätte, als er nach Tours kam und das Interesse des Hofes für das Prachtdenkmal, das Margareta ihrem verstorbenen Gemahl errichten liess, anzuregen verstand.

Wie dem auch sei, Thatsache bleibt, dass Lemaire die Stelle als Indiziarius und Historiograph der Königin von Frankreich annahm, und dass Margareta seinen Abfall mit Unwillen empfand.

Böswillige Verleumdungen scheinen das ihrige dazu beigetragen zu haben, die Fürstin zu entfremden. Es war ihr hinterbracht worden, dass eine von Lemaire gegen sie verfasste Schrift in Paris öffentlich umlaufe. Bis dahin hatte Lemaire trotz seines neuen Amtes fortgefahren, sich mit ihren Geschäften zu befassen; eben wollte er ihr noch in Angelegenheit der mit Coulombe getroffenen Abmachungen schreiben. Als er aber hörte, in welcher niederträchtiger Weise er angeschwärzt wurde, stand er davon ab. Barangier hatte ihm zwar versichert, die Fürstin schenke seinen Verlästerern keinen Glauben; aber das frühere Vertrauen und Wohlwollen schien untergraben. Lemaire argwöhnte,

dass jene verleumderischen Nachreden nur böswillige Erfindungen seien, um ihn um das Gehalt, das ihm noch geschuldet wurde, zu bringen. Darum schüttet er sein Herz aus vor dem Geheimschreiber, dem einzigen, der seine Sache stets redlich vertreten hatte: Was er in Paris habe drucken lassen, das sei eine zweite Auflage der Illustrations, und das nur unter der Bedingung, dass sie wie die Lyoner das Wappen Margaretas trüge, darin glaube er nicht gefehlt zu haben, und habe zudem ein schönes Handgeld dafür bekommen; ferner hätten die Pariser Buchdrucker sein Buch von den Konzilien und die Legende der Venezianer erhalten, auch diese zur Ehre der Fürstin. Das alles sei kein Grund, ihn um seine gerechten Ansprüche, um seinen so sauer erworbenen Verdienst zu betrügen. Sollte er sich je soweit vergessen, über seine frühere Herrin etwas schlimmes zu sagen oder zu schreiben, so möge ihn Gott auf der Stelle und ohne Beichte sterben lassen. Denn wenn er sie nicht so geliebt hätte, so hätte er nicht so viel schöne Sachen zu ihrem Lobe geschrieben. Und ebensoviel wie für sie, werde er jetzt für die Königin schreiben, seine edle Herrin, die ihm so viel Gutes erweist. Und damit werde er kein Unrecht gegen Margareta begehen, *denn da wo ihn sein Gefühl hinzieht, da gibt sich sein Herz ganz hin*, und der Verstand billige es. Ursprünglich hatte er vor-

gehabt, ausser seiner Gebühr noch um ein kleines Privilegium oder einen Ehrengelt für seine vergangenen Dienste zu bitten, jetzt verzichte er darauf; aber die Fürstin werde nunmehr begreifen, wesshalb er aus ihrem Dienste getreten ist; nicht ihm solle sie es verargen, sondern denen, die daran Schuld sind, und die nicht ungestraft bleiben sollen, das verspreche er, — denn Gott ist gerecht, sie sollten sich nur wacker vor seiner Feder hüten; aber es solle so spät sein als er könne. — Zum Schluss lässt sich Lemaire der Fürstin noch in aller Demut als ihr armer Diener, der er war, empfehlen, was er nie ohne Tränen wird schreiben können: denn so habe ihn das Glück in ihrem Dienste herumgejagt, herumgezerrt, herumgeschleppt und herumgeworfen, dass er nicht begreife, wie er dem entronnen sei¹.

Es hält schwer, bei diesen Ereignissen, welche Lemaires Bruch mit Margareta herbeiführten, den objektiven Thatbestand festzustellen; denn wir hören immer nur den Dichter allein, und in dessen naiv empfindsamer Seele ruft der geringste Vorfall gleich einen hochwogenden Sturm hervor. Thatsächlich hatte Margareta ihr Wohlwollen nicht ganz von ihm abgezogen; sie nahm ihm den letzten Brief nicht übel und liess

¹ Lemaire an Margareta, Blois, den 28. März 1512. Oeuvres IV, 419. Ob Lemaire 1511 oder 12 geschrieben hat, ist gleichgültig, es ist offenbar 1512 neuen Stils zu lesen, da der 28. März auf einen Sonntag fiel.

durch Barangier erwiedern, er möchte der Königin von Frankreich ebenso treu dienen, als er ihr gethan. Dies ermunterte Lemaire, noch einmal an sie zu schreiben, um ihr zu danken und die Versicherung zu geben, dass er ihrer fürderhin in seinen Schriften stets mit der schuldigen Verehrung und Bewunderung gedenken werde. Anna schickte ihn nach der Bretagne, um die Chronik ihres Hauses zusammenzustellen, er sollte in den alten Klöstern und Schlössern das Material dazu sammeln; bei dieser neuen Arbeit würde unfehlbar seine frühere Herrin auch Erwähnung finden. Zum letzten Male erstattet er ihr Bericht über die nunmehr fertig gestellten Modelle; François Coulombe, der eine Neffe des alten Meisters, war gestorben, an seiner Statt hatte Perreal die nötigen Malerarbeiten übernommen. Noch einmal bittet Lemaire um sein Gehalt, das ja für die Fürstin wenig, für ihn aber viel bedeute; als letzte Gnade ersucht er sie, ihm die Oberaufsicht der Alabasterbrüche zu lassen, es wäre für ihn ein kleines Einkommen, ohne dass es sie etwas kostete. Ob er auch im hintersten Winkel der Bretagne wohnen sollte, kein Jahr würde er es versäumen, ihre Gebäude in Brou, die er mit so grosser Sorgfalt verwaltet hatte, einmal zu besuchen, wenn sie ihm die freundliche Erlaubniss dazu gäbe. Da Margareta einen neuen Indiziarius ernannt hatte, den Burgunder Remi du Puy, stellt ihr

Lemaire seine zeitgeschichtlichen Sammlungen und Arbeiten zur Verfügung, sie könnten seinem Nachfolger von Nutzen sein, er würde sie aber nur in ihre Hände abgeben. Dem Briefe legte er auch die 24 Strophen über die Genesung der Königin bei¹. — Das ist der letzte Brief, den Lemaire unseres Wissens an Margareta richtete. Ob er sein Gehalt noch erhielt und die Oberaufsicht über die Brüche weiter führte, ist uns nicht bekannt. Der Abschied aber klang wenigstens in einen versöhnlicheren Ton aus.

Lemaire's Austritt aus dem Dienste Margaretas hatte noch ein Nachspiel, dessen wir in Kürze gedenken müssen. Sei es dass der Krieg, der zwischen Frankreich und ihrem Vater entbrannte, sie veranlasste, die französischen Künstler womöglich durch einheimische zu ersetzen, sei es dass sie gegen Perreal persönlich erzürnt war, weil auf ihn der Verdacht gelenkt wurde, er habe ihr Lemaire abspenstig gemacht, jedenfalls blieb der Lyoner Maler nicht mehr lang in ihrem Dienst. Schon am 20. Juli spricht er die Befürchtung aus, man sei seiner müde vielleicht wegen irgend einer Angeberei, und in seinem letzten Briefe spricht er von Lemaire in einem Tone der Gereiztheit, die der offene, redliche Hennegauer sicherlich nicht um ihn verdient hatte. Jean Lemaire, sagt er, habe ihm mit

¹ Lemaire an Margareta, Blois den 14. Mai 1512. Oeuvres IV, 423.

Prügel, ja mit Todschlag gedroht, weil er ihm seine Geburt und Erziehung vorgehalten hatte und die Güte seiner Beschützerin, eben der hohen Frau, die ihn aus Lausigkeit und Armut gezogen und emporgehoben habe, so dass jeder nun wisse, was an ihm wäre, und er nach der Bretagne übergesiedelt sei, weil Jedermann ihn brandmarke.

Perreals letzte Briefe an Margareta sind in einem Tone des Trotzes geschrieben, der stark an Dreistigkeit streift. Offenbar fühlte er sich stark in dem Bewusstsein, dass er für die Fürstin mehr gethan, als er Lohn dafür erhalten hatte.

„Gnädigste Frau, schreibt er, wenn Sie wohl geruhten, mir die Freude zu geben, mir zu befehlen, dass ich davon abstehen soll, Ihnen fürderhin zu schreiben, und es Ihnen so gefiele so würde ich mich geduldig fügen, auch wider meinen Willen. Und es wird mir ewig Schmerz bereiten, die Liebe einer solchen Herrin verloren zu haben, die ich Zeit meines Lebens geliebt habe und lieben werde, wie wenig es mir auch einträgt.

„Nun denn, gnädigste Frau, bitte ich Sie um Gottes Ehre willen, Sie möchten mir befehlen, dass ich schweigen soll, oder dass ich Ihr Diener bin, denn an den Gütern der Welt ist mir nichts gelegen.

„Aber ich bitte Gott, er möge Ihnen Gesundheit und langes Leben geben und Ihnen und

Ihren Tagen Frieden. Indem ich Sie flehentlich ersuche, mir durch den Ueberbringer Ihren gnädigsten Willen zu wissen zu thun¹.“

So hatte denn auch dieses Band der Freundschaft, das Lemaire durch so viele Jahre geleitet hatte, den Stürmen der letzten Monate nicht Stand zu halten vermocht.

XIV.

Der gesellschaftliche Kreis, den Anna von Bretagne um sich vereinigte, war wohl geeignet, einen Dichter durch seine Verlockungen an sich zu ziehen. Die Königin unterhielt einen glänzenden Hofstaat; sie umgab sich mit einem Gefolge von Frauen und Mädchen vornehmer Abkunft, denen sie durch ihr Beispiel Sinn und Liebe für Zucht und Ehrbarkeit einflösste; die Sittsamkeit, der geistreiche Ton, der gesellschaftliche Anstand, die in ihrem Kreise herrschten, waren in ganz Europa berühmt. Als souveräne Herzogin hielt sie ausser ihren ständigen Kammerherren noch eine Schaar von hundert bretagnischen Edelleuten um sich. Kunst und Wissenschaft fanden in ihr eine einsichtige Beschützerin. Sie selbst hatte eine vorzügliche Erziehung genossen. Lateinisch und Griechisch waren ihr nicht fremd. Sie blieb stets den Künstlern und Dichtern gewogen. Jean Meschinot war ein alter Diener

¹ Perreal an Margareta, Blois den 20. Juli und den 17. Oktober 1512. Oeures IV, 387. 389.

ihres Hauses gewesen. Jean Marot nannte sich ihren Hofdichter, ihre Geheimschreiber waren Faustus Andrelinus und Andry de la Vigne, jener als lateinischer, dieser als französischer Poet bekannt, die Musiker Pregent Jagu und Ivon Le Brun standen in ihrem Dienste. Durch Vereinigung der Bibliothek ihres Vaters und der aus Italien nach Paris geschafften Bände hatte sie eine stattliche Bücherei gebildet; sie hegte eine besondere Vorliebe für Prachthandschriften, besass eine schöne Sammlung von Oelgemälden und theilte die Lust ihrer Zeit an kostbarer Ausstattung, wertvollen Tapeten und reichem Gold- und Silberschmuck. Ein herrliches Denkmal ihres Kunstsinnes ist das Grabmal, das sie für ihren Vater in Nantes errichten liess. Wenn Margareta von Oesterreich der Königin Anna an persönlicher Begabung, an politischer Einsicht und Charaktertiefe überlegen sein mochte, der Glanz des Hofes von Blois blieb unübertroffen¹.

In Blois wollte also Lemaire noch einmal das gleissende Glück des Hoflebens versuchen. Der entgegenkommende Empfang, den er fand, berechtigte ihn zu grösseren Hoffnungen. „Die Königin, meine edle Herrin, die mir so viel Gutes erweist“, so schrieb er am 28. März. Jugendlicher Eifer erfüllte ihn für ihren Dienst;

¹ Vgl. Leroux de Lincy, *Anne de Bretagne*, Paris 1866. 4 vol. 12.

nach den Erfahrungen der Vergangenheit konnte er sich aber nicht verhehlen, dass er sein Lebensglück auf den Zufall eines glücklichen Wurfs gesetzt hatte. Geling er, so durfte er auf allgemeine Billigung seines Schrittes rechnen; ging der Versuch fehl, so war alle Hoffnung zu Schanden. Diese Empfindungen spricht er in dem Doppel-Virelay aus, mit dem er sich dem Kreise der Hofdichter zum Willkomm empfahl:

*Haultains espritz du grand royal pourpris
Je suis espris par mouvementz certains
De bien servir la Royne de hault pris . .
Se j'y attaingz par grand labeurs loingtains, ..
On dira lors que bien l'ay entrepris.
Et que j'auray d'aucun bien mes sacqz plains.*

— — — — —
*J'ay bon vouloir, mais j'ay peur d'estre pris
Ainsi qu'en treuve une jarbe sanz grains.
J'ay ma deesse et l'ayme, honneure et crains.
Se j'ay du bien, vous y serez compris;
S'autrement va, tous mes biens sont restrains,
Douleur m'assault, desespoir et despris
Aidez moy doncq, nobles espritz haultains¹.*

Grund zu Besorgniss mochte der Gesundheitszustand der Königin geben. Am 21. Januar

¹ Oeuvres IV, 331. Der sg. double virelay de nouvelle taille besteht aus zwei symmetrisch sich entsprechenden Abschnitten von 12 Zehnsilbern mit der Reimfolge (a)a(a)ba(a)ab (b)baababa, resp. (b)b(b)ab(b)baabbabab. Die erste Halbzeile wird am Schluss des betreffenden Abschnitts wiederholt.

war sie mit einem Knaben niedergekommen, der nicht am Leben blieb. Kaum hatte der kaiserliche Gesante ihre vollständige Herstellung gemeldet, als sie in der Nacht vom 27. auf den 28. März von einem so heftigen Fieber befallen wurde, dass man mehrere Tage an ihrem Aufkommen verzweifelte. Die überraschende Besserung erschien wie ein Wunder. Aus Anlass dieser Erkrankung der Königin dichtete Lemaire die *XXIV Couplets de la valitute et de la convalescence de la Royne*, ein Gebet, das der Dichter wie eine Art Wechselgesang den allegorischen Erscheinungen von Frankreich und Bretagne in den Mund legt. Gott, die Jungfrau und die Heiligen werden angerufen, alle Menschen, Mann und Weib, Jung und Alt, selbst die Natur soll an der Trauer des Königs teilnehmen.

France:

*Vrai Dieu du ciel, puissant Dieu de nature,
Dieu qui formas l'humaine creature
A ta semblance digne,
Escoute moy, par ta grace benigne:
Car mise suis en grand desconfiture
Et mortelle ruine,
Si ton soleil (à ma bonne aventure)
N'esclarcist ma bruine.*

Bretaigne:

*O mon vray Dieu, dont le pouvoir ne fine,
Dieu qui resplends en l'ordre seraphine*

*Sur toute essence pure,
Las prends de moy aujourd'huy soing et cure :
Ou autrement tout bien de moi decline,
Et faudra que j'endure
Tous les malheurs, que de faire est encline
La Mort cruelle et dure.*

France :

*Votre roy pleure, ô noble sang de France,
D'un cœur piteux, de loyalle souffrance,
Percé de dueil, au vif et à oultrance,
Secourez le, soyez luy compassibles.
Sa fille aisnee en ha tel desplaisance
Comme elle doit par naturelle usance,
L'autre fort jeune est encore en enfance,
Qui ne cognoit les meschefz tant nuisibles.*

Bretaigne :

*Ha francs Bretons, par tous moyens possibles
Veillez en pleurs et larmes indicibles :
Ne ne soyez joyeux, gays ne risibles :
Tant que sachiez que soit à delivrance
Vostre Princesse, ayant douleurs sensibles,
Aux medecins du tout incognoissibles,
Mais à Dieu seul cognues et visibles,
Qui donner peut salut et recouvrance.*

France :

*Despouille toy de fleurs et de verdure,
Si cecy dure,
Et prens noire vesture,
Printemps nouvel entrant au moys de Mars. **

*Trop hairons nous ta verde flouriture,
Si ta figure*

*Ha si mauvais augure,
Qu'à ton venir Mort nous jette ses dars.*

Bretagne:

*Ne chantez plus, vous oiselets espars,
De toutes pars,*

*Laissez vos chants gaillards,
Si lamentez en tres piteux murmure,
Jusques à tant que jeunes et vieillards,
Pasteurs en parcs,*

*Gendarmes et souldars,
Ne doutent plus ceste mortelle injure.*

So beteten die beiden Frauen; die wunderbare Rettung der Königin bewirkte, wenn wir dem Nachworte glauben, Ludwig, indem er sich in seiner Eigenschaft als allerchristlichster König an den Himmel wendete¹.

Ludwigs des XII. Ehe war ohne lebende männliche Nachkommen geblieben; seine älteste Tochter Klaudia war seit ihrem siebten Lebens-

¹ Ouvres III. 86. — Die 24 Couplets 'differens en resonance harmonieuse' entsprechen sich abwechselnd, so dass die geraden jeweils die beiden Reime der ungeraden in umgekehrter Ordnung wiederholen. Die 8 ersten bestehen aus 5 Zehnsilbern und drei Sechssilbern gruppiert wie folgt aa^bab^ba^b. Die nächsten 8 sind achtzeilige Zehnsilberstrophen: aaabaaab. Die letzten 8 sind sechszeilige Zehnsilberstrophen mit Binnenreim: a(a)aba(a)ab; man könnte sie auch als achtzeilige heterometrische Strophen betrachten. In den ersten Strophen ist der Reim weiblich. Str. 11, 12, 13, 16 männlich. In den letzten wechselt das Reimgeschlecht.

jahre mit Franz von Augoulême verlobt, der in Ermangelung direkter männlicher Erben Thronfolger war. Die Vermählung des jungen Paares wurde durch den Willen der Königin noch verzögert. An die junge Prinzessin scheint sich das Rondeau zu richten, das in einer Handschrift von Blois mit Lemaïres Namensunterschrift erhalten ist:

*Fleur fleurissant, nymphe claire et jolye,
Fleurant Flora, belle Aurora polye,
Blanche Hermyonne aux yeux ryans et vers,
On ne saurait reciter par nulz vers,
La grand beauté qui en vous se relye.*

*L'ardant Phebus envers vous s'humilye,
Car vostre amour trop plus le serre et lye
Que de Daphné dont sortent lauriers vers,
Fleur fleurissant.*

*Amour aussi vous requiert et supplye
Qu'à son desir vostre gent cueur se plye
Sans avoir peur de ses dardz si divers;
Et Jupiter ses hautz cieux tient ouvers
Pour mieulx choisir vostre forme acomplye,
Fleur fleurissant¹.*

Wir haben hier die ausgebildete Hofmythologie, welche nicht erst die Plejade erfunden hat: Jupiter, der König, erscheint in seinem be-

¹ Oeuvres IV, 347. Nach der Hs. Bibl. nat. ms. fr. 1721 f^o 22. Das Rondeau hat die moderne Form: aabba.aab-.aabba.-.

rechtigten Vaterstolz; Phoebus, der nächststehende unter den oberen Göttern, legt seine Liebe der blühenden Blume, dem jungfräulichen Sprössling des königlichen Paares, zu Füßen, und Amor selbst bittet sie, diese Liebe zu erwidern.

Im königlichen Schlosse zu Blois wird Lemaire vor allem den Umgang der Dichter des Hofkreises gesucht haben. Damals machte eben der fünfzehnjährige Sohn des Hofdichters Jean Marot seine ersten metrischen Versuche. Mit einer Uebersetzung der ersten Virgilschen Ekloge trat der jugendliche Reimschmied vor den gereiften und ruhmgekrönten Meister. Ob Lemaire in dem stellenweise etwas verschwommenen Erstling schon jene spielende Anmut und leichtflüssige Sprache, durch welche Clement Marot bald seine Vorgänger überstrahlen sollte, erkannte, wissen wir nicht. Doch musste ihn, dünkt mich, den idyllischen Sänger des grünen Liebhabers, der bukolische Ton sympatisch ansprechen, er konnte einen begabten Schüler an Versen wie die folgenden nicht verkennen:

*Heureux vieillard, desormais en ces prees,
Entre ruisseaux et fontaines sacrees,
A ton plaisir tu te rafraischiras ;
Car d'un costé joignant de toy auras
La grant closture d'une saulsaye espesse,
Là où viendront manger la fleur sans cesse*

*Mouches à miel, qui de leur bruyt tant doux
T'inciteront à dormir tous les coups.
De l'autre part, sur un hault roc sera
Le rossignol qui en l'air chantera.
Mais cependant la palombe enrouee,
La tourtre aussi, de chasteté louee,
Ne laisseront de gemir sans se taire
Sus un grand orme, et tout pour te complaire¹.*

Wahrscheinlich fiel Lemaire's Urtheil mild und ermunternd aus. Am Versbau aber fand er eines zu tadeln: der junge Kadurzäer gebrauchte noch die weibliche Caesur mit überschüssiger unbetonter Silbe; diese verwies ihm Lemaire, wie Marot in der Vorrede der Adolescence Clémentine erzählt, und belehrte ihn eines bessern². In der That vermied Marot von da an diese Art der Cäsur und merzte in den späteren Ausgaben seiner Werke die wenigen, die er früher zugelassen, allmählig aus.

Clement Marot hat es sich stets zur Ehre angerechnet, Lemaire's Schüler zu sein. Wer sieht, mit welcher Innigkeit er stets von 'seinem Jean Lemaire' spricht, der wird die Ueberzeugung teilen, dass der königliche Indiziarius ihn nicht bloß auf gewisse technische Feinheiten aufmerksam gemacht hat, sondern ihm mit der Wärme eines väterlichen Gemüths entgegen-

¹ Première eglogue de Virgile, Oeuvres de Cl. Marot éd. Janet III, 121.

² Préface d'l' Adolescence Clémentine 1532. éd. Janet IV. 189.

gekommen sein muss¹. Wer aber wissen will, welchen Einfluss Lemaire auf seinen jungen Schüler ausgeübt hat, der vergleiche dessen Tempel Cupidos mit dem Venustempel in der Concorde des deux langages und beachte die Anspielungen, wie die auf das herrliche Thal, wo der junge Hirte Paris um die Liebe der schönäugigen Pegasis flehte, oder auf die Pracht des Göttermalles auf dem Berge Pelion².

Während der Tage von Blois dachte Lemaire auch wieder an seine Illustrations de Gaule, welche über die Ereignisse der letzten Monate vernachlässigt worden waren. Am 1. Mai erhielt er das königliche Privileg für den Druck und widmete das zweite Buch im Namen Merkurs der jungen Erbin der Bretagne, Klaudia von Frankreich, als ein Geschenk der Göttin Venus, nicht jener Göttin, welche Paris bestrickte, sondern der Venus, welche den Herzen der Frauen und Mütter Liebe zur Ehrbarkeit einflösst und ihnen die Macht verleiht, durch ihre sanfte Ueberredungsgabe und edle Haltung den flatterhaften Sinn der Männer zu fesseln.

Vierzehn Tage später meldete Lemaire seiner früheren Herrin, dass die Königin ihn nach ihrem Stammlande, der Bretagne, schicke, mit dem Auftrage, in den alten Klöstern und Schloss-

¹ Complainte V, éd. Janet II, 270. cf. Epigramme CLXXV. éd. Janet III, 71. — S. Stecher, Oeuvres LXXVI. sqq.

² Temple de Cupido (1514) éd. Janet I, 12. — Rondeau XXXIII. (1520) éd. Janet II, 145.

archiven das Material zu einer Geschichte ihres Hauses zu sammeln, ein Werk, das noch vermisst wurde. Bald darauf wird er sich an den Ort seiner neuen Wirksamkeit begeben haben. Dort vollendete er im Dezember das dritte Buch seines grossen Werkes¹.

XV.

Das zweite Buch der Illustrations de Gaule schliesst sich auf das engste an das erste an. Es bildet den anderen Teil des Romans von Paris, seinen tragischen Abschluss. Mit dem Raube der Helena geht das Verhängniss in Erfüllung: die buhlerische Griechin verdrängt die verschmähte Jugendgeliebte und beschwört den Untergang Trojas und des stolzen Geschlechtes der Priamiden herauf. Paris, Helena und Oenone bleiben die Hauptfiguren und heben sich in schärferer Beleuchtung vom bewegten Hintergrund des grossen Völkerkrieges ab.

Antenor, der die Festgäste geleitete, hatte den Nebenauftrag gehabt, die von Herkules geraubte und von Telamon in unebenbürtiger Stellung zurückgehaltene Schwester Priams, Hesione, zurückzufordern, er hatte aber blos abweisende Antworten erhalten. Im Rate der königlichen Prinzen tritt jetzt Paris mit seinen

¹ Widmung des 2. Buches des *Illustrations*, Oeuvres II, 1. Lemaire's Brief an Margareta vom 14. Mai 1512. Oeuvres IV, 424. cf. Perreals Bemerkung vom 17. Oktober Oeuvres IV, 390. Schluss des 3. Buches der *Illustrations*, Oeuvres II, 475.

waghalsigen Vorschlägen hervor, und trotz der Warnungen der Seher lässt sich Alles durch die hochherzige Kühnheit und Unternehmungslust des Jünglings bestricken. Grosse Vorbereitungen werden eilends getroffen, und nach einem traurigen Abschiede von Oenone sticht Paris mit dem kleinen Geschwader in die hohe See.

Die Fart ging nach Sparta, wo Helena als glückliche Gattin des Königs Menelaus lebte. Die Geschichte ihrer Ahnen, ihre Entführung als Kind durch Theseus, ihre Umwerbung durch die Schaar der griechischen Fürsten, die eigene Wahl des Gemals, die ganze Vorgeschichte, die Lemaire nach verschiedenen Quellen erzählt, bilden für sie eine bewegte Vergangenheit, namentlich da der Dichter die mythologischen Erzählungen wieder razionalistisch auslegt. Wie sehr er sich bemüht, der schönen Griechin gerecht zu werden, seine Zweifel und Bedenken und überhaupt sein Befremden über die Sitten der heroischen Zeit vermag der redliche Hennegauer nicht zu verbergen. So werden wir auf den Empfang, den Paris findet, wie er als vorgeblicher Gesanter in Lacedaemon landet, vorbereitet. Mit einer Gutmütigkeit, die an Blindheit grenzt, nimmt Menelaus die fremden Gäste auf und stellt sie seiner Gattin vor, die schon beim ersten Anblick des schönen Paris den Funken der Liebe verspürt hat. Rasch entbrennt die gegenseitige Neigung und weiss sich bald in Blicken, ver-

kappten Worten und Zeichen zu erkennen zu geben. Der Gatte allein merkt Nichts. Eine Erbschaftsteilung ruft ihn nach Kreta; die Briefe, welche die Verliebten in seiner Abwesenheit wechseln (vgl. Ovids Heroiden), sind nur ein Vorspiel der gewaltsamen Entführung. Sparta in Blut und Flammen hinter sich lassend, feiern die ehebrecherischen Buhlen ihre Brautnacht auf Cytherea, von den Fackeln der Eumeniden beleuchtet und vom Geheul der Nachtvögel gewiegt. Das ist der unselige Wendepunkt in Paris' Leben: mit allem Glanze der Redekunst hat Lemaire die Erzählung geschmückt, um ihre Bedeutung recht hervortreten zu lassen. Als Schüler der Römer und der niederländischen Rhetoriker hat er die Gelegenheit nicht entgehen lassen, viele schön stilisierte Reden in die Handlung einzuflechten.

Natürlicher und ansprechender wird der Ton, sobald wir zu Oenone zurückkehren: die Arme, die Nichts ahnte von den Plänen ihres Gatten, die sich durch die dunkeln Reden Kassandras kaum beunruhigen liess, sie muss jetzt durch die Abgesanten der Griechen die Vorfälle in Sparta hören, sie muss sehen, wie der Treulose, dem sie entgegeneilt, auf dem Vorderdecke des Schiffes stolz einherfährt, die falsche Griechin auf dem Schosse, nachdem er seine Heimkehr mit weiteren Greuelthaten befleckt hat. An der Stätte ihres Jugendglückes verbirgt die Trost-

löse ihren Gram, der Einsamkeit des Idagebirges ihre Klagen anvertrauend. Wörtlich übersetzt Lemaire an dieser Stelle Ovids fünfte Heroide, deren naive Wiedergabe zu den anmutigsten Seiten dieses Abschnittes gehört.

Der auffallende Gegensatz in der Behandlung der beiden Teile des Romans beruht im tieferen Grunde auf der Stellung, die der Dichter überhaupt zu den handelnden Personen einnimmt. Lemaïres Anlage, sein stetes Bestreben zielen auf eine objektiv-plastische Darstellung; aber bloß in künstlerischer Hinsicht übt er die volle Selbstentäußerung, in der moralischen Beurteilung bleibt er subjektiv befangen. Daher versenkt er sich bloß dann ohne Rückhalt in seinen Gegenstand, wenn er ihm seelenverwandt ist. Werden die tieferen Saiten seines Herzens angeschlagen, da klingt seine ganze Seele mit, und da gelingt es ihm auch mit einfacheren Mitteln unsere Teilnahme zu erregen. Wird aber sein Mißfallen geweckt oder glaubt er dem lehrhaften Nebenzwecke seines Buches zu liebe seinen Unwillen äußern zu müssen, so hält er sich fremd und nimmt seine Zuflucht zu den äußeren Mitteln der Rhetorik, zu Exclamationen, Apostrophen, Aposiopesen usf. Er verleiht der Erzählung an Glanz, was er ihr an Innigkeit nicht zu geben vermag.

Nicht ein Epos schreibt Lemaire, sondern einen Roman; nur erweitert sich jetzt das Schau-

spiel; das Schicksal des Einzelnen ordnet sich dem Geschehe der Völker unter. Im weiteren Verlauf hält sich der Verfasser vorwiegend an Dictys von Kreta, den er in frommem Glauben als Zeitgenossen und Augenzeugen der Ereignisse betrachtet. Ihm gefiel dessen Bericht besser, weil er ihn ausführlicher, umfassender und zugleich wahrscheinlicher und besser geordnet fand. Ueber diese Vorzüge vernachlässigt er aber die anderen Gewährsmänner wie Dares, Herodot, Thukydides nicht; häufig, wenn ihre Angaben sich widersprechen, lässt er sie alle sammt zu Worte kommen, ohne den Versuch zu machen, ihre Aussagen in Einklang zu bringen oder kritisch gegen einander abzuwägen. Auch der Dichterst Homer ist ihm durch die lateinische Uebersetzung des Laurentius Valla bekannt; der Reiz seiner mit poetischen Blumen reich geschmückten Erzählung hat ihn bewogen, den Zweikampf zwischen Paris und Menelaus (Il. γ'. Τειχοσκοπία) wörtlich wiederzugeben, *pource qu'il est beau et delectable et sent bien son antiquité*. Der Trieb der eigenen Natur musste Lemaire zu Homer ziehen mit seiner Fülle von ausgeführten Bildern, mit der naiven Behaglichkeit der Erzählung und den breiten Reden. Es ist das erste Mal, dass ein Stück homerischer Poesie in französischer Zunge wiederklang.

Die wechselvollen Ereignisse des trojanischen Krieges werden in kurzen Abrissen dar-

gestellt: acht Jahre dauern die Rüstungen, im neunten erst landen die Griechen in Kleinasien, Achill und Ajax verwüsten die umliegenden Landschaften, der Versuch, Polydorus gegen Helena einzutauschen, scheitert, Achill überwirft sich mit Agamemnon, Paris misst sich im Einzelkampf mit Menelaus, während des Winters findet Achills Aussöhnung statt, er verliebt sich in Polyxene; im Frühjahr beginnt der Kampf von frischem, Patroklos fällt, Hektor wird im Hinterhalte getötet, Achill lässt sich in Unterhandlungen ein und wird von Paris meuchlings erstochen, Paris unterliegt im Einzelkampfe mit Philoktet, Troja fällt durch List; Helena, welche Deiphobus geheiratet hatte, gibt denselben verräterischer Weise preis und versöhnt sich mit ihrem ersten Gatten. Hiermit sind die Wahrsagungen in Erfüllung gegangen; die Aufgabe des Dichters ist erfüllt. Anhangsweise erzählt er bloß noch die weiteren Schicksale Helenas und ihre spätere Verherrlichung als Gottheit. Das ist der Verlauf der Erzählung. Nur die Szenen, in denen Paris oder Helena eine Rolle spielen, sind weiter ausgesponnen; besonders rührend ist der Tod des Helden und dessen tragisches Nachspiel: der letzte Wunsch des tödlich Getroffenen scheint es gewesen zu sein, in der Nähe der ersten Gemahlin, der treulos verlassenen Oenone begraben zu werden; als die Unglückliche das hörte, eilte sie dem

Toten entgegen und unter rührenden Klagen brach sie über der Bahre zusammen und gab ihren Geist in den Armen des Geliebten auf.

Im Nachworte des zweiten Buches setzt sich Lemaire allen Ernstes mit dem Rhetor Dion von Prusias auseinander, dessen Prunkrede vom nicht eroberten Troja neuerdings in das Lateinische übersetzt worden war. Alle Kampfmittel, Ironie, psychologische Analyse, die Wucht der Zeugnisse und Gewährsmänner führt er gegen ihn ins Feld; freilich gegen seine Sprache, die *ganz rein oratorisch* ist, findet er nichts einzuwenden.

Damit schliesst der Hauptteil der Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye, welcher die zweite Hälfte des ersten Buches und das ganze zweite umfasst. Es ist der Kern des ganzen Werkes, die einzige Partie, die nach einem einheitlichen Gedanken ausgearbeitet ist. Schalten wir die moralischen Einschübe und die Versuche einer allegorischen Deutung als fremde Zuthaten aus, so bleibt uns eine planvoll angelegte Erzählung, deren Ton sich getreu dem Gegenstande anschmiegt. Vor unseren Augen entrollt sich in wechselvollem Spiele ein Lebensbild von der Kindheit bis zum Tode und hält uns in seinen beiden Phasen eine tiefe Lehre entgegen durch das Schauspiel der Leidenschaften, die uns und unsere Umgebung glücklich machen oder in das Verderben stürzen

können. Das Verdienst des Verfassers ist nach seiner eigenen Ansicht das, die geschichtliche Wahrheit wieder in ihrer Reinheit hergestellt und die altüberlieferten Irrtümer Guido Colonnas und seiner Nachahmer in Versen und in Prosa ausgerottet zu haben. Nunmehr kann sich Jedermann zufrieden geben, denn jetzt kennt er den wahren Verlauf der Ereignisse, und in Zukunft werden in Malereien und Stickereien jene bedauerlichen Fehlgriffe, die aus Unwissenheit begangen wurden, nicht mehr vorkommen¹.

XVI.

Nach Lemaïres eigener Angabe sollten die *Illustrations de Gaule* zwei Hauptteile umfassen: der erste, der nunmehr abgeschlossen vorlag, war der Geschichte Trojas gewidmet, mit Paris als Haupthelden, wie wir sahen; der zweite sollte die einzelnen Völkerstammsagen und in Sonderheit die Kämpfe der europäischen Fürsten mit den Türken um die kleinasiatischen Stammlande enthalten; das war der Gegenstand des dritten Buches. Zur Zeit, wo die beiden ersten Bücher ihren Abschluss fanden, war das dritte entworfen worden: Lemaire spricht zum ersten Male davon in seinem Bittgesuch an Margareta (1509); im Nachwort des ersten Buches heisst es dann, dasselbe müsse noch gründlich durchgesehen, verbessert und erweitert werden, in

¹ *Illustrations de Gaule* II, Schluss. *Oeuvres* II, 244.

Anbetracht der Wichtigkeit und Mannigfaltigkeit des Inhalts¹. Als nun das immer sich mehrende Material hinlänglich überarbeitet war, fand sich, dass die Geschlechtssage Karl des Grossen allein Stoff genug für einen neuen Band bot. Ausser dem eigenen Wissenstrieb hatte jedenfalls das Interesse, das die fürstlichen Gönner dem Gegenstand entgegenbrachten, den Verfasser angespornt, sich bohrender in die genealogischen Fragen zu vertiefen.

Gienge Lemaire nicht mit dem vom Mittelalter ererbten naiven Kinderglauben an das Werk, so müsste man das dritte Buch der Illustrations, was Zusammentragen der That-sachen und Auffinden von Quellen anbelangt, als eine ernste historische Leistung anerkennen; denn er hat wirklich keine Mühe der Forschung gescheut, um gründlich unterrichtet zu sein; keine Gelegenheit hat er vorbeigehen lassen, sich alte Handschriften, neuerscheinende Bücher, Inschriften, mündliche Unterweisung, wo er sie finden konnte, zu Nutzen zu machen; wo es Not that, hat er mit geistreichen Vermutungen die Widersprüche der Ueberlieferung zu lösen versucht. Nichtsdestoweniger bleibt seine Stammgeschichte des fränkischen Karolingerhauses eine bunte Märchensammlung. Ja, auf den ersten

¹ Cf. Oeuvres IV, 395. I, 348. — Im Briefe an Leclerc (15. Febr. 1506) Oeuvres IV, 321. ist erst von zwei Büchern die Rede. Auch die Quellen, die Lemaire benutzt hat, zeigen, dass die Ausarbeitung hauptsächlich nach 1507 erfolgte.

Anblick scheint das Buch noch wirrer, als es thatsächlich ist, weil die Einheitlichkeit in jeder Hinsicht fehlt: hier haben wir trockene Stammbäume, dort ruhige, breite Erzählung, dazwischen gelehrte Erörterungen und geographische Exkurse. Indessen, wenn wir die deutlich erkennbaren jüngeren Schichten abheben, so lässt sich der Aufbau des Grundbestandes leicht durchschauen.

Das *dritte Buch der Illustrations de Gaule*, das den Nebentitel *de France orientale et occidentale* oder *Genealogie historique de l'empereur Charlemagne* führt, zerfällt in drei Teile oder Abhandlungen; der erste bringt den Stammbaum der nach Europa verpflanzten Troer bis auf Austrasius, der zweite greift auf die Burgunder und fränkischen Merovinger zurück, um Blitildis einzuführen, der dritte führt die vereinigten Geschlechter bis auf Karls des Grossen Vater Pipin (p. 259 sq.).

Die einzelnen Teile des Buches sind in sich nicht homogen. Zunächst wird die Urgeschichte von Herkules Libyus bis Frankus nach Berosus und Manethon kurz wiederholt, um die Altehrwürdigkeit des Namens Pipin darzuthun (261—68). Nach einer Erörterung über die Bezeichnung Kelten und deren geographische Ausdehnung (269—72) und einer kritischen Auseinandersetzung über die Söhne Hektors (272 sq.), beginnt (p. 274) im Anschluss an Dictys die Erzählung von den

Geschicken der Wittwe und Nachkommen Hektors; Lemaire identifiziert Frankus mit Laodamas, indem der Doppelname an sich nichts befremdendes hat. Da Frankus unter der Obhut seines Onkels Helenus aufwuchs, wird diesem ein besonderes Kapitel gewidmet (276—83). Schon vor Helenus hatte Priams Vetter Bavo, durch seine Sehergabe gewarnt, Kleinasien verlassen und ein neues Reich in Europa gegründet mit Belgis d. i. Bavay als Hauptstadt. So erzählte der ebenso fleissige als leichtgläubige Kompilator, Meister Jakobus de Guisia, dessen Annalen der Fürsten von Hennegau in zwei schönen und grossen Bänden in lateinischer Sprache Lemaire jedenfalls schon in der Jugend häufig durchgeblättert hatte¹. In kurzen Zügen fasst Lemaire die Geschichte des Gründers seiner Vaterstadt, seiner Genossen und nächsten Nachfolgers zusammen (283—85. 290—97), dazwischen einen längern Exkurs über Götzendienst nach Berossus (286—90). Noch andere Geschlechter rühmten sich trojanischer Abkunft: von den Arvernern wussten es schon die Alten, von Tours und Toulouse lehrt es die Bretonische Sage, das gemeine Gerücht behauptet es von den Häusern Tournon und Neuchâtel, Reuchlin (de verbo mirifico) rühmt

¹ Illustr. III, Oeuvres II, 184. Vgl. Jacobi de Guisia *Annales historiae illustrium principum Hanoniæ* ed. Ernestus Sackur, Mon. Germ. hist. XXX, 44 sqq. — J. de Guise († 1399) schrieb seine Annalen gegen Ende seines Lebens nach lateinischen (z. T. romanhaften) und französischen Schriftstellern. S. oben p. 148, Anm. 1.

es von Pforzheim (297—300). So begann Trojas Adel allenthalben wieder aufzublühen um die Zeit, da Frankus Sikambria, das spätere Budapest, an der Donau erbaute, der erste Sitz der fränkischen Sikambrer, die sich im Verlauf der Zeit nach dem Niederrheine ausdehnten (301 sq.). Von dieser Stadt weiss der Roman von Buscalus, der sich in der reichen Bücherei Ludwigs des XII. zu Blois befand, viel zu erzählen¹. Mit vielem Fleisse trägt hier Lemaire die Zeugnisse der Alten über die Sikambrer bei und beleuchtet sie mit dichterischer Phantasie (302—8); alsdann ergeht er sich in einem geographischen Exkurs über Pannonien d. i. Ungarn (308—20); viel spricht er von Attila, dessen Leben er durch Juvenus Coelius Calanus genauer kannte. Als besonderer Beleg dienen ihm die Fragmente eines alten Dichters, den er in der Kollegialkirche des heiligen Justus zu Lyon gefunden hatte (316)². So weit müssen wir uns durch die planlos zusammengeschichteten Materialien durcharbeiten, bis Lemaire endgültig zu Frankus zurückkehrt und nunmehr die Geschichte seiner Nachkommen

¹ Dieser Roman, früher auch *Quelle Jacobs von Guise* beschäftigt sich vor allem mit Tournai. Buscalus ist nicht der Autor des Romans, wie Jacob von Guise zuerst behauptete, sondern der Held des Romans. cf. *Mémoires de l'Académie de Bruxelles* t. V. und E. Sackur I. c.

² Es ist das Pantheon Gottfrieds von Viterbo, particula XIV, 21 und 56. *Monum. Germ. hist.* SS. XXII, 139 sq. Die von Lemaire benutzte Handschrift gehört der Redaktion D an, ist aber nicht der *Codex Lugdunensis*.

in einem Zuge bis auf Austrasius und im dritten Abschnitte bis auf Pipin von Heristal nach eigenen Ueberlieferungen erzählt. (320—66. 422 sqq.).

Nicht Jakob von Guise, der Annalist seiner Vaterstadt, nicht Annius von Viterbo, dem er so unerschütterlich Glauben schenkt, vor Allem nicht Trithemius und sein Hunibald, die er gar nicht kennt, nicht diese sind die Quellen, aus denen Lemaire seine fränkisch-sikambrisch-karolingische Stammsage geschöpft hat; nein, es ist ein unbekannter Gewährsmann, dessen Werk er als Geschichte oder Chronik von Tongern bezeichnet¹. Alle Forscher, welche die Illustrations besprochen haben, sind scheu an diesem rätselhaften Abschnitte vorbeigegangen; und doch muss es jedem aufmerksamen Leser klar werden, dass diese einheitliche und zusammenhängende Erzählung, die von Frankus bis Karl den Grossen keine Lücke, keinen Sprung aufweist, den Kern des dritten Buches bildet, in den die Abhandlung über Burgunder und Merovinger mitten hineingekeilt ist, und um den sich wie eine Schale die Erörterungen der Einleitung und des Schlusses angesetzt haben.

¹ Oeuvres II, 295. l'histoire de Tongres sagt, dass nicht Turguncius (cf. J. de Guise), sondern Torgotus Tongern gegründet hat, cf. ib. 321. Ib. 301, 302. Selon les chroniques de Tongres soll Sikamber 62 Jahre regiert haben, sollen die Sikambrer später Kleve, Geldern, Julich in Besitz genommen haben. Ib. 322 für die letzten Fürsten, die er nicht alle aufzählen will, verweist Lemaire à l'histoire de Belges ou de Tongres.

Wer mag aber dieser spurlos verloren gegangene Chronist, Lemaire's Gewährsmann, sein? Lucius von Tongern oder einer der anderen Auctoren, die Jacob von Guise benutzte, ist es nicht. Die neue Geschichte von Tongern scheint vielmehr im Gegensatz zu den älteren, die Bavay, Tournay, Trier oder andere Städte zum Mittelpunkt machten, entstanden zu sein; nach der genaueren Chronologie und Kenntniss der römischen Geschichte zu urteilen, muss der Verfasser jünger gewesen sein, wahrscheinlich schrieb er wohl lateinisch. Wie dem auch sei, wir stehen vor einem interessanten Problem: Lemaire hat offenbar eine Chronik benutzt, welche Karl den Grossen als Sprossen der von der Donau an den Niederrhein — mit Tongern als Hauptstadt des neuen Reiches — übergesiedelten Nachkommen des Priamiden Frankus darstellte und zwischen den beiden äusseren Gliedern eine der Zahl der verflossenen Jahrhunderte entsprechende Reihe von Zwischengliedern in den phantastischen Stammbaum einschaltete. Von dieser Chronik bleibt aber keine Spur weder in der früheren noch in der späteren Litteratur, sie selbst ist verschwunden oder liegt noch irgendwo begraben. Dass aber Lemaire sie bloß vorge-schützt und selbst die ganze Geschichte erfunden hätte, das ist nicht denkbar, das widerspräche seiner sonstigen Gewissenhaftigkeit: er kombiniert, er erweitert, aber er erdichtet nicht.

Die ersten Könige, die auf Frankus folgen, sind blos Eponymen verschiedener Städte und Stämme; dem Verfasser der Illustrations wird es selbst zuletzt lästig, sie aufzuzählen. Erst mit dem Eingreifen der Römer in die Stammsage wird die Erzählung gehaltvoller. Menapius, König der Kimbern, Belger und Tongrer, weigert sich, dem Beispiel der Trierer zu folgen und mit den Römern einen Bund zu schliessen. Er widersteht ihnen siegreich und zwingt den Konsul Lucius Cassius zu einem schimpflichen Frieden. Der Konsul entgeht der drohenden Strafe durch freiwillige Verbannung. Darüber ergrimmt Menapius und lässt seine Söhne schwören, Rom zu zerstören, wie einst Brennus und Belgus. Sie bieten sofort ihre Verwandten und Bundesgenossen auf und versuchen in mehrere Züge getrennt, in Italien einzufallen; da tritt ihnen Marius entgegen mit dem bekannten Erfolg. Seiner Gewohnheit gemäss hat Lemaire die Kimbernkriege mit Zuhülfenahme der römischen und christlichen Geschichtsschreiber ausführlicher dargestellt. — Von allen Kimbernfürsten rettet sich allein Gottfried, der in sein bedeutend geschwächtes Reich zurückkehrt und wegen seines zurückgezogenen Lebens den Beinamen Karl erhält. Gottfried hat einen Sohn Karl Ynach, den verbannt er wegen einer Schandthat. Karl Ynach geht nach Rom, findet dort freundliche Aufnahme, macht den Mithri-

datischen Krieg unter Lucius Caesar mit, verliebt sich in Arkadien in die Tochter des Prokonsuls, Hermine (Germaine), die Halbschwester des späteren Diktators, verführt sie und flieht mit ihr nach Deutschland. Auf der Flucht, bei Valenciennes, nimmt sie von einem Schwan, der schutzsuchend zu ihr flieht und den sie von da an bei sich behält, den Namen Swana an. Karl Ynach findet seinen Vater tot; er übernimmt das Reich, seine Herrschaft dauert aber nicht lange, er fällt mit Ariovist in der Schlacht gegen Julius Caesar. Seine Wittve zieht sich mit ihren beiden Kindern auf das Schloss Megen an der Maas zurück. Inzwischen geht die Eroberung Galliens vor sich: gern erholte sich Caesar von den Strapazen des Krieges auf Schloss Kleve; in dem kleinen Gefolge, das er dann bei sich führte, befand sich ein Ritter Salvius Brabon ebenfalls aus Hektors Geschlecht, von einer schon in Pannonien abgezweigten und in Arkadien sesshaften Seitenlinie. Seinen Gedanken nachgehend, erblickt dieser eines Tages einen Schwan am Ufer des Rheins mit einem Nachen spielend, er setzt sich in den Nachen und wird unversehens in die Nähe des Schlosses Megen geführt. Eben will er nach dem Schwane schießen, als er in griechischer Sprache angerufen wird; er antwortet ebenso, wird in das Schloss eingelassen und muss die Versöhnung zwischen Caesar und seiner Halbschwester vermitteln. Als Lohn er-

hält er die Hand der jüngeren Swana, Caesars Nichte, und wird mit dem Lande vom ruthenischen Meere bis an die Grenzen der Nervier belehnt. Dies Land, Tongern und Brabant, behalten seine Nachkommen als Herzöge; sie gehören stets zu den treuesten Anhängern der Römer, deren Kaiser sich nicht bedenken, ihre Töchter mit diesem Hause zu vermählen. Erst Lando folgt dem Umschwung der Dinge und schliesst sich den Franken an. Sein Sohn Austrasius lebte zu Chlodowechs Zeiten und war derjenige, der ihm in der Alemannenschlacht zurief, er möchte doch das Christentum bekennen. Diese letzten Herzöge sind meistens auch solche, die irgend einer Stadt den Namen gegeben haben sollen.

Jetzt naht der Augenblick, wo sich die geschichtlichen Persönlichkeiten in den fabelhaften Stammbaum einreihen sollen. Um sie einzuführen, versucht Lemaire im zweiten Theile seines Buches eine Geschichte der Burgunder und der Merovinger zu geben. Nirgends hatte er sie in Zusammenhang dargestellt gefunden und hat daher selbst seine Kenntnisse mit vieler Mühe allenthalben sammeln müssen. Schon die Lage und Ausdehnung des alten Burgund hatten ihm Schwierigkeiten bereitet, bis er bei Gervasius von Tilbury und im Ligurinus Auskunft fand¹.

¹ Oeuvres II, 368. 370. Die *Otia imperialia* des Gervasius von Tilbury, 1211 Otto dem IV. gewidmet, waren noch nicht

Den Anfang macht natürlich der unvermeidliche Berosus, der seinen Abschreiber aber bald im Stich lässt. Erst zur Zeit des Augustus, nach einer Lücke von sechzehnhundert Jahren hören wir wieder von den Vandalen oder Vindeliziern und ihren Streifzügen bis an den Rhein reden. Drusus und Tiberius, die sie zurückdrängten, sollen sie gezwungen haben, offene Wohnstätten, Zelte, Hütten, in ihrer Sprache Burgen genannt, zu wählen, woher ihr Name Burgunden. Bald mehrten sie sich wieder und suchten neue Wohnsitze, zuerst auf der wunderbaren Insel Skandavia, dann am Rheine, etwa im Elsass, eine der besten und reichsten Gegenden, die man kennt. Hier blieben sie, bis Stilicho, seine ehrgeizigen Pläne betreibend, den ganzen Schwarm der Germanen über den Rhein lockte: bei der Gelegenheit eroberten die Burgunder das südöstliche Gallien. Bald wurden sie hier durch die Hunnen belästigt, bestanden sie aber siegreich, und als jene unter Attila zurückkehrten, nahmen sie auch an der Vernichtungsschlacht bei Châlons teil. Diese Thatsachen hat Lemaire sorgfältig aus älteren und jüngeren Schriftstellern wie Hieronymus, Cassiodor, Jacobus Bergomensis, Gaguinus, Coelius Calanus, Michele Riccio, Flavius Blondus

gedruckt. Von den jetzt bekannten Handschriften ist es wahrscheinlich die Brüsseler, die Lemaire zugänglich war. Der Ligurinus wurde 1507 von Konrad Celtes' Freunden herausgegeben.

gesammelt¹. Für die Folgezeit, die Brautwerbung Chlodowechs und den Untergang des Burgunderreichs, hatte er das Glück in der Bücherei des heiligen Hieronymus zu Dole eine alte Chronik zu entdecken, die nichts anderes war, als das Buch der Geschichte der Franken². So verfolgt Lemaire die fränkische Geschichte durch ihre Wirrnisse bis auf Chlothar den I. des Namens, den achten König von Burgund, Frankreich und Niederösterreich (d. h. Austrasien), dessen jüngste Tochter, Blithildis, das Band zwischen dem burgundisch-fränkischen und dem karolingischen Hause werden sollte.

Im dritten Abschnitte nimmt Lemaire den abgerissenen Faden wieder auf. Austrasius' Nachfolger ist Karl Nason, der die ältere Tochter des Thüringerfürsten Berkarius zur Frau nimmt, während Haymon, der Vater Rainalds von Montauban und seiner drei Brüder, die jüngere heiratete. Auf ihn folgte Karl Hasbain, wie seine Väter ein treuer Beistand der austrasischen Herrscher. Als Theodebert von seinen Onkeln bedrängt

¹ Cassiodor war im 15. Jahrhundert bereits mehrmals gedruckt worden. Die Geschichte Attilas des dalmatischen Bischofs Juvenus Coelius Calanus (12. 13. Jahrh.) wurde 1502 in Venedig im Anhang an den lat. Plutarch gedruckt. Der Napolitaner Michele Riccio war in den Dienst Karls des VIII. und Ludwigs des XII. getreten, seine Geschichte der franz. Könige, die Neapel besessen haben, erschien 1505. Flavius Blondus, *Historiarum ab inclinatione Romani imperii usque ad 1441 decades III*. Vene-
tiis 1483.

² *Liber historiae Francorum* c. 11 sqq. (früher *Gesta Francorum*) Mon. Germ. hist. Script. rer. Merov. II.

wurde, übernahm Karl die Gesandtschaft um Hülfe an den oströmischen Hof; die nahm aber einen unerwarteten Verlauf. Justinian behauptete nemlich, er habe die Mark an der Schelde widerrechtlich in Besitz, und veranlasste ihn, sie dem Senator Anselbert abzutreten, was Karl seinem Könige zu Liebe gern that. Dieser Anselbert, der gewöhnlich die karolingischen Stammbäume eröffnet, heiratete die heilige Blithildis und wurde der Stammherr der Karolinger in männlicher Linie. Seine Nachkommen sind Arnold, Arnulf und Anchises, der die Erbin des Hauses Brabant, Begga, die Schwester des kinderlosen Grimoald, Tochter Pipins von Landen, Enkelin Karlmanns und Urenkelin Karl Hasbains heimführte. So vereinigten sich die alten Königsgeschlechter, erneut durch römisches Blut, um im Verfolg den grossen Kaiser zu erzeugen. Die Sagen der Chronik von Tongern schliessen mit diesen Persönlichkeiten wieder an die Geschichte an, und Lemaire kann hinfort die Chronik von Brabant als Beleg anrufen, oder die gereimten Grabschriften, die er in Brabant in einer alten Handschrift gefunden hatte¹. Mit Pipin von Heristal und Karl Martell wird die Erzählung wieder breiter; wir sehen das karolingische Haus emporsteigen, während das

¹ Vgl. die *Genealogia ducum Brabantiae*, Mon. Germ. hist. SS. XXV. 387 sqq. Die gereimten Grabschriften sind nichts anderes als die *Genealogia ducum Brabantiae metrica* l. c. 400 sq.

Becker, Jean Lemaire.

merovingische sinkt. Das Buch endigt mit der Krönung Pipins des Kurzen.

Lemaire beschliesst aber sein Werk mit philosophischen Betrachtungen über den Wechsel der Herrscherhäuser. Zwei Ursachen pflegen ihren Umsturz herbeizuführen, die göttliche Vorsehung und die Einmischung der Priester; wie Pipin sich an den Papst Zacharias wendete, so bestach Hugo Capet den Bischof Anselm von Laon. Die Hand der göttlichen Vorsehung ist aber offenbar: denn wie die Bäume und wie die Tiere, so altert und versiegt und verliert seine Kraft nicht nur das Menschengeschlecht im allgemeinen, sondern noch vielmehr die Familien und Geschlechter im einzelnen. Als Gott sah, wie die Nachkommen Merowechs entartet und verkümmert waren, da erweckte er, wie die Not des christlichen Gemeinwesens es erheischte, das edle Blut der Pipine und Karle, gleichwie er dem pflichtvergessenen Saul David aus dem Hause des Hirten Jesse zum Nachfolger gab, das Spiel aber führten die Hände des Propheten Samuel, des Hohepriesters der Juden. Ja, als der Allschauende sah, wie die Kaiser Ostrome sich in innerem Zwist aufrieben und der katholische Glauben durch Verfolgungen und durch den Anprall der Sarrazenen und Türken bis im Herzen Europas gefährdet war, da liess er im Westen ein neues Haus erstehen, das wie die Makkabäer sein Volk vor der Bedrückung durch

die Ungläubigen zu retten vermöchte: das war das edle Geschlecht der Karolinger, kräftig und erlaucht von Alters her und noch geadelt durch die Würde der allerchristlichsten Krone Frankreichs und das heilige römische Kaisertum, den beiden schönsten Zierden der zeitlichen Welt; kraft dieser Vorzüge hat es die fremden Völker zurückgeworfen und den wankenden Glauben aufgerichtet, und es ist nicht nötig, wie einige thun, um dem Geschlechte höheren Glanz zu verleihen, Karls Mutter Berta zu einer Tochter des Kaisers Heraklius zu machen gegen alle Wahrscheinlichkeit. Dessgleichen aber, als das Karolingerhaus sank, übertrug Gottes verborgener Ratschluss das Reich auf die Nachfolger Hugo Capets vom Hause Sachsen. Das karolingische Blut bewahrte er aber in den Herzögen von Flandern und Artois, die es dann wieder mit dem der Könige von Frankreich verbanden, um Ludwig den heiligen zu erzeugen. So ist und bleibt das Blut Karls des Grossen in dem französischen Königshause, damit es stets der Schutz und Hort des katholischen Glaubens und der heiligen römischen Kirche sei, die Missbräuche in Welt und Kirche abstelle, die Tyrannen bändige, die Ketzer vernichte und schliesslich mit starker Hand und erhobenem Arme die fluchwürdige Nazione der Türken und die andern Anhänger Muhameds in Furcht und Schrecken halte, die Türken, welche aus ihren alten Schlupf-

winkeln und Stümpfen der Tartarei hervorbrachen zur Zeit, wo Pipin die Herrschaft über Frankreich erwarb.

Das ist Lemaïres Geschichtsphilosophie, das seine politische Lebensansicht ein Jahrzehnt bevor Franz, der allerchristlichste König, die deutschen Protestanten und die verabscheuten Türken zu seinen Bundesgenossen gegen Karl, den römischen Kaiser und Erben Oesterreichs und Burgunds, machen sollte.

XVII.

Jean Lemaire eignete das dritte Buch der Illustrations seiner neuen Beschützerin, der Königin von Frankreich, zu als das vornehmste Geschenk, das er bis dahin der weiblichen Lesewelt dargebracht: die beiden früheren waren nur die Knospen und Blumen, dieses aber die Frucht in voller Reife. Eine Pflicht der Dankbarkeit zu erfüllen, wie er sagt, vollzog er eine zweite Widmung an Guillaume Cretin, seinen Lehrer, der ihn zuerst für die französische Schriftstellerei gewonnen hatte: nun bittet er ihn, sein Verteidiger zu sein gegen etwaige Anfeindungen, obwohl er keine zu befürchten habe; denn wenn auch Ausländer, habe er stets durch seine Werke seine Liebe für das öffentliche Wohl Frankreichs gezeigt. Im Nachwort endlich empfiehlt er sich der Nachsicht seiner Leser: die Schwäche menschlichen Verstandes lässt uns ja nicht immer erreichen, was wir möchten. Er habe sich be-

müht, das, was die Geschichtsschreiber gewöhnlich übergangen, sorgfältig nachzusammeln und sei sich dabei vorgekommen wie einer, der die einzelnen Aehren hinter den Schnittern oder die übersehenen Trauben hinter den Winzern nachlese. Man möge ihm verzeihen, wenn er mitunter etwas viel Latein zitiert habe; er dürfte es sich zwar als berufener Historiker ebensowohl gestatten als die Prediger in ihren Kanzelreden vor den Bauernweibern; er habe es aber nicht des leeren Prunkes wegen gethan, sondern um dem bedenklichen Leser durch Vorführen der Belege die letzten Zweifel zu benehmen. Dieses Buch verdanke man dem Wohlwollen der Beschützerin, der es auch gewidmet sei; der noch ausstehende und wiederholt versprochene Band, der die Genealogie der Türken und ihre Thaten bis auf unsere Zeit, nebst der Beschreibung der Türkei, Griechenlands und der benachbarten Inseln enthalten sollte, würde nachfolgen, sobald seine fürstlichen Gönner ihm Musse verschaffen würden zu den Nachforschungen, die ein so grosses Werk verlangte. Dann würde er das feierliche Gelübde erfüllen, welches er auf dem Hochaltar der Peterskirche zu Rom abgelegt hatte; denn sein Buch sollte ein Führer und Tröster werden für die, welche sich waffnen würden zum allgemeinen Kreuzzuge, sobald sich die Fürsten mit dem heiligen Stuhle in Eintracht vereinen würden, um die

Türken aus Asien, ihrem trojanischen Erbteil, zu vertreiben. „Und das lasse uns Gott noch zu unseren Lebzeiten schauen.“

Die *Illustrations de Grece et de Turquie*, der Abschluss des ganzen Werkes sahen die Vollendung nicht, es blieb bei dem Vorhaben. Noch ein Anderes kam nicht zur Ausführung, die Geschichte der Besiedelung Albions durch Brutus, die Lemaire gern in einer besonderen Schrift behandelt hätte¹.

Wie wir sahen, war Lemaire im Herbst 1512 nach der Bretagne geschickt worden, um Materialien zu einer Chronik der Landesfürsten zu sammeln. Im Dezember vollendete er dort das dritte Buch der *Illustrations*. Im Anfang des folgenden Jahres scheint er nach Blois oder Tours zurückgekehrt zu sein², dort überwachte er den Druck seiner Schrift. Dem Bande gab er noch einige kleinere Werke bei, von denen nur eines neu war: die Grabschrift des am 11. April 1512 bei Ravenna gefallenen dreiundzwanzigjährigen Gaston de Foix, aus dem Lateinischen übersetzt „et rendu le François correspondant au nombre des syllabes du Latin“ d. h. die Hexameter durch Alexandriner wiedergegeben³. Ausserdem fügte

¹ Cf. *Illustrations* III. *Oeuvres* II, 296.

² Im Briefe an Fr. Le Rouge, der den 1513 erschienenen Band beschliesst, spricht er von Ockeghem, der in Tours lebte, als von seinem Nachbar.

³ *Oeuvres* III, 196. Es sind 20 Alexandriner mit gepaarten Reimen. Die Beigaben sind: *Epistre du roy à Hector*, *la Validude de la royne*, *Epitaphe de G. de Foix*, *la Concorde des deux*

er ein Gedicht von Cretin hinzu: *La plainte du trespas de feu messire Guillaume de Bissipat*. Dasselbe sollte zeigen, wie die französische Sprache durch die Schriften des königlichen Kaplans bereichert wird, ebenso wie die Musik veredelt werde durch den Schatzmeister der Martinskirche zu Tours, Ockeghem, „meinen Nachbar und von unserer selben Nazion“. So schreibt Lemaire an Meister François Le Rouge, vortragenden Rat und Requetenmeister der Königin, auf dessen Einfluss er zählte zur Erfül- seines Wunsches, mit der Beschreibung und Verherrlichung der Bretagne betraut zu werden: denn er brenne vor Begier, die alten und neuen Wunder dieses Landes, die Andere noch nicht erwähnt, zu schildern, um seines Amtes gehörig und nach Gebühr zu walten¹.

Lemaire wusste nicht, dass ein Kind des Landes bereits dieses Werk in Angriff genommen hatte, und sich anschickte, es in kurzem der Königin vorzulegen². Der Tod sollte aber Beiden einen Strich durch die Rechnung machen. Am 9. Januar 1514 starb Anna von Bretagne in ihrem siebenunddreissigsten Lebensjahre.

langaiges, la Plainte de Bissipat von Cretin mit dem Brief an Fr. Le Rouge.

¹ Oeuvres III, 197. Der Brief trägt kein Datum, und bietet sonst keinen Anhalt, als dass er eben am Schluss des 3. Buches nebst Beigaben steht.

² Alain Bouchard bereitete schon längst seine *Grandes chroniques de Bretagne* vor, sie erschienen in Paris 1514, neu- gedruckt von der Société des Antiquaires de Bretagne. Schon seit 1496 arbeitete der Dekan Pierre Lebaud von Laval an

Der königliche Historiograph machte noch einen schwachen Versuch, die Gunst der Tochter, der jungen Erbin der Bretagne und als Braut des vermutlichen Thronfolgers auch zukünftigen Königin von Frankreich, zu gewinnen; indem er ihr seine Abhandlung über die Totenfeier bei den Alten und Neueren widmete¹. Im Virelay double, den er der Abschrift als Anrufung vorsetzte, klagt er Gott sein Unglück:

*Quant il te plaist, o hault Altitonant,
Qu'en tout labeur, jadis et maintenant,
Aye prins paine en mon sens peu fourny,
Te plaise aussi de ton bien infiny
Me tendre ung peu de faveur soustenant,
Quand il t'a pleu, o haut Altitonant.*

*Tu scez et vois que papier je ne dore
Ny embelliz de riens dont on puist rire,
Ains sans cesser ay matiere d'escripre
Les faicts dolents de mort qui tout devore,
Quant il te plait, o haut Altinonant.*

*Du bon Bourbon le trespas survenant
Me fit plourer, et puis tout d'un tenant
J'ay deploré la perte de Ligny,
Savoye apres, et Castille plaigny,*

einer Geschichte der Bretagne im Auftrage Annas. Sie wurde erst 1638 gedruckt.

¹ Vielleicht dichtete er jetzt das früher erwähnte Rondeau *Fleur flourissant*. Es ist nämlich affallend, dass in demselben die Mutter, Königin Anna, nicht erwähnt wird. Es dürfte vielleicht zur Vermählung des jungen Paares geschrieben worden sein.

*Vecy la suite et le pis avenant,
Quand il te plait, o haut Altitonant.*

*S'il faut tousjours qu'en la fin je deplore
Prince ou princesse, en quoy faisant souspire,
Il m'en desplait. Mais si de ton empire
Grace je n'ay, je la quiers et implore,
Quant il te plait¹.*

Aus der Vorrede erfahren wir, dass Lemaire der Beisetzungsfeier für die verstorbene Königin beigewohnt und, wie seiner Zeit bei der Totenfeier Philipps von Kastilien, einen Bericht über dieselbe aufgesetzt hatte².

Die Abschrift der Abhandlung blieb unvollendet, sei es dass die öffentlichen Ereignisse den Verfasser von seinem Vorhaben ablenkten, sei es dass er persönlich durch irgend welchen Unglücksfall betroffen wurde, der ihn im Beginn der Vierziger vom Schauplatze abberief³. Ludwig der XII. war kurz verwittwet, als der Plan der englischen Heirat auftauchte, die am 13. August des Jahres (1514) vollzogen wurde. Am 11. Oktober wurde die junge Königin von ihrem Gemahl feierlich empfangen. Ihre Herrlichkeit dauerte

¹ Oeuvres IV, 269. Das Doppelvirelay besteht aus zweimal zwei Abschnitten von vier Versen mit umschlungenem Reim, mit einem dreimal wiederholten Refrain: AabbaA.cddcA; der Vers ist zehnsilbig.

² Oeuvres IV, 271. Den offiziellen Bericht verfasste der Wappenherold Bretagne.

³ Möglicherweise war die erhaltene Abschrift nur der Entwurf für eine definitive Reinschrift, sie ist sehr fehlerhaft.

aber kein Vierteljahr; am 1. Januar 1515 verschied Ludwig der XII. und hinterliess das Reich seinem Schwiegersohn, Franz dem I. Was that Lemaire bei dem raschen Wechsel der Dinge? Es bleibt keine Spur, dass er nach dem Verlust seiner Beschützerin Anna von Bretagne in den Dienst ihrer Tochter, sei es jetzt, sei es nach ihrer Thronbesteigung, oder, was die kurze Dauer ihrer Herrschaft vielleicht vereitelte, in den der Königin Maria getreten wäre; bis zu den spätesten Ausgaben blieb er den Buchdruckern der Historiograph der Königin Anna. Auch als Schriftsteller verschwindet Lemaire vollständig; von all den versprochenen Werken ist keines erschienen, selbst das heilig gelobte Buch von den Türken und von Griechenland blieb aus. Nicht etwa dass die Gunst der Leser sich von ihm abgewendet hätte; denn fast Jahr für Jahr werden seine früheren Schriften frisch aufgelegt, etwa noch unbekannte werden an das Licht gefördert. Aber Neues fliesst Nichts mehr aus seiner Feder. Was liess den sonst unermüdlichen Schriftsteller plötzlich verstummen, ihn, der früher kein Jahr verstreichen liess, ohne ein neues Werk zu schreiben und alsbald seinen Gönnern oder der Oeffentlichkeit zu übergeben?

In jedem anderen Falle würde man annehmen, dass der Verschollene den Weg des Fleisches gegangen ist; denn dass Niemand sich finde, seinen Tod zu verzeichnen und die Stunde des-

selben der Nachwelt mitzuteilen, das ist damals noch eine durchaus gewöhnliche Erscheinung. Wer weiss, wann Alain Chartier, Jean Marot, Cretin, Gringore, Symphorien Champier, wann zahllose andere Männer, die jahrelang eine öffentliche Rolle gespielt haben, gestorben sind? Mit Lemaire stirbt eine Dichterschule aus, ihre Reihen sind längst gelichtet, und die neue Schule, die Lemaire vorbereitet hat, die ist geblendet durch den Glanz der neuen Zeit; eine mit weitgreifenden Plänen eröffnete Herrscherlaufbahn fesselt die allgemeine Aufmerksamkeit.

Allerdings stand Lemaire im rüstigsten Mannesalter, aber früher oder später fällt das Loos, das uns zu ewiger Verbannung auf den Kahn setzt. Wie vielen Zufällen ist des Menschen gebrechliches Dasein ausgesetzt! Ein Schleier, der nicht zu lüften ist, liegt auf Lemaires Lebensende; mit einem Male mitten in der eifrigsten Schöpfungszeit tritt er von dem Schauplatze ab, um nicht wieder aufzutauchen¹.

Nur ein Schriftsteller hat über Lemaires Ende genauere Angaben gemacht, die, *wenn sie wahr wären*, ein trauriges Licht auf unseren

¹ Wie leicht konnte Lemaire ein ähnlicher Unfall treffen, wie am Tage, wo er sich den Arm in den Steingruben brach. Nehmen wir z. B. an, Familienangelegenheiten hätten ihn nach Valenciennes gerufen, wo eben die Pest Tag für Tag 24 Tote in jeder Pfarrei unter die Erde legte und in dem einen Jahr 1514,15 über 6000 Menschenleben gefordert hat. Wer hätte je davon etwas erfahren, wenn Lemaire ein Opfer der Seuche wurde?

Dichter werfen würden: es ist Pierre de Saint-Julien in seinem Buch vom Ursprung der Burgunder. Bei einem Ausfall gegen die, welche sich auf die Seite Satans, ihres Lehrmeisters, stellen, um gegen die Kirche zu bellen, obwohl sie sie so wenig beissen können wie die Hunde den Mond --, fährt er fort: „Ich weiss wohl, dass Jean le Maire de Belges, ein Mann von grosser Belesenheit und sehr emsigem Fleisse, letztere Ansicht vertreten hat in seiner Abhandlung über die Kirchenspaltungen und Kirchensammlungen. Aber wie es gewiss ist, dass alle gelehrten und unzufriedenen Männer, wenn sie arm gewesen sind, ihre Vergeltung nur mit der Feder und auf dem Papier, das Alles duldet, ausüben konnten, so ist es gefährlich, solchen Leuten Glauben zu schenken. Und es sind zu augenscheinliche Gründe — ja solche, die beinahe ein Jeder kennt —, aus dem das Zeugniß Platinas, Laurentius Vallas, Jean le Maires usw. nicht angenommen werden darf, wenn es sich um die Päpste und überhaupt um den geistlichen Stand der römischen Kirche handelt. Da ja ausserdem (was den benannten Jean le Maire betrifft) alle die, welche ihn persönlich gekannt haben, wissen, dass zur Gebrechlichkeit seines Gehirns der Wein so viel hinzuthat, dass er schliesslich geistesgestört und wahnsinnig in einem Spital gestorben ist. Und wenn er und Agrippa Freunde gewesen sind, so hat die Gleichheit der Stellung

diese Freundschaft unter ihnen erzeugt, und das Ende des Einen wie des Andern hat enthüllt, dass ihr Wissen sehr schlecht untergebracht war¹.“

Was soll man zu diesem wilden Ausfall eines verbissenen Polemikers und ultramontanen Ligisten sagen? Einen Augenblick hat vielleicht Lemaire, als gereifter Mann, Cornelius Agrippa bei seinen glänzenden Anfängen gesehen, ist aber seither nicht wieder mit ihm zusammengetroffen. Dass Agrippa sich gern mit den phantastischen Seiten menschlichen Wissens abgegeben, und dass er in einem Krankenhause gestorben, ist wahr; doch irrsinnig und wahnwitzig war er nicht. Lemaire war wohl nie mit Glücksgütern gesegnet, er hat aber stets freundliche Aufnahme und eine freiere Stellung an den Höfen seiner fürstlichen Gönner gefunden. Dass er aus Missvergnügen und Bettlerneid seine Angriffe gegen das weltliche Papsttum geschleudert hätte, das ist reine Verleumdung. Wer ist aber Saint-Julien, dass wir ihm Glauben schenken und auf seine hingeworfene Aussage hin das Bild, das wir uns nach zahlreichen Dokumenten, nach Zeugnissen der Zeitgenossen, nach den Schriften des Dichters

¹ Pierre de Saint-Julien, de l'Origine des Bourguignons 2 l. Paris 1581 p. 389. Durch Paquot wurde diese Stelle ausgegraben und wird seitdem als die einzige authentische Notiz über Lemaires Ende und Charakter angeführt.

von ihm machen können, gerade in das Gegenteil verwandeln sollten? Ich bezweifle überhaupt, dass der Archidiakonus von Châlons den königlichen Historiographen je gesehen hat. Im Jahre 1581 war es ein leichtes, sich auf Alle zu berufen, die einen im ersten Viertel des Jahrhunderts gestorbenen Menschen persönlich gekannt haben. Mag wer will diesen Ausbruch der Leidenschaft der Beachtung würdigen, ich vermisse an Pierre de Saint-Julien die Eigenschaften, die man von einem geschichtlich glaubwürdigen Zeugen verlangen kann und soll, und lehne sein Zeugniß ab. Und sollte auch Lemaire das Unglück betroffen haben, dass ihn am Lebensabende vorzeitig Geistesnacht befiel, was ich nicht glaube, so ist jedenfalls jene böswillige Verdächtigung seiner Lebensführung unbedingt abzuweisen. Lüge dieser Schatten auf seinen letzten Tagen, so würden die, welche ihn sicher gekannt haben, wohl eine etwas getrübtte Erinnerung an ihn behalten haben, und Clement Marot hörte nicht mit gleicher Rührung seinen seligen Vater auf den Himmel verweisen, wo die verstorbenen Dichter wallen, und unter ihnen

Ton Jean Lemaire entre eux haut colloqué.

XVIII.

Lemaire war ein fruchtbarer Dichter, hat sich aber selten beeilt, seine Schöpfungen durch den Druck zu veröffentlichen, einige blieben

ungedruckt in den Händen seiner Freunde und wurden erst nach Jahren herausgegeben; Anderes mag verloren gegangen sein¹. Im Jahre 1525 hatte der Buchhändler Galliot du Pré das Glück ein Ineditum auffindig zu machen und an die Spitze einer Auslese seltener Werke der verstorbenen Meister setzen zu können. Neben Chastellain, Molinet und Crestin ist Lemaire in diesem Sammelbände durch *die drei Märchen von Cupido und Atropos* vertreten².

Das erste Märchen soll Erfindung des Dichters Serafino dell'Aquila sein³.

*Seigneurs, oyez un bien nouveau propos
De Cupido le Dieu des amourettes
Et de la Mort qu'on appelle Atropos.*

Auf seinem Fluge stösst Amor mit Mors zusammen und findet ihre Rippen etwas hart: „Törichte, blinde Alte, ruft er aus, ich kann Dich nicht sehen mit meinen verbundenen Augen und bin gehörig angerannt.“ — „Schöner Herrgott, verzeiht, ich habe es eilig und Ihr haltet mich

¹ Thibaut glaubte eine Reihe von Gedichten Lemaire's aus den Tagen von Blois wieder gefunden zu haben in der Hs. 1721 der Nationalbibliothek; er liess sich zu dem Schlusse bewegen dadurch, dass die Handschrift in der That zwei Stücke von ihm enthält: *Plume infelice*, und *Fleur fleurissant*. Es spricht aber Alles gegen diese Zueignung. Stecher hat einige davon abgedruckt. *Oeuvres* IV, 339—70.

² *Les trois contes de Cupido et d'Atropos*, *Oeuvres* III, 39 sqq.

³ Es ist eine freie Nachbildung des 42. Sonnets der *Opere dello elegantissimo poeta Seraphino Aquilano* (Venezia 1538). Ich gebe es als Anhang VI wieder.

auf.“ — „Nette Eile, schöne Frau, wir wollen lieber eins trinken: man braucht doch nicht immer Schlimmes zu thun.“ — „Du thust noch Schlimmeres als ich; Du lässt die Leute verschmachten und nimmst ihnen Sinn und Verstand.“ — „Und Du bettest sie mit grossem Schmerz unter die Erde, während ich ihnen freudiges Sehnen und Verlangen einhauche. Jedermann verehrt mich, ich bin ein siegreicher Gott, Dich aber flieht ein Jeder wie den Teufel, frostig bist Du, ich aber erwärme.“ — „Du bist ein vornehmer und angesehener Herr, erwiedert Atropos; wir wollen uns vertragen und zu Tische setzen.“ — „Unrecht hätte, wer nicht zustimmte, sagt Cupido, ich bin wirklich durstig, so viel habe ich mit meinem schönen und starken Bogen geschossen.“ — „Und ich erst bei meiner Birsch auf die Menschen, die ich Tag und Nacht rastlos betreibe.“ Mit diesen Worten treten sie in die Schenke, ohne ihre unschuldigen Hände zu waschen. Der Tod trinkt wie eine Zisterne, Amor steht nicht zurück.

Atropos pleige et Cupido s'enyvre.

Der Wirt wäre die hochmütigen Gäste bald gern losgewesen. In einem schönen Zustande verlassen Beide die Kneipe.

*Tous empennez, ainsi que volle une oye,
Ils s'en vont hors puis d'un lex, puis de l'autre,
Sans dire adieu, sans tenir bonne voye.*

Atropos hat sich beim Weggehn Cupidos Bogen angeeignet, Cupido in der Trunkenheit den ihren genommen. So kommen sie mitten in ein grosses Menschengedränge und fangen an zu schiessen. Bei jedem Pfeil, den Amor abschickt, fällt ein kraftvoller Jüngling zu Tode getroffen, während Atropos' Geschosse gebrechliche Greise in Liebe entflammen. So wird die Welt durch zwei Bösewichte regiert, die uns um die Wette verderben: Tod und Liebe, beide blind, beide Trunkenbolde, beide gleich übermütig und falsch.

*Mort ne void goute, et Cupido est louche:
L'un me menasse, à moy l'autre ne conte:
L'un met en terre, et l'autre met en couche.
Ainsi, seigneurs, ay achevé mon conte*¹.

Dieser launigen Erzählung hat Lemaire eine Fortsetzung gegeben: Vor nicht langer Zeit wurde mir erzählt, wie Amor den Bogen des Todes genommen und damit schönes Unheil angerichtet hatte. In dem bedenklichen Zustand, in dem er sich befand, kehrte der Gott zum Schlosse seiner Mutter zurück; er fand Venus mit ihren Nymphen beim Mittagsschlaf:

*Elle est deesse, de rien il ne lui chant.
Si dormoit lors dedens un poesle chant,*

¹ Das erste Märchen besteht aus 33 Terzinen nebst Schlussvers, das sind zusammen 100 zehnsilbige Verse. — Die ganze Entwicklung der Erzählung und der Schlussgedanke weichen beträchtlich von Serafinos geistreichem Sonnett ab, in dieser Fassung sind sie durchaus Lemaïres Eigentum.

Becker, Jean Lemaire.

*Sur un mol lit de plumettes deslies,
Bien tapissé de verdurees jolies.
Tout alentour sont ses Nymphes et Graces
Nues dormans, bien refaites et grasses.
Bon les fait voir ainsi tant rondelettes,
En souspirant branler leurs mammelettes.
Le poesle estoit bien garni de verrines
Claires luisans, vermeilles, saphirines,
Souef flairant comme un beau paradis,
Plein d'oiselets joyeux et esbaudis,
Qui là dedens un plaisant bruit menoient
Et le pourpris en deduit maintenoient.*

Alles schlief also, nur Voluptas, Amors Tochter, spielte draussen mit nackten Kindern und ergötzte sich an einem Male voller Freude und Liebesgeköse. Zur Erfrischung trank Cupido beim Eintritt drei Schluck süssen Weines, Volupté ergriff eine Harfe und stimmte ein Lied an, um ihren Vater zu bewillkommen, der auf dem Schosse der Mutter einschläft, und schnarcht und bläst und den Bogen auf ein Kissen sinken lässt. Auf das Kissen setzt sich Volupté aus Unachtsamkeit und verletzt sich an dem todbringenden Pfeile. Auf ihren Schmerzesschrei wacht Venus auf, sieht ihre Enkelin erblassen, fasst sie in die Arme, fühlt wie sie erstarrt; sie sieht das Blut auf ihrer sonst so weissen Hüfte, sie will es abwischen, fällt aber selbst in Ohnmacht. Die Grazien und Nymphen eilen und mit Balsam

und Nektar und Ambrosia haben sie bald Beide zur Besinnung und zum Leben zurückgerufen. 'Wer hatte Dich denn so verwundet?' fragt Venus ihren Liebling, und wie sie ihr den Bogen weist, erkennt sie die Waffe des Todes. Sie lässt Bogen und Pfeil durch ihre Nymphen sorgsam eingewickelt vor das Schloss hinaus in den Graben werfen. Das Bett, auf dem Amor, vom Weine blass, liegt, wird sachte ergriffen und in den Vorhof getragen, und Alle schwören, der Missethäter solle nicht mehr in das Schloss eingelassen werden, bevor er seinen Bogen zurückhätte. Während das geschah, erhob sich draussen ein Getöse von Leuten, die der Tod in Schwärmen vor sich hertrieb. Venus schaut zum Fenster hinaus und lässt durch die Thorwächter die Thore schliessen und Brücken aufziehen. Ihr Gefolge, das wähnt, es seien ihre Liebhaber die kommen, schmückt sich und bereitet sich auf die Künste vor, mit denen die Schönen ihre Verlehrer in Schmerzen hinhalten, so lange es ihnen beliebt, bevor sie sich ergeben. Sie erblassen aber und es sinkt ihnen das Herz, wie sie den Tod erblicken, an den sie nimmer dachten, und in den Schaaren, die er vor sich hertrieb, alte bresthafte Greise erkennen, von denen jeder einen toten Jüngling herschleppt. Die Leichen lässt Atropos auf einen Haufen werfen, wie man Schweine aufschichten würde, und peitscht die unglücklichen Greise mit dem Bogen der Liebe,

dass Cupido, vom erschütternden Geheul aufgeweckt, ganz betäubt aufsteht und sich, vor Angst und Kälte zitternd, vergebens nach seiner Waffe umsieht. Von einer Galerie redet Venus ihren Sohn an: ‚Wirst Du denn immer trunken sein? wo hast Du Deinen herrlichen Bogen, wolltest Du uns alle mit dem des Todes umbringen? Sieh nur, wer Dich draussen erwartet.‘ Da erkennt Cupido seine Schuld, und bittet um Verzeihung, und verspricht, seinen Bogen von Atropos zurückzubekommen, wenn man ihm nur den der Alten weist. ‚Wenn Du ihr ihn zurückgeben willst, so kannst Du ihn im Graben auffischen‘, erwiedert Venus, ‚draussen steht Atropos und handhabt Deinen Bogen; geh nur hin, wo Du hergekommen bist (va t'en soupper là ou tu as disné)‘. Unterdessen spottete Atropos draussen: ‚Ha, Venus, Göttin, freue Dich der Thaten Deines Sohnes, sieh, wie viel blühende Jugend er hingeschlachtet hat. Oeffnet mir den Platz; denn wer sich nicht ergibt, den werde ich durch Cupido töten lassen, der meinen Bogen sehr gut zu führen weiss. Antwortet, oder ich werde euch alle liebesschmachtend machen, wie die Schaar, die ich führe.‘ Bestürzung ergriff Alles bei diesen Worten; Cupido aber stieg auf einen Thurm und mit Schmähreden drohte er Atropos, er würde sie mit ihren eigenen Pfeilen von der Schiessscharte aus töten, wenn sie ihm seinen Bogen nicht zurückgäbe. ‚Ha, junger Trunkenbold, erwiederte die Unerbittliche, mich

töten? Ich kann ja nicht sterben, und werde auch nach Dir ewig bestehen. Aber ich will nicht nur den Bogen, sondern auch den Namen mit Dir tauschen; Du sollst Tod und ich die Liebe heissen, jeder soll Dich fluchen und hassen und die Menschen sollen lieber in meine als in Deine Hände fallen. Das soll Dich lehren mit mir um die Wette zu trinken.'

Unterdessen, führt der Dichter fort, brach die Nacht herein, und ich weiss nicht, was aus Cupido und Atropos geworden ist, aber seitdem habe ich mir erzählen lassen, dass von dem Bogen und dem Pfeil, die man in den Graben geworfen hatte, das Wasser so verpestet wurde, dass Venus und ihre Frauen zur Abhülfe zahllose Blumen aus dem Garten der Liebe und Honig hineinwarfen, bis das Wasser wieder klar floss und süss schmeckte, was für manche Menschen eine arge Verlockung war; denn das Gift hatte seine Wirkung nicht verloren.

*Ains quand ce vint que la large vallee
De ce beau monde eut reprins floriture,
Plusieurs mondains d'une et d'autre nature
Par les verds prez jouer ensemble alloient,
Et les doux fruits de leurs amours cueilloient,
En escoutant des oiseaux le doux chant:
Et pour aller leur grand soif estanchant,
Beuvoient lors la liqueur argentine,
Pleine de mort et poison serpentine,*

*Qui decouroit des fosses veneriques,
Et arrosoit les herbettes bien frisques,
Ayant sa course en plaine de luxure,
Qui semble douce, et puis amere et sure.
Tant fort plaisoit aux hommes et aux femmes,
Mesmes aux bons. dont ilz sont plus infames,
Ce tres doux boire et ce joyeux bruvage,
Que maint beau jour ne firent autre ouvrage.*

Allein, als schliesslich das Gift reif wurde, da brach die scheussliche Pest aus, die wie keine je die menschliche Natur in ihrem schönen Aeussern entstellte, und den Betroffenen mit ihrem schleichenden Gift unausstehliche Marter bereitete, gegen die es keine Abhülfe gibt als schreien, stöhnen und klagen, weinen und seufzen und den Tod sich zu wünschen. Und kein noch so berühmter Arzt hat der Seuche einen zukommenden Namen geben können, jedes Volk nennt sie anders. Man weiss auch nicht, welchen Heiligen man anrufen soll; wenige sind geheilt worden, viele gestorben. Ja, da hat man Manche den Tod anrufen sehen, und ihn aus Verlangen ihre Liebe nennen hören, während der Name Amors und seiner Mutter Venus geschmäht und verwünscht wird. Da hat die Furcht Manchen zur Tugend zurückgeführt. Die Keuschheit, die beinahe verschwunden war, ist plötzlich wieder erstanden; denn wenn einer aus Liebe zur Tugend sich vor der Sünde nicht bewahrt,

wird er schliesslich durch die Strafe zurückgeschreckt.

*Si vaut il mieux tousjours tard que jamais.
Or ay je dit, si me tais desormais¹.*

In diesen beiden Gedichten, deren Entstehungszeit nicht mehr festzustellen ist, zeigt sich Le-maire noch einmal in der vollen Kraft seines dichterischen Schaffens und Könnens. Im ersten zeigt sich die eine Seite seines Talents, seine humorvolle Weise mit der schlagenden Wechselrede, den gutmütig scherzhaften Vergleichen, den gedrängten Gegensätzen und lebhaften Skizzen. Im zweiten entfaltet sich seine vollere Ader: hier finden wir die liebevoll ausgemalten Bilder, die anmutig breite Erzählung, die Fülle des eingehauchten Lebens, die sinnfällige, durch Lebenswahrheit der kleinsten Züge packende Darstellung mit der tieferen poetischen Weihe, welche aus allen Worten atmet: und zum Schluss mit einer überraschenden Wendung die allegorische Auslegung mit dem schmerzvollen Blick auf das unheimliche Leid und Weh, das die herrliche Gotteswelt zu einem Thale des Jammers macht, und dem entsagungsvoll trostsuchenden Schlussgedanken.

Hiermit nehmen wir Abschied von unserem Dichter; denn das dritte Märchen ist leider

¹ Das zweite Märchen enthält 402 Zehnsilber mit gepaartem Reime.

nicht mehr von Lemaire, oder besser, zum Glück für ihn, bloß untergeschoben. Wir wissen nicht, in wessen Händen die Abschrift der Märchen von Cupido und Atropos geblieben war, augenscheinlich war eine im Besitz eines der Dichter des französischen Hofkreises, wie mir scheinen will, eines in Tours ansässigen Rechtsgelehrten. Dem schien das Werk unvollendet zu sein; in der That erfahren wir nicht, ob und wie Amor seinen Bogen zurückerrangte. Diese Lücke suchte der unbekannte Dichter in Anlehnung an Lemaire und mit ziemlicher Nachbildung seines Stils auszufüllen:

Kummervoll und unwillig begibt sich Venus zu Jupiter und klagt ihm als dem obersten der Götter und ihrem Vater ihr Leid und fleht um Abhülfe. Jupiter, dem der Zwist unter den Unsterblichen verhasst ist, lässt durch Merkur die hadernden Parteien auf den 1. September 1520 nach Tours zur gerichtlichen Verhandlung laden. Zur anberaumten Frist erscheinen als Rechtsvertreter für Venus Voluptas, Megära für Atropos. Rede und Gegenrede fruchten Nichts, der Zank wird immer ärger; da sendet Jupiter abermals seinen Boten mit zwei neuen Bogen, welche die gleiche Kraft haben wie die vertauschten; dafür soll aber Amor gewarnt sein und sich denselben nicht wieder entwenden lassen, Atropos ihrerseits das Recht behalten, Greise zu Liebe zu entzünden, nur sollten diese nicht auf Amors

Gunst bei den Frauen rechnen dürfen, sondern höchstens auf ihre Reichtümer bauen. Das Unglück mit dem in den Graben geworfenen Bogen sei einmal geschehen und nicht mehr abzustellen: C'est dit commun, il faut que l'eau ait cours. Der Schaden der Betroffenen soll Andern zur Warnung dienen. — Den Lauf dieser Verhandlung will der Dichter von Hebe erfahren haben, die bei ihm ihr Absteigequartier genommen hatte.

Was mich veranlasst, in dem dritten Märchen ein untergeschobenes Gedicht und nicht Lemaire's Werk zu erblicken, ist vorerst der auffallende Unterschied des Stils und der Darstellungsweise. Schon die Fortsetzung an sich ist durchaus müßig. Nicht ohne Grund hatte Lemaire das zweite Märchen mit den Worten geschlossen: Ich habe gesagt und schweige fürderhin. — Dichterisch war seine Aufgabe erfüllt, und wahrlich es ist nicht seine Art und Weise, einen Gedanken weiterzuspinnen, ohne ihm eine neue Wendung zu geben. Erfindung und Handlung sind die charakteristischen Merkmale seines Dichtergenius; in grossen Schritten eilt seine Erzählung vorwärts und bei jedem Schritte eröffnen sich ihm weitausschauende Fernsichten, nirgends in seinen Werken ist Stillstand und müßiges Hin- und Hergerede um einen toten Punkt. Das Ergebniss, zu dem aber sein Fortsetzer nach vielen Anstrengungen gelangt, ist wirklich ärmlich: so viel vergeudete Worte, um

schliesslich seine Verlegenheit zu bekennen. Und erst die Tiefe des in die Allegorie gehüllten Erfahrungssatzes! — Wir haben stets hervorgehoben, dass Lemaïres Schilderung und Rede durchaus drastisch, auf das sinnfällige, anschauliche gerichtet ist; das Werk des Fortsetzers ist abstrakte Poesie, ein Redeturnier, kein Leben mit Fleisch und Blut. Ueberall bekundet sich der Rechtsbeflissene von Fach, der die Verhandlung über die Bogen in die Form eines gewöhnlichen Zivilprozesses zu kleiden bestrebt ist und dabei in einer Weise mit Fachausdrücken umgeht, für die sich Lemaïre hätte Zwang anthun müssen. Selbst in Reden wie das Wechselgespräch der Malerei und Rhetorik oder die Predigt des Erzpriesters Genius, selbst bei Schilderungen technischer Vorgänge mit Anwendung des handwerksmässigen Ausdrucks folgt Lemaïre frei der Eingebung der Einbildungskraft; er gehorcht einem inneren Schwung; während sein Nachahmer die Reden disponiert, Punkt für Punkt argumentiert und widerlegt und alle Beweise mit Sorgfalt abwägt. Der Sprache vermag er dabei auch nimmermehr den Glanz zu verleihen, den sie bei Lemaïre immer spontan erhält. Er ist verlegen und verwickelt sich in langen Perioden, er benutzt gern stereotype Redewendungen und schöpft auch aus den früheren Märchen, während sich Lemaïre nie wiederholt. In der Fülle des Reimes übertrifft der Nachdichter freilich sein

Vorbild; der Reim fließt ihm aber nicht von selbst in die Feder; er findet sich nur gezwungen ein und hie und da mit starker Veründigung an Gedanken und Sprache¹. Auch im Einzelnen weicht das dritte Märchen auffallend von Lemaire's sonstiger Vorstellungsweise ab. Wir haben schon hervorgehoben, dass der Unbekannte ein Rechtsgelehrter zu sein scheint; durch Hebe lässt er sich folgendermassen anreden:

*or si tu n'es abbé
Ou grand prelat ayant la teste raze,
Je logeray aujourd'hui en ta case.*

Würde Lemaire, der Kanonikus, sich auf diese Weise zum geistlichen Stande in Gegensatz stellen? Endlich aber — und das wird wohl der schwerwiegendste Einwand sein — der Verfasser des dritten Märchens macht sich im Schlussverse selber kenntlich durch seine Devise:

*Car autrement qui blasmer m'en voudroit
Je montrerois avoir cœur à bon droit.*

Es ist bekannt, welche Bedeutung die Devise im 16. Jahrhundert hatte; für den eingeweihten

¹ Vgl. z. B.

*Qu'il fait échange ayant vin de trop pots
De son bel arc à celui d'Atropos.*

Weiter nennt er Venus grand tante seiner niece Volupté zum Reim auf patente. Patent, triomphant, prefix, das sind so Lieblingsausdrücke des Continuators. Man könnte mit Recht auch auf die syntaktische Behandlung des Verses aufmerksam machen, der Fortsetzer Lemaire's bindet sich gern an die paarweis abfolgenden Zehnsilberpaare.

Leser war es so viel wie die Namensunterschrift des Verfassers. Wer war aber der Unbekannte der *Cœur à bon droit* zum Wahlspruch genommen hatte? In einer Pariser Handschrift steht ein Klagelied auf Johanna von Orleans, Tante des Königs, Herzogin von Valois und Gräfin von Taillebourg, das zweimal mit derselben Devise gezeichnet ist. Wir ersehen aus dem Gedicht, das am 6. November 1520 geschrieben wurde, dass der Verfasser noch jung war und an demselben Tage seine Mutter verloren hat¹. Es scheint, dass er eben in diesem Jahre 1520 sein Glück als Dichter versuchte. Ob es ihm gelang, wissen wir nicht; jedenfalls ist sein Märchen im Anhang an Lemaire gut durch die Welt gekommen².

¹ Bibl. nat. ms. fr. 1721. f^o 107. Louanges et epitaphes etc...
Fin des louanges et epitaphes sur le trespas de . . . Madame
Jehanne d'Orleans, tante du Roy duchesse de Valois et contesse
de Taillebourg faict par moy ce VI^e de novembre 1520.

Cœur à bon droit.

f^o 109 v^o *Soyez moy donc en ce cas secourables
Je vous supply orateurs et poetes . .
Et admenez les œuvres imparfaites
De cil qui a tousiours Cœur à bon droit.*

f^o 107. *Jeunesse fait mon sens equivoquer.*

Vgl. f^o 108 v^o

*Tu as souvent — la verite est telle —
Executé sentence criminelle
Par penitence adinger en temps deu.*

² J. Stecher, Oeuvres IV, 339 Anm., hat zuerst den auffallenden Schluss des dritten Märchens hervorgehoben, aber ohne weitere Schlüsse daraus zu ziehen. — Lemaïres Märchen von Cupido und Atropos haben eine weitere Fortsetzung gefunden in dem *Triumphe de très haulte et puissante dame Verolle, royne du puy d'Amours*, nouvellement composé par l'Inventeur des menus plaisirs honnestes, Lyon 1539

Ist es nun aber Thatsache, — und wer sollte es noch bestreiten? — dass der Verfasser des dritten Märchens sich selbst dazu bekannt hat, so ist die irreleitende Bemerkung, dass das erste von Serafino erfunden und von Lemaire übersetzt, die beiden folgenden aber Lemaires eigene Erfindung sind, lediglich dem Buchhändler zur Last zu legen, der bei ungenügender Aufmerksamkeit nicht besser unterrichtet war, oder der sich aus Berechnung lieber an einen Namen von so gutem Klang wie den des hennegauer Historiographen hielt. Für Lemaires Biographie ergibt sich aber die wichtige Thatsache, dass im Jahre 1520, dem durch das Gedicht selbst angedeuteten Datum der Abfassung, ein mit ihm befreundeter Dichter sich berechtigt glaubte, ein Werk von ihm, das er für unvollendet hielt, fortzusetzen und zu vervollständigen. Dieser Umstand aber bestätigt unsere Schlüsse auf das frühe Hinscheiden des begabten Meisters.

(2. Auflage 1540), wieder abgedruckt von A. de Montaiglon in dem *Recueil de poésies françoises des XV^e et XVI^e siècles* t. IV. Paris 1856. p. 214 ff. Das Büchlein enthält das 2. Märchen von Lemaire und das ihm zugeschriebene dritte, letzteres mit Stichen, darauf folgt der eigentliche Trionfo, d. h. eine Reihe von Bildern mit erläuternden Sprüchen, mit Ausnahme des ersten, eines Rondeaux, und letzten, einer Zehnzeile, in Achtheilen der Form ababbcb geschriebe, 29 in Achtsilbern, 2 in Zehnsilbern. Vorausgeschickt ist ein Brief Martin d'Orchesino's an seinen Vetter Gilles Meleanc, der die Veranlassung und Entstehung des Schriftchens auseinandersetzt. Dann folgt die Einleitung des Verfassers, zum Schlusse ein Nachwort an den Leser. Der Verfasser ist ein Verehrer Rabelais'. Rouen spielt eine Hauptrolle und dürfte der Ort sein, wo das Buch entstand.

XIX.

So entrollt sich vor unseren Augen die Laufbahn eines Dichters, dem kaum mehr als vierzig Jahre des Lebens und nur zehn Jahre litterarischer Thätigkeit beschieden waren, und wahrlich ein reich ausgefülltes Dasein. Von Lemaire's Kindheit, von den bleibenden Eindrücken der engeren Heimat lässt sich mehr träumen als belegte Thatsachen anführen: in Bavay auf den verwitternden Trümmern römischer Herrlichkeit¹, in Valenciennes, wo die Klöster und Bibliotheken, die gesammelten Schätze mittelalterlichen Wissens bargen, und sich auf den Strassen daneben das rege Leben eines handels-, gewerbe- und kunstbeflissenen Volkes bewegte, im Hause des gelehrten und beredten Molinet, des weltberühmten Meisters der Rhetorik, in den Werkstätten der Maler und Goldschmiede, zu denen ihm vielleicht Familien- und Freundschaftsbeziehungen Einlass verschafften, in den ehrwürdigen Domchören, in denen seine helle Knabenstimme erklang, wird sein Geist durch den offenen Einblick in das Thun und Treiben der Menschen früh geweckt und angeregt worden sein, wird der Zauber verklungener Zeiten seine Einbildungskraft beschlichen und mit Bildern erfüllt haben. Früh wird er auch das ein-

¹ Wer weiss, wie lange Lemaire in Bavay blieb, und ob nicht die Kriege zwischen Frankreich und Burgund schon früh seine Uebersiedelung nach Valenciennes veranlassten?

same Studium fern vom Getriebe der Welt liebgewonnen haben; da fesselte ihn neben den allegorischen Gestalten des Rosenromans, denen Molinet so mannigfache Deutungen zu geben wusste, vor allem Ovids weiche und schmuckreiche Redefülle, die das idyllische Heldenzeitalter seiner kindlichen Auffassung näherbrachte; da übte er sich nach dem Vorbilde seines berühmten Verwandten in allen Künsten der Rhetorik und eignete sich in Vers und Prosa jene nie verlegene Fertigkeit und Gewantheit an, die ihm später vorzüglich zu Statten kam. Die Hochschule zu Paris, noch immer die grosse Lehrmeisterin der Welt, vollendete seine Erziehung; hier wird er den Grund gelegt haben zu seiner umfassenden Kenntniss der alten Schriftsteller, hier wird der Drang, an der Quelle zu schöpfen, zur bewussten Lebensaufgabe herangereift sein, hier mag auch sein kindlich frommes Gemüt etwas vom ernsten Trotz gallikanischer Ueberzeugung angenommen haben.

So vorbereitet trat Lemaire in das praktische Leben ein, redlich gesonnen sich in gottgefälligem Wandel der Berufspflicht zu unterziehen. Allein unter den neuen Anregungen, welche die Weltstadt am Zusammenfluss der Rhône und Saone ihm bot, unter den Aufmunterungen zuvorkommend bewundernder Freunde, unter dem Hauch, der wie Lenzesmahnen von Italien herwehte, brach der Trieb der eigenen

Natur durch: ganz im Stillen scheint er innerlich gereift zu sein, ohne dass Jemand um ihn ahnte, was aus ihm werden sollte; Jean Robertet, der Generalschatzmeister, ebenso wie seine Söhne standen im poetischen Briefverkehr mit Molinet; man sucht umsonst eine Erwähnung des jungen Finanzbeamten, eine Andeutung der Hoffnungen, zu denen er berechnete¹.

In den Jahren der Reife wurde dem Dichter sein Beruf klar; er betrat die Bahn, und unbeirrt durch den Wechsel der Verhältnisse, durch die vielseitigen Geschäfte, die auf seinen Armen lasteten, durch das Schwanken der Hofgunst, schritt er langsam und stetig voran. Wenn man seine Thätigkeit als Finanzbeamter², seine Rührigkeit als Bauführer in Brou, seine wiederholten Reisen, zwei mehrmonatliche nach Italien, zwei oder drei nach den Niederlanden, den Umzug durch die Provinzen mit der Statthalterin, die Reise nach Frankreich, den Aufenthalt in der Bretagne, ferner den Unfall mit dem gebrochenen Arm und zeitweise die Unsicherheit seiner Stellung in Betracht zieht, und dabei

¹ Man muss sich überhaupt hüten, Lemaire's Verwandschaftsverhältniss zu Molinet als ein zu enges aufzufassen; Lemaire ist Molinet's Schüler als Dichter, unstreitig; was er ihm sonst verdankt, das wissen wir nicht. In seinem Testament hat Molinet seinen Nachfolger im Amte nicht bedacht.

² Seine Thätigkeit als Hauslehrer mag ich hier nicht erwähnen, weil ich immer noch daran zweifle. Claude de Saint-Julien kann precepteur sehr wohl als Ausdruck hochachtender Verehrung gebraucht haben; sein Sohn Pierre war aber im Stande, einen ganzen Roman darauf zu bauen.

bedenkt, was er als Schriftsteller Alles versucht und vollendet hat, so wird man sich der Achtung vor der Leistung und der durch sie bekundeten unermüdlichen Emsigkeit und geistigen Fruchtbarkeit nicht erwehren können.

Mit offenem Sinn und einer das Neue und Unbekannte aus eigenem Antrieb aufspürenden Empfänglichkeit kam Lemaire einer Zeit entgegen, welche die Schätze zweier Welten entdeckt, die schlummernden des vergessenen Altertums und die ungeahnten der überseeischen Erdteile. Unermüdlich späht und sammelt er auf Reisen und zu Hause Nachrichten und wertvolles Material für seine Werke, Antikes und Modernes; hier erwirbt er neue Drucke, und wie freut er sich und ist stolz über einen glücklichen Fund; dort stöbert er fast unleserliche Handschriften auf; in Städten und Klöstern entziffert er Inschriften, in einsamen Alpenthälern besucht er die Gräber alter Burgunderkönige, in Donaueschingen lässt er sich von den Wundern des Schwarzwaldes erzählen, in Venedig und Rom liest er Prophezeiungen auf; wo er kann, fragt er die Weitgereisten aus; er merkt sich die Neuigkeiten, die ihm aus der politischen Korrespondenz des Kaisers und seiner Tochter zu Gehör kommen: Alles zeichnet er auf und weiss es gelegentlich vorzubringen. So ist er stets ausgezeichnet unterrichtet und überrascht seine Bekannten durch die Allseitigkeit seiner

Kenntnisse und die Wärme und Beredsamkeit mit der er sie vorzutragen versteht.

Freilich unanfechtbar ist sein Wissen nicht; denn Kritik übt er in geringem Masse; vor allem ist er das Kind seiner Einbildungskraft. Es strömt des Neuen so viel auf ihn zu, er empfängt von allen Seiten so starke Eindrücke, dass er mit kindlichem Glauben Alles aufnimmt, was ihm von ernstesten Gewährsmännern, ob Dichter, ob Chronist, ob Reisender, ob Fremdenführer, bestätigt wird; und er bleibt bei dem, was in ihm zu lebendiger Anschauung geworden ist. Ist nur Jemand gut unterrichtet wie Annius, oder scheint der Zeuge den Begebenheiten nahe gestanden zu sein wie Dictys, eine innere Zergliederung kennt Lemaire nicht, — wenn nur das Bild vollständig wird. Allzueinschneidende Kritiker wie Laurentius Valla beunruhigen ihn nur; das bloße Verneinen fremdet ihn an; das Positive, das Fassbare allein beseelt sich für ihn.

Im Grunde seines Wesens ist Lemaire eben Dichter; ein kleiner, unbeachteter Zug, ein Wort, das ihn packt, schlägt zündend in seine Phantasie und erzeugt eine ganze Reihe lebender Bilder; ein Sittich, der von einem Hunde zerissen wird, gibt ihm den ersten Brief des grünen Liebhabers ein; ein anerkennendes Wort aus königlichem Munde diktiert ihm den zweiten. Aus drei Heroiden Ovids baut er den Roman von Paris; aus zwei schmückenden Beiwörtern

liest er eine ganze Schilderung der Franken heraus¹. Diese Lebhaftigkeit der Einbildungskraft wird durch die überströmende Gabe der Rede mächtig unterstützt, oft beinahe überwuchert. Die Fülle und der Reichtum der Worte — und welcher klangvollen und farbenprächtigen Worte! — steht ihm jederzeit zur Verfügung und harrt nur des Winkes, um sich in breiter, üppiger Periode zu ergiessen. Lemaire gehört nicht zu den Dichtern, die sich an Witz oder neckischem Gedankenspiel erlustigen, die ihre gemütliche Plauderei zur Poesie erheben; er ist auch nicht derjenige, der von einer abstrakten Vorstellung ausgeht und ihr bedächtig ein allegorisches Gewand als keusche oder blendende Hülle des Gedankens zurechtlegt. Das Erste bei ihm — ob sinnbildlich, ob wirklich gedacht — ist die innere Anschauung, er erlebt innerlich, was er zum Ausdruck bringt. Daneben und unabhängig davon besitzt er die äussere Gestaltungskraft; er beherrscht Form

¹ Nous avons le poete Martial en ses epigrammes, et Juvenal en ses satyres, qui font mention des Sicambriens, et designent et pourtrayent leurs façons et habitudes, presque comme si on veoit à l'œil, de quel forme et sorte ils estoient adonc, tellement que un peintre bien entendu les pourroit bien contrefaire apres les deux vers qui s'ensuivent. Dont l'un monstre, qu'ilz avoyent les cheveux crepelez, recercelez et retortillez, tout ainsi que les hauts Allemans les portent jusques aujourd'hui. L'autre dit qu'ilz avoyent la face et le regard terrible, effroyeuse et redoutable. Et c'est quant aux Sicambriens.

Martialis:

Crinibus in nodum tortis venere Sicambri.

Juvenalis:


Tamquam de Getis aliquid torvisque Sicambriis.

und Ausdruck und zwingt sie zum Gehorsam. Die metrische und stilistische Schulung, die er unter Molinets Fuchtel durchgemacht hat, trägt ihre Früchte. Er kennt bis in die feinsten Schattierungen die künstlerischen Mittel der Sprache, die volltönenden Worte, die lieblichen Ausdrücke, die farbigen Bilder, den harmonischen Tonfall der Sprachklänge, den unfassbaren Rythmus, der ihn wie ein Fluss wiegend davonträgt. Bald ergiesst sich aus dem schaffenden Innern das vollendete poetische Gebilde wie aus einem Guss, wenn sich der geheimnissvolle Bund der inneren Anschauung und der äusseren Form durch das unbestimmbare Mitschwingen der intimsten Herzensfaser vollzogen hat. Bald, wenn es ihm so beliebt, entbietet er das allzeit willige Heer der Bilder, Metaphern und Worte und lässt sie in prunkendem Aufzug vorbeimarschieren und freut sich des strahlenden Anblicks und des dröhnend gewappneten Klanges. Ein Herrscher, frohlockt er über das Gepränge seiner Macht.

In der Gewalt über die Rede besitzt Lemaire eine Kraft, deren er sich bewusst ist. Nach beiläufigen Aeusserungen hat es allerdings den Anschein, als ob er sich gelegentlich im Gespräch eingeschüchtert gefühlt hätte, jedenfalls nicht so sicher wie beim Schreiben. Hier aber, in der Begeisterung und beim abgerundeten Vortrag ist er unbedingter Herr der Sprache und übt seine

Meisterschaft ungehemmt, ohne jede Beklommenheit.

Mächtig und pedantisch hat man Lemaire genannt, weil man ihn einseitig beurteilte. Man hat vergessen, dass er doch nicht immer auf feierlichem Kothurn einherschreitet. Die gespreizte Sprache, die er Götter und Göttinnen reden lässt, schlägt öfters in einen ungezwungenen, vertraulichen Ton um. Nicht nur stolze Metaphern, auch kräftige Sprüchwörter stehen ihm zu Gebote. Der Verfasser der *Illustrations de Gaule* ist zugleich der volkstümliche Polemiker der *Legende des Venitiens* und der *Difference des schismes et des conciles*. Aus derselben Feder sind die Prunkreden der *Couronne margaritique* und die Hirtenlieder des *Temple d'Honneur et de Vertu* geflossen. Und wiederum ist es der gleiche Schriftsteller, der in den *Epistres de l'Amant* verd den anmutigen Scherz mit gelinder Rührung zu paaren verstand, der gleiche, der in der *Concorde des deux langages* den kräftigen Ton strotzender Lebenslust anschlug und in den *Contes de Cupido et d'Atropos* die poetische Weihe mit neckischem Spiele verband. Es zeigt sich in diesen Werken eine humorvolle Seite, welche der gewöhnlichen feierlichen Würde das Gegengewicht hält und zur Beurteilung seines Wesens und seiner Eigenart als Schriftsteller nicht unbeachtet bleiben darf.



Ebenso einseitig wäre das Urteil über Lemaire, wenn man in ihm bloß den Dichter, der ohne kritisches Bedenken dem Impulse der Einbildungskraft folgt, den Stilisten, der sich durch den Zauber der Worte berauschen lässt, erblickte. Ihm leuchtet ein höherer Leitstern vor, die Wahrheit, der er sich verdungen fühlt als Geschichtsforscher. Sein Schutzgeist ist Labeur historien, zu dem er eine natürliche Zuneigung hegt; in seiner Nähe möchte er sein Leben verbringen. *Veritatem sequimur*, ist sein Trostgedanke, wenn er angefochten oder sein Streben verkannt wird. Ein Kampf gegen althergebrachte Irrtümer waren seine *Illustrations de Gaule*; seine Streitschriften sind getragen vom Bewusstsein, ein Verfechter der rechten Sache zu sein. Auch wo der Dichter hervorbricht, fühlt sich Lemaire als Geschichtsschreiber; wenn er ausschmückt und in seinem Sinne weiterdichtet, so glaubt er nicht zu erfinden, sondern nur das Verborgene und Verkannte in ein helleres Licht zu stellen.

Majestätische Feierlichkeit und neckischer Humor, prunkhafter Redeschwall und idyllische Einfalt, unmittelbare Ursprünglichkeit und unermüdliche Emsigkeit, lebensfrischer Realismus und allegorische Deutungssucht, kritiklose Leichtgläubigkeit und begeisterter Drang nach Wahrheit, kindliche Frömmigkeit und trotziger Freimut, das sind Gegensätze — und sie lassen sich häufen —, die sich in Lemaire vereinigen, ohne

innere Widersprüche zu bilden. Der Trieb des Humanismus macht sich hier geltend und will den Menschen mit all seinen Fähigkeiten zur vollen Entfaltung bringen. Diese Vielseitigkeit ist kein Spiel des Zufalls, es ist ein Zeichen der Zeit; sie hängt auch bei Lemaire mit einem bewussten und ausgesprochenen Ideal zusammen, das er mit einer eigenen Innigkeit aufgefasst hat¹. Wenn bei ihm diese Gegensätze sich nicht vollständig zur höheren Einheit zu klären scheinen, so mag das wohl an der Ungunst der Verhältnisse, an seiner untergeordneten Stellung, an einer gewissen Schüchternheit und Weichheit des Charakters liegen, an der Unsicherheit auch des Geschmacks, der bei der Unfertigkeit der französischen Sprache deutlicher hervortritt als bei denen, die sich des klassischen Lateins bedienten. Das Gefühl der Persönlichkeit und ihres Wertes, das Merkmal der Renaissance, besitzt auch Lemaire, aber nicht in der schroffen Weise Perreals; es ist gemildert durch eine mitunter übertriebene Ehrfurcht gegen seine Umgebung. Einmal droht er, zum Zorne gereizt, mit der Feder, deren Schärfe er kennt; aber es wird so spät sein wie möglich, fügt er sogleich in sich kehrend hinzu. Lemaire ist nicht ausgezogen

¹ Man gedenke der Schilderung des Grafen von Ligny, besonders des bedeutungsvollen Wortes:

*Quel autre plus en toute art vertueuse
Se delita, sans forme impetueuse,
Suivant le train des bons nobles anciens?*

in die Schlacht mit Champier, sich Rittersporen zu holen. Gegen die Fesseln, die ihm Stellung und Stand auferlegten, hat er sich nie gesträubt; nur eine halb resignierte Klage lässt er laut werden¹.

Sein ganzes Leben seit seinem ersten Auftreten als Schriftsteller hat Lemaire in der Umgebung fürstlicher Persönlichkeiten verbracht, ohne in vertrautere Beziehungen zu ihnen zu treten; seine näheren Bekannten sind die Hofdichter und Hofmaler, die Geheimschreiber, die Wappenkönige, der ganze Kreis der höher geschulten Hofbeamten und Hofkünstler, zu denen er als Hofgeschichtsschreiber gerechnet werden konnte. Häufig hat es ihn hinausgezogen aus der beklemmenden Umgebung zur freieren Betätigung seiner Natur; bald sehnte er sich nach einem der Muse und der Forschung geweihten Stilleben; bald ergriff er eine praktische Thätigkeit; immer wieder führten ihn Hoffnung oder Ehrgeiz in die Nähe der Fürsten zurück. Unwillkommen war er nicht, namentlich die Frauen scheinen den Dichter inniger Herzensidyllen gern gesehen zu haben, wenn er auch klagt, dass sein Liebeswerben trotz aller Mühe und aller schönen Lieder ohne Erhörung geblieben ist. Für die Frauenwelt schreibt Lemaire sein grosses Werk;

¹ Um Lemaire nicht zu sentimental aufzufassen, muss man auch hier wieder den wehmütigen Ausbrüchen in den Briefen den kecken Uebermut der Rede des Erzpriesters Genius entgegenhalten.

es schmeichelt seinem Dichterstolz, wenn er sie findet, wie sie aus seiner Scherzepistel die rührendsten Stellen aussuchen, um sich erweichen zu lassen. Ihre Anerkennung, zumal aus fürstlichem Munde, ist ihm reicher Lohn für alle seine Mühe; so erfüllt ihn jedes entgegengebrachte Wohlwollen mit Erkenntlichkeit und Dank. Dafür fehlte ihm auch die warme Begeisterung nicht, welche jüngere Männer wie Fournier und Clement Marot unter dem sympathischen Eindruck seiner Persönlichkeit ihm widmeten, und die treue Erinnerung, in der sie ihn bewahrten.

Unvollständig bleibt die Vorstellung, die wir uns von Lemaire machen können; denn es fehlt uns das Bild seiner äusseren Erscheinung, seiner leiblichen Züge. Das Widmungsexemplar des dritten Buches der Illustrations enthält zwar eine Miniaturzeichnung, auf der wir den Dichter zu erkennen glauben¹. Auf dem Throne sitzt Königin Anna mit den Abzeichen der Göttin Juno; rechts vor ihr steht, wie mich dünkt, ihre Tochter Klaudia; im Vordergrund unterhalten sich drei Hofdamen auf Polstern sitzend, neben ihnen ein Papagei im Käfig. Ein Genius überreicht der Königin den Band und weist mit der Hand auf das Bild Merkurs über der Thüre links. Hinter

¹ Stadtbibliothek zu Bern, Hs. Nr. 241, ein schön geschriebener Folio band, auf Pergament. Dem Bilde wird wohl bis zu einem gewissen Grade Porträtähnlichkeit zuerkannt werden dürfen; für die Königin scheint sie mir thatsächlich angestrebt und getroffen worden zu sein.

ihm tritt der Verfasser in geistlichem Anzug durch die Thür und verneigt sich ehrerbietig gegen die Fürstin; die Figur ist durch die Perspektive und die Verbeugung stark verkürzt; die Tracht ist die der Zeit Ludwigs des XII.: ein dunkler Talar, pelzverbrämt, kennzeichnet den Kanonikus, der Rand des ausgeschnittenen Unterkleides kräuselt sich um den nackten Hals; braunes Haar fällt bis in den Nacken und bedeckt etwas die Stirn; das gefällig ovale Gesicht ist bartlos; die hochgezogenen Brauen legen leichte Falten in die Stirn. Bedeutend ist der Blick der schönen grossen Augen, die sich ehrfurchtsvoll auf die Königin richten; man sieht sie leuchten und kann sich vorstellen, wie sie die Rede des Dichters belebten, wenn Begeisterung aus ihnen flammte. Leider sind die übrigen Teile des Gesichtes stark beschädigt, es fehlt die Nase und der Mund, dem einst der Fluss der Worte entströmte; der Eindruck des Bildes bleibt unvollständig und lässt sich nicht mehr ergänzen¹. Nicht Ehrfurcht gebietend, sondern Zuneigung und Freundschaft einflössend erscheint uns Lemaire, wenn wir die Zeichnung betrachten. Sein Aeusseres bekundet die Sorgfalt des Hofmannes, der in den gebildetsten Kreisen der Gesellschaft verkehrt; der offene Ausdruck des Gesichtes verrät die rasch-

¹ Am besten und richtigsten könnte diese Ergänzung vielleicht geschehen, wenn man der Miniatur das Bild Molinets (Boulogne s. M., Museum Nr. 15) entgegenhält, eine hohe Nase und einen leicht sich öffnenden Mund.

wiederspiegelnde Empfänglichkeit für die Eindrücke; man schwankt beim Anblick, ob man den weltkundigen Gesellschafter oder den stillen Denker, der die Einsamkeit liebt, vor sich hat; dabei kann man sich die bewegliche Gestalt, die trotz der vierziger noch die Frische der Jugend bewahrt hat, sehr wohl in den Steingruben von Saint-Lothain unter den zusammenrutschenden Erdmassen, im Wasser bis an die Knie vorstellen; man kann sich den Mann denken, wie er am Sonntag schnell seine sechzehn Gesellen in das Salzwerk, über dessen vernachlässigten Betrieb er sich ärgert, mitnimmt und zur Probe eine Viertelstunde pumpen lässt. Und wehmütig stimmt es, wenn man die blasse Schläfe und das grosse Auge betrachtet und des Wortes gedenkt, das er als Fünfundzwanzigjähriger auf sein Heft schrieb: *Nulla sors longa est*, gleichsam in Vorahnung der kurzen ihm beschiedenen Lebensfrist. Auch dieses kleine, und wer weiss wie weit zuverlässige Denkmal seiner irdischen Erscheinung, es zerfällt, und der Mantel der Zeit verdeckt mit dunkeln Falten das Bild des Mannes, in dem ein Jahrhundert den Bahnbrecher für die Dichtung und künstlerische Handhabung der Sprache erblickt hat.

XX.

Sprünge gibt es in der Litteraturgeschichte eigentlich nicht; selbst zu Zeiten, wo sich der Geschmack umgestaltet, wie um die Wende des

15. Jahrhunderts, wurzelt jeder einzelne Schriftsteller mit zahlreichen Fasern im Boden der Vergangenheit und nährt sich von den Stoffen, welche die früheren Geschlechter verschafft und nutzbar gemacht haben.

Für Lemaire wie für seine Zeitgenossen und Vorgänger beginnt die französische Litteratur mit Jean de Meun. Vom Rosenroman, ihrem ersten Lesebuch, kommt die Eingebung ihrer vorwiegend allegorischen Dichtung, die sich nach seinem Vorbild gern in das Gewand eines Traumes hüllt und in einer metaphysischen Gegend abspielt; aus ihm lernen sie die psychologische Analyse durch künstliche Personifizierungen ersetzen, welche nicht bloß allgemeine Eigenschaften bedeuten, sondern zufälliges Verhalten und vorübergehende Stimmungen umschreiben und in eine sonst rein menschliche Handlung wirksam eingreifen¹. Gerade der zweite Teil des Romans, die Fortsetzung von Jean Clopinel, hat die folgenden Geschlechter mit seiner freien Moral, seiner aus den heidnischen Schriftstellern geschöpften Weltauffassung, den langen gelehrten Abschweifungen und der derben Satire, dem ungeschminkten Tone, den kräftigen Ausdrücken und den viel bewunderten Schilderungen bestrickt. Eine Figur hat Lemaire mit unverholener Vorliebe dem Rosenroman entnommen und ihr eine hervor-

¹ Cf. G. Paris, la littérature française au moyen âge, § 111 sqq.

ragende Bedeutung gegeben, dies ist jener Erzpriester der Natur, Genius, der Schutzgeist der natürlichen Erzeugung; er darf beim Male der Götter nicht fehlen, im Verein mit Hymenäus segnet er das junge Paar; er ist der Hohepriester im Tempel der Venus, ihm sind die Menschen mit ihren natürlichen Neigungen unterthan¹.

Von den älteren Schätzen der französischen Litteratur, von der nationalen Heldensage, ist dem Belgier nur das bekannt, was Gemeingut des Volkes geworden ist; wenn er auf Roland, die gefallenen Helden von Arles, Ogier, das Pferd Bayart, oder Ourson anspielt, so sind es Gestalten, die Jedermann kennt, weil noch allgemein von ihnen gesprochen wird. Man könnte sich denken, dass er als Kind die eine oder andere von jenen beliebten Prosaauflösungen aus dem mittelalterlichen Sagenkreis gelesen hätte; selbst in seinem kunstreichen Stil finden sich Züge ihrer kindlich naiven, kunstlosen Erzählungsweise wieder: jedenfalls lebten jene Erinnerungen in seiner Umgebung fort, und er gedenkt ihrer ohne Verachtung. Die klassische Sage muss er bei seinem gediegeneren Wissen in ihrer mittelalterlichen Verkleidung als verfälscht verwerfen. Er kennt sie in dieser Fas-

¹ Dieser Erzpriester Genius, der mit Danger und Bel-accueil als Diakonus und Subdiakonus im Tempel der Venus fungiert, ist von hier in Cl. Marots Tempel Cupidos übergegangen.

sung aus Guido delle Colonne und aus jüngeren Chroniken¹; es lässt sich nicht erweisen, dass er Wace, Benoit de Saint-More, Philippe Mousket, den Schwanenritter usw. gelesen hätte, wie Fr. Thibaut meinte. Nur vom Alexanderroman weiss er bestimmt, dass er in dem nach ihm benannten Versmasse geschrieben ist, aber auch diese Tatsache war bei den Verskundigen seiner Zeit allgemein anerkannt.

Die Schriftsteller, welche Lemaire an verschiedenen Stellen als Vertreter der älteren französischen Litteratur namhaft macht, sind Froissart, Alain Chartier, Martin Franc, die beiden Greban, Millet, Meschinot, George Chastellain, Jean Robertet und Octovien de Saint-Gelais; sie sind zumeist die Träger jener vom Rosenroman ausgehenden allegorischen Dichtung, wie sie an den Höfen von Frankreich und Burgund und neuerdings auch der Bretagne gepflegt wurde, und je nach der Zeit und der Anlage der Dichter einen mehr subjektiv lyrischen, oder mehr lebhaften Charakter annimmt, bald auch zur officiösen Gelegenheitspoesie wird. In gemeinsamer Hochachtung vereinigt Lemaire diese Schriftsteller, welche in seinen Augen der Ruhm der französischen Sprache sind; sie haben

¹ «L'erreur inveteree de Guy de la Colonne et de ceux qui l'ont ensuivy, tant en rime comme en prose, lesquelz je ne veux pas nommer.» Illustrations II, Schluss. Oeuvres II, 214. Er könnte hier Benoit meinen, vor allen ist aber an Millet zu denken.

ihr einen Glanz verliehen, dass sie vor der italienischen selbst nicht zurückzustehen braucht. An ihrem Muster hat sich auch seine dichterische Anschauung und Ausdrucksweise gebildet; ihr Einfluss ist aber ebenso sehr ein moralischer und idealer gewesen als ein litterarischer. Besondere Verehrung hat der Zögling Molinets Alain Chartier gewidmet und mit Recht; denn seine edle vaterländische Gesinnung, der bittere Ernst seiner Klagen über den Zerfall seiner Zeit in Staat und Kirche, haben in den schlimmsten Stunden der Erniedrigung an der Erweckung des nationalen Bewusstseins in Frankreich gearbeitet; an seine Mahnschriften, getragen durch den gehaltvollen, an Senecas philosophischen Schriften geglätteten Stil, schliesst sich in Form und Inhalt eine ernstere Strömung in der französischen Litteratur des 15. Jahrhunderts an. Dann steht auch der Vorgänger seines Vorgängers, Chastellain, der sich eine so angesehene Stellung am Hofe der Fürsten erworben hatte, verklärt vor seinen Augen.

Die nächste und bedeutendste Einwirkung hat Molinet auf Lemaïres Schaffen gehabt. Da, wo jener stehen blieb, hat sein Schüler angesetzt, um unter der Gunst der Zeitverhältnisse und dank seiner Begabung die französische Litteratur einen Schritt weiter zu bringen. Molinet ist ein Meister der rhetorischen Wissenschaft, ein erstaunlich fruchtbarer Dichter, ein unglaub-

licher Reimkünstler, fromm, geistreich, leichtfertig, pedantisch um die Wette; seine besten Leistungen sind die Gelegenheitsschriften, mit denen er stets aufmerksam und teilnehmend die Ereignisse der Freude oder Trauer begleitete, welche das burgundische Herzoghaus betrafen. Lemaire hat keine zahllosen Chants royaux gedichtet wie seine Vorgänger, wir kennen nur ein Marienlied aus seiner Jugendzeit, er hat auch keine leichtfertigen Rondeaux über schlüpfrige Gegenstände geschrieben, wie sein ehrwürdiger Meister es leider gethan hat¹; seine Laufbahn hat er aber mit Gelegenheitsschriften über die Trauerfälle, die in seiner Nähe vorfielen, und die sich in unerwarteter Weise häuften, begonnen, bis er sich selbst eines höheren Berufes bewusst wurde, und er anfang, diese Hofschriftstellerei, die ihn von erspriesslicheren Arbeiten abzog, als eine Last zu empfinden.

Molinet huldigt der Sitte, die allegorischen Erfindungen in das Gewand eines Traumes zu kleiden². Nur einmal, im Trespas du duc Charles,

¹ Bibl. nat. ms. fr. 1721

² Z. B. im Throsne d'Honneur: « Durant le temps que Titon triomphoit au haut signe du cancer zodiaque en haut sphere approchant le tres glorieux regne du lyon pere des douze signes (d. h. gegen Ende Juni), lorsque tous arbrisseaux sont joyeusement revestuz et que les douces flourettes ont plaisamment rendu leurs odeurs, vueillant recreer et esjouir mes esperitz et ouyr le melodieux chant des plaisants oiseaux, je m'en alloy au joly bois, ou je m'endormis souefment soubz un beau chesne fueillu. » Im Chapelet des Dames geht er im Mai hinaus und schlummert ein. — Hier haben wir auch das Vor-

ist er von dem Schema abgewichen und hat es gewagt, uns das Bild der mächtigen Eiche, die im fruchtbaren Weinberge von Burgund blühte, und unter deren Aeste mehrere wackere Hirten und edle Hirtenmädchen ihren Schutz gesucht hatten, unmittelbar vor Augen zu führen¹. Hier haben wir den direkten Anlehnungspunkt für Lemaire's objektiv plastische Anlage seiner ersten Totenklagen, hier auch die erste Skizze, den ersten tastenden Entwurf der bukolischen Szenen, die er in seinen frischen Hirtenliedchen hingeworfen hat².

In den Traum versunken, verkehrt der Dichter mit abstrakten Personifizierungen. Im *Chapelet des Dames* zeigt ihm *Experience*, wie

bild der astrologischen Zeitbestimmung, welcher Lemaire eine solche Bedeutung gegeben hat.

¹ «Il n'y a pas dix ans que au tres fructueux et opulent vignoble de Bourgoigne flourissoit un gros arbre de mirable altitude... Et pour ce qu'il donnoit refection aux famys, leur recreance aux cueurs desolez, protection aux envahis et assurance aux espovantez, plusieurs gentiz compaignons pastoureaux et nobles bergeronnettes s'estoient logez sous ses ramyers.» — Das Bild der Eiche hat Molinet sehr hübsch ausgeführt: «Se ce tres haut et puissant arbre eust voulu ou daigné fleschir ainsy comme font plusieurs joncz et roseaux qui ploient à tous les vens, j'espere qu'il eust evité ce tres grief et mortel orage. Mais il avoit le cueur si vif, le tronc si dur, et l'escorce si ferme, que luy ne ses branches fort roides ne voulurent jamais ployer; car tant plus avoit grande attainte, tant plus estoit percus de vent.» Molinet war eben selbst ergriffen, der Sturz des tollkühnen Kriegshelden hat ihn erschüttert und das klingt in dem Werke poetisch wieder.

² Solche pastorale Klänge hört man im ganzen 15. Jahrhundert; sie tönen fort durch das 16.; vgl. z. B. Marot, *Eglogue* au roy sous les noms de Pan et de Robin, ed. Janet 1, 89.

Becker, Jean Lemaire.

Vertu eben einen Kranz aus fünf Blumen windet, die fünf gleich anlautende Tugenden vorstellen, ihre Initialen ergeben den Namen Marie. Im Thronse d'Honneur enthüllt Vertu der klagenden Noblesse die Verklärung der geknickten Lilie durch neun Himmel, wo sich neun Buchstaben, neun Tugenden, neun Helden befinden; so zerlegt Molinet den Namen Philippus. Diese Spielereien haben Lemaire noch bestochen: im Temple d'Honneur et de Vertu erscheint Entendement als Führer in das sinnbildliche Jenseits, sechs Standbilder stellen den Namen Pierre dar; der Hauptteil der Couronne Margaritique ist ganz nach dem Grundriss des Chapelet des Dames angelegt; endlich gedenken wir auch der Ausbeutung des M in den Regretz de la dame infortunee.

Die verklärte Lilie kommt schliesslich vor Honneur und erhält ihren Platz zur Rechten seines Thrones angewiesen. Diesem Könige Honneur haben auch Octovien de Saint-Gelais im Sejour d'Honneur, Andry de la Vigne im Vergier d'Honneur ihren Zoll dargebracht. Lemaire hat Honneur und Vertu in mystischem Bunde vereinigt und ihnen als Wohnsitz einen Tempel angewiesen, der für sein poetisches Denken und Fühlen ebenso bedeutsam geworden ist wie der Tempel des guten Geschmacks für Voltaire¹.

¹ Honneur, Vertu und ihr Tempel spielen eine Hauptrolle im Temple d'Honneur et de Vertu, der Plainte du Desiré, der

Mit Fug kann man sagen, dass Lemaire in seinen ersten Werken eine verbesserte Auflage von Molinet ist, ursprünglicher, lebendiger und anschaulicher in der Darstellung. Und doch hat Molinet vor ihm den Vorzug gehabt, Ereignisse von wahrhaft geschichtlicher Bedeutung zum Vorwurf zu haben. Was hätte nicht vielleicht Lemaire aus einer Katastrophe wie Karls des Kühnen Fall gezogen? Soviel Kunst und dichterische Erfindung ist für nichtssagende Begebenheiten verschwendet worden, — das ist der Fluch der Gelegenheitspoesie.

Totenklagen waren überhaupt um die Wende des 15. Jahrhunderts eine vielgepflegte litterarische Gattung. Lemaire hat in der *Plainte du Desiré* die Schriftsteller aufgeführt, welche sich darin versucht hatten. In dieser Klage hat Lemaire ein anderes Schema zu Grunde gelegt. Er lässt allegorische Figuren erscheinen und an der Bahre des Toten trauern¹. Vor ihm hatte der anonyme Verfasser des Trauerliedes für Millet die neun Musen mit der Rhetorik in einem Traume über den frühen Tod des begabten Schriftstellers jammern hören²; in gleicher Lage

Couronne Margaritique und der Concorde des deux langages, wo der Tempel Minervas in Honneurs Lustgarten dargestellt wird. Schon Martin Franc erwähnt im *Champion des Dames* den Temple d'Honneur et de Vertu: dieses symbolische Gebäude ist also schon von Früheren errichtet worden.

¹ Aehnlich erscheint Hebe am Paradebett des Herzogs von Savoyen in der *Couronne margaritique*.

² Die Klage um Millet (*Bibl. nat. ms. fr. 1716 f° 159*) ist irrtümlich A. Chartier zugeschrieben worden. Der Dichter schläft

war Jean Robertet Zeuge des Schmerzes von Natur, Kunst und Nachahmung über Chatellains Ende gewesen. Lemaire, für den der Traum ein überwundener Standpunkt ist¹, lässt die übersinnlichen Wesen leibhaftig unter die Schaar der Leidtragenden treten und verleiht ihnen auf Grund dieser künstlerisch aufgefassten Uebertragung in die Wirklichkeit einen Ton persönlicher Empfindung, welche die reflektierende Poesie seiner Vorgänger nicht getroffen hatte.

Mit zunehmender Reife verscheucht der Freund Perreals immer mehr die allegorischen Dünste, mit denen seine Vorgänger ihre Gedanken zu umhüllen liebten, und sucht dem einfachen menschlichen Thun und Erleben die inneliegende Poesie abzugewinnen. Mag auch die Einmischung der Personifizierungen in die Erzählung menschlicher Geschicke unserem Geschmack weniger zusagen, im ersten Teile

bei Sonnenaufgang ein, lautes Wehklagen ertönt, er schleicht heran und sieht zehn Frauen, Caliope spricht im Namen der Musen, nach ihr ergreift die Rhetorik das Wort; Merkur holt dann die *orateurs du temps passé*, welche Millet das Geleite geben und das Totenamt singen: Jehan de Mehun dit l'obsequie Du Lorris y officia. Alain setzt die Grabschrift. Wir erfahren aus der Klage, dass Millet in seiner Jugend zu Ehren seiner Geliebten la Forest de Tristesse und andere Werke gedichtet, dass er für Agnes, dame de beauté, die Grabschrift Fulgor apollineus, die auf ihrem Steine in Loches stand, verfasst, und dass er noch jung 1466 an einer Epidemie gestorben ist.

¹ Nur einmal verwendet er den Traum als dichterische Fiktion, im Temple d'Honneur et de Vertu sieht sich Aurora in einer Vision in den Tempel verzückt. Vgl. ferner in der Concorde des deux langages, Schluss.

der Couronne margaritique finden wir zugleich am meisten selbständige Erfindung und wirkliche Anschauung; das langgestreckte Thal in der Mittagshitze, das alte Weib mit dem Wasserkrug, die beklommene Rast in der Bauernhütte, der Heimritt, das sind lauter denkwürdige Einzelheiten und Vorfälle des verhängnisvollen Tages; und Lemaire selbst hat durch den Vergleich mit dem Hirschen gezeigt, welche Fülle von Poesie die Natur birgt, ohne dass wir die Sphäre der sinnlichen Anschauung zu verlassen brauchen.

Den Höhepunkt der Entwicklung bezeichnen die *Regretz de la dame infortunee*, hier waltet das reine subjektive Gefühl, hier haben wir ohne jede Fiktion den unmittelbaren lyrischen Erguss. Wie der Schmetterling sich entpuppt, so streift der Dichter langsam die Hülle des allegorischen Gespinnstes ab, um sich frei in der reinen Luft der Poesie zu wiegen¹.

¹ Die Totenklage als Gattung und ihre beliebten Kunstgriffe veralteten bald. Der Dichter, der *Coeur à bon droit* zeichnet, sagt in der *Complainte* für Johanna Herzogin von Valois († 1520):

*Que feray cy? dois je point invoquer
A mon secours nymphe, decesse ou muse?
Non, c'est bouquan antique et vieille ruse.
Feindray je gens en lamentacion
De poesie, ou autre invencion
Fondée en pleurs et en regrets eternes?
Non, sont tous cas remplis de fiction
Authorisez assez peu des modernes.*

Bibl. nat. ms. fr. 1721. f^o 167 v^o.

Frankreich im engeren Sinne hatte — von den älteren Meistern abgesehen — keinen Dichter, der eine besondere Einwirkung auf Lemaire haben konnte. Der natürliche, derbe Ton Villons war dem Hofdichter Margaretas zu fremd, er wird die Werke des Pariser Galgenstricks kaum gekannt haben. Ein reichbegabter Dichter, Octovien de Saint-Gelais, hatte unter der Regierung Karls des VIII. geblüht, und Lemaire hat ihn freilich gekannt und sehr hoch geschätzt. Als neunzehnjähriger Jüngling, als er den Vers noch kaum handhaben konnte, hat Octovien die Liebesgeschichte von Lukrezia und Euryalus nach der Erzählung des Aeneas Silvius in französische Strophen übertragen. In den Werken seiner zwanziger Jahre, *le Sejour d'Honneur* und *la Chasse et le Depart d'Amours*, hat er Reisen in das Land der Allegorie unternommen, wie Dante in das Jenseits. Schliesslich hat er durch Uebersetzung von Virgils Aeneis und Ovids Heroiden am grossen Werke der Renaissance vorgearbeitet. Kaum sechsunddreissig Jahre alt bettete ihn ein unerbittliches Geschick in das Grab und verwehrte es seiner dichterischen Persönlichkeit, zur vollen Entfaltung zu gelangen. Schwer-
mut, Folge eines chronischen Fiebers, schwebt über seinen Dichtungen und lehnt sich im dichterischen Ausdruck an Chartiers durch die Zeit verhältnisse erzeugte Verbitterung an; wie er aber an die Schilderung der schönen Welt kommt,

bricht der Uebermut der Jugend, die Lebenslust des glänzenden Gesellschafters durch: da vergisst er, dass unser Dasein weniger Bestand hat als ein Spinnwebgewebe, verlockende Erinnerungen umgaukeln seine Sinne; die fröhlichen Jagden, das Schauspiel des ländlichen Treibens, und in den Städten die Feste, Schmaus und Tanz, der freundliche Empfang der Damen, die geheimen Seufzer, die verstohlenen Küsse, sich für Vetter ausgeben zur bequemeren Annäherung, und das tolle Leben, Musik bis in die tiefe Nacht, um den Andern zu sagen, dass man wacht, während sie schlafen. Der Weltmann birgt aber einen tieferen Denker, als der elegante Hofpoet Mellin, sein Neffe, es war, die Probleme des Lebens beschäftigen Octovien und das Sinnen darüber prägt in sein Gemüt einen mystisch wehmütigen Zug. So verkörpert Saint-Gelais die eigentlich französische Hofpoesie für die glänzende, aber kurze Regierungszeit Karls des VIII.; er ist der letzte allegorisierende Dichter von Bedeutung; in seinen Dichtungen bricht überall Gefühl und subjektive Empfindung durch; das der eigenen Anschauung entnommene Detail belebt seine allegorische Welt¹.

¹ O. de Saint-Gelais und Jean Lemaire sind die bedeutendsten Erscheinungen der Uebergangszeit vom 15. zum 16. Jahrhundert; sie ergänzen sich gegenseitig zu einem vollständigen Bild der in der besseren französischen Gesellschaft gepflegten Litteratur. Vielleicht finde ich Gelegenheit, auf Ersteren zurückzukommen.

Durch die Uebersetzung der Heroiden Ovids hat Saint-Gelais eine neue Gattung in die französische Poesie eingeführt, die Epistel, und durch die geschmeidige Form der paarweise gereimten Langzeilen, die er ihr gab, machte er den ersten Schritt zur Befreiung der Verskunst von der verzwickten Reimkünstelei der Rhetoriker. In einer glücklichen Stunde griff Lemaire diese Form auf, und mit dem Briefe des Sittichs an die abwesende Herrin dichtete er die erste selbständige Epistel in französischer Sprache. Mit diesem poetischen Scherz hatte er zugleich seine originellste Ader gefunden, die er nur auszubeuten brauchte, um bei den Frauen und der Nachwelt Beifall und Liebe zu finden. Die Gattung aber blieb für die französische Dichtung gewonnen, Lemaire fand einen Nachahmer an Jean d'Anton, der Hektor an Ludwig den XII. schreiben liess, worauf er selbst im Namen des Königs erwiederte. Clement Marot aber befreite die Epistel vom Charakter der Heroide und gab ihr die weiteste Bedeutung als poetisches Sendschreiben zurück. So vereinigt Lemaire die Schätze, welche die Dichter des französischen Hofkreises ihm bieten, mit dem Erbe, das er aus der burgundischen Heimat mitbringt, und lässt sie Zinsen tragen.

Von den Schriftstellern, welche im Dienste Ludwigs des XII. und der Königin Anna standen, wüsste ich keinen, dem Lemaire etwas sonder-

liches verdankte. Guillaume Cretin mag persönlich auf ihn gewirkt und ihn für die Litteratur gewonnen haben; die Wege hat er ihm nicht gezeigt, sondern ist selber von ferne gefolgt; als Lemaire seine Bahn bereits durchflogen hatte, dichtete Jener immer noch Totenklagen im alten Stil und Marienlieder und moralische Sprüche und dergleichen mehr¹.

Um so bedeutungsvoller ist der Einfluss, den Italien auf den Belgier gewann. Dante, Petrarca, Boccaccio, nebst Filelfo und Serafino sind die Dichter, die er namentlich erwähnt; es handelt sich aber nicht um einzelne Namen und bestimmte Nachbildungen, es muss die ganze Einwirkung einer reich entwickelten Kultur und der durch sie erzeugten kunstvollendeten Litteratur in Rechnung gezogen werden.

Im Verlauf des 15. Jahrhunderts, während sich in Frankreich eine neue litterarische Tradition gestaltete, war mancher Faden von der italienischen Poesie allmählig durchgesickert. Auf Dante haben die Jünger des Rosenromans ihre Blicke zuerst gerichtet, weil sie in ihm einen verwanten symbolischen und encyklopädischen

¹ Doch eines! Cretin, der es unternommen, die französische Geschichte in Verse zu setzen, vornemlich nach den *Chroniques de France*, und mit Schwung und Frische sein Vorhaben in's Werk gesetzt hat, könnte wohl in Lemaire den Ehrgeiz geweckt haben, die Urgeschichte Frankreichs nicht durch bloßes Reimen der umlaufenden Tradition, sondern auf Grund eigener Quellenforschung in neuer Gestalt herzustellen. Vgl. die herrlichen Hss. Bibl. nat. fr. 2819—2822, für Franz den I. ausgeführt.

Geist erkannten, der die Verquickung ermöglichte, und er ihnen zugleich das Muster eines bequemen Rahmens bot, in den sich das Bild ihrer Zeit in einzelnen Miniaturen einfügen liess; der eine oder andere von seinen fernen Nachahmern fühlte wohl auch die Grösse seiner Gemälde, die düstere Kraft seiner Poesie. Vor allen Andern war Martin Franc, Sekretär der Päpste Felix des V. (Amadeus von Savoyen) und Nikolaus des V., berufen, die Vermittlerrolle zu übernehmen. Sein *Champion des Dames*, ein Turnier um die Ehre der Frauen, ist ein Nachspiel der Kämpfe im Rosenroman; dass ihm aber ebensosehr Dantes *Comedia* vorschwebte, ist sichtbar, wenn auch der Florentiner nicht selbst genannt würde¹. Die Pilgerschaft, welche der Dichter, von Valentin geführt, ganz unmotiviert durch Amors Schloss unternimmt, ahmt unzweifelhaft die Höllenfahrt in Virgils Begleitung nach. Derselben in diesem Zusammenhang zu gedenken, ist geboten; denn Lemaire hat sich ihrer erinnert, als er in der Eintracht der beiden Sprachen ein Stück italienischer Poesie in französischer Nachbildung zu geben versuchte. Martin Franc hat eben den Tempel der Venus besucht: unter dem Portal

¹ *Le Champion des Dames*, Pariser Ausgabe von 1530 f^o XXV.

*Le florentin poete Dante
A escrit merueilleusement
La peine et la vie meschante
Des esprits dampnez justement.*

sah er Bacchus' Standbild, im Innern fungierte Sens abesti, mit seinen Bärentatzen und Esels-ohren, als Priester; einen Humpen statt des Kelches in der Hand, lehnte er sich an den Altar: Hört, hört, stammelte er, heute ist der Tag des grossen Ablasses, dient der Göttin ohne Verstellung, schont nicht das Verwesliche, Bann und Fluch über den Säumigen. Es rinnt die Zeit, kehrt eure Herzen und Wünsche zu aller Erdenlust, das Leben verfliegt, die Zeit tötet in ihrem Fluge, nur wer die Freude erhascht, er allein kennt das Glück¹.

Boccaccio nachahmen, hiess die nationalen Schätze auf Umwegen wieder einführen; kein Wunder, dass der Decamerone und die Casus mulierum illustrium frühzeitig Uebersetzer und selbständige Nachahmer fanden. Am Hofe Philipps von Burgund entstanden die Cent nouvelles nouvelles, für Margareta von Anjou schrieb Chastellain seinen Temple de Bocace. Von Petrarcas Werken waren es die rührende Geschichte von Griselidis und die Trionfi, welche mit Vorliebe nachgebildet wurden; bei letzteren dachte man vorwiegend an Vorwürfe für die Teppichweberei; in diesem Sinne fassten die beiden Robertets dieselben, der Vater in Sprüchen, der Sohn in Rondeaux zusammen².

¹ C. c. f^o XXXVI sqq. Siehe Anhang VII.

² Bibl. nat. ms. fr. 1717. 1721.

Um die Wende des Jahrhunderts war man sich dessen wohl bewusst, dass Italien eine Liebeslyrik besass, der Frankreich nichts entgegenhalten konnte. „Keine Sprache ist der italienischen an die Seite zu stellen, wenn es gilt, mit wahrer Empfindung und treffendem Ausdruck die Gefühle der Liebe und auch andere Dinge wiederzugeben,“ so hörte Lemaire seine Bekannten sagen, und der Vorzug, den man der italienischen Sprache und Poesie zuerkannte, erregte in ihm einen heiligen Eifer zu zeigen, dass die französische Zunge ihrer Schwester an Kraft, Klarheit und Lieblichkeit keineswegs nachstehe; es wurmte ihn, wenn seine Muttersprache barbarisch gescholten wurde. Es galt also für ihn einen ernsten Wettstreit.

*Je feis maint vers, maint couplet et maint
metre*

Cuydant suivre par noble poesie

Le bon Petrarque en amour le vrai maistre.

Thatsache oder Fiktion, diese Worte drücken ein Ideal aus¹.

Lyon war, wie wir sahen, der Mittelpunkt des Kulturaustauschs zwischen den beiden Nationen; durch die Fügung des Schicksals in die Nähe dieser Stadt verpflanzt und in Kreise versetzt, wo die Bewunderung für Italien an der Tages-

¹ Concorde des deux langages, Oeuvres III, 99 sq. Cf. Illustrations I, prologue, ibid. I, 11.

ordnung war, konnte sich Lemaire mit dem offenen Sinn, der ihn auszeichnet, den Eindrücken des ausländischen Geisteslebens nicht verschliessen, und da er erst spät zu schreiben begann, so sind seine ersten Werke bereits keine reinen Erzeugnisse der meistersängerlichen Redekunst mehr, sondern Vorboten der Renaissancepoesie. Gleich im Temple d'Honneur et de Vertu bringt er eine lange Erzählung in Terzinen und handhabt diese Form mit einer Meisterschaft, die in Erstaunen setzt. Eine fremde Form eignet man sich aber schwerlich an, ohne den Geist tiefer durchdrungen zu haben. Lemaire, der ein so warmer Verehrer der Kunst ist, kennt auch die italienischen Künstler und ehrt sie so hoch wie die seiner Heimat; man sieht an der *Plainte du Desiré*, mit welcher Aufmerksamkeit sein Auge auf Italien gerichtet war, bevor sein Fuss dessen Boden berühren durfte. Das gelobte Land blieb ihm aber nicht länger verschlossen, 1504 folgte er dem savoyischen Hofe nach Turin, 1506 führten ihn die Geschäfte der Fürstin nach Venedig und Rom, 1508 weilte er abermals in der Hauptstadt der Welt. Wenn uns ein glücklicher Zufall Briefe von ihm aus jener Zeit auffinden liesse wie für Erasmus, so würde sich bestätigen, dass auch für unsern Dichter Italien eine Offenbarung, eine Erlösung und Neugeburt gewesen ist. Die lebendigen Erinnerungen an die klassische Erde, die in seinen Werken vorkommen, sind äusserst

spärlich; hier eine Besonderheit der italienischen Tracht, die ihm gefallen hat, dort Bücher, die er entdeckt oder erstanden. Was aber nicht zu unterschätzen ist, die Zeit der ausgiebigsten Fruchtbarkeit beginnt für ihn nach den Romreisen, seine bedeutendsten und besten Werke sind alle in der kurzen Frist von 1509 bis 1512 entstanden oder vollendet worden. Das beredte Zeugniß des neuen Strebens, das ihn erfüllte, ist die Abhandlung von der Eintracht der beiden Sprachen. In französischer, toskanischer und lateinischer Mundart ertönt die Stimme der Dichter im Tempel der Venus:

*Là se produit lascivité comique,
Lyriques vers dont Amours on blasonne.
Là recite on d'invention sapphique
Maint noble dit, cantilènes et odes . . .
Tout ce qui est en livres ou en codes
Se met avant, hymnes et elegies,
Chansons, motets, de cent tailles et modes.*

Es ist beinahe das Programm der Plejade: Sapphische Verse, Oden, Hymnen, Elegien, und die Mannigfaltigkeit des Reichtums lyrischer Formen; sie erhalten ihr Bürgerrecht in der französischen Poesie durch Lemaïres Anerkennung, wenn er auch selbst diese Gattungen noch nicht gepflegt hat, wenn er auch selbst sich an den Weisen seiner Vorgänger genügen liess. Woher kam ihm aber die Ahnung einer Blütenentfaltung,

die er selbst nicht mehr schauen sollte, von wem lernte er diese verborgenen Schätze kennen, wo nicht von den Italienern, welche auch Ronsard und seinen Freunden dieselben später offenbarten¹?

Das wären in einigen Zügen zusammengefasst und angedeutet die litterarischen Einflüsse, unter denen Lemaire mitten in seiner Zeit stand, theils Fesseln der erhaltenen Erziehung, theils befreiende Einwirkungen der weiteren Kreise, in die ihn das Leben einführte. Wenn es schwer fällt, dieselben genau zu bestimmen, so ist es fast unmöglich zu sagen, was der Dichter seiner Umgebung verdankt, in wie weit seine eigene Entwicklung durch die höhere gesellschaftliche Bildung der Zeit bedingt worden ist. Was bewahrten die Niederlande von der Blüte, deren sie sich unter den burgundischen Herzögen erfreut hatten? welche Anregung fand Lemaire in Villefranche durch die Robertet, von deren Liebe für die Poesie zahlreiche Sammlungen und Handschriften Zeugniß ablegen? was bot ihm Lyon? was sah und erlebte er in Italien? Sein Leben verfloss an den Höfen der drei ausgezeichneten Frauen, die in verschiedenem Masse die Entwicklung feinerer Sitten durch ihren persön-

¹ Gedenken wir in diesem Zusammenhang auch der Märchen von Cupido und Atropos, welche Lemaire durch ein Sonett Serafinos eingegeben wurden. Ueber Filelfos Einfluss zu sprechen, hält schwer, da seine lyrischen Gedichte verloren gegangen sind, soviel ich weiss.

lichen Einfluss so wesentlich gefördert haben: Anna von Frankreich, Margareta von Oesterreich, Anna von Bretagne. Die hervorragende Stellung, welche die Fürstinnen an den Höfen von Moulins, Turin, Mecheln und Blois einnahmen, ihre geistige Bedeutung, ihr moralischer Einfluss und ihre Liebe für Kunst und Wissenschaft haben die feinere Geselligkeit in Frankreich im Beginn des 16. Jahrhunderts eigentlich geschaffen. Was verdankt ihnen Lemaire? Sicherlich nicht wenig.

Das allermeiste verdankte er aber seiner eignen reichen Begabung.

XXI.

Was unseren Dichter von vornherein auszeichnet, das ist der mächtige lyrische Hauch, der von seinen Lippen weht. Diese Gabe, die ihm die Natur in ihrer Freigebigkeit spendete, bildet das hervorragendste Merkmal seiner dichterischen Erscheinung und verleiht seinen Werken in stetig zunehmender Vollkommenheit ihren dauernden Wert. Was auch Gegenstand seiner Dichtung sein mag, er weiss dem einfachsten Dinge eine poetische Seite abzugewinnen. Er hat eine merkwürdige Weise, Alles lebendig und belebt aufzufassen; daher die Anschaulichkeit seiner Werke, sei es dass er einen schlichten Vorfall erzählt oder stimmungsvolle Naturbilder entwirft, sei es dass er Allegorien in die Handlung einwebt oder die Götter- und Halb-

götterwelt der Griechen wieder erweckt; er fasst uns mit der Macht der Begeisterung und trägt uns mit sich in das Land der Phantasie, wo Alles lebt und sich bewegt und fühlt und Gestalt gewinnt, wo ein Puls durch das Ganze schlägt und dem kleinsten Teilchen Leben zuführt. Anfänglich in der Manier seiner Vorgänger befangen, ist Lemaire immer selbständiger geworden in der Erfindung und hat Züge von unvergänglicher Schönheit gefunden. Mit einer seltenen Objektivität paart sich bei ihm ein durchaus persönlicher Ton; in wessen Namen er auch spricht, nie fällt er aus der Rolle, und doch fühlt man stets an der inneren Bewegung, dass der Dichter nahe ist; aber auch die Einheitlichkeit und der beflügelte Schwung seiner Dichtungen.

Die lyrische Inspiration belebt auch seine Sprache und gibt ihm die reizenden Bilder und herrlichen Verse ein, welche Jeden überraschen und entzücken, der seine Dichtungen mit Liebe durchfliegt. Sie reisst ihn fort zu jenen unerwarteten Ausrufen, Flügelschläge der Phantasie, die sich plötzlich über das Alltägliche erhebt; sie lehrt ihn auch, ganz einfachen Worten dramatischen Ausdruck zu verleihen; vor Allem flösst sie ihm aber Wendungen von wahrer Poesie ein, welche einen neuen Horizont eröffnen und wie mit einem Sonnenblick aus Wolken beleuchten. Als gottbegnadeter Dichter findet

Lemaire ungesucht die weitbeschwingten Verse — Bild, Ausdruck und Rythmus, alles im Einklang —, die kein Suchen, keine Ueberlegung fertig bringt, wenn nicht höhere Eingebung sie zuraunt. Bilder, eine ganze Fülle von Bildern, fliessen von selbst in seine Rede ein; der poetische Vergleich ist für ihn eine natürliche Anschauungsweise, instinktmässig ist er darin Homer entgegengekommen.

Und dabei sind es nicht blos einzelne Anläufe, sein Flug hält sich auf der Höhe, die er erreicht hat, und strebt eher weiter und weiter hinauf. Die Fähigkeit, die er besitzt, die Stimmung festzuhalten und bis zum Ende zu steigern, gestattet ihm, sich ungehemmt der Eingebung des Augenblicks hinzugeben; wie der Vogel, der in den Lüften kreist, schwebt er hin und her und fürchtet nicht zu fallen, wenn er unterwegs sich spielend erlustigt. Weit entfernt, sich künstlich zu erwärmen, scherzt Lemaire mit der Begeisterung, dämpft sie, hält sie zurück; denn er braucht ja blos die Schwingen auszubreiten, um von ihrem Hauche davongetragen zu werden.

Ausserordentlich beachtenswert ist es, dass die schönsten und im reinsten Sinne dichterischen Werke Lemaïres, die Briefe des grünen Liebhabers, der Tempel der Venus, die Märchen von Cupido und Atropos, scherzhafte Fiktionen sind, denen er freiwillig ein persönliches Gepräge gegeben hat, launige Einfälle, welche seiner

Einbildungskraft einen unbegrenzten Spielraum eröffnen; in diesen wundervollen Schöpfungen seiner Phantasie hat er sich ganz der Freude am Gestalten und am ungehemmten Ausströmen der Empfindung hingegeben. Bei dem familiären Ton, den er dabei anschlug, lag die Gefahr fern, dass er als neuer Ikarus die Wachsfügel an der Sonnenglut einbüßen würde; das heisst, Lemaire, der erste wahrhaftige Lyriker des 16. Jahrhunderts, ist trotz seiner unbestreitbaren Anlage kein Dichter im Geiste Ronsards geworden, ein junger Aar, der auf Pindars Färten die Höhen der Luft durchfliegt. Vor dem schwindelnden Abgrund zurückbeugend, ist er bescheiden in niederen Regionen auf den blumigen Triften gewandelt, wo Catull einhergeht, wenn er Lesbias Sperling besingt. Die ersten Werke deuteten diese Umkehr nicht an; Weihe, Schwung und Wärme bleiben bis zum Schluss Eigenschaften seiner Dichtungen; die Eingebung ist aber eine andere geworden. Woran liegt es? — Am Zufall des Lebens; am Beifall, den er fand. Jedenfalls hat sein Ruhm dadurch nichts eingebüsst; seine schönsten dichterischen Leistungen bleiben immerhin diese frischen, phantasievollen Ergüsse seines Genius, wo sich lyrische Kraft mit neckischem Humor paart, wo er in ihrer ganzen Fülle die Schätze seines Geistes und seines Gemütes, seinen lieblichen Natursinn, seine lebendige Gestaltungskraft, seine

künstlerisch drastische Lebensauffassung, ausgeschüttet hat. Auch Ronsard ist schliesslich von Pindar zu Anakreon übergegangen und wahrlich nicht zum Schaden seines Nachruhms.

Die lyrische Begabung Lemaire's geht Hand in Hand mit seiner Liebe zur Natur und einem innigeren Verständniss für ihren geheimnissvollen Zauber. Seine Vorgänger haben um die Wette den Mai geschildert, um dann unter einem Baume in einen allegorienschwangeren Traum zu versinken. Lemaire ist der erste, der unserem wehmuthsvollen Sehnen nach der Natur Ausdruck verliehen, der die Stille des Grabes mit ihrem lieblichen Vorhang umflochten hat, nicht in romantischer Schwermut, sondern in lebenswarmer Freude an der schönen, herrlichen Welt. Im Liebesroman der *Illustrations de Troye* hat er dann die Pracht und die Anmut ihrer wechselnden Reize mit dem Knospen und Blühen menschlicher Gefühle verwoben. In seiner naiv selbstbewussten Sprache hat er wundervolle Ausdrücke gefunden, um den heissen Sommertag zu schildern, an dem zwei in Liebe erglühende Herzen sich einander erschlossen haben, oder die rauhen Wintertage, wo sie in ihrer ärmlichen Hütte, deren Strohdach unter der Last des Schnees nachgibt, nur ihre Jugend und Liebe haben, um sich warm zu halten¹. Auch die

¹ Endementiers que les deux vrais amants cueilloient le doux fruit d'amoureuse jouissance, le cler Titan passant par

Schauer und Schrecknisse, welche den Menschen umgeben, wo verblendete Leidenschaft ihn in die Irre führt, hat er angedeutet. Ob gut oder schlecht unser Wandel ist, in der Natur spiegelt er sich wieder, und ihre Stimme spricht, wo die des Gewissens erstickt wird¹. Wenn Trauer uns befällt, so will es uns scheinen, als nähmen alle Geschöpfe, lebende und leblose, an unserem Schmerze Teil; Sturm erschüttert sie und Angst beklemmt ihre Herzen. Wenn aber Venus erscheint, da schweigen die Elemente, und die Erde kleidet sich in frischen Frühlingsschmuck².

Nicht bloss für das Malerische der Landschaft in seinen mannigfaltigen Schattierungen, auch für die Anmut und den Reiz menschlicher Schönheit hat Lemaire Farben gefunden, lieb-

les arcures du Zodiaque, par devant la maison de la Vierge, jettoit son regard en terre, et voyoit le noble Aoust, un moys imperial tout nud, tout haslé, recueillant ses espics avec la deesse Ceres; les cygales et les joyeux crinchonnets estrivans parmy les chaumes et les buissons du freuissement de leurs resonances, faisoient retentir l'air et la campagne. Laquelle de grand ardeur sembloit fumer et estre prochaine à combustion. si n'eust esté que le gracieux vent Eurus venant des parties Orientales se parforçoit de adoucir la vehemence du chaud estival, et faisoit mouvoir la sommité des arbres, bransler doucement les branches et bruire les feuillettes, pour rendre l'ombre plus delicieuse aux amants.». Illustrations I, 36. Oeuvres I, 184. — Cf. I, 37. ibid. 193. «Et quand ce vint que le riche temps d'automne eut mis en grenier tout son tresor et amas fructueux de l'annee, pour le vivre et provision des animaux marchans sur terre, etc.»

¹ Z. B. bei der Entführung Helenas. Illustrations II, 8. Oeuvres II, 80.

² Vgl. z. B. die Regretz de la Dame infortune und die Beschreibung des Tempels der Venus.

liche und glühende. Mit welchem Wohlbehagen hat er das Bild der Nymphe Oenone in ihrer anspruchslosen Grazie ausgemalt, oder die Formenfülle der Venus mit ihrem blendenden Liebreiz! Eine Reihe hübscher Skizzen liesse sich aus seinen Werken zusammenstellen, alle mit feinbeobachteten Einzelzügen, wie Fingerzeige für den Maler; denn seine Dichtungen verlangten eigentlich die fortlaufende Auslegung durch die Hand des Künstlers. Statt dessen haben sie unverdienter Weise nur Druckerschwärze zur Verzierung erhalten, während so manches literarisch unbedeutende Produkt des 15. Jahrhunderts durch hervorragende Meister mit den herrlichsten Miniaturen geschmückt worden ist. Der Liebesroman von Paris und Oenone von Lemaïres kalligraphischer Hand geschrieben und von Perreal im frischen Renaissancegeschmack illustriert, welche Pracht wäre solch ein Denkmal!

Wie ein Grieche belebt Lemaire die Natur mit Göttern und Halbgöttern. Faune und Feen tanzen im Mondenschein. Nymphen lauschen hinter dem grünenden Gebüsch. Sonne, Winde, Jahreszeiten, Monate werden zu fühlenden und teilnehmenden Wesen; es ist ein Spuk und der Dichter glaubt beinahe daran. Bisweilen aber besinnt er sich, und mitten in das anmutige Spiel der Phantasie keilt er eine jener razionalistischen Deutungen ein, von denen Boccaccio in seiner unerfreulichen Genealogie der Götter ein dickes

Buch zusammengestellt hat. Am burgundischen Hof hatte, wie es scheint, diese undichterische Ueberführung der alten Heidengötter und Heroen in die Plattheit menschlicher Verhältnisse lebhaften Anklang gefunden; sie entsprach der mittelalterlichen Gewohnheit die Gestalten früherer Jahrhunderte in das zeitgenössische Gewand zu kleiden¹. Lemaire hat sich grosse Mühe gegeben, seinen Lesern die alte Welt in ihrer Eigenart und vor allem ihre mythischen Figuren, so wie sie ihm aus den römischen Dichtern, aus Ovid, aus Virgil, lieb und vertraut waren, anschaulich vor Augen zu führen. Sicherlich dachte er dabei an die darstellende Kunst und suchte ihr neue Wege zu weisen. Hatte der Maler bisher Jupiter, Herkules oder Hektor in voller Rüstung zu Fuss oder zu Pferd mit Schwert und Lanze kämpfen lassen, während die Schaar der Reisigen am Umrang einer Anhöhe den Augenblick zum Anprall abwartete, so zeigte ihm Lemaire mit Aufwand grosser Gelehrsamkeit den bemannten Streitwagen im Getümmel der Schlacht, und in der Palästra den nackten Ringkämpfer mit Oel gesalbt. Freilich bei der Uebersetzung, oder wenn er an seine Leser dachte, wandelten den Dichter mancherlei Bedenken an; er machte dann allerlei kleine Zusätze, welche die Frische der ursprüng-

¹ Vgl. z. B. die Geschichte des Trojanerkrieges von Raoul Le Febvre mit ihren herrlichen Miniaturen. Bibl. nat. ms. fr. 22552.

lichen Auffassung mit unangenehmen Widersprüchen durchklüften.

Für die Dichtkunst wie für die bildenden Künste bedeutet die Renaissance eine Rückkehr zur Natur. Die Italiener glaubten dieselbe in den Ueberresten der alten Kunst zu erblicken und eigneten sich bald deren Schönheitsideal an. Die Nordländer, denen jene Schätze ungleich schwerer zugänglich waren, suchten die Natur in einem gewissen Realismus, welche sie durch die tiefempfundene Wiedergabe des seelischen Ausdrucks veredelten. Ganz anders stand die Poesie auch im Norden dem Altertume gegenüber; die klassischen Schriftsteller hatten nie aufgehört als Muster zu gelten; die Buchdruckerkunst legte ihre Werke einem Jeden in schönen Exemplaren nahe; die Griechen wurden in eleganten Uebersetzungen verbreitet. Dem Altertum wendete sich die Dichtkunst naturgemäss zu und bemühte sich, dasselbe mit unbefangenen Urteil zu begreifen und das Ideal, das seine Schriftsteller erreicht hatten, in den modernen Sprachen zu verwirklichen. Mehr als irgend einer seiner Zeitgenossen hat Lemaire in dieser Hinsicht geleistet. Mitunter hat er sich rückhaltlos der antiken Eingebung überlassen; freilich hat er sich niemals vollständig frei gemacht von der Anschauungsweise seiner Zeit, die oft unerwartet in naiven Bemerkungen durchbricht und unser Lächeln hervorruft. Trotzdem bleibt es

wahr, dass er der Poesie des 16. Jahrhunderts die Bahn eröffnet, und dass Mancher von den Späteren aus ihm gelernt hat.

Lemaire ist kein Humanist wie Erasmus oder Jakobus Faber; es fehlte ihm der Beruf dazu; nicht für die gelehrte Welt schreibt er, sondern für die weiteren gebildeten Kreise, vor allem für die Frauen, zu deren gewählter Unterhaltung das Lesen verschiedentlicher Bücher gehört. Nichtsdestoweniger bleibt er ein gelehrter Schriftsteller von recht umfassendem Wissen. Er hat gründliche Studien gemacht und verfolgt aufmerksam die neuen Erscheinungen. In erster Linie hat er natürlich die alten Dichter gelesen und sich an ihrem Stil gebildet; seine Lieblinge sind Ovid, Virgil, Lucanus, Apuleius und Seneca. Horaz führt er nirgends an. Griechisch verstand Lemaire nicht; Vallas Uebersetzung erlaubte ihm aber Homer zu lesen, und Erasmus machte ihn mit Euripides bekannt.

Sein Hauptstudium waren die Geschichtsschreiber; da kennt er nicht bloss Caesar, Livius, Sueton, Tacitus, Vopiscus, Florus, Josephus, Hieronymus, Orosius, Cassiodor, Sigebert, Vincentius von Beauvais, Jakob von Guise, Jacobus Bergomensis, sondern auch Homer, Herodot, Thukydides, Plutarch, Diodorus Siculus, Dion von Prusias, welche neuerdings in lateinischer Sprache gedruckt worden waren; er hat in Handschriften die Gesta Francorum, den Ligu-

rinus, Gottfrieds Pantheon, die Chronik von Brabant und deren metrische Fassung gefunden; für spezielle Partien hat er Juvenus Coelius, Flavius Blondus, Sabellicus, Michele Riccio, Platina, Laurentius Valla, Volaterra, Petrus Crinitus, u. v. A. zu Rate gezogen. Leider schenkt er den mittelalterlichen Fälschungen des Dares und Dictys noch Glauben und ist auf die traurige Sammlung der Altertümer des Annius von Viterbo verfallen. Auf Grund seiner umfassenden Lektüre und emsigen Forschungen fühlt er sich berechtigt, seinen Meister Guaguinus zurecht zu weisen und der Leichtfertigkeit zu zichtigen.

Mit Vorliebe hat sich Lemaire auch mit Länderkunde befasst und unzählige geographische Exkurse in seine Werke eingestreut. Sein bester Gewährsmann ist Strabo; daneben hat er sich zahlreiche Notizen aus Plinius, Ptolemäus, Caesar und seinem Kommentator Marlian, Vibius Sequester, Gervasius von Tilbury, Pius des II. Beschreibung von Asien, Bernhard von Breitenbachs Reise nach dem gelobten Land, auch nach mündlichen Erkundigungen und eigener Anschauung gemacht; freilich zeigen diese, wie sehr die zeitgenössischen Kenntnisse noch im Argen lagen. Die Mythologie und Geschichte der Heroen lernte man am besten aus den alten Dichtern kennen, welche meistens mit älteren oder neueren Kommentaren ausgestattet vorlagen; Lemaire führt eine ansehn-

liche Schaar derselben an: ausserdem schöpfte er eine eigentümlich verdrehte Auslegung der alten Sagen aus Fulgentius und Boccaccio. Für die Astrologie, die ihm sehr vertraut ist, stützt er sich auf Iginus und Firmicus. Ferner kennt er alle medizinischen und astrologischen Geheimnisse der mittelalterlichen Steinkunde und ergänzt sie sorgfältig aus Plinius' Naturgeschichte.

In seiner Weise bricht Lemaire Bahn und arbeitet an einem Werke der Popularisierung, wenn ihm gleich eine feste Methode und Folgerichtigkeit fehlen. Bald wurde er in Frankreich von wirklichen Humanisten überholt; man sieht aber schon bei ihm die charakteristische Neigung nach den Realien, die den französischen Humanismus auszeichnet, und jedenfalls muss man ihm die Ehrlichkeit zu Gute anrechnen, mit der er all diesen Wissensstoff den französischen Lesern zugänglich zu machen bemüht war¹.

Die gelehrten Zugaben in allen Gebieten sind aber doch nur Nebenwerk. In erster Linie ist und bleibt Lemaire Poet und Stilist; diese Eigenschaften sichern seinen dauernden Nachruhm. Wir haben hinlänglich dargethan, dass die *Illustrations de Gaule* hauptsächlich als anmutiger Roman, als lebensfrische Darstellung bukolischer Szenen unsere Bewunderung verdienen. Die

¹ Ueber diese ausserordentliche Belesenheit Lemaire's und seine vielseitigen Interessen orientiert ein Blick in die Verzeichnisse der von ihm benutzten Schriftsteller im Anhang an die drei Bücher der *Illustrations*.

Idylle ist das Gebiet, in dem Lemaire eigentlich heimisch ist, und man kann sagen, dass er in dieser Sphäre das Ideal der Liebe erneuert hat. Das ganze 15. Jahrhundert hatte sich vom Landleben ein lächelndes Bild entworfen und von der Liebe der Hirten und Hirtenmädchen geschwärmt; er betrachtete sie mit den Augen der Städter, welche die Landbevölkerung um ihr ungezwungenes Dasein und ihren ungetrübten Genuss beneiden¹. Lemaire hat — mit soviel Glück und Geschick, als Jeder ihm zuerkennen mag — den spätgriechischen Hirtenroman durch selbständige Erfindung neuerstehen lassen: es ist das harmlose Schauspiel des ungehemmten Aufwachens unverfälschter Liebe in zwei jugendlichen Herzen. Die ländliche Umgebung gehört dazu als Bedingung der Unschuld und vollen Weltabgeschlossenheit, sie umrahmt die idyllische Szene mit ihrem malerischen und stimmungsvoll mitwirkenden Hintergrund; die beiden Helden aber gehören durch ihre Abstammung höheren Kreisen an und sind nur durch Zufall in diese Niedrigkeit versetzt, das verlangt ihre Schönheit und die Zartheit ihres Empfindens. Unseren Roman unter diesem Gesichtspunkt betrachtet, ist es beachtenswert, dass Paris' Liebe zu Oenone

¹ Es ist ein alter Gemeinplatz der französischen Poesie, der sich von Alain Chartier bis Octovien de Saint-Gelais bei allen Dichtern wiederfindet, obwohl gerade im 15. Jahrhundert die Lage des Bauernstandes nach den langen Kriegen keineswegs beneidenswert war.

nur eine Episode bildet; nur seine Geschichte verfolgen wir von Anfang bis zu Schluss, selbst nachdem er die Jugendgeliebte verstossen hat; ihn sehen wir aufwachsen, zum Jüngling heranreifen, bis eines Tages die Nymphe wie eine höhere Erscheinung vor ihn tritt. Mystisches Geheimniss umgibt sie; Apollo, das hören wir, hat sie ihrer jungfräulichen Unschuld beraubt; es liegt aber in ihr etwas so erhabenes, reines und zugleich zur Liebe zwingendes, dass Paris ihrem Zauber nicht widerstehen kann. Mit dem ersten Funken der Liebe flammt in des Jünglings Herzen auch zugleich das Verlangen auf, und die Lösung erfolgt so unvermittelt, dass der Dichter das Ueberraschende der Situation nur durch eines seiner herrlichen Bilder verdecken konnte¹. Die eroberte Gunst ist aber für den Mann eine ewige Verpflichtung; sein Glück und sein guter Geist ziehen mit der jungen Frau in sein Haus. Wird er ihr untreu, so tauscht er gegen die unversiegbare Liebe, die ihn nie vergessen wird bis in den Tod, die ehebrecherische Leidenschaft ein, die ihn und sein Geschlecht zum Verderben führen soll.

¹ « Car ainsi comme il advient aucunesfois que les pastoureaux des champs par inadvertance ont laissé un charbon de feu entre les seiches fougieres, et il survient aucun impetueux vent chaud et meridional, qui allume les festuz et feuillettes gisans alentour, tantost la flambe esparse prenant vigueur, surprend ce qui luy est voisin, et ne cesse de forsener parmy les bruyeres, jusques à ce qu'elle ayt tout mis en cendre : Ainsi pareillement . . . » Oeuvres I, 183.

Im Vergleich zu ihrem poetischen Gehalt tritt meines Erachtens die Bedeutung der Illustrations als Geschichtswerk stark zurück und sie wird für uns durch den fabelhaften Charakter ihres Inhalts noch vermindert. Die Ueberraschung der ersten Leser über die staunenerregenden Mittheilungen aus Annius von Viterbo machte bald dem gerechten Umschwung Platz, und die Spötter fielen über diese Merkwürdigkeit her¹. Ernster war die Leistung des dritten Buches; ein achtenswerter Wissensdrang hatte den Verfasser wirklich tiefer gründen lassen, aber die Nacht war noch so dicht, dass ein Einzelner in seinen Mussestunden die Finsterniss nicht zu durchbrechen vermochte². Das letzte Buch, das nie erschien, hätte eine gewisse politische Aktualität erhalten, indem es dem Gedanken eines allgemeinen Kreuzzuges neue Nahrung gab. Die Erzählung sämtlicher von den Christen gegen die Türken gerichteten Unternehmungen, die Beschreibung Griechenlands und Kleinasiens, die es enthalten sollte, wäre sicherlich unter Lemaïres Feder ein begeisterter Mahnruf zum heiligen Kriege geworden.

Allerdings — der neue Glanz, den die Illustrations um die Trojanersage als französische

¹ Z. B. der anonyme *Discours non plus melancolique que divers*. Cf. Leber, *Collection des meilleurs dissertations etc.* I, 36, Paris 1838.

² Auch dieser Teil wurde angefochten z. B. von J. Bouchet, *Annales d'Aquitaine* auf Grund von Trithemius' Pseudo-Hunibald.

Stammsage woben, wirkte nach, indem sie die Popularität dieses Glaubens frisch belebte. In diesem Sinne bereitete Lemaire Ronsards *Franciade* vor; als Quelle aber hat er ihm nicht gedient, da die Abschnitte der Illustrations, die sich mit Frankus befassen, doch zu summarisch sind.

Mit dem lebhaftesten Interesse verfolgte Lemaire die Ereignisse der Tagesgeschichte; er betrachtete sie nicht als gleichgültiger Zuschauer, sondern mit feurigem, leicht erregbarem Eifer und einem auf das Praktische gerichteten Geist. Seine offizielle Stellung als Indiziarius gewährte ihm einen gewissen Einblick in das Getriebe der Politik, die nahen Beziehungen zu den Fürsten reiften die loyale Anhänglichkeit seines Gemütes zu thatkräftiger Ueberzeugung. Der Friede von Cambrai liess ihn ein Ideal erschauen, an dessen Verwirklichung er glaubte: die Eintracht der Herrscher Europas und der vereinte Kreuzzug gegen die Türken. Vom Standpunkt dieser idealen Ueberzeugung aus suchte er zweimal auf die öffentliche Meinung einzuwirken. Den litterarischen Wert der beiden Schriften haben wir besprochen; ihre Bedeutung als Flugschrift wurde durch den riesigen Erfolg besiegelt. Das Geheimniss ihrer Wirkung liegt in der Kraft der Sprache, der Klarheit der Sätze, der Heftigkeit der Polemik und vor allem in dem Reichtum der Thatsachen, welche der

Verfasser in einfacher, gemeinverständlicher Weise den Lesern vorlegt; er beruft sich auf ihr Urteil; sie sollen selbst sehen, wie die Vergangenheit auf Gegenwart und Zukunft Licht werfen kann. Für die Geschichtsforschung bleiben die Streitschriften, namentlich die zweite, ein Denkmal der aufgeregten Stimmung, welche dem grossen kirchlichen Zerwürfniß des 16. Jahrhunderts vorausging und die Reformation vorbereitete.

XXII.

Früh hat sich in Frankreich eine einheitliche Schriftsprache gebildet, und alle politischen Stürme scheinen die fortlaufende Tradition nicht unterbrochen zu haben. Im Verlauf des 14. und 15. Jahrhunderts hat allerdings die französische Sprache tiefgreifende Veränderungen erfahren; ihr Bau wurde durch das Eingehen der Deklinationsformen ergriffen; der Wortschatz erhielt einen neuen Charakter durch das unaufhaltsame Einsickern fremder Bestandteile. Indem die Verallgemeinerung der scholastischen Bildung in den bürgerlichen Kreisen die Kenntnisse erweiterte, schuf sie die Anschauungsweise der massgebenden Stände um und erzeugte neue Bedürfnisse für Ausdruck und Verkehr; Litteratur und Sprache bekamen gleichzeitig ein gelehrtes Gepräge. Als nach den Wirrnissen des englischen Krieges Frankreich zu festerer Einheit erstarkte, vollzog sich auch der Klärungsprozess der

Sprache; gegen Ende des 15. Jahrhunderts schien sie mit ihrer abschliessenden Form auch das alte Ansehen wiedergewonnen zu haben. Mit vollem Recht konnte Lemaire sagen, dass diesseits der Berge keine Sprache so elegant, so verbreitet und an den Fürstenhöfen so beliebt war wie die französische¹.

Wohl hatte das Französische noch nicht die feste Geschlossenheit wie heutzutage; es vertrat innerhalb gewisser Grenzen landschaftliche Färbung; allein der rege Verkehr zwischen den grossen Kulturmittelpunkten und die engen Beziehungen, welche die massgebenden fürstlichen Persönlichkeiten verknüpften, werden auch in dieser Hinsicht einen Ausgleich bedingt haben. Es ist nicht wohl denkbar, dass man am Hofe von Bourbon um Anna von Frankreich erheblich anders gesprochen hätte als in der Umgebung ihres Bruders, Karls des VIII. Margareta, welche unter ihrer Aufsicht erzogen worden war, wird wohl in Turin, wie in den Niederlanden die Sprache ihrer Kindheit beibehalten haben. Sollte sich Perreal in Lyon anders ausgedrückt haben als in Blois? An Lemaires Redeweise sind keine merklichen Unterschiede wahrzunehmen, obwohl er bald im Norden, bald im Süden gelebt hat; seine Schriften waren nicht für eine Provinz, sondern für ganz Frankreich bestimmt. Freilich seine Sonderheiten hat er wohl; Palsgrave, der

¹ Illustrations I, 1.
Becker, Jean Lemaire.

sich um jene Zeit mit französischer Grammatik beschäftigt, hat mehrere angemerkt und es wird die Aufgabe einer kritischen Ausgabe sein, wenn wir endlich eine erhalten, festzustellen, was bei Lemaire heimatliche Eigentümlichkeit, was bloß überlegte Rechtschreibung, was allgemeiner Zeitgebrauch ist¹.

Wir wissen zu gut, dass die menschliche Rede sich in ewigem Fluss befindet, als dass wir heute noch behaupten sollten, dieser oder jener Schriftsteller habe eine Sprache fixiert, am allerwenigsten im 16. Jahrhundert, wo ein Geschlecht nach dem andern in stürmischem Drang seine Eigenart zur Herrschaft zu bringen sucht und durch Missachtung des Früheren den Wechsel beschleunigt. Lemaïres Bedeutung für die Geschichte der französischen Sprache scheint mir in seiner Meisterschaft als Stilist zu liegen, in der Kunst und dem inneren Verständniss, mit denen er die dichterischen Ausdrucksmittel der Sprache ausgebeutet hat, und in der bewundernden Anerkennung, die seine Zeitgenossen und die nächsten Generationen seinen Bemühungen gezollt haben. In seinen Schriften prangt

¹ Palsgrave, *éclaircissement de la langue française* (Documents inédits pour servir à l'histoire de France) Paris 1852. (Erschienen 1530—31.) Die Autoritäten, die er anführt, sind vorzüglich A. Chartier, O. de Saint Gelais, J. Lemaire. Seine Bemerkungen sind durch das ganze Buch zerstreut und betreffen meist nur Einzelheiten. — Wie ein kritischer Text der Werke Lemaïres herzustellen ist, beabsichtige ich demnächst im Literaturblatt für germ. und rom. Philologie zu besprechen.

ein üppiger Blütenwuchs von Worten, Wendungen und Bildern, aus dessen Fülle die Nachkommen mit vollen Händen pflücken und Sträusse binden durften. Die Farbenpracht, die er entfaltet, lässt vielleicht die Weichheit der Abtönung vermissen; aber die Harmonie der satten Töne ist sorgfältig beobachtet und kunstvoll zurechtgelegt; der Sprache fehlt noch das rechte Bindemittel, welches das zartere Verschmelzen der Farben möglich macht: gewisse Schattierungen sind in der schweren lateinischen Periode mit den ellenlangen Partikeln nicht erreichbar. Mit den hervorragend schönen Seiten, die er geschrieben, hat Lemaire im Beginn des 16. Jahrhunderts der französischen Litteratur einen ähnlichen Dienst erwiesen wie Chateaubriand an der Schwelle des unseren, er hat die Macht des Sprachrhythmus und Sprachklanges und ihre verborgenen Beziehungen zu unserm Affekte erfasst, und den Andern durch sein Vorgehen zur Erkenntniss gebracht. Neuere Beispiele zeigen, was die Initiative eines begabten Schriftstellers vermag.

Wir können daher Estienne Pasquier nur zustimmen, wenn er sagt: „Le premier qui à bonnes enseignes donna vogue à nostre poesie, fut Maistre Jean le Maire de Belges, auquel nous sommes infiniment redevables, non seulement pour son livre de l'illustration des Gaules, mais aussi pour avoir grandement enrichy nostre

langue d'une infinité de beaux traits tant Prose que Poesie, dont les mieux escrivans de nostre temps se sont sceu quelques-fois fort bien aider. Car il est certain que les plus riches traits de cette belle hymne que nostre Ronsard fit sur la mort de la Reine de Navarre, sont tirez de luy au jugement que Paris donna aux trois Deesses¹."

Lemaire hat die französische Sprache bereichert; darunter hat man meistens verstanden, dass er ihr eine Unmenge neuer Ausdrücke zugeführt hat, indem er Römer und Griechen ausplünderte. Ich weiss nicht, welcher unberufene Kritiker so weit gegangen ist, ihn als den limousinischen Schüler hinzustellen, über den sich Rabelais lustig macht. Gelehrte Ausdrücke findet man in grosser Zahl in seinen Schriften, er hat sie aber nicht eingeführt, sondern vorgefunden, wie sie ja grösstenteils heute noch fortleben, teilweise in etwas abweichender Form. Hin und wieder spielt er wohl mit Latinismen, das ist sein Recht als Dichter². Oft muss er seine Zuflucht zu ihnen nehmen, weil der heimische

¹ Estienne Pasquier, *Recherches de la France* (1586) VII, 5. Er fährt fort: Cet auteur florit sous le regne de Louis XII et veit celuy de François I. — Pasquier spricht wiederholt von Lemaire: VII, 9 hat er z. B. die Frage von dem Vorzug der italienischen und französischen Sprache wieder aufgenommen.

² Solche Ausdrücke sind z. B. *cheveux colubrins*, *chef auricome*, *cler et irradiant* usf. Vgl. 2. Ep. de l'amant vert:

leans trotte et ambulle
Le passeront de l'amie Catulle...

Wortschatz ihn im Stich lässt; namentlich wenn er Gemütsbewegungen in gehobener Rede schildern will, ist er verlegen und verfällt häufig auf recht hässliche Wendungen¹. Der Eindruck, den ich gewonnen habe, ist eher der, dass Lemaire gegen den Latinismus ankämpft. Er bemüht sich, man sieht es, eine einheitliche dichterische Sprache zu schaffen, eine höhere Form der gewählten Umgangssprache; das volkstümliche Wort umgeht er nicht, wo es litterarisch zulässig ist, er liebt sprichwörtliche Wendungen. Allein oberstes Gesetz ist, die Würde der Sprache zu wahren; barbarisch und ungebildet darf sie nicht sein. Schliesslich ist es nicht gleichgültig, ob man einen alltäglichen Ausdruck gebraucht oder ein schönes, seltenes Wort, dürfte es auch manchen Leser anfreunden, und Lemaire ist ein zu feiner Stilist, um den Wert eines solchen Edelsteins in gehöriger Einfassung zu übersehen.

Ein wilder Neuerer war Lemaire nicht; das zeigt am deutlichsten seine Zurückhaltung im Gebrauch neuer metrischer Formen. Es hängt diese Bescheidenheit zum Teil damit zusammen, dass er nicht dichtet um zu dichten, aus blosser Freude neue Gebilde in die Welt zu setzen; jeweils hat ihm ein besonderer Anlass die Feder in die Hand gerückt, und unter diesen Umständen genügten ihm die von selbst sich bieten-

¹ Z. B. Oeuvres I, 183. Le fort mouvement de nature esmu au jeune Paris par grand calefaction d'amoureuse concupiscence.

den Formen mit einigen naheliegenden Abänderungen; ihre Einfachheit stand dem Gedanken, der zum Ausdruck kommen sollte, wohl an, ohne ihn ärmlich oder eintönig zu kleiden.

Nur eine Neuerung ist als Lemaire's eigenes Verdienst zu betrachten, das ist die Einführung der *terze rime* (vers tiercets) in die französische Poesie, 'ce que nul autre de nostre langue Gallicane ha encores attenté d'ensuivre, au moins que je sache'¹. Gleich in seinem ersten Werkchen that er diesen glücklichen Wurf, und zweimal wiederholte er den Versuch mit gleichem Geschick, in der Beschreibung des Venustempels und im ersten Märchen von Cupido und Atropos. Es ist bekannt, dass nach ihm Melin de Saint-Gelais und die Plejade dieser eleganten Form bleibendes Bürgerrecht in der französischen Poesie verliehen haben².

Eine grosse Zukunft erwartete die paarweis gereimten Zehnsilber, nachdem Octovien de Saint-Gelais diese vernachlässigte Form durch seine Heroiden wieder zu Ehren gebracht hatte; mit Glück bediente Lemaire sich ihrer in Episteln und selbständiger im zweiten Märchen von Cupido und Atropos³. Alexandriner paarweise

¹ Oeuvres III, 101.

² Die Späteren haben gern in den Terzinen lauter weibliche Reime verwendet in Erinnerung an den italienischen endecasillabo; diese Spielerei lag Lemaire fern. In den folgenden Jahrhunderten sind die *terze rime* zeitweise wieder ausser Gebrauch gekommen.

³ Paarweise gereimte Zehnsilber verwendet Lemaire im Prolog der Couronne margaritique, in den Episteln des grünen

zusammenzufügen lernte Lemaire von Molinet; wie sein Meister verwendete er sie in Grabschriften, angezogen, wie es scheint, durch den Vergleich mit dem Hexameter¹. Ferner gebrauchte er sie zu der Inschrift, die über den Weg zum Minervatempel Aufschluss gibt: 'ce beau dittier, wie er wörtlich sagt, composé de rythme Alexandrine, gravé en la planure du rocher ample et spacieux, laquelle taille jadis avoit grand bruit en France, pource que les prouesses du roy Alexandre le grand en sont descrites es anciens rommans: dont aucuns modernes ne tiennent conte aujourd'hui; toutesvoies ceux qui mieux scavent en font grand estime'². In der That hatte die zwölfsilbige Langzeile in Frankreich längst die Beliebtheit eingebüßt, deren sie sich um die Wende des 13. Jahrhunderts in so hohem Masse erfreute; in den Niederlanden scheint aber ihre Pflege nie ganz aufgehört zu haben³. Jedenfalls verhallte das Wort, das Lemaire für diesen Vers einlegte, nicht

Liebhhabers, der Epistel an Hektor und dem zweiten Märchen von Cupido und Atropos.

¹ Molinet, Epitaph Philipps des Guten im Anhang an den Throsne d'Honneur. Lemaire, Epitaph für Molinet und Chastellain, und Uebersetzung der lat. Epitaphiums für Gaston de Foix 'rendu le François correspondant au nombre des syllabes du Latin'. Oeuvres III, 196.

² Oeuvres III, 131. Eigentümlicherweise wirft G. Tory im Champfleury (1531) Lemaire vor, seine besten Züge aus jenem Alexanderroman gezogen zu haben, ohne die Verfasser zu nennen.

³ Z. B. braucht Olivier de la Marche Alexandriner in der alten Form der einreimigen Vierzeile. Ueberhaupt waren sie auch in Frankreich nicht ganz vergessen.

fruchtlos. Clement Marot zwar betrachtet die Alexandriner, wie sie nunmehr heissen, noch immer als etwas ungewöhnliches und macht seine Leser durch eine besondere Aufschrift aufmerksam, wenn er sie zufällig verwendet. Die Plejade aber gab dem Zwölfsilber die Hegemonie unter den französischen Versmassen zurück, und seitdem hat er sie nicht wieder verloren.

Die strophischen Formen, die Lemaire verwendet, sind ziemlich mannigfaltig; die Verschiedenheit besteht aber meist nur in kleinen Zuthaten oder Abzügen, so dass man sie auf wenige Grundschemas zurückführen kann; im wesentlichen ist es eine Auswahl der gebräuchlichsten Formen des Meistergesanges. Hier haben wir die beliebte achtzeilige Strophe mit der Reimfolge abaabbcc, welche Saint-Gelais und Molinet so oft gebraucht haben, und ihre Abarten, die Siebenzeile: ababbcc, und die Neunzeile: abaabbcb, oder die andere Achtzeile: ababbcb. Dort finden wir die grösseren Strophen, welche in zwei symmetrische, durch den Reim verbundene Hälften zerfallen, Zwölfzeilen: aabaab bcbbbc, oder Vierzehnzeilen: aabaaabccbccb. Selbst die Hirtenliedchen im Temple d'Honneur et de Vertu in ihrer kunstreichen Zusammensetzung ahmen genau Molinets ABC sauvaige nach. Gern gebraucht Lemaire nach dem Muster seiner Vorgänger Binnenreime, um neue Variationen zu er-

zeugen. Daneben hat er einige Versuche gemacht, Strophen aus verschiedenen Versmassen zusammenzusetzen¹. Die Kunst, mit der Lemaire diese gelehrten Formen handhabt, die spielende Leichtigkeit, mit der er die Schwierigkeiten des Reimes überwindet, den kräftigen Schwung, den er der rythmischen Periode verleiht, haben wir an den Beispielen gesehen. Einen gemeinsamen Zug haben fast alle diese strophischen Gebilde, nemlich die Bedeutung des letzten Verses; er bildet immer ein rythmisches Glied für sich, wird nie durch Binnenreim zerlegt, und der Gedanke, den er enthält, gewinnt leicht die prägnante Schärfe einer Sentenz; man wird häufig an Molinets Art und Weise, die Strophe mit einem Sprichwort abzuschliessen, erinnert.

Neben diesen Gedichten freier Bildung verwendet Lemaire auch einige Refraingedichte fester Form, mit Vorliebe zu Gelegenheitsgedichten; nemlich das Rondeau, die Ballade zumal mit doppeltem Refrain, den ihm eigentümlichen Chant nouvel und das Doppel-Virelay².

¹ Charakteristisch für den Binnenreim ist das Verhalten gegen die Caesurgesetze, denen er naturgemäss unterworfen ist. Dieses Merkmal unterscheidet ganz besonders isometrische Strophen mit Caesurreim von den heterometrischen, wie die Rede Hebes in der Couronne margaritique und ein Teil der Couplets de la valitude et convalescence de la royne. Die hier verwendeten Verse sind Zehn- und Sechssilber.

² Lemaire hat zwei Rondeaux geschrieben, eines älterer Form, (2 + 4) + 4 Zeilen, in seinem ersten Werk, eines jüngerer Form, (3 + 5) + 5 Zeilen, nach seiner Ankunft in Blois. Als Ballade im weiteren Sinne kann man die Oraison der Hs. 4061 betrachten,

Regelmässigen Wechsel zwischen männlichem und weiblichem Reim kennt Lemaire natürlich nicht; dass er den weiblichen vorzieht, liegt sicherlich am volleren Klang dieser Endungen und an der besseren Wirkung, welche die grössere Seltenheit der Reimworte erzeugt. Ganz gleichgültig gegen die Geschlechtsunterschiede der Reime war Lemaire aber nicht, in der Rede der Rhetorik hat er genau die gleichmässige Wiederkehr männlicher und weiblicher Verse beachtet, und in der Klage um Philipp den Schönen nur weibliche verwendet¹.

Unserem Dichter verdankt der französische Vers auch eine technische Verbesserung, wenn man es als solche gelten lassen will, doch nur indirekt; es ist das moderne Caesurgesetz, welches gebietet, dass jedesmal, wenn ein Wort

die Form ist ganz frei. Die Doppelballaden (Temple d'Honneur und Legende des Venitiens) haben zweifachen Refrain, erster und letzter Vers jeder Strophe, die geraden in umgekehrter Ordnung; die ungeraden Strophen haben jeweils einen Vers mehr als die geraden; sie sind durchgereimt; der Envoi fehlt. — Chants nouveaux sind zwanzigzeilige Refraingedichte, die in drei Abschnitte von 8, 4, 8 Zeilen zerfallen. Das erste Versglied, zwei Worte, wird als Versschluss am Ende des ersten Abschnitts wiederholt, und dessgleichen mit Umstellung der beiden Worte im Anfang und Schluss des dritten Abschnitts (vgl. *Champion gentil* oben S. 90. *Regretz plus nuls* S. 112). Ähnlich ist der Virelay double de nouvelle taille: *Hautains esprits*, das in zwei zwölfzeilige Abschnitte zerfällt (S. 214). Eher dem Rondeau ähnlich ist der Virelay double: *Quand il te plait, o haut Altitonant* (S. 248).

¹ Die Rede der Rhetorik in der *Plainte du Desiré* hat die Reimform: *aabaaabγγγγb*, wobei *a* und *γ* weibliche Reime bezeichnen. Die *Regretz de la Dame infortunee* reimen entsprechend: *aa3aa333333a*.

weiblicher Endung vor den Verseinschnitt zu stehen kommt, seine unbetonte Schlussilbe durch vokalischen Anlaut des zweiten Versgliedes elidiert werden muss. Anders war das Verfahren der älteren Zeit; im Beginn stand an einer bestimmten Stelle der Caesurverse, an vierter im Zehnsilber, an sechster im Zwölfsilber, eine feste Tonsilbe gerade wie im Reim, auf dieselbe durfte ohne jede Beschränkung eine unbetonte Silbe folgen, die ebenso wenig gezählt wurde als die Schlussilbe weiblicher Reime. Um die Mitte des 13. Jahrhunderts kam man auf den Gedanken, die Silbenzahl des ersten Versgliedes unbedingt festzusetzen, so dass man bei weiblicher Caesur die früher feste Tonsilbe um eine Stelle zurückziehen musste. Diese Neuerung hatte grossen Erfolg, bald schien das jüngere Verfahren den Sieg über das ältere davongetragen zu haben. Denn selbstverständlich gebrauchten nur wenige Dichter, wie Froissart, beide bunt durcheinander, eine Scheidung vollzog sich naturgemäss, und so kam es, dass Lemaire als Schüler der belgischen Dichter nur die weibliche Caesur mit beweglichem Accent, nicht die mit überschüssiger Silbe verwendet, natürlich neben den gewöhnlichen männlichen Caesuren und den Elisionscaesuren. Dass dies seine Absicht war, sieht man aus den Strophen mit Binnenreim; denn er elidiert unweigerlich jeden weiblichen Caesur-reim, und wo es wegen der Endung nicht angeht,

zieht er eben die Tonsilbe zurück, um die feste Silbenzahl nicht zu überschreiten¹. In vielen Gedichten meidet er überhaupt die weiblichen Caesuren, in anderen aber und gerade in den späteren lässt er sie ungezählt zu, und immer nur in dieser einen Form. Nun fügte es sich andererseits, dass Clement Marot gerade dem entgegengesetzten Verfahren huldigte, und in dem Gedichte, das er Lemaire zur Billigung vorlegte, mehrere unelidierte, überzählige Silben zugelassen hatte².

¹ Vgl. z. B. die Gedichte: *Nostre eaige est brief* und *Temple d'Honneur*, Oeuvres IV, 336. ib. 194. S. oben p. 22. — Alle Beispiele von weiblichen Caesuren mit überschüssiger Silbe sind erst durch Entstellung des Textes in die späteren Ausgaben hineingekommen; sie fehlen in den Originalausgaben. Die Fälle von Belang sind:

Pl. du Desiré I. str. 19.

Louis douzieme ou francigene throne (1509).

Louis douzieme du francigene throne (1512).

II. str. 18. *Greban qui pleure un bon roy laccompaigne* (1509).

Greban qui pleure un bon roy la compaigne (1512).

Greban qui pleure d'un bon roy la compaigne (1549).

str. 27. *Et tousjours tache à leur bruit maculer* (1509).

Et tousjours tache leur bruit maculer (1512).

Et tousjours tache leur bon bruit maculer (1549).

R. de la D. infort. str. 12.

Helas mon frere estant jadis ma joie (1509).

Helas mon frere estant jadis ma grand joie (1512).

Helas mon frere jadis ma grande joie (1549).

So bleibt denn nur der Vers der Chansons de Namur, str. 26,

Or chantez donc, Bouvines et Namur

Ardenne, Marche, Pouy, Beaurain, Bastoigne.

Die Eigennamen könnten die Ausnahme entschuldigen. Ich muss aber bemerken, dass ich Pouy in jener Gegend nirgends gefunden habe, wohl aber ist Huy an der Maas, östlich von Ardenne, ein bekannter Ort. Liegt also hier nicht auch ein Druckfehler vor?

² Man muss die ersten Ausgaben der Adolescence Clementine zur Hand nehmen, weil Marot später die betreffenden Stellen geändert hat. Siehe z. B. oben S. 219 f., wo wir die älteren Lesarten eingetragen haben.

Dies verwies ihm Lemaire und machte ihn darauf aufmerksam, dass in solchen Fällen die Elision unbedingt erforderlich sei. Marot aber, nachdem er noch einige Zeit geschwankt, wie seine nächstfolgenden Werke zeigen, folgte seiner Lehre und liess fürderhin nur männliche oder elidierte Caesurschlüsse zu. Ein Zufall scheint es zu sein, dass er nicht weiterging und sich als Ersatz für die aufgegebenen weiblichen Caesuren mit überschüssiger Silbe die mit beweglichem Accent zu eigen machte; wahrscheinlich wollte sich sein Ohr nicht dazu bequemen, oder er übersah es in seinem Leichtsinn. So entstand das neufranzösische Caesurgesetz, nicht durch die bewusste Wahl eines Dichters, sondern durch das zufällige Zusammentreffen der beiden gebräuchlichen Verfahren und den dadurch hervorgerufenen Ausgleich: Lemaire, der angesehene Lehrer, verbot die weibliche Caesur mit überzähliger Silbe, weil er sie für falsch hielt; Marot, der folgsame Schüler, verschmähte die mit beweglichem Accent, weil er sie nie geübt hatte. Marots Vorgehen und Beispiel bestimmte aber das Verhalten der folgenden Dichter, und ihre Praxis ist noch heutzutage Gesetz.

Lemaire fand den Lohn seiner Arbeit in der Anerkennung seiner Zeit und der Nachwelt. Seine Hauptwerke wurden seit 1515 fast Jahr für Jahr, je nachdem Bedürfniss da war, neu aufgelegt,

bis 1548 und 1549 ziemlich vollständige Gesamtausgaben erschienen, welche für die Folgezeit der Nachfrage genügten¹.

Das ganze 16. Jahrhundert bewahrte das Andenken des Dichters in treuer Verehrung. Marot erkannte in ihm, der Homers Geist besessen, seinen inniggeliebten Lehrer. Palsgrave führt ihn als sprachliche Autorität an. Halb anerkennend, halb spottend hat ihm Rabelais in seiner allesumfassenden grottesken Epopöe seinen Platz angewiesen. „Je veiz, so erzählt Epistemon, der eben die Hölle gesehen hatte, maistre Jean le Maire, qui contrefaisoit du pape, et à tous ces pauvres roys et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds; et en faisant du grobis leur donnoit sa benediction, disant: Gaignez les pardons, coquins, gaignez, ilz sont à bon marché; je vous absous de pain et de soupe, et vous dispense de valoir jamais rien, et appella Caillette et Triboulet, disant: Messieurs les Cardinaux, despeschez leurs bulles, à chascun un coup de pau sus les reins. Ce que fut fait incontinent².“

Die Dichterplejade, welche die zweite Hälfte des 16. Jahrhunderts mit so grossem Glanz er-

¹ S. die Bibliographie, Anhang VIII.

² Pantagruel II, 30. Lemaire steht zwischen Patelin und Villon; die lustige Travestie Rabelais' bestätigt den Erfolg der Streitschrift von den Schismen und Konzilien; man denke an Lemaire's Aeusserungen über den Fusskuss. — Ich begreife nicht, wie J. Stecher sagen kann: Rabelais ne s'est pas contenté de railler ses etymologies et ses néologismes; il l'a *bafoué* pour sa polémique gallicane et son trop grand attachement à Crétin-Raminagrobis.

füllte, hat es laut ausgesprochen, dass Lemaire ihr auf der rechten Bahn vorangegangen war. „Bien dirai je, sagt Joachim Du Bellay in seinem Manifeste, que Jan le Maire de Belges me semble avoir premier illustré et les Gaules et la langue françoise: luy donnant beaucoup de motz et manieres de parler poetiques, qui ont bien servy mesmes aux plus excellents de nostre tens.“ Worauf der spiessbürgerliche Charles Fontaine erwidert: „Je ne voeil point debatre avec les mors, mais je demanderai hardiement cela: quel est celuy qui voudroit ainsi parler que Jean le Maire t'a escrit?“ Sein Urteil stimmt aber mit dem seines Gegners überein, wo er dessen Gering-schätzung für die Gattung der Epistel „ces deux epistres de l'Amant verd, tant riches en diversité de plusieurs choses et propos que c'est merveille,“ entgegenhält¹.

Ronsard, das Haupt der Schule, unterliess es nicht, als er bereits für die neue Richtung gewonnen war, immer wieder den Rosenroman, Jan Lemaire de Belges und Clement Marot zur Hand zu nehmen, wie sein Biograph Claude Binet bezeugt, und Pasquier meint, dass er thatsächlich von ihm gelernt hat; und als er ausging, das Feld der Epopöe zu erobern und in Francions Geschichte einen Stoff gefunden zu haben meinte, der durch den alten Volksglauben und die nazio-

¹ Du Bellay, *Deffense et illustration de la langue françoise* éd. Em. Person, Paris 1887 (1892) p. 103. Ch. Fontaine, *Quintil Horatien* ibid. 200. 205.

nen Annalen gestützt sei, fühlte er sich in erster Linie gedeckt durch die Autorität Lemaire's, in dem auch seine Freunde einen emsigen Forscher des nationalen Altertums erkannten¹.

Das Urteil des 16. Jahrhunderts hat Etienne Pasquier zusammengefasst, indem er Lemaire als den ersten bezeichnet, der unter gutem Feldzeichen der französischen Poesie einen Aufschwung verliehen, so dass alle Späteren von ihm gelernt haben².

Was Lemaire geleistet und angestrebt hat, es verklang nicht lautlos in der Wüste. Als Dichter fand er wenig direkte Nachahmer, aber, was unendlich höher zu schätzen ist, originelle Schüler, welche, auf eigenen Färten weitergehend, bezeugten, dass mit ihm Leben und frischer Trieb in die Poesie gekommen ist. Seine politischen Wünsche und Träume, der europäische Frieden und der allgemeine Türkenkrieg, blieben schöne Utopien. Nur seine Streitschrift von den Kirchenspaltungen und Kirchenversammlungen blieb als handliches Nachschlagebuch beliebt, selbst als kühnere Hände an den Missbräuchen der

¹ Cl. Binet, Discours sur la vie de Pierre de Ronsard 1586 (Archives curieuses de l'histoire de France s. I, t. x.). Ronsard, préface de la Franciade. — Du Ballay l. c. 135. Jean le Maire de Belges, diligent chercheur de l'Antiquité.

² S. oben p. 323. — Unter den Schriftstellern des 16. Jahrh., die Lemaire's Werke besessen haben, ist es interessant, Montaigne zu finden, dessen Namen die Ausgabe von 1549. Bibl. nat. L 96. trägt. Die Ausgabe des Temple d'Honneur B. nat. Inv. Res. Y^c 219 trägt die Unterschrift von V. Brodeau.

Kirche zu rühren begonnen hatten. Am fruchtbringendsten aber erwies sich sein Versuch, die Urgeschichte der Franzosen zu ergründen, sein abenteuerlichstes Beginnen in unseren Augen; seine *Illustrations de Gaule*, wo sich soviel Mittelalterlich-fabelhaftes mit aner kennenswerter selbständiger Forschung im urkundlichen Material verbindet, regten das allgemeine Interesse für diese dunkeln Fragen an; viele Geschichtsbücherschreiber begnügten sich zwar damit, ihn auszuschreiben. Andere wurden aber durch ihn veranlasst, weiter zu suchen, und haben auch gefunden. Es war ein Leichtes, ihn zu überholen, er steht aber obenan in der Reihe derjenigen, welche die französische Vorgeschichte einer ernstlichen Erörterung unterzogen haben.

Es ist bekannt, wie das 16. Jahrhundert mit seinen Hoffnungen und Bestrebungen in den heillosen Kriegen der Liga Schiffbruch erlitt, und es zwei Jahrhunderte dauerte, bis man ernstlich daran ging, das Wrack zu heben und die versenkten Schätze wieder zu sammeln. Endlich scheint auch für Lemaire die Stunde der Gerechtigkeit gekommen zu sein und die alte Zugkraft seines Namens scheint wieder die Aufmerksamkeit weiterer Kreise wecken zu sollen. Seine historischen Versuche und seine Flugschrift gehören nunmehr der Geschichte an und werden von den Forschern im Auge behalten werden. Fragt man aber, ob er als Dichter, vom ästhe-

tischen Standpunkt beurteilt, für den heutigen Leser noch etwas sein kann, so würde ich antworten: Ja, wenn sich Jemand fände, der mit geschickter Hand die wirklich schönen Teile aus seinen Werken hervorzöge, ich meine etwa: die Liebesgeschichte von Paris und Oenone, und von seinen Gedichten vor andern die Briefe des grünen Liebhabers, die Eintracht der beiden Sprachen, und die beiden Märchen von Cupido und Atropos; wenn das geschähe, so bin ich überzeugt, dass eine derartige Blumenlese unter den Freunden der alten Litteratur einen Kreis von Liebhabern und Bewunderern gewinnen und für die Zukunft bewahren würde; namentlich wenn die Hand des Künstlers dem kleinen Bande die Ausschmückung geben wollte, die er wohl verdiente.

DE PEV ASSEZ.

Anhang I.

Lemaires Livret sommaire vom Jahre 1498.

Die Handschrift, Bibliothèque nationale Acq. nouv. fr. 4061, ist ein Heftchen von 76 Pergamentblättern kl. 4^o zu 14 Zeilen, wie scheint von Lemaire's eigener Hand, sorgfältig geschrieben und hübsch ausgestattet. p. 3. *Nulla sors longa est*, auf der Mitte der Seite aus Seneca. — p. 4. Ovidius, Ars. amat. II, 467–78. — p. 5. Ein Gebet:

*Virgo cui tellus, cui pontus servit et ether,
Da stabilem sine labe animum, da corpus
opimum*

*Viribus integrum patiens algoris et estus;
Cetera que fluitant vario discrimine sortis,
Et labor et cura et solers industria queret.*

Darunter ein Wappen, drei blaue Pensées auf goldenem Feld, mit der Devise: *Penser penser penser Dire.* — p. 6. Die Achtheile: *Ce petit livret sommaire* etc. = Oeuvres IV, 334. Darunter das Wort Ovids: *Utendum est etate.* — p. 7. *Ovidius naso de poetis* = Ars. amat. III, 403—16. 397 sqq. — p. 8. *Virgilius* = Anthol. lat. Tetrast. de IV. temp.

Euptorbii. — p. 9—12. *Publii Virgilii Maronis Rose* = Poet. lat. min. ed. Lemaire VII, 114 sqq. (Ausonii?). — p. 13. Ovid, *Ars. amat.* III, 65—70. Darunter ein Engel mit einem Palmzweig in der Linken, mit der ausgestreckten Rechten dasselbe Wappen mit den blauen Blumen auf goldenem Grunde tragend. — p. 14—19. Das Gedicht *Nostre eaige est brief* usw. = *Oeuvres* IV, 335. — p. 19. Ein Spruch aus Seneca: *Si prudens est animus tuus* etc. — p. 20. Baptista Mantuanus de Visitatione Marie et Helizabeth. Ex sua prima Parthenice. — p. 30. Eiusdem Baptiste Mantuani Marie ad Christum de cruce depositum gemitus atque lamentabilis oratio. — p. 39. Ein Gebet: *Dive Marie virgini.*

*Alma redemptoris mater, que pervia celi
Porta manens et stella maris, succurre cadenti,
Surgere qui curat, populo tu qui genuisti
Natura mirante tuum sanctum genitorem,
Virgo prius ac posterius, Gabrielis ab ore
Sumens illid ave peccatorum miserere.*

Amen. Secuntur cantica canticorum Salomonis regis. — p. 59. Expliciunt cantica canticorum. — Sensuivent les nobles dictiers composez à lonneur de la vierge Marie par feu messire George Chastelain orateur du duc Phelippes de Bourgogne en son temps demourant en la bonne ville de Vallenciennes. — p. 110. Finent les nobles dictiers. — Serventois fait par maistre Jehan

Molinet orateur de l'archiduc resident en la dicte ville de Vallenciennes. — p. 116. Sensuit une oraison composee par Jehan le maire de la dicte ville de Vallenciennes = Oeuvres IV, 326. — p. 127. V. *Ora pro nobis sancta dei genitrix. R. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.* — Oremus. *Omnipotens et misericors deus qui prothoplaustum patrem nostrum Adam* etc. — p. 144. Ovidii Ars. amat. II, 113—120. *Forma bonum fragile est* etc. Jo Mario vallencenati. — p. 145 sq. ausgerissen. — p. 147 sq. der Schluss der annalistischen Aufzeichnung = Oeuvres IV, 440. Darunter noch einmal die Devise: *Penser penser penser Dire.* — p. 149 sq. Seneca Thyestes 596—99. 607—22. — p. 151 sq. leer.

Beachtenswert ist, dass sich Lemaire hier Johannes Marius Vallencenas nicht Belga nennt und drei *Pensées* als Wappen mit *Penser penser penser Dire* als Devise gewählt zu haben scheint. Das Gedicht *Nostre eaige est brief* ist eigentlich eine Auslegung des Wappens und des Wahlspruches.

Anhang II.

Der Name Jean Le Maire (Hans der Meier) ist kein seltener Name. Im Jahre 1484 arbeiteten in Bourges ein Jehan de Paris und ein Jehan Lemaire beide als *enlumineurs*. Wie leicht, wenn wir nicht eine solche Fülle von urkundlichen Zeugnissen über unseren Dichter hätten, könnte Jemand sich verführen lassen, in jenen beiden Malern Jehan Perreal und den späteren Indiziarius zu erkennen und ihre Freundschaft auf ein gemeinsames Gewerbe und auf früheres Zusammenarbeiten zurückzuführen. (Cf. Charvet, J. Perreal p. 10.) — Einem anderen Jehan Le Mayre machte König Philipp von Kastilien am 24. Oktober 1503 am Tage seiner Hochzeit (d. h. offenbar Lemayres) ein Geschenk von 13 l. 15 s. (Stecher, Notice XXXII Anm.) — Einen dritten Jean Lemaire fand Thibaut als Schöffe von Arras im Jahre 1517. (Thibaut, Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire p. 134.) — Die beiden letzteren dürften vielleicht eine Person sein, jedenfalls haben sie mit unserem Lemaire nichts zu thun.

Anhang III.

Aus dem Briefwechsel des Lyoner Arztes Symphorien Champier.

1.

Petrus Picotus physicus Johanni Mario archiducis Philippi et regis Castelle hystorographo et suo confamiliari S. P. D.

Ante lucanum cum surrexissem, mi Johannes Mari, die pristini: quam mihi coniocasti lepidissimam epistolam inter cetera primum selegendam occurrisse scias: quam semel atque iterum et repetitis vicibus legi: illamque multo lepore suavem et sententiarum gravitate refertam comperi. Quo fit ut credam Champerium pegaseo potatum (*sic*) fuisse equo: trans Heliconem et ad sydereos usque pervenisse deos illos, s. apud quos et doctrine et eloquentie favor est. Et ne indonatus abiret a Mercurio inventionem, a Phebo iuventorum illucidationem: a Venere illucidatorum amorosam delectationem: a Saturno firmam cunctorum rememorationem. Aberat enim pacis ille turbativus Mars biliosus: veneratrixque Dyana pituite cantiva: quæ vicissim turbant ingenia. Sed non defuit ille divum summus Juppiter: a qui

Champerius ipse divino quodam coniugio Minervam accepit. Nec puto Numam Pompilium plus suam Egeriam consuluisse: quam is Champerius consulat Minervam: qua facile cunctis sequacibus suis totam nedum satis explicatam doctrinam attingens a fine usque ad finem fortiter atque suaviter explicabit. Unum quantum illi pro tanto munere debeamus haud facile dictu: attamen Champerium donemus non illa mercede quam ab Eunathlo sophista ille Prothagoras corrogabat nec accepit: sed ea quam Thales milesius a Mandriato discipulo petiit et accepit: ut se laudaret. Prosequere igitur, mi Johannes, et uti occepisti calamo tuo aureo celesti rore perfuso Champerii laudes: et virtutes tabulis tuis immortalibus non cesses depingere. Ego vero qui viribus impar ore pro tuba tantummodo utar et mea pro virili clangore: licet rauco: illius virtutum meme predicatorem efficiam. Et vale: meque divo Champerio vati summo recommissum reddas: immortales illi gratias referendo: quod mee parvitatibus vir tantus se recommissum facere dignatus est. Insuper et nostro Gondisalvo Tholedo parte mea id idem facito velim. Et iterum vale ex camerula nostra a maij sole X.

Index librorum in hoc volumine contentorum.
Domini Symphoriani Champerii physici
Lugdunensis libelli duo. Primus de medicine
claris scriptoribus in quinquepartitus tractatus.
Secundus de legum divinarum conditoribus etc.
s. l. s. a. — Lyon 1506). Auf der 10. nicht-
nummerierten Seite.

2.

A Monseigneur M. Pierre Picot docteur es
ars et en medecine Physicien: stipendiaire
de ma tres redoutee dame ma dame la
duchesse de Savoye fille a l'empereur Maxi-
milian Jehan Lemaire indiciaire et hystorio-
graphe de la dicte princesse. Salut.

Nuperrime cum Lugduni essem, vir orna-
tissime etc.

Cf. p. 87.

Aus dem gleichen Sammelbande; im fünften
paginierten Traktate: Domini Symphoriani
Champerii physici ex variis: tum philosophie,
tum medicine professoribus aphorismorum
sive collectionum libellus in decem divisus
capita. f^o XXVII. (Mai 1506.)

3.

Johannes Marius belga indiciarius domino
atque preceptori suo colendissimo Domino
Simphoriano Champerio S. P. D.

Quanquam, domine mi honorandissime, nulli
alii rei vacare deberem quam luctui, quippe qui
principem atque herum meum amisi, per quem
non solum pellere pauperiem sperabam, sed et
divitias et nomen eternum mihi conciliare, gesta
sua fortissima futura canendo; non tamen luctus
hic lugendissimus adeo me ab officiis humanitatis
distrahit, quin amicorum negociis invigilem. Ita-
que is qui has litteras tibi dabit (cui quidem nomen
est Sansoni Cottardo), artium doctor parhisiensis,
intimus amicus meus est atque consodalis. Is

nunc Montepessulanum petit studii medicinalis gratia. Videbis hominem apprime litteratum, et bonis artibus deditum. Et quia novi humanitatem tuam maxime his ingeniis favere que et doctrina imbuta sunt, et rursus ad maiorem aspirant: eapropter te oratum maxime velim, ut in sui favorem amicis tuis Montepessulani, quos plures esse non ignoro, scribere digneris, et quidem affectuose ut soles. Auspiciis enim tuis hanc provinciam eum aggredi suasi, dedique sibi librum a te nuperrime compositum; quem magni muneris loco neque abs re estimat. Quam primum videbis dominum electum Gondisalvum, rogo ut verbis meis eum salutare digneris. De chalcographis, si aliquid cum eis egeris, certio rem me facies. Interea bene vale. Ex Burgo undecima die octobris anno milesimo quingentesimo sexto.

Domini Symphoriani Champerii lugdunensis liber de quadruplici vita etc. impressum Lugduni A. d. MCCCCCVII. finitum pridie kal. Augusti. — Am Schlusse: Epistole varie ad eundem d. Symphorianum.

4.

Humbertus Fournierius domino Simphoriano Champerio peonie artis interpreti solertisimo S. P. D.

Quid nunc potissime agamus in hoc olim famigerabili Veneris emporio deipare virginis sacro monte scire cupis. Ecce vivimus in celibatu et ocio litterario: diurna nocturnaquē manu

strictis (ut aiunt) ulnis humaniores literas amplexantes. iacturam perditū evi: si id fieri potest: olei impensa sarcire connitimur: tot segnes horas: tot annos prodigo luxu expendisse merentes: tum infausti dispendii crudele lūmus supplicium. hic labor omnis ingenuus. Imprimis sermo agitur de religione: de morte: de instituendis moribus et anime disciplinis cum Socrate meo Andrea Victorio tante virtutis viro: ut si singulatim hominis merita referre velim: angustia epistolari perstringere quæ solidum volumen deprecarent: non est instituti nostri. Mirabere ad stuporem: raras animi et ingenii dotes: religionem: morum candorem: et illibatum vite theologicæ florem: si acutius cognoveris. Affluunt et huc hospites: qui esto rari: rara tamen virtute conspicabiles. Adest non leve curarum levamen D. Gondisalvus alter academiæ nostræ oculus: Idem et Apollo et Praxiteles: qui cum liberalium artium disciplinis candidissime sit insignitus: tum omnium ingenuorum artificum benevolentis insinuatus: non tam studiosus amator quam sedulus imitator existit. Postquam camenis indultum est: sedentariis lectionibus induciæ date remisso studio utrinque sermo facetus: sales sine dente; grata urbanitas reciprocatur. hic commentum arguculum: ille efferatam Thurcorum in nostros rabiem texere: ego nec opera inter talia segnis plausibili corona cinctus ethruscum vatem agere. Ille eloquentiæ et personarum varios agens pro

tempore vultus: ridicula fabella magica prestigia precipitantium lapsus: immanitatem fere: fratri-
cide atrocitatem: errorem meduseum: circeam metamorphosim: anilia territamenta exprimens: suspensa tenet hiatibus ora circumstantium. Ad hec Socrates meus non de gemmis et auro Mide: non de robore Milonis: aut magniloquentia Maronis et eiusmodi caducarum supellectilium mercimoniis nundinandum: nec ignavi ocio tempus periclitandum: sed et de presentaneo mortis interitu: quæ vera est anime philosophia: impensissime cogitandum. theologicarum sententiarum margaritis voluptatem et luxum non tam spernere quam irredituris exiliis relegare gravissime deserit. hinc fidibus canoris ad amplam aurium voluptatem docto pollice testudinem cavam Orpheus discafedinat. Quibus avicule discriminantium vocularum concentibus alternis modulis fringulciunt. Nunc girovagus flexus concave et multiforatile arundinis fervido articulorum axe concitato levivola lingua perstrepente tinnitu argutulo Museus sororius tuus auris suaviter demulcet cantu sireneo. Nunc palestratione innocua animum corpusque curamus. Nunc molli aure afflati sibilo Ararim preterlabentem domos urbis conspiciamus. crepitus machinarum altisonos audimus. ignifos favillarum globulos aera radere cernimus. echo respondet. pulse resonant ad sydera valles. et quod visu amenum a sublimi specula speculum quoddam rerum pulcherri-

marum discumbentium cernere est oculis: herbi-
ferum regionis ambitum: gemmatas vites in
propatulo pulcherrime ablaqueatas. variegata
floribus vireta: glaucas salices: prata ridentia:
leta sata: segetes luxuriantes: gramineos campos:
intonsos montes: late undique virentes. Sed iam
satis iocatum. et abunde: ut arbitror: successus
studiorum nostrorum: fata fortunasque presenti
cartha depinximus. Ceterum cum virtutes nostras
ingenium mores: que quam exiguo sint pauxillu-
lique compendii ceca amoris in me tui charitas
nescia esse non debuit. Istic et exteris abunde
predicaveris. ista est tua cui pro viribus gratias
ago: ingens in nos et in omnes humanitas que
neminem tuorum illaudatum esse sinit: qui vel
virtutis scintillula suffultus sit: quo fit ut uni tibi
omnes omnia debere velint. Adde quod dum
alienas virtutes tantopere cordi geris ostendis
quibus ipse prefulgeas. Que vero de me ex-
pectatio istis optimatibus haberi potest: qui ut
liquido cognoscis ab adversario meo litium de
pectore acerrimo exanhelatis tot erumnis: ex-
haustis paternis oculis: hac insigni qua nihil
infelicius inter ceteras iacture irreparabilis con-
tumelia nos affecit: ut longissimis litterarum
postliminiis a limine musarum tandiu relega-
verit: Pro recenti victoria monticuli nostri id satis
supplicii sumptum ad vindictam ut opinor ratus:
qui uberiore proventu disciplinarum exinanitos
meliori parte defraudaverit. Quare affixum et

insculptum gerens animi nostri tabellis memorabile Stilponis dictum illud siccis genis non possum in mentem revocare: qui ceteris bona fortune asportantibus rogatur a Demetrio an aliquid suarum rerum unce militum manus corrasissent: haud equidem, inquit Stilpo: neminem enim se vidisse scientiam auferentem asseverabat. Rem tenes. Utcunque vero futurum sit, mi Simphoriane, is sum de quo peculiari quodam iure omnia de me polliceri possis: que ab homine grato prestari queant. Vale diu felix. Lugduni anno domini millesimo. CCCCC. VI.

Ibidem (Mai 1506).

5.

Humbertus Fournierius domino Simphoriano
Champerio undecunque doctissimo S. P. D.

Voluptuario litterarum tuarum papulo mirifice delectatus sum. tuis inquam, mi Simphoriane litteris: quibus (comodum enim fores pluthei nostri attigerant) letabundus occurri obviam sic prefatus. Quibus tandem venistis ab oris lepidissime littere: que nos tandiu anxiose suspensos diutina expectatione attenuavistis: scilicet tali nos dignos honore ut pervius foret apud nos vester aditus. vobis gratias agimus quam maximas: et successus optatos hero vestro comprecamur. Ille ut ingenue institute urbaniores referunt vices: venimus, inquiunt, ut te munere licet sero congeminata ob id voluptate conpensemus. Rem

profecto mihi gratissimam non leve amicitie pignus: et quod te dignum est fecisti. Cum enim ex harum lectione saginatus eruditionis succulentia mellificatus consilii salubritate compotus abunde fuerim. Quantum fecisse lucri: quid in me gaudii esse putas: amicissime morem gessisti mihi ultra quod sperare licuerat. Ex quo medullitus in te liquescens indefessus succedo oneri et quibus reluctari nullus nisi mentis incompotus pareo tuis. tibi vero vel in hoc pauxillum diffidere tantum a me abest quantum tu a vivis remotior. Quod autem per nuncium intellexerim te cucullati calumniatoris emuli petulantem impudentiam expertum: molosseum latratus rabiem et dentes livoris cote acuminatos vix evasisse: non tam tibi molestum esse debet: quam iocundum te habere qui tua facili victoria famam tuam extendat clariorem. Evenit enim fere convitiatoribus et eiusmodi invidulis quod candentium favillarum agitatoribus solet. ut cum suo flatu nituntur extinguere fortius illuminent: sed de his alias tecum. Ad alterum caput accedo. magna me molestia scrupulo hesitabunde mentis enodato liberasti veris sophie tue cauteriis memoris telum penitissimo ut pridem tecum questus eram animi medullis insidens solus, mi Simphoriane, detrustisti. Antidoto consilii tui adversus tam eminens malum oppido occursum est opportune: cum nec antea cuiquam fas esset tot olim vallatus erroribus eram animum tentare precando: quibus

vero tuis tantis in me humanitatis officiis respondeam nescio: nisi te cum opes nunquam sint suffecture vicissim amando observandoque: quod faciam dum spiritus hos reget artus. Dabo in super operam ut nec te consuluisse: nec me frustra consiliis tuis paruisse cognoveris. Vale.

Ibidem.

6.

Humbertus Fournierius domino Simphoriano
Champerio artium et medicine professori
benemerito S. P. D.

Cum ad officinam librariam argutioris lime auctores ut moris et mei cunctando seligerem: tuus ille candidus liber nescio quo bono omine: qui de curandis anime et corporis egritudinibus sit indictus ad manus nostras pervenit commodum enim formulis ereis excudi ceperat. cumque nos duplici et inopino affecit gaudio. tergo archetipi tui inherens comes subsequitur epistola Johannis le maire. Cognomentum sane ut par est suis consonum virtutibus: ut qui maiori parte quadam percellentis ingenii dote augustiori facundia reliquos sue sortis homines antestet: Nam cum superiori ætate dum fata deusque sinebant mihi frui contubernio mei Socratis olim Veneris: nunc Parthenices phanum: tunc incolens expertus sum hominis ingenium: temporariam eloquentiam: stratagemata: rotundos rythmos: multisciam rerum heroumque peritiam. Et ita expertus ut

abinde et ignavie et studiorum pertesum sub-
puduerit instituti: quippe qui et gallica et ausonia
oratione promptiloqua *squatet*, qua habita re-
pente adamantina inter nos conflata est amicitia:
ita stupidum: ita attonitum reddidit: ut illius
imago mentem meam ingressa: ut Didoni de Enea
evenit: cuius vivi in pectore herebant vultus
verbaque: complures permanserit dies: effecerit-
que ut vix meminerim mei. nempe olim illius
fama tactus mihi mens iuvenili ardebat amore:
compellare virum et dextre iungere dextram.
Cuius consortio in insulis fortunatis esse videbar:
cum ille tam ornate: tam canore nullo vel parum
preceptore usus subsicivis et regalibus occupato
negociis verborum censu: candidissimis senten-
tiarum rivulis: amica suparasitante natura totus
scateret. Ex quibus quidem factum est, mi Sim-
phoriane, ut duplici simphonia sic fuerim delentus
illius candore et rythmis: quibus suavis verbis
flosculos intexens Champerianum hortulum co-
miter excolit: melliteo laudum illitio irrigat. huius
pascuoso eruditionis tue campo ut ad solidam
voluptatem nihil reliqui feceritis. nunquam igitur
de vobis ita magnifice dicam id virtus quin superet
vestra. Sed iam ad te redeo philosophantium
optime: qui et utroque morbo anime et corporis
et humano generi sic consulis ut quod nec redimi
copiis: nec mederi auro aut gemmis vitari potest:
redivivis tamen philosophie tue potionibus ab
interitu vendicas: illicibiles voluptatum lernas

explodis: omnigenas morborum diritates detru-
dis: detrusas salubribus foves medicinis. hoc
inquam ingenii tui talento multiplici: quo nos
ampliter ditasti: at non sine numine divum: immo
potius sine sudore largifluo et insigni erga
patriam pietate factum: tametsi olim primigenii
tui vigili olis de ea satis promeritus fueris: nunc
vero non tam amorem ingenuum quam gene-
rosam laborem tuum ostendes: vel hoc mani-
festario argumento tuo hoc egregio partu decla-
rare voluisti: quantum tibi futura sit obnoxia.
Quibus igitur muneribus vices condignas repen-
demus: qua civica aut laurea optimum civem
demerebimur: quibus gratiis officium adimple-
bimus nostrum: quas te satis dignas laudes pro
lucubratione hac afferam: que nec meo nec cuius-
quam preconio egeant: cum satis suis fulgoribus
refulgeant. Age quod si commendatione aut
patrocinio opus foret: supervacaneum esset texere
ad Minervam quando ita firmissimo columnae pre-
sidio suffultum sit ut precisa ansa calumniatoribus
videatur. hoc est ab antistite amplissimo elo-
quentie tuba famigerabili viro undecunque doc-
tissimo Laurentio Burello. sed heu hunc abstulit
atra dies: et funere mersit acerbo. et virum al-
terum nature elementum admirandi potius quam
imitandi ingenii: que solos fortune rotatus sup-
plantat: improba mors sustulit: cuius ferales
exequias lugere nunquam satis poterit posteritas:
tam insigni erumna afflictis: tanta et tam calami-

tosa iactura illius orbitate damnificati sumus: ut huius sevo interritu et muse et charites et veneres et sales et quicquid optandum una occiderint. Adde quod et lucem quam cecis hominum ignorantibus doctrine sue radiis effundebat: illam et secum pariter abstulit. Hunc ergo facetiarum archetipum de deo: de virtute et hominibus promeritus: antequam felicem exhalaret animam urbanitate sua leporibus in termixtis ut dicacule admodum et facete solebat perfricatis sale discumbantium catervis: non modo hunc aureum ingenii tui monumentum dignum duxit enchiridio: verum et suffraganeo nostro haud inferioris virtutis viro: tum aliis optimatibus qui aderant: et cumulatis laudibus et chirographo illustravit. Quod vero silentio non pretereundum uberiore eloquentie sue filo atque suaviloquenti carmine pierio (vocem his auribus hausi) preciosissimis velut unionibus insignire ultro se sponsorem firmissimo fidei pignore addidit. Memini etenim dum vitales carperet aures: sepiusculum accitum esse voluerit: consuetudine tua delectatus cum valitudinis et convictus gratia: tum ut seriis in rebus opera tua persepe uteretur. Nec mirum quippe qui gnarus tuarum virtutum norat ingenii tui opulentiam: iuge studium: incredibilem memorie tenacitatem: morum elegetiam: vite integritatem: corporis proceritatem: oris dignitatem: promptuariam gentium rerum ubique gestarum peritiam. Hominem oculatissimum non latebant

que acutius ab ipso spectatata te illi non vulgari familiaritate conciliatum reddiderant. Que cum ita sint quid dubitas dare vela ventis. ego ut Misenus ere ciebo viros et non martem: sed navim tuam ascendam cantu. Accipite ergo letis animis heu veneranda litteratorum cohors si qui ex vestro grege consensuri sint nostram ut gratius naulum persolvatis. Scitote hanc navim non Alexandrinam: sed simphorianam: que non caducis supellectilibus: non fucatis cincinniis non prolectilibus phaleratis: non pixidibus sudentem: non adulteriis fatiscentem: sed unionibus refertam: gemmis luculentam: auro radiantem: doctrinarum sententiis succinctam et eius modi mercibus onustam: que vos ad eruditionis campum: ad virtutis fastigium: ad utriusque hominis salutem modo hinc mentis acies fingatis ad sophie portum placide advectabit. Quid timetis: omnia sunt tuta: classis solida: non quatefacta ruinis: aut rimis fatiscentibus: et his feta que usui sunt opportuna ad viaticum: institutor noster subvectus est remigio dextero: ingenii validissimo prudentie malo fultus: contis energie armatus: anchora doctrine cinctus: maturi consilii rudentibus stipatus: et his similibus. Huc huc omnes prepeti cursu accurrite. quid oscitabundi statis? hem iterum accipite paucis. si quid formidinis inhesit pectoribus vestris. si malefidam stationem carine aut tridentis minasque pelagi metuitis. Bono estote animo: res in vado. Iam iamque

terroris nubilum excutite. ecce zephiri leniter perflant. dedalei adsunt comites qui et cerula verrant astu ulixeo laurentiano temone auri-gantes: quibus acutos dentium scopulos detru-dere: nimbosas luridorum tempestates fugare: scylleam rabiem compescere: procelliferos invi-dorum fluctus sulcare secure poterunt. Sed iam provehor dimidio longius quam institueram. finem faxo ne his verborum quisquiliis scurriliter diutius palpare videar: a quibus ut est modestia tua longe es alienus. ego quoque non parum abtorreo. Superest mi Simphoriane ut his te facibus in-cendam: his stimulis quamquam sponte currentem incitem: utque generose calcare alvum ingenii fodiam. hoc est hac meritoria gloria officioso labore: et quod magnanimos decet: eterne fame excellentia: cuius dulcedine priscorum mentes ignite: uberrimum nobis proventum reliquere: ad virtutum laudumque tuarum non leve incre-mentum: et nominis tui gloriam perpetuam. Vale. Lugduni anno salutis nostre. M. CCCCC. VI.

Ibidem und am Schluss des ersten Buches der
Illustrations des Gaules z. T. wieder ab-
gedruckt.

Anhang IV.

Widmung der Legende des Venitiens.

A reverend pere en Dieu, noble et digne prelat, et mon tres honoré Seigneur, Monseigneur Loys de Gorrevod: Evesque de Maurienne en Savoie, abbé de Bournay etc. Jehan le Maire de Belges, tres humble indiciaire et historiographe de tres hault et excellent prince, l'archiduc Charles d'Autriche, prince des Espagnes etc. et de tres clere princesse, Madame Marguerite Auguste, sa tante, duchesse douagiere de Savoie, contesse palatine de Bourgoigne, dame du pais de Bresse etc., regente et gouvernante des pais de monditseigneur son nepveu.

Honneur. Salut. et Reverence.

La decoration de vostre nom tres venerable mise en front de çeste mienne petite euvre, Monseigneur reverend, à qui elle est par droit intitulee, luy donra faveur et autorité entre les lisans, selon la coustume ancienne: et paraventure

aussi que la lecture d'icelle monstrant par le particulier les propres fondemens de la tres juste guerre contre la nation venitienne, trouvera grace devant vos yeulx, à tout le moins pour vous recreer sur le dueil que par instinct de nature avez eu participalement avecques vostre tres amé frere germain, Monseigneur Laurens de Gorrevod baron de Montanay, gouverneur et lieutenant general es pays du douaire de Madame, sur la mort tres honorable de feu vostre nepveu et bien amee nourriture, Philibert de Gorrevod, lequel soubz la victorieuse enseigne de tres noble prince, Monseigneur Philippe de Savoie, conte de Genevoys, et au service de la couronne triumphe de France, plus par trop grand exuberance de propre vertu bouillonnant en son magnanime couraige que par fortune martiale sinistre, a esté du nombre des nobles hommes, lesquelz ont esté desirés en la bataille à tousjours memorable de Aignadel pres de Vela que l'on dit vulgairement la rencontre de Caravagio, ouquel le non plus supportable orgueil venitien a esté dompté et abatu par le fort bras fulminatoire du roy Loys douzieme qui peut bien estre surnommé Grand, et la haulte prouesse et fortitude en armes des nobles cueurs de Savoye et de Bresse exaltee jusques aux cieulx et honnoree en beaucoup de personnaiges de la dignité de chevalerie par la propre dextre royalle; du nombre desquelx vivans se vostre dit nepveu bien meritant n'a peu

estre, si a il pour recompense tumbel de riche
estoffe entre ceulx qui par leur vertueux porte-
ment desservent renommee immortelle en la
bouche des hommes. Dieu soit au surplus pro-
pice à son ame. Et vostre seigneurie reverende
soit tousjours prosperant et heureuse.

A Bourg en Bresse, ou mois de juing mil
cinq cens et neuf.

(Diese Widmung findet sich nur in der Ausgabe
von 1509.)

Anhang IVa.

Maximilian an Margareta,

Brief vom 8. Juni 1509.

(Leglay. Correspondance de l'empereur Maximilien I^{er} et de Marguerite d'Autriche I, 152.)

Nous vous avisons que, grace à Dieu, nous avons toute bonne fortune et prosperité en notre emprise sur nos communs ennemis les Vénéciens; et desjà pour le premier se sont rendues en nos mains la ville de Reyf et le château, la ville de Roeveret et le château, et tenons maintenant le lac de Garde et tout le plat pays que l'on dit estre le plus beau pays et lac, et le plus fructueux de toutes les Ytales; et nous ont fait ceulx dudit quartier le serment de fidélité. Nostre frère et cousin, le roy de France, tient tout ce qui est de l'austre costé dudit lac, et sommes de bien prez par le costé deçà voisin l'un à l'autre.

Les villes de Poortenauw, de Goriz, de Treviz, de Dryez, les deux escluses et le château de Godenay praticquent devers nous leur ap-
pointement.

Nous avons aussy le château de Tibin qui estoit imprenable et a esté prins par grand subtilité de nos gens d'armes d'Esclavonie.

Par menaces que nostre dit frere et cousin, le roy de France, a faict à ceux de la ville de Veronne de se rendre à nous, y joinct que lesdits de Veronne aymoient et desiroient plus d'estre en nos mains que de nul autre si sont renduz avec tous les châteaux et fort du plat pays ds Véronnois et est la plus belle ville de toute l'Italie : et a cent et dix mille ducatz de revenuz par ans. Ils ont receu dedens ladite ville messire Andrieu de Burgo nostre ambassadeur, et luy faict serment de fidélité pour nous.

Semblablement s'est rendu à nous la ville de Vincens et tout le plat pays et fort dudit Vincens, et espérons avoir demain de bonnes nouvelles de la ville de Padua; car nos gens d'armes accompagnés bien de X^m Vénéciens malcontens de la seigneurie, qui se sont rendus à nous, tirent devant ledit Padua.

— — — — —

Depuis ces lettres escriptes, nous avons eu nouvelle que . . . sur nos frontières d'Esclavonie se sont rendues à nous . . . la très grande ville de Vayda, et sont nos capitaines dedans. Ceux de Padua ont envoyé devers nos capitaine faire obéissance, et sur ce disposent nos dits capitaine y aler ax

Escript le VIII^e dudit juing. Vostre bon père
Maximilien. — Hannart.

P. S. Madame, depuis ces lettres escrites
et closes, l'Empereur vostre père a eu
nouvelles que ses gens d'armes sont
dedans la ville de Portenauw, de Trebiz,
de Goriz et de Dryes. Vostre très humble
et très obéissant serviteur,

J. Hannart.

2. *Lemaire, Oeuvres III, 194 sq.*

Ainsi se lamentoit ladite Dame et Princesse
après la mort de son frere le Roy Phelippes de
Castille¹. Mais maintenant elle ne se doit plus
nommer Infortunee, ainçois doit plustot estre
dite Bienheureuse: attendu que par son sens et
vertu, s'est finablement trouuee, et moyenné
entre noz tres hauts Princes de Chrestienté le
fruit de paix et de concorde eternelle. Dont
s'est ensuyvie la tresclere victoire du Roy tres-
chrestien contre les Venitiens, *communs ennemis*

¹ Diese Worte weisen auf die vorausgehende Regretz de la Dame infortunee hin. Bei Mengin von Nanzei lautet der Anfang folgendermassen: «Die weil sich die hoch erleuchte uñ klarhochgeborne Fürstin, fraw Margaretha augusta, keyser Maximilians einige tochter, lange Zeit här kläglich und betrübt, von wegen des mächtigsten, durchleuchtigsten Fürsten, König Philipsen von Castilien etc. hochlöbliche gedächtnüss jrs lieben bruders absterben, nit unbillich gehalten, und sich desshalb ayn unglückhaftige Fürstin voll aller trübsal genannt hat, sol sie dasselbig nunmehr nit gedenken, sonder geacht und genant werden die aller glückhaftigste. Angesehen, . . .»

du monde. Au moyen de laquelle chacun desdits Princes ha recouvert le sien sur lesdits usurpateurs.

— — — — —

L'empire et la maison d'Autriche.

Les villes et chasteaux de Reif et Royveret, et tout le païs de l'autre costé du Lac du Garde. Et sur les marches d'Esclavonnie, les villes de Portenau et Goris, et aussi Trevis et Dries, Triest, et le païs circonvoisin: les deux Escluses et les chasteaux de Godenay et de Tibin imprenable, lequel ha esté prins par grand subtilité des gendarmes Esclavons de l'Empereur. Semblablement la tres grand ville de Vayda: et les citez Imperiales de Verone, de Vincence, et Padua, avec leurs appendences. Desquelles le Roy tres-chrestien apres sa victoire ha refusé l'ouverture: et les ha contraint par menasses eux aller rendre audit Empereur.

—————

Anhang V.
Epistolarum
Henrici Cornelii Agrippae
ad familiares et eorum ad ipsum
liber primus.

Epistola XV.

Amicus Agrippæ S. D.

Interrogatus aliquando Demosthenes, quid potissimum esset in Oratore? respondit, pronunciationem, iterum atque iterum interrogatus, idem respondit, neque aliud amplius. Audivimus itaque die hesternæ, atque revera experti sumus in oratione tua, verissimum fuisse oraculum Demosthenis. Felix es, Agrippa, qui copiosam illam atque inundantem dicendi fertilitatem ita intra limites sinceritatis illius orationis tuæ conclusisti: cui neque aliquid addi neque demi possit, et, quod maximum artificium ipse censeo, ut ne unius verbi auditores meminerint, quod in illa verbosa copiositate secus est. Peto igitur instantissime, ut mihi liceat eandem orationem tuam luculentissimam interpretari: non quod in eadem

majestate eam reddere gallicanam aut sperem aut pollicear, verum ingenioli rudis periclitandi gratia, et etiam, ut ipsa illustrissima princeps nostra intelligat, quam præclare in ejus laudem nostra intelligat, quam præclare in ejus laudem orasti: eoque rebus tuis libentius faveat, quandoquidem rem hanc apud eam multum admodum tuarum virtutum opinionem semper adaucturam esse arbitror. Vale.

Epistola XVI.

Idem Agrippæ.

Ecce ornatissime Agrippa, orationem, quam meo more tuam interpretatus sum: non, quod singula verba singulis reddidi, sed sententias sententiis, prout pro decore linguæ nostræ gallicanæ observando mihi visum est. Dominus Vicecancellarius erat censor atque corrector. Tu eum meis verbis orato, ut prologum lucubrationum nostrarum videre dignetur: puto eum non magnifacitum. Quod si non improbet, satis erit meo studio factum. Si autem favore illud prosequi dignabitur, dii boni, quam cito ex pygmæo gigas efficeret. Vale, et me, tui amantissimum, redamato, quam primum me tibi discipulum repræsentaturum. Vale.

Epistola XVII.

Agrippa amico suo.

Perspicuus est mihi jamdudum tuus in me amor, amice observandissime; sed nunc exliteris,

quas ex Lugduno ad te scripsit vir præclarus, Joannes Perrealis, cubicularius regius, quasque mihi legendas tradidisti, plane cognovi, te honoris nostri atque famæ ita esse sollicitum, ut non modo expectationem, sed votum nostrum superaveris, cum orationem nostram, quam ex tempore fere habuimus, et Gallicam effeceris, et Lugdunum usque pergere compuleris, ad eos præsertim, quorum judicium non injuria reformidem. Quantum enim ex literis magnifici illius cubicularii videre licet, et quantum ex tua fideli relationi accepi, vir est, a quo potius doctrinam exigere debeamus, quam ut ipse nos de aliqua interroget. Compellis me tandem, quæ tua est de ingenio nostro confidentia, amore scilicet cæcutiente, ut ejus petitis respondeamus: quod quidem et libenter facio, & simul cum his litteris transmitto: non tam, quod tibi morem gerere velim et cupiam, quam ne tu vel hi, apud quos scripta nostra divulgas, vel me (ut scribunt) divini aliquid habere arbitrentur, vel ne hujusmodi quicquam mihi arrogem: sed ut humanitatis nostræ mediocritatem plane agnoscatis. Vale & me in amicorum numerum referre digneris. Ex Dola Burgundiæ, anno 1509.

Epistola XVIII.

Amicus Agrippæ suo.

Salve, doctissime Agrippa, Decanus, tibi et mihi semper venerandus, mavult te orantem sive

quid de Imperatore nostro habeas, quæ in ista
dieta aliqua proculdubio divulgabuntur, me cer-
tiores facere dignare. Vale doctrinæ atque elo-
quentiæ columen atque fulmen.

Vorstehende Briefe stehen in Agrippas
Briefwechsel, wie so viele andere, ohne An-
gabe des Korrespondenten. Sie könnten von
Lemaire sein, der eben Herbst und Winter
1509 in Dole verbrachte. Agrippas Rede, vor-
nehmlich eine Lobrede auf Margareta, zu über-
setzen, konnte Lemaire leicht reizen, jedenfalls
war er der nächste, um Agrippas Bekannt-
schaft mit Perreal zu vermitteln. Ep. XVIII
und XIX scheinen von dem gleichen Korre-
spondenten zu sein wie Ep. XV und XVI,
wären sie demnach von Lemaire, so verdienen
die Aeusserung über den Vorzug der schrift-
stellerischen Thätigkeit vor der rednerischen
und die Erwähnung der zweitausend vier
hundert Verse eigener Dichtung, die er eines
Tages aus dem Gedächtniss vorgetragen hat, —
welche möchten es sein? — besondere Auf-
merksamkeit. Die Anspielungen auf die öffent-
lichen Ereignisse verweisen Ep. XIX in die
letzten Februarwochen 1510, der Schreiber ist,
wie scheint, nach Lyon gegangen; hier vollzog
in der That Lemaire am 1. März die Widmung
der *Epistres de l'amant vert* an Perreal; es

wäre auch recht seine Weise, Nachrichten von überallher haben zu wollen; Agrippa konnte durch seine Kölner Korrespondenten leicht über deutsche Verhältnisse und den Reichstag in Augsburg Neues erfahren. — Die Ep. XIII und XIV habe ich hier nicht aufgenommen, weil es nach dem Datum derselben unwahrscheinlich ist, dass sie zwischen Agrippa und Lemaire gewechselt wurden. Für die vorstehenden ist es möglich, aber immerhin problematisch.

Anhang VI.

*Opere dello elegantissimo Poeta Seraphino
Aquilano,*

Venezia 1538 (die erste Ausgabe Roma 1502).

Sonetto XLI.

*Quel nimico mortal della natura
Che ardi ferir più volte homini e dei,
In marmo è qui converso da costei
Che col dolce mirar li animi fura.*

*Ferir la volse un di, senza haver cura
A quelli ardenti sguardi Medusei,
E a questi alti monti che per lei
D'huomini son conversi in pietra dura.*

*O quanto Amore ha variato stile:
Qui freddo giace, e fu sì fiero ardore,
Fu lieto spirto, hor ponderoso e vile.*

*Ma un tale exempio a ogn'un metta terrore,
Ne sia giammai nessun tanto sottile
Che non presuma haver superiore.*

Sonetto XLII.

*Quel fiero Cupido, assiduo e tenace,
Per vincer quella dea quì armato apparse;
Ma indarno fu, che al fin stanco gli parse
Per suo miglior di far seco la pace.*

*E se a lui manca el stral, l'arco, la face,
Dato l'ha alquanto a lei per reposarse;
E da quel dì per più sicuro starse,
Lei fa l'officio, e lui dormendo giace.*

*Ben fece Amor con lei farsi legato,
Che'l sguardo suo ch'ogn'altra luce amorza
Fa più facion che lui qual suole armato.*

*Lei volontario ha ognun, lui sempre sforza,
E val più assai per conservare un stato
Un volontario cor, che mille a forza.*

Anhang VII.

Peinture du Temple de Venus.

(Martin Franc, Champion des Dames f^o XXVI.)

*Sens abesti à tout sa barbe
De bouc et ses larges pieds d'ours,
Faisant au dieu de feurre gerbe
Est là le curé lait et lours;
Qui ne devroit pas estre sours,
Car oreilles a comme ung asne;
S'il ne scet l'office des jours
Si scet il bien sa ricordane.*

*En sa main en lieu de calice
Tient ung hanap de grant mesure,
Pas il ne lit l'apocalipse
Aux parrochiens de sa cure,
Et semble bien que sans usure
Ne voudroit bailler blef ne seigle,
Sa main est armee d'onglure
Plus fort que n'est le pied d'un aigle.*

*Il ne peut regarder le ciel,
Le soleil lui fait mal es yeux,
Si voit il bien par tout l'autel
Tout ceux qui aurent les dieux.*

*Sachez qu'il est tres curieux
A ses reliques blasonner,
Qu'il n'ait mout de religieux
Il ne tient pas à sermonner.*

*Il est sur l'autel acoustez
Contrefaisant le bon moyse,
Et dit: Escoutez, escoutez,
Huy sont les pardons de l'eglise.
Servez la dame sans faintise,
N'espargnez ce qui pourrira,
J'excommunie et debaptise
Tout homme qui l'espargnera.*

*Le temps s'enfuit, or l'employez
A voz pouvoirs joyeusement,
Voz desirs et voz cueurs ployez
A tout mondain esbatement;
Vie humaine est ung passement,
Le temps de soy mesme vous tue,
Malheureux est certainement
Qui a plaisir ne s'esvertue.*

*Le temps vous prent et vous trespasse,
Quant on est venu et allé,
Tout par le cul d'un singe passe,
Tout passe avant doux et salé.
Visez du long, visez du lé,
Vous n'avez joie ne plaisir
Et fussez vous Mathusalé
Se vous ne le savez saisir.*

Anhang VIII.

Bibliographische Uebersicht.

I. Originalausgaben.

1. Le Temple dhonneur et de vertus. Compose par Jehan le maistre discipse de Molinet. Imprime a Paris par Michel le noir (1504). kl. 4^o 1. B. nat. Inv. Rés. Ye 219.

Id. ibid. le 6^e jour d'avril 1504. kl. 4^o. (Brunet).

Id. o O. o J. sehr schlechter Nachdruck. B. nat. Inv. Rés. Ye 859.

2. Les Chansons de Namur. Composees par Jehan Lemaire de Belges, indiciaire et historiographe de la maison d'Austriche. En Octobre 1507. Imprime en Anvers par Henri Heckert. Einziges exemplar im Besitz des Herzogs von Aremberg. Photographische Wiedergabe, Brüssel, Van Homberch. Brüssel, König1. Bibl.?

3. La pompe funérale des obseques du feu roy don Phelippes etc. Ung chant nouvel de taliance Dengleterre. Lepitaphe de feu messire

¹ Es ist zu vermuten, dass G. Cretin dem jungen und unbekannten Finanzbeamten den Pariser Verleger verschafft hat, wie er ja dem Werkchen ein empfehlendes Gedicht beigab.

George Chastellain et de maistre Jehan Molinet.
par Jehan Lemaire Belgyen. Imprime a Anvers
le 15 fevrier 1507. Photolithographischer Abdruck
von Ruggieri, Harlem 1868. Ein Exemplar auf
der Stadtbibliothek zu Besançon.

Die funerallen en deerlike triumphen oft pompen etc.

4. La legende des Venitiens ou autrement
leur cronicque abregee. La plainte du Desire,
cest a dire la deploration du trespas de feu mon-
seigneur le conte de Ligny. Les regretz de la
dame infortunee. Lyon Jehan de Vingle (1509).
8°. B. nat. Lb²⁹ 27 Rés. Arsenal 6436 BL.

*Venedische Chronica aus dem frantzösischen durch
Nicolaum Mengin von Nansei. Franckfurt, Cyriakus,
Jacob zum Bart. Zwei Nachdrucke. Königl. Bibl. in Berlin.*

*Venegien oft es de cause daer ome dattet geschil rijst
tusschen den Venetianen en den Roomschen Keyser en
den Coninck van Vranckrijck ghenarreert.*

Id. Paris Geuffroy de marnef (1512). 4°. B. nat.
La² 3. Arsenal 8031 H.

5. Les Illustrations de Gaule et Singularitez
de Troye. Avec les deux epistres de Lamant
Verd. Composees par Jan le Maire de Belges.
Imprime a Lyon par Estienne Baland (1510). 4°.
Arsenal 8031 H.

*Daraus die Epistres de l'amant verd einzeln. B. nat.
La² 1. Rés.*

Id. Imprime a Paris par Geoffroy de Marnef,
Janvier 1512¹. B. nat. La² 4.

¹ In dieser Ausgabe wird Lemaire noch indiciaire cest
a dire hystoriographe de madame Marguerite d'Autriche

6. Le traictie intitule de la difference des scismes et des concilles. Avec lequel sont comprises plusieurs autres choses curieuses et dignes de scavoir. Sicome de lentretenement de lunion des princes. La vraye histoire et non fabuleuse du prince Syach Ysmail dit Sophy. Et le saufconduit que le Souldan baille aux Francois pour frequenter en la terre sainte. Avec le blason des armes des Venitiens. Imprime a Lyon par Estienne Baland, may 1511 pour J. le M. Expensis propriis. 4^o. Arsenal 8031 H.

Id. Imprime a Paris par G. de Marnef, janvier 1512. B. nat. La² 2.

7. Le second livre des Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye. Imprime a Paris par G. de Marnef, Aoust 1512. 4^o. B. nat. La² 4. Arsenal 8031 H.

8. Le tiers livre des Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye, intitule nouvellement de France Orientale et Occidentale. Imprime a Paris par G. de Marnef, juillet 1513. 4^o. B. nat. La² 4. Arsenal 8031 H.

9. Lepistre du Roy a Hector de Troye. Et aucunes aultres œuvres Assez dignes de veoir. Imprime a Paris par G. de Marnef, aoust 1513. 4^o. B. nat. La² 4 Rés velin, unvollständig. Arsenal 8031 H.

genannt. Er wird demnach etwa im Februar in französische Dienste getreten sein.

Anlage zum vorhergehenden. Enthält: Lepistre du Roy a Hector de Troye. Les XXIII couplets de la Valitude et convalescence de la royne. Epitaphe de feu monseigneur Gaston de Foix. Le traicte intitule La Concorde des deux languaiges. La Plainte sur le trespas de messire Guillaume de Bissipat (von G. Cretin). A monsieur maistre Francois le Rouge.

10. Les Contes de Cupido et d'Atropos, *in* Traictez singuliers contenus ou present Opusculle. Les troys comptes intitulez de Cupido et d'Atropos etc. — Fin du present Opusculle auquel sont comprises plusieurs œuvres de Rhetorique faictes et composees par feu maistre Jehan le mayre etc. Paris Galliot du Pre fevrier 1525. 8°. B. nat. Y^e 1256 Rés.

Id. Paris, Jehan Saint Denys s. a. 12°. Y^e 1257 Rés.

11. La Couronne margaritique, herausgegeben von Claude de Saint Julien in der Ausgabe von Lyon, Jean de Tournes, 1549. fol.

II. Zugeschriebene Werke.

1. *La Concorde du gendre humain, Bruxelles, Thomas de la Noet, janvier 1509. 8°. Nach Brunel III, 960 beginnt* *ſ^o 2 der Prologue de Jean Lemaire de Belges. Verschollen.*

2. *Larrest du roy des rommains Donne au grant conseil de France (1508). Cf. Goujet, Bibl. franç. X, 93. 430. Der Dichter Maximien nennt sich im Akrostichon der letzten Zehnzeile. B. nat. Y^e 4308. Res.*

3. *Un recueil sommaire de tous les passages des Chrestiens en la terre sainte en une œuvre par moy compilee, s. oben p. 161. Nach genauer Betrachtung der*

Ausgaben bin ich nunmehr der Ueberzeugung, dass die beiden Werke, die Lemaire 1511 drucken liess, die zwei zusammengehörigen Teile von I, 6 sind: 1) La difference des Scismes et des concilles und 2) La vraye histoire de Syach Ysmaïl nebst Saufconduit und Blason. Der Recueil sommaire ist dann nichts anderes als das 1511 entworfene vierte Buch der Illustrations, welches auch als Oeuvre de Grece et de Turquie bezeichnet wird, und dessen Inhalt die genealogie des Turcs et leurs gestes insques a nostre temps et la geographie de la terre de Turquie et de Grece et des isles circonvoisines sein sollte. Paquots Angaben haben nur Verwirrung gestiftet¹.

4. Le troisieme conte de Cupido et d'Atropos, gehört einem Dichter dessen Devise Cœur a bon droit war. S. oben p. 267².

III. Spätere Ausgaben.

1. Die Ausgaben von G. de Marnef bildeten die Grundlage der späteren Neudrucke, welche — wenn vollständig — sechs Teile enthalten: Le premier livre des Illustrations de Gaule avec les deux epistres de l'amant vert. — Le second livre des Illustrations de Gaule. — Le tiers livre des Illustrations de Gaule. — Lepistre du Roy a Hector de Troye avec aucunes autres œuvres assez dignes de voir. — De la difference des Scismes et des Conciles etc. — La Legende des Veni-

¹ Jean le Feron hat, wie oben gesagt, die falsche Bezeichnung Traite de l'ouverture du Sainct Sepulchre für den Saufconduit gebraucht. Paquot hat diese dumme Stelle ausgegraben.

² Le triumphe de treshaute et trespuissante Dame Verolle, Lyon 1539, auch von Paquot Lemaire zugeschrieben, weil sein zweites Märchen von Cupido und Atropos und das anonyme dritte darin verwertet sind, ist zu streichen. S. oben p. 268 Anm. 2.

tiens etc. — Bekannt sind solche Neudrucke des Ganzen oder einzelner Teile aus den Jahren 1515. 1516. 1517. (um 1518). 1519. (um 1520). 1521. 1523. 1524 (Lyon). Die erhaltenen Exemplare vereinigen sehr häufig Teile von verschiedenen Auflagen (cf. Brunet, Grässe u. A.).

2. Neue Ausgaben in anderem Format sind die von: Paris Fr. Regnaut und Lyon Antoine du Ry 1528. 4^o 2 col.; Paris Ambroise Girault 1528–29. f^o.; Paris Galiot du Pré 1531. 8^o. (nur Illustrations nebst epistres de l'amant vert); Paris Ambroise Girault 1533. 4^o 2 col.; Paris Guillaume le Bret 1540. 2 vol. 8^o.; Paris Poncet le Preux 1548. 4^o.

3. Le temple dhonneur et de vertu, Paris Alain Lothrian et Denys Janot (um 1536). 8^o. — Le triumphe de l'amant verd (die beiden epistres de l'amant verd mit Werken anderer Dichter) Paris, Denys et Simon Janot, 1535. 16. — Le Promptuaire des conciles de l'Eglise catholique avec les Scismes et la differences diceux 1532. 1545. 1547¹.

4. Erweiterte Ausgaben:

a) Les Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye, contenant troys parties avec l'Epistre du Roy a Hector de Troye, Le traicte de la

¹ Danach scheint wohl die englische Uebersetzung gemacht: The abbrevyacion of oill general Concellys holden in Grecia, Germania, Italia and Gallia, compyled by John Le Meyre in 1519 and translated by John Gowgh the Printer herof. 1539. f^o.

difference des Scismes et des Concilles etc. Le tout composé par excellent hystoriographe Maistre Jean le Maire de Belges en son vivant secretaire de sacree princesse madame Anne de Bretagne deux fois royne de France. Avec plusieurs autres additions faicte par ledit Autheur. Nouvellement revu et corrige. Imprime a Paris (Jehan Longis et Jehan Real) 1548—49. 8°. B. nat. La² 12.

Enthält ausser den gewöhnlich gedruckten Werken den Temple d'honneur et de vertu. Den einzelnen Teilen sind franz. und lat. Verse von François Barat d'Argenton in Berry beigegeben. Stecher Oeuvres IV, 437.

b) Les Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye par maistre Jean le Maire de Belges. Avec la Couronne Margaritique et plusieurs autres œuvres de luy, non iamais encore imprimees. Lyon Jean de Tournes 1549. f°. B. nat. La² 13.

Enthält ausser den gewöhnlich gedruckten Werken die Couronne margaritique und die trois Contes de Cupido et d'Atropos, aber nicht den Temple d'honneur et de vertu.

c) Oeuvres de Jean Lemaire de Belges publiées par J. Stecher, membre de l'Academie royale de Belgique, gedruckt zu Löwen 1882. 85. 91. 4 vol. 8°. — Auf dem Rücken: Académie royale de Belgique.

Enthält alle jetzt bekannten Werke Lemaires, auch ungedrucktes, fast vollständig, ausserdem einige überflüssigen Beigaben. Der Text ist der von 1549. Wichtige Varianten fehlen. Die Ausgabe kann weder als kritisch noch als endgültig betrachtet werden.

IV. Handschriften.

1. Paris, B. nat. ms. fr. nouv. acq. 4061. kl. 4^o. pg.
Enthält zwei Gedichte von Lemaire und eine
kurze biographische Aufzeichnung, wovon der
Anfang fehlt. Vgl. Anhang I. (Autograph?)

2. Paris, B. nat. ms. fr. 1683. pap. Sensuit La
plainte du desire etc. Die Klage schliesst mit
folgendem Nachwort: *Et pour ce que vous tres
haulte et tres excellente princesse, ma dame Anne
royne de France et duchesse de Bretaigne, par
l'instainct de vostre bonté naturelle avez tenu
et estimé les vertuz du deffunct en son vivant et.
Icelluy maintesfois visité et consolé benignement
durant le temps de sa langueur, et en prenant
grant sollicitude de sa santé et encores apres
son trespas l'avez vous bien daigné honnorer de
grant planté de lermes. et vous monstrier refuge
à ses trez desolez serviteurs. pour ses raisons il
me semble que je ne pourroys intituler ne des-
dier ceste petite œuvre a plus digne princesse ne
qui mieulx l'aymast que vous. Si vous en faiz
ung tres humble present vous suppliant tres
haulte et tres excellente princesse selon vostre
clemence accoustumee le vouloir prendre en gré,
en excusant l'imbecilité de mon jeune scavoir.
Et ainsi je cuideray avoir grandement satisfait
à mon desire et moyennement assouvy l'intencion
de ses bienvueillans.* — Diese Worte deuten an,
dass Lemaire, der eben seinen Herrn, den Grafen

von Ligny, verloren hatte, sich durch Widmung der Klage der Königin, die in Lyon weilte, zu empfehlen suchte; dem entspricht auch der Charakter der Handschrift, die sorgsame Abschrift und die schöne Miniatur der ersten Seite. Kurz vorher hatte der Dichter den Temple d'Honneur et de Vertu in gleicher Absicht der verwitweten Herzogin von Bourbon gewidmet, ohne Erfolg, wie es scheint. Die Schritte, die er nach dem Obigen bei der Königin von Frankreich machte, blieben auch fruchtlos, wahrscheinlich, weil damals der König in eine schwere Krankheit verfiel, dass man an seinem Aufkommen verzweifelte, und sobald die eintretende Besserung seines Zustandes es zuliess, der Hof nach Blois zurückkehrte (vgl. J. d'Anton, chron. de Louis XII); über diese schweren Ereignisse blieb Lemaire unbeachtet. Erst dann wird er sich wohl an die Herzogin von Savoyen, Margareta von Oesterreich, gewendet haben, diesmal mit Glück. Ihr widmete er dann das Werkchen, als er es 1509 drucken liess, beinahe mit obigen Worten, cf. Oeuvres III, 187. Dies wäre oben S. 42 nachzutragen. Der Text der Hs. weicht beträchtlich von dem der Ausgabe ab, man sieht, dass Lemaire das Gedicht vor dem Drucke noch einmal überarbeitete. Die Hs. ist von einem Schreiber angefertigt, der das Konzept des Dichters häufig missverstanden hat und zudem andere Sprachgewohnheiten hatte. Interessant ist es, dass die

Namen der Musiker, die angeführt werden andere sind: Statt Josquin steht Hylaire, statt Agricola maistre Evrad, dann heisst es:

*J'aurai aussi pour la mieulx faire bruire,
Verjus, François qui bien s'y voudront duire,
Et puis Conrard n'aura vouloir de fuire
Et croy qu'aussi ne fera ja Pregent.*

Die gleiche Hs. enthält zum Schluss: l'Epitaphe de monseigneur de Ligny. Es sind vier Spruchstrophen, welche J. d'Anton, chron. de Louis XII, ebenfalls anführt als Sprüche, die an den vier Kanten des Katafalks angebracht waren (B. nat. ms. fr. 5081 f° 194); ihr Vorkommen in dieser Hs. macht es wahrscheinlich, dass sie von Lemaire sind.

3. Paris, B. nat. ms. fr. 12077. La couronne margaritique composee par Jeh. Lemaire etc. Eine Initiale trägt den Namen André Dupré, daneben J. Foucre m'a fait. Die Hs. enthält einige Stellen, die im Drucke gestrichen worden sind.

4. Paris, B. nat. ms. fr. 22326. 4o. pap. Ein Sammelband. f° 51. La pompe funérale des obseques de feu tres catholique prince le roy dom Phelippes de Castille etc. — f° 79. Oraison de l'acteur par maniere de invocation en forme de virelay double. Sensuyt ung petit traictie intitule des pompes funebres antiques et modernes dedie à vostre excellence Treshaulte et tres noble

princesse Madame Claude . . par vostre tres humble et tres obeissant serviteur Jan le maire de belges. (Unvollendet.)

5. Paris, B. nat. ms. fr. Dupuy 503. fol. pap. Einige leere Blätter. fo 5—32. *Le premier Voyage d'Espagne*, kurze Auszüge aus Antoine de Laing, Relation du premier voyage de Philippe le beau en Espagne, ed Gachard, Collection des voyages des souverains des Pays Bas I, 125—300 (Chroniques belges inédites); nur wenige Zusätze von Lemaire, z. B. einiges, das vermuten liesse, er sei am 22. März 1503 in Lyon gewesen, als Philipp von Kastilien in die Stadt einzog. — fo 33—49. *Voyage de monseigneur l'archiduc Phe-
lippines prince de Castille etc. à son retour d'Es-
pagne depuis le partement de Dole au conte
de Bourgogne jusques au rentrer en sa ville
de Bruxelles*. Ausführlicher Auszug aus dem gleichen Bericht, stilistisch überarbeitet; Reinschrift; cf. Gachard l. c. 300—340. — fo 50—94. Ausführliche Auszüge aus einem anonymen Bericht über die zweite Reise Philipps, von December 1504—September 1507, herausgegeben von Gachard l. c. 389—480. — fo 102—110. *Pour l'an
M. Vc V*. Notizen und Auszüge aus Briefen des Königs und seiner Begleiter, einiges davon gedruckt bei Gachard l. c. 501. — fo 111—120. *Memorabilia Indiciaratus*, Notizen von Sommer 1507 bis Januar 1508 und Januar, Februar 1509. —

fo 125—154. *Chronique des princes et princesses de la tres illustre maison d'Austriche, Castille et Bourgoigne Pour lan de la creation 6706 et du regne de Maximilian cesarauguste vingt et demy*, nach einem ausgestrichenen Prolog folgt fo 126 *Chronique annale*, z. T. ausgearbeiteter Bericht über Margaretas Umzug durch die Niederlande Ostern—August 1507. — fo 155 steht der Name Jehan le Maire. — fo 156—160. *Chronique abregee de la tres illustre maison d'Austriche et de Bourgoigne . . . depuis la nativite de tres clete princesse madame Marguerite . . . jusques au trespas de madame Marie sa mere*. Kurze Notizen von 1480—1506. Diese drei Teile hat J. Stecher herausgegeben Oeuvres IV, 441 sqq. — fo 161—64. Ein Heft, auf dessen erster Seite Aufzeichnungen über die Nymphen, in der Mitte Tafeln von Päpsten und römischen Kaisern standen, letztere mit besonderer Beziehung auf Julianus, in lat. Sprache; fo 161 v^o, 162 r^o und 164 r^o und v^o hat Lemaire Notizen über das Haus Parthenay und Soubize eingetragen, die er augenscheinlich an Ort und Stelle gesammelt hat. Es wären also Aufzeichnungen, die er von der Reise in der Bretagne mitgebracht hat; sie scheinen das zu bestätigen, was Cl. Marot von einer näheren Beziehung Lemaire's zu Frau von Soubise andeutet. fo 164 steht: *Thony charente* (d. i. Tonnay-Charente) *est ung bourg à deux lieues de Soubize, là où les bretons venoient charger*

les bleds de madame d'Angoulesme quand je y passay, cest assavoir le lendemain du jour St. Nycolas en may mil Vc et XIII. Am Rande: *Madame de Beauregard Vestus fut mon hostesse à Soubize.* — Autograph, vielleicht mit Ausnahme von fo 33—49.

6. Carpentras, Bibl. de la ville 408. fol. pg. Le traictie intitule la Concorde des deux langaiges, L'an 1511. (Cf. C. G. A. Lambert, Catal. des mss. de la bibl. de Carpentras. 1862. I, 252.) Offenbar ein Widmungsexemplar. Eine genauere Vergleichung der Hs. fehlt.

7. Genève, Bibl. de la ville et de la républ. ms. fr. 74. De la destruction de Troye. fol. pap. Das zweite Buch der Illustrations. Lan de grace 1512, le premier jour du moys de may. Les XXIII couplets de la Valitude de la royne, fait à Blois le second jour d'avril, lan de grace 1511 avant pasques. Double virelay de nouvelle taille. (Cf. Senebier, Catal. des mss. de la Bibl. de la ville et républ. de Geneve 1779. 337.)

8. Bern, Stadtbibliothek Nr. 241. fol. pg. Troisieme livre des Illustrations de France orientale et occidentale cest a dire de Gaule et de Troye. (Cf. H. Hagen, Catal. cod. Bernensium, Bernæ 1874. p. 282.)

9. Paris, B. nat. ms. fr. 1721. fo 22. *Fleur fleurissant.* — fo 104. *Plume infelice* (Prologue

de la Couronne margaritique). — Ib. ms. fr. 1717. f° 96. Epitaphe de feux messire George Chastellain et de maistre Jehan Molinet. Lan 1510 (!).

V. Ikonographie.

1. Holzschnitte: Ein Titelholzschnitt, Lemaire's Wappen mit Helm und Devise: *De peu assez*. Darüber: *Si non est utile quod facimus stulta est gloria*. Links ein Hahn: *Gallis æternum decus*, rechts ein Sittich eine Honigwabe naschend: *Favus distillans labia mea*. Scheint für die Ausgabe von 1510 gestochen und ziert alle folgenden Werke. — Margaretas Wappen, darüber: *Fortune infortune fort une*. Für dieselbe Ausgabe geschnitten, findet sich in den Pariser Ausgaben bis zu Lemaire's Uebertritt, fehlt also vom 2. Buch der Illustrations an. — Doppelwappen des Königs und der Königin von Frankreich, darüber: *Vivite felices*, darunter Hermeline und Stachelschweine; für die *Difference des Scismes et des Conciles* geschnitten, fehlt auch vom 2. Buch ab. Wenn diese Schnitte von J. Perreal gezeichnet waren, was leicht zu vermuten wäre, so würde das Zerwürfniß der beiden Freunde erklären, warum Lemaire darauf verzichtete, sie weiter zu verwenden. — Widmungsbild: ein Genius reicht Juno auf dem Thron das Buch dar, links Hebe (?), rechts in den Wolken Merkur, im Vordergrund spielen drei Damen mit einem Windhund oder Hermelin (?). Figuren von reicher Formenfülle

in bewegten Stellungen ohne Porträtähnlichkeit¹. Findet sich in den beiden Drucken von 1513 (sicher nicht von Perreal). — Zwei erläuternde Schnitte: Noah und Tytea die Welt umsegelnd, Herkules mit seinen beiden Frauen und deren zwei Kindern, wahrscheinlich auch für das erste Buch 1510 geschnitten. — Ausserdem einzelne interessante Lettern.

2. Miniaturen: B. nat. ms. fr. n. acq. 4061. cf. Anhang I. — B. nat. ms. fr. 8031. Ligny auf dem Totenbett, Natur, Rhetorik und Malerei beklagen ihn, zwei schwarze Schwestern trauern im Vordergrund, sehr fein gezeichnet. — Bibl. de Carpentras ms. 408. Der Tempel der Venus und das Heiligtum Minervas, zwei ganze Seiten. -- Bibl. zu Bern Nr. 241. Widmungsbild. S. oben p. 281. Eine zweite Miniatur: zwei Männer den französischen Stammbaum betrachtend.

¹ Jedenfalls schiene es mir seltsam, in dem dickbackigen Genius Lemaire sehen zu wollen, wie Stecher vorschlägt.

Nachtrag zur Bibliographie.

I, 2. Les chansons de Namur, photolithogr. Reproduction, Brüssel, G.-A. van Trigt. Brit. Mus. 11475 bbb 28, 4o.

In der That ist Str. 26, 2 Pouy nur ein Schreibfehler (S. oben p. 332 Anm. 1); es steht unzweideutig Yvuy d. i. Ivuy zwischen Cambrai und Valenciennes. Somit fällt die letzte epische Caesur in Lemaires Werken fort; dass der Dichter soweit greifen musste, um einen vokalisches anlautenden Ortsnamen zu finden, zeigt wie sehr er die Elision für notwendig erachtete.

I, 5. Les Illustrations de Gaule et Singularitez de Troye etc. Imprime a Paris par G. de Marnef, Septembre 1512. Brit. Mus. G 10249 (1). 4o.
